MISS OURAGAN

I.

Je la vis pour la première fois à Naples en septembre 1870; elle portait une casaque rouge et un chapeau hongrois; toute sa maigre et fougueuse personne était en mouvement : les pieds ne tenaient pas en place, les genoux tremblaient d'impatience, les bras se démenaient avec agitation, les mains pianotaient dans l'air, les cheveux châtains, coupés à la nuque, frémissaient, la langue surtout faisait rage. Elle tomba chez moi comme une bombe en me demandant une lettre d'introduction auprès de Garibaldi, sans me dire qui elle était, d'où elle venait, par qui elle m'était recommandée; je n'ai jamais rien su de son passé, non qu'elle portât un voile ou un masque, mais elle semblait tout à fait indifférente à sa propre personne et n'avait d'autre souci que le bonheur de son prochain. Très sobre et très sage, sans coquetterie, presque sans besoins, elle empruntait de l'argent à tout le monde et le donnait sans compter au premier venu. Ses obligés la croyaient millionnaire, et cinq ou six hôteliers qu'elle ne payait pas la mirent à la porte. Elle parlait toutes les langues avec un incurable accent qui la dénonçait Anglaise, et cette qualité, jointe à ses manières orageuses, l'avait fait surnommer miss Ouragan.

Elle était venue à Naples dans l'intention de faire le coup de feu devant Capoue contre les troupes de François II; par la même occasion, elle voulait moraliser le peuple et le convertir au protestantisme. On la mit aux ambulances; elle accepta cette lourde tâche avec un entier dévoûment; mais elle y mit tant de passion, de furie, une sensibilité si nerveuse, criant plus fort que les blessés, s'irritant contre la barbarie des chirurgiens, discutant avec les prêtres au chevet des moribonds, que le général Bixio, qui n'était pas endurant, la pria de retourner à Naples. Alors elle se rabattit sur l'œuvre de moralisation et de conversion que lui avait suggérée le

clergyman de son village : de l'aube au soir, elle trottinait d'asile en refuge, d'hôpital en hospice, de couvent en couvent, et revenait de ses excursions avec des colères parfaitement justifiées, mais avec des plans de réforme à faire peur aux radicaux les plus résolus. Elle demandait qu'on mît au pain et à l'eau, dans une île, tous les surintendans, directeurs, gouverneurs, cardinaux, évêques, curés, moines et sacristains, nonnes et oblates, médecins, infirmiers, apothicaires, employés, serviteurs et faquins, enfin, du haut en bas, tout le personnel des institutions de bienfaisance et des œuvres pies. Le syndic de Naples, homme d'esprit, dit en souriant à l'Anglaise :

— Si nous déportons tous ceux qui ont sali le pays, qui restera-t-il pour le balayer?

Un matin, miss Ouragan vint me prendre et me tira par le bras jusqu'à l'entrée d'une grotte haute et profonde, creusée autrefois dans la colline par des carriers qui en extrayaient le tuf. L'intérieur de cette caverne était meublé de plusieurs rangées de lits qui se touchaient presque : on eût dit une salle de l'hospice des Incurables. Au bout de vingt pas, je dus rebrousser chemin en me bouchant le nez.

— Vous êtes bien délicat, me dit miss Ouragan : c'est pourtant ici que vivent des centaines de chrétiens qui nous valent. Des familles entières y louent une place, c'est-à-dire la place d'un lit où dorment ensemble le père, la mère et les enfans, petits et grands, fils et filles. Voici un trou dans le mur, il y entre un peu de jour et d'air, la place est bonne, elle coûte dix francs par mois; c'est ici que logent les aristocrates; ils méprisent ceux qui vivent au fond, dans l'ombre, et qui ne donnent par mois que vingt-cinq sous. Ces braves gens font de la ficelle et travaillent dix-huit heures par jour : savez-vous ce qu'ils gagnent ? Dix sous! Les enfans tournent la roue du matin au soir à un sou la journée; ils mangent des châtaignes sèches et couchent sur la paille, où les rats viennent les visiter la nuit et grignoter leurs vêtemens. Pour éloigner ces affreuses bêtes, la mère jette des pierres contre le mur. N'est-ce pas, Marianne?

Une femme encore jeune et déjà flétrie, qui était en train de tordre du chanvre, levant sur nous ses yeux battus et rougis, confirma tout ce que disait l'Anglaise, qui lui avait déjà parlé la veille, et ajouta que, sur les dix sous qu'elle recevait pour ses dix-huit heures de travail, il en fallait payer cinq pour acheter le chanvre et louer la roue. Marianne vivait pourtant, les cinq enfans aussi; quant au père, il exerçait la profession de mendiant et perdait cinq piastres par semaine à la loterie. En hiver, cela pouvait aller encore, mais l'été, qui est la mauvaise saison dans le midi, rendait

la vie dure aux pauvres, surtout quand il ne pleuvait pas. Il fallait aller chercher de l'eau bien loin, jusqu'à la fontaine, et soudoyer le camorriste, qui exploitait la soif des faibles et des timorés : cela coûtait les yeux de la tête. La cordière conclut philosophiquement :

— *E pure s'arremedia* (on en vient à bout tout de même).

— Écoutez, dit miss Ouragan, qui avait des idées subites, voulez-vous me donner un de vos enfans?

— *Chesto po'no !* (Ah ! cela point !) cria la Marianne en se levant d'un bond et en éteignant les petits yeux gris de l'Anglaise sous le feu de ses grands yeux noirs.

— Vous ne me comprenez pas, Marianne, je ne veux point vous enlever votre enfant; je ne songe qu'à l'élever pour son bien et pour le vôtre, je le prends à ma charge, mais il sera toujours à vous. Vous le verrez quand vous voudrez, et vous le reprendrez quand il vous plaira.

— Si c'est comme ça,... repartit Marianne avec un reste d'hésitation, je demanderai au sire prêtre.

— Toujours le sire prêtre ! grommela miss Ouragan quand nous fûmes sortis de la grotte. Vous verrez qu'il me refusera l'enfant. Mais je le prendrai de force. Maintenant venez; vous n'avez encore rien vu... Je veux vous montrer la pire misère. Dans la grotte des cordiers, on travaille au moins, et, quand il fait beau, toute cette foule en sort comme un essaim de fourmis pour aller tordre le chanvre et tourner la roue au soleil. Descendons dans le quartier du port, vous verrez ceux qui ne travaillent pas.

Il fallut bien descendre au port et visiter une de ces maisons populaires qu'on appelle des *fondaci :* c'était horrible. Une grande allée sans porte sur la rue, une cour infecte, un escalier de boue, six étages de huit pièces sans air ni soleil. Dans la cour s'était dégorgée l'eau de l'égout, des rats traversaient le bourbier, des femmes riaient aux éclats en contemplant le spectacle. A chaque étage, la première chambre, sans fenêtre, recevait un peu de jour d'une porte ouverte sur le palier, la deuxième était éclairée par la première, la troisième par la deuxième, et ainsi de suite jusqu'à la huitième, où l'on n'apercevait en entrant qu'une sorte de cachot noir. Çà et là, quelques trous pratiqués dans un coin étaient des ouvertures de puits ou d'égout, car l'égout et le puits ne faisaient qu'un dans le sous-sol de cette maison sinistre. Une femme, en tirant un seau d'eau devant nous, le ramena plein de vase et nous le fit voir en riant, car ces malheureux rient toujours. Dans chaque chambre logeaient plusieurs familles : les unes avaient un lit, les autres couchaient sur de la paille pourrie; j'ai vu cette paille cheminer : Dieu sait quels voyageurs la promenaient. On payait de huit

à quinze francs par mois le loyer d'une de ces pièces, qui n'avaient pas été reblanchies depuis le choléra de 1837. Une femme de vingt ans était en train de mourir du typhus et avait un enfant à la mamelle; les duègnes qui l'entouraient ne regrettaient que les beaux cheveux que la malade avait dû se laisser couper. Un peu plus loin, on me montra une petite fille à qui les rats avaient mangé un œil. — « Encore s'ils avaient mangé les deux! disaient les commères, la pauvre créature irait à l'asile des aveugles, et aurait du pain pour sa vie entière, sans travailler; mais avec un seul œil, que peut-elle faire? Personne n'en voudra... »

Tel était le *fondaco* que nous visitâmes, et il y en avait cent pareils, chacun habité par une centaine de pauvres diables et décoré d'un nom burlesque ou ironique : *Saint-Crispin*, *Égorge-Rats*, *Divin-Amour*... En sortant de ce bouge, nous vîmes dans la rue un grand garçon de quinze ans qui brimait les petits et chipait leurs toupies; or miss Ouragan portait toujours à la main un petit meuble qui lui servait de canne, de parapluie et de parasol; elle en souffleta le tyran qui se mit à pleurer, en portant vivement la main à sa joue; quand il retira sa main, la joue était en sang. Il y a cent à parier contre un que le fourbe s'était blessé lui-même. L'Anglaise n'en eut pas moins des remords et me demanda cent sous pour réparer sa faute, après quoi elle invita le garçon à nous suivre et l'installa chez moi comme décrotteur.

C'était un robuste gaillard que Pallone (Ballon, comme l'appelaient ses camarades, parce qu'il se gonflait volontiers). Né dans le *fondaco*, d'un père inconnu, d'une mère oubliée, il ne savait aucun métier, encore moins l'alphabet, et vivait dans la rue on ne sait de quoi; il se vantait de détrousser les passans et d'intimider les sbires. Il avait des yeux fendus obliquement; les sourcils, se rejoignant au-dessus du nez, formaient un accent circonflexe; une forte houppe de cheveux qu'il avait laissé pousser par-dessus son front et qu'il relevait avec arrogance en imposait à beaucoup de gens. Il avait de l'adresse et de l'industrie; en moins d'un jour, il sut rouler mes cigarettes et les fumer, décrotter mes bottes et les chausser, brosser mes habits et en vider les poches; en me quittant, il passa au service d'Alexandre Dumas, qui était alors à Naples, et il trouva moyen de lui voler un cheval. Il avait tous les vices; on ne le tenait que par la religion, car il croyait au diable, et marmottait chaque soir un *Pater* dont il estropiait ainsi les premiers mots: *Patre nuoste qui es in cielo, san Vincenzo è o nomme tuje*. Un soir que je lui montrais une estampe du *Jugement dernier* où l'on voyait le diable Charon repousser les damnés dans le Styx à grands coups de rame, Pallone me rendit un mouchoir, un porte-monnaie, un étui à cigares et un trousseau de clés qu'il prétendit avoir arrachés,

au péril de sa vie, des mains d'un assassin armé jusqu'aux dents.

Outre l'enfer, Pallone craignait le gourdin, qui ne l'empêchait pas de mal faire, mais qui le forçait d'avouer ses méfaits et de les réparer. Il se laissait gourmer même par des gens moins forts que lui, quand ces gens portaient redingote; les *galantuomini*, qu'il détestait et pillait sans scrupule, étaient cependant à ses yeux des êtres supérieurs ayant le droit de le battre et de l'insulter, il se courbait devant eux en fouillant leurs poches. C'est ainsi que, grâce à la religion et à la trique, il y avait moyen de vivre avec Pallone et avec ses pareils. Miss Ouragan entreprit la cure de cette âme, et en même temps elle voulut élever, en dépit de toutes les résistances, l'un des enfans de Marianne, le petit Toniel.

Elle n'y arriva pas sans combats; le père, qui était mendiant et qui portait le surnom de *Chiagnone* (pleurard), refusait de livrer son fils à une étrangère. Miss Ouragan voulut parler à ce brave homme et, après l'avoir longtemps cherché, le trouva installé sur une des pentes qui grimpaient raide et droit de la basse ville au fort Saint-Elme. En la voyant venir, Chiagnone, qui ne la connaissait pas, entonna les yeux fermés, la main tendue, une interminable cantilène où il invoquait sainte Lucie, patronne des aveugles, avec des notes plaintives qui eussent attendri un philanthrope de profession. L'Anglaise s'assit sur un banc auprès de lui, et, au lieu d'argent, lui offrit de bonnes paroles. Elle lui demanda depuis quand, par quel accident il était aveugle, et voulut le conduire aussitôt chez le jeune docteur Quadri, qui soignait pour rien les pauvres gens. Chiagnone se débattit, comme si on eût voulu le mener pendre; il dut céder cependant à l'intervention de deux agens de police qui, le prenant chacun par un bras, le traînèrent de force chez le chirurgien. En ce temps-là, grâce à l'énergique initiative d'un homme de bien, M. Leopoldo Rodinò, la guerre était déclarée aux treize mille mendians que l'ancien régime avait laissés à Naples; on leur donnait la chasse et on les distribuait entre les écoles, les ateliers, les hospices et les hôpitaux; la police était aux ordres de M. Rodinò et au service de cette bonne œuvre. Chiagnone se démenait comme un diable en vociférant contre la tyrannie des Piémontais.

— Mais si vous me rendez la vue, vous m'ôtez mon gagne-pain! hurlait-il aux agens, qui le tenaient ferme. Le docteur examina l'homme à l'ophtalmoscope et ne lui trouva pas le moindre mal.

— Es-tu vraiment aveugle?

— *Com'è vero Dio* (comme Dieu est vrai), répondit Chiagnone en levant un bras au ciel.

— En ce cas, je ne connais qu'un moyen de te guérir, c'est de

te brûler la paupière avec un fer rouge. Qu'on apporte les fers!

— J'y vois! j'y vois! cria Chiagnone en ouvrant de grands yeux et en tâchant de prendre la fuite, mais miss Ouragan le retint par un bras.

— Puisque *vous* y voyez, lui dit-elle (elle ne tutoyait personne, les Anglaises ne savent pas tutoyer), puisque vous y voyez, pourquoi mendiez-vous?

— Vaut-il mieux que je vole?

— Vous pourriez travailler...

— J'ai une femme et cinq enfans. Si je travaillais, comment les nourrirais-je!

On le mit à Scafati dans une manufacture où il aurait gagné largement sa vie; il se sauva sur la montagne où il se fit bourbonien, et travailla quelque temps pour le trône et l'autel en arrêtant les voyageurs sur la route de Pæstum. Ce métier lui valut beaucoup d'argent et un rhumatisme; il alla se refaire dans un couvent où il prit le froc; mais qui a bu boira! Un beau matin, à quelques pas du monastère et sans quitter son habit de moine, il voulut accoster un passant qui portait une chaîne d'or; le passant le prit au collet et le livra aux gardes nationaux qui le fusillèrent.

La fuite de Chiagnone avait débarrassé miss Ouragan d'un adversaire; mais il fallait gagner l'autre, le sire prêtre qui était l'oracle de Marianne, et obtenir de lui la permission d'élever le petit Toniel. L'Anglaise alla donc chez don Cristofre (comme on l'appelait dans la paroisse) et trouva un bon homme tout rond, le nez retroussé, les yeux ouverts, la bouche aussi, attablé devant une soupière de macaroni aux tomates copieusement saupoudré de fromage de cheval.

— *Servitevi*, dit le prêtre en offrant son plat à miss Ouragan, qui refusa du geste et s'assit sans façon pour aller droit au fait et présenter sa requête. Don Cristofre ne perdit pas une bouchée et répondait à chaque phrase par un *hai!* qui ne voulait dire ni oui, ni non, ni tant mieux, ni tant pis. Quand il eut vidé la soupière, il dit à la duègne qui venait desservir :

— Les pâtes sont un peu cuites, vieille chère. Demain tu ne les laisseras dans l'eau bouillante que le temps d'un *Ave Maria*. — Puis, se tournant vers l'Anglaise :

— Ainsi donc, *cara signora*, vous voulez le petit Toniel. Je ne dis pas non; je n'ai jamais empêché les gens de faire du bien aux autres. Mais êtes-vous sûre que vous ferez du bien au petit Toniel?

— Si j'en suis sûre? Il saura lire, écrire, compter, aura des habits chauds, les mains propres, il pourra manger à sa faim, il entendra l'anglais! Je le sauverai de l'ignorance et de la misère.

— *Sarà* (cela pourra être), fit don Cristofre en croisant les mains sur son ventre et en tournant ses pouces. Reste à savoir si avec de beaux habits, une bonne table, des livres et de l'anglais, il ira mieux et sera meilleur.

— Vous n'y songez pas, mon cher don Cristofre. Tous les maux viennent de l'ignorance et de la misère. On ne peut réformer ce pays qu'avec des écoles et du travail.

— *Sarà!* D'autres pensent que tous nos maux viennent de nos besoins et que l'homme le plus heureux est celui qui peut se passer de plus de choses. Voilà un garçon qui vit content avec une chemise de toile et un sou de châtaignes sèches; vous allez l'habituer à la laine et aux petits gâteaux. Essayez, *cara signora mia*, et que la madone vous assiste! Expérience faite, si vous pensez avoir fait fausse route, venez me voir, et nous aviserons. Je veux aussi le bien du petit Toniel.

Miss Ouragan quitta le prêtre en regrettant de tout son cœur que ce brave homme fût catholique. Aussi résolut-elle de le convertir et prit-elle à cet effet l'habitude d'aller de temps en temps, les soirs d'été, causer avec lui sur une terrasse où il prenait le frais en regardant la mer.

Le matin elle s'occupait de Toniel. C'était un charmant enfant de dix ans qui, n'ayant jamais quitté sa mère, avait des douceurs, des mollesses de petite fille, la peau blanche sous des touffes bouclées de cheveux noirs, un regard caressant et tenace qui vous enlaçait et ne vous quittait pas. Quand miss Ouragan l'emmena chez elle, il était couvert de la tête aux pieds d'un vieux pantalon de son père coupé aux genoux; la boutonnière montait jusqu'au cou de l'enfant dont les bras nus sortaient par les poches décousues. L'Anglaise lui commanda un joli costume de marin en flanelle bleue avec un chapeau de paille et le ruban noir portant un nom de vaisseau : *Bellérophon*. Le tout fut payé par un colonel hongrois. Toniel étrenna son habit neuf en faisant une visite à Pallone : miss Ouragan avait rapproché les deux enfans et voulait les élever ensemble en comptant sur l'émulation et sur le point d'honneur. Pallone demanda aussitôt à son petit ami l'habit de marin; Toniel, qui ne savait rien refuser, le lui donna de bon cœur et rentra dans le pantalon de son père. Le costume bleu fut vendu pour quelques sous à un marchand du môle, et le marchand s'en débarrassa vite en faveur d'un mousse qui allait partir pour les Grandes Indes.

Les deux garçons commencèrent d'apprendre à lire ensemble, mais le cadet ne trouvait aucun plaisir à cette occupation. Pendant que l'Anglaise lui montrait l'*a b c*, il regardait vaguement la chambre d'auberge dont la fenêtre à rideaux jaunes et à baldaquin rouge

donnait sur une rue pleine de bruit. Au bout de huit jours, Toniel en eut assez et retourna chez sa mère. Mais il s'était gâté chez miss Ouragan : les châtaignes sèches lui déchiraient le gosier, il ne voulait plus tourner la roue ; le lit de paille lui paraissait immonde, et les rats l'empêchaient de dormir. Aussi résolut-il de quitter la grotte et de chercher fortune avec ses propres talens. Il ne savait rien faire, mais il avait pour Pallone une étrange soumission, si bien qu'il s'établit entre eux une sorte d'entreprise commerciale. Le petit se mettait de bonne heure en campagne et maraudait au marché quelques fruits, faisait des commissions, ouvrait les portières des voitures, chantait devant les cafés, tirait le filet, montrait aux étrangers le tombeau de Virgile ou les priait de jeter dans la mer un gros sou enveloppé dans un morceau de papier ; il plongeait aussitôt et rapportait entre ses dents la pièce de monnaie. Après quoi il portait son butin à Pallone, qui le mettait, disait-il, dans la caisse commune. Le tribut payé, Toniel était libre et commençait par dîner, non de pâtes comme les bourgeois, ni de lupins ou de maïs, comme les lazzarones, car il était gourmand et même un peu gourmet; il se nourrissait de fruits qu'il ne trouvait jamais assez beaux. Il lui fallait des figues de choix, des oranges, ou, comme il les appelait, des *portugais* de Palerme, et sa joie suprême était de plonger son visage dans une pastèque bien rouge où il mangeait, buvait et se lavait pour un sou. Cela fait, il s'étendait non au soleil comme ses camarades, mais sous la colonnade ou sur les bancs d'une église, car il aimait les pierres sculptées, les madones peintes, et tenait à ménager sa peau. Il vécut ainsi cinq ou six ans, sans aventures et parfaitement heureux. Sa mère avait quitté la roue et le chanvre pour aller se fixer à Eboli, dans la province de Salerne. Toniel ne voulait point aller à Eboli; qu'aurait-il fait sans Pallone? Il couchait où il pouvait, souvent en plein air sur la grève, étonné de voir les autres se donner tant de peine pour avoir moins de bien-être et moins de liberté que lui. Il dit un soir à miss Ouragan, qui le surprit étendu de son long sur le sable, bercé par la brise, assoupi dans le parfum de citronniers que lui envoyait la promenade voisine et dans la langueur de la nuit tiède qu'éclairaient le scintillement des étoiles et la phosphorescence de la mer :

— Voilà qui vaut mieux que des lettres noires sur des pages blanches.

L'Anglaise haussa les épaules et fit un discours judicieux pour prouver que, si les enfans n'apprenaient pas à lire, l'Italie n'aurait jamais de citoyens. Toniel s'endormit tout à fait au chant d'un rossignol qui répondait en beaux vers bien rythmés : « L'Italie aura toujours des myrtes et des lauriers-roses. »

II.

Un beau matin, miss Ouragan me força de la suivre à l'hospice de *Santa-Maria-Succurre-Miseris*, qu'on appelait aussi *Sant'Antoniello* ou *Sant' Antonio alla Vicaria.*

— J'ai, me dit-elle, un permis du préfet pour visiter cet établissement : on n'y entre pas sans peine, et le préfet lui-même a dû y renoncer; mais j'y entrerai, moi, dussé-je employer la force. Voilà pourquoi je vous emmène; s'il y a des coups à donner ou à recevoir, je compte sur vous.

Je m'inclinai avec une grimace qui avait l'intention de passer pour un sourire. Cet hospice était un refuge destiné aux *périclitantes :* on nommait ainsi les filles qui étaient sur le point de faire un faux pas. Arrivé devant la porte, je frappai résolument, et j'entendis à l'intérieur comme le bourdonnement d'une ruche où l'on viendrait de jeter un caillou. La porte, secouée violemment, finit par s'ouvrir, et une douzaine d'oblates se pressèrent devant nous sur le seuil. Ces oblates, il faut le dire en passant, étaient les vers rongeurs de toutes les institutions de bienfaisance; elles y vivaient sans rien faire, souvent depuis leur naissance et toujours jusqu'à leur mort, consommant pour leur entretien presque tout l'argent destiné à l'instruction, à la moralisation des pauvres, au pain quotidien des infirmes et des vieillards. Nous demandâmes la directrice.

— Malade, répondit l'une.

— Dehors, répondit l'autre.

— Avec le confesseur, fit une troisième.

— Peut-on voir la maison?

— Il faut le demander au prêtre.

— Et où est le prêtre?

— Absent.

Nous dûmes nous en aller, mais miss Ouragan voulut une heure après revenir à l'hospice ; le prêtre y était cette fois, ce fut lui qui vint nous ouvrir et qui nous introduisit dans une chambre où il nous parla d'inscriptions osques et de vases étrusques. Pressé de questions impatientes, il finit par nous apprendre qu'il y avait dans la maison cent trente-sept oblates et un très petit nombre de fillettes venant pour la plupart de *l'Annunziata* (hospice des enfans trouvés); que du reste nous n'y verrions absolument rien d'intéressant : il cherchait à gagner du temps pour faire balayer quelques salles. Enfin il consentit à nous montrer la cour.

— Vous avez vu maintenant? nous dit-il.

— Pas du tout, et nous voulons voir; nous voulons, entendez-vous?

Alors le prêtre se dirigea lourdement vers une porte et frappa plusieurs fois, pas très fort, en laissant de longs intervalles entre les coups; une oblate finit par ouvrir. Il nous fut permis d'entrer dans l'hospice où tous nos sens furent mis à la torture par la saleté, l'odeur, la cuisine, les glapissemens, les insectes de ces écuries d'Augias qu'on n'avait pas eu le temps de nettoyer. Partout des oblates; çà et là quelque pauvre fille qui fricotait dans une chambre à coucher sur un petit fourneau portatif, car il n'y avait pas de réfectoire. Impossible d'interroger ces malheureuses : une oblate répondait pour elles à chaque question qu'on leur adressait. Plusieurs étaient malades, une était folle; une autre, accroupie dans un coin, maigre, hâve, avec de grands beaux yeux voilés qui lui sortaient de tête, paraissait tomber d'inanition : je demandai son nom, on l'appelait Réginelle ou Reinette. Il fallut nous en aller, car nous suffoquions; nous rencontrâmes le prêtre dans la cour.

— Vous avez vu? nous dit-il en ricanant.

— Nous avons vu, c'est horrible!

— Bah! reprit-il, on s'y fait!

Miss Ouragan courut à la préfecture et injuria le préfet; il en résulta que le prêtre et les oblates furent maintenus à l'hospice de *Santa-Maria-Succurre-Miseris*, mais que l'Anglaise eut le droit d'en retirer Reinette.

— Je veux la placer à l'Hôtel des pauvres, me dit-elle; on est en train de réformer cet établissement, venez le visiter avec moi.

L'Hôtel des pauvres est un palais qui ne finit plus, tout en façade, construit par Charles III, bon prince, mais un peu charlatan. La grande porte de l'édifice était surmontée de cette inscription : *Hospice royal des pauvres du royaume tout entier*; c'était grandiose. Mais ici, comme partout, l'ancien régime avait tout gâté : l'Hôtel des pauvres, fastueux au dehors, ne présentait à l'intérieur qu'une enfilade d'écuries humides, malpropres et malsaines : point de ravail dans les ateliers, point d'instruction dans les classes; le million de revenu destiné aux pauvres se perdait presque entièrement dans les mains des employés. Miss Ouragan monta chez l'un des nouveaux directeurs et l'accabla d'invectives; l'excellent homme répondit tristement :

— Que voulez-vous? nous devons lutter chaque jour, à toute heure, contre l'ancien régime qui se perpétue dans les anciens employés, se débat pour se maintenir, se gendarme contre toute innovation, se cramponne à tous les débris du passé, se complaît dans l'ordure traditionnelle. Personne ne veut travailler, ni maîtres ni élèves, ni petits ni grands, ni surtout les oblates qui crient à la persécution.

Les fournisseurs prétendent qu'on vole plus que jamais les pauvres; cependant l'administration nouvelle, sans diminuer l'éclairage, épargne par an plusieurs quintaux d'huile, et la confection de huit mille deux cent cinquante-cinq chemises neuves, exactement pareilles aux anciennes, a pu être opérée avec une économie de 389 aunes de toile : un kilomètre et un quart environ! Vous concevez la colère des chemisiers. Cette hostilité, surexcitée par la rapacité déçue, a déjà produit un crime : l'un de mes collègues, accosté dans la rue, presque à la porte de l'hospice, vient d'être poignardé par un sourd-muet.

Miss Ouragan, brusquement retournée, prit la main du directeur et lui secoua violemment le bras. L'excellent homme paraissait fort étonné de cette marque d'approbation : les gens de son âge et de son pays n'osaient guère en public, après plusieurs années de familiarité, que s'incliner devant une femme en effleurant le bout de ses doigts du bout de leurs lèvres. Il rajusta ses manchettes et dit à l'Anglaise dont il tenait peut-être à se débarrasser :

— Vous n'avez vu que le quartier des garçons, allez voir maintenant celui des filles.

Elle ne demandait pas mieux que d'obéir à cette invitation, et, comme le directeur lui plaisait, elle vit le bon côté des choses; les dortoirs propres, la cuisine bien tenue, les petites filles accortes, les sœurs de charité françaises très dévouées, quoique Françaises et sœurs de charité (miss Ouragan détestait notre pays et les gens d'église). Les grandes filles faisaient des broderies d'une grande finesse ou disposaient des guirlandes et des couronnes de fleurs artificielles qu'on eût admirées à Paris. Les sourdes-muettes parlaient et entendaient, suivant notre entretien d'un œil vif et gai, qui étincelait d'intelligence; l'une d'elles questionna l'Anglaise et lui demanda nettement, sans effort guttural, de quel pays elle était. Dès que miss Ouragan eut répondu, la sourde pétilla des yeux et montra l'Angleterre sur une carte. C'était une institutrice de Pise qui était ainsi parvenue, à force de patience et de persévérance, à rendre la parole aux sourds : elle nous initia de bon cœur à ses secrets en rangeant les élèves sur deux lignes et en les exerçant devant nous à ce qu'elle appelait la gymnastique labiale, gutturale et pulmonaire. L'Anglaise prit feu aussitôt et dit à la Pisane en agitant son parasol :

— Vous m'apprendrez tout cela; je veux consacrer ma vie aux sourdes-muettes! Je viendrai prendre ma première leçon dès demain.

Elle tint parole et retourna tous les jours, pendant une semaine, à l'Hôtel des pauvres, après quoi, passant à un autre exercice, elle se mit à rédiger un rapport pour le roi Victor-Emmanuel. Voici à quelle occasion : on faisait des difficultés pour admettre Reinette

à l'hospice; il fallait des papiers, des formalités, des démarches. Miss Ouragan bouillonnait d'impatience. Le syndic lui conseilla d'aller voir le roi, qui venait d'arriver à Naples. Elle refusa carrément, parce qu'elle était garibaldienne et qu'elle avait beaucoup vociféré sur la balle d'Aspromonte, forgée, disait-elle, au Vatican.

— Bah! le roi est plus garibaldien que vous, répondit le syndic avec son fin sourire.

Cette raison suffit à l'Anglaise, qui partit sur-le-champ et courut au palais royal. Elle allait d'un pas si ferme et si franc que les sentinelles n'eurent pas le temps ni même l'idée de l'arrêter; elle prit le grand escalier, bouscula deux ou trois colliers de l'Annonciade, et arriva ainsi tout droit jusqu'à l'entrée de la salle d'audience; alors seulement on lui demanda ce qu'elle voulait.

— Dites au roi que je suis Anglaise et que j'ai à lui parler.

Je ne sais de quel air elle jeta ces mots; le fait est qu'elle fut introduite à l'instant même. Il faut croire que la qualité d'Anglaise ouvrait toutes les portes: les amis d'outre-Manche n'avaient pas brûlé une amorce pour les Italiens, mais ils ne leur barraient pas le chemin de Rome; or tout le monde sait que nous préférons d'ordinaire aux amis qui nous servent ceux qui ne nous gênent pas. Miss Ouragan se trouva en face d'un homme sans façon, portant un grand col rabattu et une moustache poussée jusqu'aux oreilles; mais à sa façon de lever la tête, on voyait d'emblée qu'il était le roi. L'Anglaise enfila un discours où elle parla d'abord de Reinette, puis de l'Hôtel des pauvres, des sourds-muets, du directeur poignardé, des chemises et des prêtres; sur quoi elle se jeta dans des sentiers de traverse où elle rencontra Luther, Cromwell, Fra-Diavolo, Thomas Carlyle, la loterie, les grottes des cordiers, les gabelles, la *consorteria*, les prisons cellulaires, les maisons de tolérance, les écoles évangéliques, la société protectrice des animaux, Dieu sait tout ce que je passe! Un aide de camp qui m'a raconté l'audience mordait son mouchoir pour ne pas rire aux éclats; le roi ne sourcilla point, et, quand elle eut fini, dit doucement à l'Anglaise :

— Vous m'obligeriez beaucoup, madame, si vous vouliez bien m'écrire tout cela.

— Tout de suite! — Et elle allait partir comme un trait quand le roi la rappela.

— Vous oubliez quelque chose.

— Je ne crois pas, dit-elle en regardant les meubles et en se fouillant pour constater qu'elle avait bien son mouchoir, son Nouveau Testament, ses clés dans sa poche et son parasol à la main.

Le roi reprit :

— Vous oubliez la petite Reinette...

— Ah! c'est vrai, sire.

— Veuillez me laisser votre nom et votre adresse. Vous trouverez ce soir chez vous ce que vous m'avez demandé.

Le soir, en effet, miss Ouragan reçut un pli aux armes royales. A partir de ce moment, elle déclara qu'après tout Garibaldi avait eu bien des torts et que Victor-Emmanuel était le meilleur des rois. Elle commença son rapport ou plutôt le recommença vingt fois, car elle avait tant d'idées qu'elle ne pouvait écrire dix lignes de suite; sa plume trop chargée d'encre ne faisait que des pâtés. Ajournant donc ce travail, elle conduisit Reinette à l'Hôtel des pauvres. Comme elle avait fait un trousseau à la jeune fille (avec l'argent d'un banquier suisse) elle dut prendre une voiture pour transporter le bagage et, le fiacre étant loué à l'heure, le cocher prit le plus long : il tourna le môle pour longer la marinelle jusqu'aux Carmes, et, sachant qu'il y a toujours des bagarres dans la petite rue qui va de l'église au chemin de fer, surtout à l'arrivée des trains, il jugea bon de passer par là : c'était un quart d'heure d'arrêt fructueux, une demi-heure peut-être. Il descendit de son siège, mit son cheval à l'ombre et, lui pendant au col un sac rempli d'herbe, lui permit de déjeuner tranquillement. Miss Ouragan piétinait d'impatience, et j'en aurais fait autant peut-être, car j'étais là pour payer le cocher, sans la joie de Reinette qui, tout heureuse d'être en voiture, se levait, se rasseyait, montait sur la banquette, s'accoudait sur le siège, contemplait avidement l'agglomération de charrettes, carrioles, chariots chargés d'hommes et de femmes, de malles et de caisses, de tonneaux et de barils, de légumes et de fruits, qui obstruaient le passage et se débrouillaient à grand'peine. Un marché ambulant circulait dans la foule : c'étaient des marchands d'oranges, de poissons, de fruits de mer, de journaux, de noisettes, d'eau fraîche, de vieux habits, de quincaillerie; tout le monde criait. Un capucin offrait une prise de tabac et des numéros pour la loterie; un savetier se promenait silencieusement, l'œil morne et la tête baissée, portant sur le dos une hotte pleine de vieux outils, de vieux ligneul et de vieux cuir. Il avisa tout à coup ce qu'il cherchait : un soulier percé au pied d'un demi-galant-homme; il désignait ainsi la classe un peu mêlée qui tient le milieu entre la plèbe et la bourgeoisie de bon aloi. Il arrêta aussitôt ce chaland et, bon gré, mal gré, lui ôta du pied la chaussure malade et mit à la place une savate publique qui ne se portait pas beaucoup mieux; après quoi, séance tenante, assis sur sa hotte, il boucha la fissure au moyen d'un tacon bien solide et qui attirait tous les yeux, mais si lestement et en narrant tant de drôleries au client déchaussé que tout se passa entre eux le mieux du monde. Le savetier demanda dix sous pour sa peine, le demi-galant homme en donna deux, et ils se séparèrent bons amis. Cependant la foule se pressait,

le tapage croissait, de nouveaux véhicules venant de la gare augmentaient l'encombrement, et le *burattinaro*, qui avait planté son théâtre mobile au plus épais du populaire, dominait tous les bruits par le nasillement criard de Polichinelle. Seul tranquille au milieu de ce tumulte, le grave clocher des Carmes, d'un rouge sombre, avait l'air de penser, comme tous les vieux, aux vieilles choses : peut-être à Conradin, qu'il avait vu tomber, ou, qui sait? à Masaniel, qu'il avait vu surgir.

Reinette, pour mieux voir, était montée du banc sur le siège, et si haut, que sa tête, dominant la ligne d'ombre, luisait comme un cuivre antique en plein soleil. Quelques jours avaient suffi pour raviver cette riche et puissante nature : les yeux s'étaient rallumés, les cheveux touffus et lustrés se gonflaient en larges ondes noires à la brise qui venait de la mer et que humaient largement les narines dilatées; la bouche, un peu épaisse, s'était entr'ouverte pour aspirer plus d'air et laissait voir toutes ses dents d'une blancheur arrogante; la tête levée, les bras croisés, la jupe flottant au vent comme une bannière, elle semblait dire aux hommes et aux bêtes, et même au clocher impassible : Regardez-moi!

En ce moment passa Toniel qui venait de la gare, une valise sur le dos; un voyageur marchait derrière lui. Tout à coup il s'arrêta, secoua la tête et courba en abat-jour sur ses yeux celle de ses mains qui était libre. Aussitôt il accourut vers notre voiture après avoir jeté sans façon la valise sur l'épaule du voyageur qui poussait des imprécations. Toniel avait vu Reinette. Il adressa aussitôt la parole à miss Ouragan en lui répétant toutes les phrases câlines, toutes les offres de service que les Napolitains savent prolonger indéfiniment. Il tira de sa poche une plaque de lave qu'on avait coulée brûlante dans un moule, et qui portait l'effigie de Victor-Emmanuel ou de François II, au choix, car il en avait pour tous les goûts, puis un petit animal de mer à tête de cheval, un lézard en terre cuite, un bouton de manchettes trouvé dans les fouilles de Cumes, une tabatière étrusque, un chapelet bénit, tout ce que les étrangers achètent : il le donnait pour rien, tant il aimait miss Ouragan. Mais il ne quittait pas des yeux Reinette. En ce moment, un coup de canon gronda sur la mer, la foule se rua du côté de la grève pour aller voir le vaisseau qui arrivait. Il devint possible de passer; le cocher remonta sur son siège et Reinette fut forcée d'en descendre; en descendant, elle rencontra le regard de Toniel. Dès ce moment, les deux enfans s'aimèrent. Ils avaient trente ans entre eux deux.

Le fiacre partit au galop, car le cocher, qui avait de la conscience, tenait à montrer qu'il faisait tous ses efforts pour regagner le temps perdu bien malgré lui. Toniel monta derrière la voiture; Reinette, assise en face de nous, le regardait. On arriva trop vite

au sérail : le peuple nommait ainsi par dérision l'Hôtel des pauvres. C'était une honte et un malheur d'y être enfermé : mieux valait la prison, où l'on arrivait du moins par des actions d'éclat, trahi (c'était le mot usité) par la justice et par la police. Telle était l'opinion populaire, et je laisse à penser l'horreur de Toniel quand il vit le fiacre s'arrêter au sérail. Il ouvrit la portière et abattit le marchepied; à Reinette, qui descendit la dernière, il dit assez haut pour être entendu de moi :

— Ou je te sors d'ici, ou l'on m'étrangle!

Il nous suivit dans la maison, et comme il était avec nous, on le laissa entrer partout, même dans le quartier des femmes. Il examina soigneusement l'atelier où devait travailler Reinette, le dortoir où elle devait dormir, la cour où elle pourrait se promener à l'heure des récréations, la fenêtre où il lui serait permis de s'asseoir à certaines heures pour prendre le frais. Il se fit l'ami d'une oblate qui, en nous accompagnant, disait pis que pendre du nouveau gouvernement et surtout des sœurs françaises. Les oblates, qui pullulaient, comme partout, à l'Hôtel des pauvres, faisaient de leur mieux pour rendre la vie dure aux directeurs : elles poussaient les petites filles à tourner le dos aux maîtresses et à crier dans la salle de dessin, quand le maître arrivait : « O Dieu! faites que celui qui s'assoit sur ce banc se casse les jambes! » Toniel devint donc en moins de rien le meilleur ami de la vieille fille et chuchota quelque temps avec elle au bas de l'escalier. Huit jours après, grâce à la protection de miss Ouragan, il entra comme apprenti dans l'atelier des serruriers; quinze jours après, grâce à la protection de l'oblate, il lui fut permis de faire les gros ouvrages dans le quartier des femmes; trois semaines après, outre quelques menus outils de serrurerie, Toniel et Reinette avaient disparu du sérail.

III.

Cependant Pallone touchait à sa vingt-deuxième année et, bien différent de Toniel, avait mérité le suffrage de miss Ouragan, qui parlait partout de lui comme d'un bon sujet, d'un beau génie, espoir de l'Italie future. En moins de deux mois, il avait appris à lire et ne s'en était pas tenu là, comme faisaient ses pareils : aussitôt qu'il eut l'instrument, il voulut savoir la musique. A cet effet, il demanda des livres et commença par ceux que l'Anglaise répandait à profusion contre les curés; à force de les lire, il se pénétra de l'idée qu'il n'y avait ni Dieu ni diable et que, par conséquent, chacun pouvait agir à son caprice, en ne se préoccupant que des agens de police et des carabiniers. Après quoi miss Ouragan, l'instruisant sur la dignité humaine, lui enseigna que nous sommes tous égaux

et qu'un lazzarone vaut bien un grand seigneur. Pallone en conclut que le grand seigneur avait volé le lazzarone. Armé de cette conviction, toutes les fois qu'il enlevait un mouchoir dans un pan d'habit, il pensait reprendre son bien, user de son droit; il disait plus : remplir son devoir, exercer un sacerdoce (le mot de sacerdoce revenait à chaque page dans les livres de miss Ouragan). Il se déclara l'apôtre de la solidarité universelle; on voit qu'il avait pris des qualités oratoires, et la première de toutes, l'emploi des mots longs. Il déclara donc la guerre aux grands, mais ne cessa point de rançonner les petits, car les nouvelles théories n'ont jamais fait le moindre tort aux anciennes habitudes. On le voyait courir les marchés et prélever un impôt sur les profits du jardinier, du maraîcher, du vigneron; les cochers de fiacre lui payaient la dîme, quelques bourboniens lui envoyaient de loin en loin un rouleau de vieux écus; il surveillait, de plus, la vente de l'eau claire et s'interposait dans les débats entre les bateliers de la marine. Les uns le croyaient affilié à la camorra, les autres à la police; il ne se défendait pas contre ces accusations peut-être injustes, mais lucratives, et prenait des airs mystérieux qui faisaient trembler les gens: aussi les petits marchands, les petits filous, les petits conspirateurs, craignant d'être contrôlés ou dénoncés, lui donnaient-ils de l'argent; il exploitait ainsi la poltronnerie universelle. Quand il traversait les rues, en chemise rouge, en veste et en pantalon de velours chocolat, et qu'arrivant au port, campé devant la foule, sa trique sous le bras, il ôtait son chapeau calabrais et de sa main droite, chargée de bagues, relevait en plumet sa houppe touffue de crins noirs, il se faisait un silence parmi les mariniers et les marinarelles; les plus hardies ne le regardaient que de côté, le jongleur, qui chantait des strophes du Tasse au peuple amassé autour de lui, suspendait le combat de Tancrède et de Clorinde, et Polichinelle oubliait d'assommer le sbire. Pallone s'avançait alors et, tendant son chapeau, faisait la quête en faveur du théâtre ambulant et du récitateur populaire : les sous pleuvaient dans l'entonnoir de feutre; Pallone en donnait une poignée à Polichinelle, une autre au chante-histoires, gardait pour lui le reste, et, replantant son chapeau sur sa tête, il s'éloignait lentement, la trique en arrêt, d'un pas de triomphateur.

Il rencontra un matin, à la marinelle, miss Ouragan, qui lui lança cette question à brûle-pourpoint :

— Savez-vous où est Toniel?

— Je sais tout.

— En ce cas, dites-le-moi vite, il me le faut.

— Qu'en voulez-vous faire?

— Je veux tirer de ses mains une pauvre fille qu'il a enlevée.

Toniel se dérange, il m'a trompée en tout. J'aurais dû m'y attendre, il ne sait pas lire. Il n'est pas comme vous, qui êtes sorti de l'ignorance et de la misère; il me désole autant que vous me réjouissez.

— Vous dites que Toniel a enlevé une fille?

— Ne le savez-vous pas?

— Assurément. Je sais tout. Elle se nomme... Attendez...

— Reinette.

— C'est cela... Reinette. C'est bien le nom que j'ai sur mes registres. Il l'a emmenée... je sais où. Quand même il partirait en ce moment par le télégraphe et s'en irait jusqu'au bout du monde, je le rattraperais. Je lancerai sur lui tous mes hommes...

— Êtes-vous bien sûr...

— Doutez-vous de moi? Ne bougez pas de là. Je suis Pallone.

Sur quoi il siffla un fiacre, qui accourut, sauta dedans et fit un geste circulaire; le fiacre tourna sur-le-champ et partit au galop. Miss Ouragan ne se sentait pas d'aise, admirant Pallone avec un amour-propre d'auteur. « Voilà ce que c'est, pensait-elle, que de savoir lire. »

Cependant Toniel, avec Reinette, était parti pour Salerne, où il espérait rencontrer sa mère et où il était sûr de retrouver dame Placide, une veuve qui était sa tante et qui n'avait pas d'enfans. Marianne avait quitté le pays depuis le malheur de Chiagnone; on la voyait de loin en loin dans les États-Pontificaux. Dame Placide tenait un débit de sel et de tabacs; elle vendait de plus du papier, de la mercerie et des cordes pour les instrumens de musique. Comme elle avait bon cœur, elle accueillit volontiers Reinette; elle cherchait d'ailleurs une servante pour l'aider dans sa boutique et dans sa maison. Les deux amoureux étaient venus ensemble de Naples à Salerne sans même se toucher dans la main. Quoique fiancés indissolublement dès le premier regard échangé entre eux, ils ne pouvaient encore se marier n'ayant ni sou, ni maille : il fallait avant tout faire son nid, ou, comme ils disaient, faire son lit. Jusque-là, ils devaient vivre ensemble à distance, tendrement étrangers l'un à l'autre, et moins familiers, moins caressans que s'ils eussent été frère et sœur; ainsi le voulait le respect du monde et de la madone. Toniel fut donc forcé de se chercher un gîte : il le trouva dans une barque retournée, la quille en l'air, qu'on était en train de radouber, et s'y mit sous cloche. Il fallait manger cependant, et dame Placide n'offrit pas même à son neveu un morceau de pain; elle avait bon cœur cependant, mais ne donnait rien pour rien : c'est ainsi qu'elle était parvenue à se créer un petit commerce.

Toniel gagna quelques pièces de cuivre en chantant sous les fe-

nêtres; la préfète, qui lui trouva bonne mine, l'envoya chercher par un huissier et régala ses invités, toute une soirée, de chansons napolitaines; après quoi elle fit une quête qui rapporta treize francs cinquante centimes en gros sous. Avec le tiers de cet argent, Toniel acheta chez un brocanteur une vieille harpe sans cordes; il la porta chez dame Placide avec le reste de la somme, et ne garda pour lui que trois sous qu'il échangea contre une livre de fraises et une miche de pain; puis il alla boire à la fontaine et rentra sous sa barque où il s'endormit dans un rêve charmant, qui devint un beau songe : il montait les degrés de Saint-François-de-Paule et s'avançait au milieu des fanfares, sous le marbre blanc du portique en tenant par la main Reinette vêtue de pourpre et couronnée d'or.

Le lendemain, il rencontra un Viggianais qui était parti de son village, sa harpe sur le dos, pour courir le monde; ce musicien savait beaucoup d'airs, mais peu de paroles, et avait une voix de crécelle qui ne pouvait plaire qu'aux gens d'outre-mer.

— Associons-nous, veux-tu? dit Toniel.

Ils s'associèrent. De grand matin, ils allaient s'asseoir au bord de la mer, à l'ombre d'un rocher percé à jour qui formait une arche; à leurs pieds, l'eau était verte et faisait du bien aux yeux. Ils travaillaient ensemble : le Viggianais donnait des leçons de harpe à Toniel, qui lui apprenait des chansons et lui adoucissait la voix; les vagues au mouvement régulier battaient la mesure. Les exercices duraient jusqu'au milieu du jour; alors les musiciens se baignaient et dînaient, le Viggianais de fromage, car il était d'un pays de montagnes, Toniel de fraises et de cerises, les fruits du mois d'avril. Après dîner, ils faisaient la sieste de l'autre côté de la roche, parce que le soleil avait tourné, puis ils rentraient à la ville et donnaient ensemble un concert au préfet, au syndic, au général commandant la zone, au président du tribunal, aux habitués du café noble, à un fabricant suisse qui dirigeait une filature près de la ville : ils avaient appris pour lui le *Ranz des vaches* et des morceaux de *Guillaume Tell*. Au bout de quinze jours, Toniel sut assez de harpe pour s'accompagner et eut assez d'argent pour acheter à dame Placide toutes les cordes qui manquaient à son instrument : elle ne les lui vendit pas trop cher, mais elle y trouva son compte. Le Viggianais partit pour l'Amérique, et Toniel gagna seul beaucoup de papier : son répertoire ne s'épuisait pas, parce qu'il inventait chaque jour une nouvelle chanson, paroles et musique; les idées lui venaient toutes seules bien qu'il ne sût ni la gamme, ni l'alphabet. La rime laissait à désirer, mais la mesure était toujours juste. C'était d'ailleurs Reinette qui l'inspirait. Chaque matin elle avait son aubade : sa fenêtre donnait sur un jardin; les voi-

sins dormaient encore, dame Placide, qui se couchait tard parce qu'elle passait ses soirées à piquer avec des épingles des liasses de billets, ne se levait que longtemps après le soleil. Impossible d'entrer dans le jardin entouré de murs sur lesquels se hérissaient des tessons de bouteille. Dame Placide craignait les voleurs et ne se couchait pas sans avoir fait le tour du jardin et de la maison pour fermer toutes les portes et tous les volets. Mais au delà s'élevait un reste de maison en ruines ou un commencement de maison en construction : quatre murs et un escalier sans garde-fou, montant à un premier étage sans plancher ni plafond; du haut de l'escalier, on voyait à cinquante pas la fenêtre de Reinette. Toniel se postait là dès l'aube et chantait les couplets qu'il venait de composer : la fenêtre s'ouvrait aussitôt, et une tête brune aux longs cheveux dénoués apparaissait à la croisée; la chanson finie, Reinette portait une main à sa bouche et jetait un baiser à Toniel. Puis ils causaient longuement, surtout des yeux, qui disaient toutes les choses tendres; les gestes donnaient les détails. A force de remuer les bras, les mains, les doigts, l'heureux garçon apprenait à la jeune fille l'argent gagné la veille et l'emploi de cet argent. L'achat du lit avançait, les fers avaient deux mètres de largeur, les planches étaient commandées au charpentier, encore quelques jours et on pourrait s'occuper de la paillasse. Il fallait de plus deux chaises et une petite table; le reste viendrait peu à peu. Tout compte fait, on pourrait se marier le 8 septembre, jour de la fête de Piédigrotte; don Cristofre était prévenu et s'occupait des papiers. Sur quoi les yeux reparlaient, pleins de caresses et de promesses. Puis Reinette portait un doigt à ses lèvres : silence! La maison s'éveillait, dame Placide venait de sauter à bas du lit et de courir à son armoire pour voir si les papiers y étaient toujours. Deux baisers jetés de loin se croisaient dans l'air, la fenêtre se refermait : Adieu Reinette! Toniel redescendait alors, ivre de joie et de vie, et traversait Salerne en chantant de toute sa voix la chanson nouvelle au soleil levant.

Seulement il devint un peu avide; le mariage rend conservateur. Au lieu de jeter, comme autrefois, son argent à la loterie ou dans les mains de Pallone, il empilait les pièces de cuivre, comme dame Placide, et piquait dix par dix les billets de dix sous. Il marchandait les fraises et, quand la marchande ne voulait rien rabattre, il mangeait son pain tout sec avec un peu d'humeur. Il lui arriva même un jour de refuser l'aumône à un pauvre et de lui dire comme eût fait un bourgeois ou un philanthrope éclairé : « Travaille! » Il est vrai qu'il se repentit de cette mauvaise action, et que, revenant sur ses pas, il donna au mendiant une poignée de cuivre. N'importe, le premier mouvement n'était plus le meilleur. Toniel se gâtait, Toniel devenait vénal; quand la préfète ou le fabri-

cant suisse ne lui jetaient que des sous, Toniel faisait la grimace, Toniel devenait jaloux : encore un vice de conservateur. Il passait trente ou quarante fois par jour devant la boutique où Reinette se tenait au comptoir; il n'osait y entrer cependant, parce que la patronne ne le voulait pas. Dame Placide avait bon cœur, mais elle répétait souvent un mot qu'elle croyait avoir inventé : le temps c'est de la monnaie. Elle permettait toutefois à trois *doncicilli* (dandys) de la localité qui portaient un gant blanc à la main gauche, un col rabattu jusqu'aux épaules et des favoris en côtelette, de rester longuement assis dans la boutique, où ils fumaient deux cigares qu'ils payaient trois sous les deux. Tout en fumant, les *doncicilli* disaient des fadeurs à Reinette, qui les recevait en se dodelinant, car il ne lui déplaisait pas qu'on la trouvât gracieuse. Quand Toniel passait devant la fenêtre basse de la boutique et qu'il voyait ces trahisons (c'était son mot), il entrait dans des accès de rage et avait des envies féroces d'étrangler les *doncicilli;* ce qui le retenait, c'était le respect de la redingote et aussi la peur de tout gâter : il ne voulait point fâcher Reinette. Il s'en allait alors pleurer tout seul au pied de la roche qui formait une arche sur la mer. La chanson du lendemain était plaintive ou furieuse, il la chantait à l'aube, de la maison à la fenêtre, en roulant de gros yeux et en montrant le poing. Reinette souriait en le regardant; le sourire était moqueur, mais le regard si tendre que Toniel oubliait, pardonnait tout et s'en allait aussi fier que s'il eût décroché le soleil. Dans l'après-dîner en repassant devant la fenêtre basse, il retrouvait les *doncicilli* installés pour une heure ou deux, le chapeau sur la tête, le cigare à la bouche, la main droite dégantée et faisant une pantomine galante pour montrer leurs bagues et leurs ongles longs. Toniel se sauvait désespéré.

Un soir que Toniel, plus affligé que jamais, courait vers la mer avec l'intention de s'y jeter, il heurta tout à coup un gros homme en soutane qui le prit par le bras : c'était don Cristofre. J'ai appris depuis par miss Ouragan que le prêtre s'était rendu à Salerne, envoyé secrètement par la police, à l'insu de l'autorité militaire, qui n'admettait pas de pareilles négociations. Don Cristofre devait s'aboucher avec un chef de brigands qui était de ses paroissiens et l'engager à quitter le pays et le métier pour aller vivre de ses rentes dans les États-Pontificaux. On lui offrait des passeports et des billets de banque. La négociation n'aboutit pas parce que le chef demandait pour lui et pour sa bande des certificats de bonnes vie et mœurs et voulait de plus être payé en or.

— Hé! Toniel, cria don Cristofre, où cours-tu si vite?

— Je vais me noyer, dit Toniel.

— Diavolo! Que t'a donc fait Reinette?

— Une scélérate! répondit le pauvre garçon. Et il raconta toute l'histoire à don Cristofre, qui souriait, se rappelant ses jeunes années. Puis, quand Toniel eut fini :

— Ne te noie pas, dit le prêtre, ce serait d'abord un péché mortel dont je ne pourrais t'absoudre; ce serait ensuite une affaire manquée : tu nages comme une anguille et tu peux rester aussi longtemps sous l'eau qu'un pêcheur de corail. Laisse les Piémontais se tuer, il fait froid chez eux, le ciel est gris, et les femmes sont pâles; ici, mon garçon, avec tous les biens de Dieu, ce soleil et ta Reinette, il faut camper allégrement. Un grand sage a dit : *Memento vivere*, souviens-toi de vivre.

Toniel ne demandait pas mieux, et le prêtre lui promit, pour le consoler tout à fait, d'aller parler lui-même à Reinette. Il se rendit en effet chez dame Placide et emmena la jeune fille dans le jardin. Je ne sais ce qu'il lui dit, car ils causèrent, elle et lui, plus d'une heure à voix très basse; je sais seulement qu'une semaine après, à la Pentecôte, Toniel et Reinette allèrent au pèlerinage de Mont-Vierge ensemble et seuls. Ils partirent de bonne heure par le premier train, le wagon était plein de monde; la jeune fille, très émue, tenait la tête baissée et portait à chaque instant le pan de sa robe à ses yeux rougis. A je ne sais plus quelle station, le chemin de fer n'allant pas encore bien loin, il fallut attendre une heure ou deux avant de monter en voiture. Toniel et Reinette se mirent au frais dans une église; la jeune fille alla tout droit à une chapelle et se laissa tomber à genoux, le front collé sur la plus haute marche; elle sanglotait.

— Ne pleure pas, lui dit Toniel.

— Il faut que je pleure.

— Mais pourquoi? Quel chagrin as-tu?

— J'ai fait un gros péché.

— Quel péché as-tu fait, *gioja mia* (ma joie)?

— Je te le dirai au retour.

Toniel était inquiet; il respecta pourtant le secret de Reinette. Elle était si profondément affligée qu'il ne songeait qu'à la distraire; aussi lui montra-t-il dans une église d'Avellino l'image de saint Modestin. Ce saint faisait autrefois beaucoup de miracles; il y a renoncé depuis qu'on n'y croit plus; pour que les saints fassent des miracles, disait don Cristofre avec beaucoup de sens, il faut qu'on y croie. Or Modestin habitant Avellino, les villageois de Mercogliano voulurent l'avoir chez eux. Ils vinrent de nuit, et le volèrent. Le saint fut outré de cet attentat, et pour montrer sa colère aux larrons, ne fit chez eux aucun miracle. On avait beau le prier, le supplier, décorer sa châsse, l'illuminer *a giorno*, le cajoler des épithètes

les plus caressantes, Modestin restait dur et sourd comme pierre; il ne guérit pas un malade, et, pendant la sécheresse, ne fit pas tomber une goutte d'eau. Si bien qu'un beau jour, de guerre lasse, les villageois de Mercogliano renvoyèrent le saint aux citadins d'Avellino en le poursuivant de huées et de sifflets. Quand ils furent essoufflés et époumonés, ils lui jetèrent des pierres. C'est depuis lors qu'Avellino et Mercogliano ne peuvent plus se souffrir; on l'a vu plus d'une fois dans les guerres civiles. Quand Mercogliano est libéral, Avellino est royaliste, ou *vice versa;* si la ville abonde en gardes nationaux, le village fourmille de brigands, et les deux populations vont se fusiller sur la montagne. En temps de paix, au lieu de balles, elles échangent de mauvais procédés.

Mais Toniel avait beau raconter cette histoire à Reinette, elle ne prenait point garde à saint Modestin et se battait le front sur les degrés de l'autel. On se remit en route : à Mercogliano, il fallut s'arrêter jusqu'au milieu de la nuit. La foule se ruait dans la nef gauche de l'église d'où coulait par un tuyau fiché dans un pilastre une eau miraculeuse qui sortait du fémur de je ne sais quel saint; cette eau guérissait de la soif et de toutes les autres maladies. On n'arrivait au tuyau qu'à grands coups de coude et d'épaule, et Reinette y faillit étouffer, mais l'eau sainte lui rendit la vie. Vers minuit, on commença l'ascension, en cortège interminable, les uns montant à âne ou à cheval, le plus grand nombre à pied, les pénitens pieds nus, parmi ceux-ci Reinette. Les vieux, les infirmes, les femmes grosses suivaient péniblement. Chacun portait sa torche ou une longue perche dont l'extrémité supérieure, enduite de résine, flambait gaîment, et ce long serpent tacheté de feux, rampant dans la nuit du creux de la vallée aux flancs escarpés de la montagne, offrait à l'imagination des curieux l'illusion d'une féerie ou d'un rêve. C'était bien le songe d'un minuit d'été. A l'aube, tout le monde était exténué de fatigue; Reinette ne se tenait plus sur ses pieds déchirés et sanglans; Toniel, qui la soutenait de son mieux, n'en pouvait déjà plus. Tous les visages avaient la lividité des cadavres; quantité de pèlerins, surtout les femmes de la ville, qui n'ont jamais su marcher, s'étaient jetés à terre, dans la boue, en poussant des gémissemens et en demandant à mourir. On avait passé la région des châtaigniers et l'on gravissait des pentes nues : un vrai calvaire où bien des âmes écrasées traînaient leur croix. Enfin les plus alertes, touchant la cime, tâchèrent de pousser un cri de joie, mais ne purent tirer de leur gosier qu'une sorte de râle et tombèrent comme tombent des corps morts.

Cette abbaye de Mont-Vierge, plantée sur un pic de granit qui commande toutes les forêts des deux provinces, avait été jadis un

temple de Cybèle, et l'Apennin qui la porte fut appelé longtemps le Mont-Virgilien. Le Mont-Virgilien est devenu le Mont-Vierge, et 20,000 ou 30,000 Napolitains s'y rendent chaque année en pèlerinage. Arrivée à la porte de l'église, Reinette se mit à genoux la face contre terre en priant Toniel de lui attacher une corde au col et de la tirer ainsi jusqu'au tabernacle de la Vierge. Pendant qu'il la tirait, elle marchait sur les genoux et traînait sa langue sur le parement. Quand elle fut au tabernacle, elle marmotta des prières en se frappant la poitrine et en sanglotant, puis se releva radieuse. Elle était pardonnée et sauvée. Alors seulement elle confessa d'elle-même à Toniel le gros péché qu'elle venait d'expier si durement :
— Je ne t'aimais pas assez, m'a dit don Cristofre.

Ils redescendirent ensemble, et heureux! Sur le bord du chemin, ils virent deux genêts plantés l'un près de l'autre; ils en rapprochèrent les cimes et les nouèrent ensemble de leurs doigts qui se touchaient. Ainsi font les fiancés du pays qui se jurent fidélité devant la reine des anges. Quand ils sont mariés, au bout d'un an ou deux, s'ils s'aiment encore, ils reviennent et désenlacent les genêts. La montagne en était pleine; les plus nombreux, encore attachés l'un à l'autre, étaient desséchés. Quand Reinette et Toniel repassèrent à Mercogliano, le village était en fête, toutes les maisons pavoisées de drapeaux, de bannières, de banderoles, de grands mouchoirs peints où flottaient des images de dévotion. Les cabarets étaient gorgés de pénitens qui, ayant payé leur dette au repentir, ouvraient un nouveau compte. Ils n'avaient point osé porter de vin sur le mont sacré, car si un mécréant y monte une gourde pleine toutes les batteries du ciel foudroient la montagne, et la grêle broie sur pied, du même coup, la vendange et la moisson. Aussi s'appliquaient-ils gaillardement à se refaire de leurs privations. Toniel et Reinette entrèrent dans ce tumulte, mais n'y trouvèrent aucun plaisir : le bonheur n'aime pas la jovialité bruyante. Ils avaient besoin d'être seuls. Cependant, au beau milieu d'une rue bourrée de foule, ils furent interpellés par des improvisateurs assis sur les fenêtres, les jambes en dehors et ballantes, le verre à la main. Ces *canta-figliole* (chanteurs de filles) se lançaient des défis en vers, comme les bergers virgiliens, en se renvoyant des strophes qui devaient toutes aboutir au refrain du jour : *figliole!* (les filles!) Un de ces improvisateurs, tavernier de son état, cria d'un ton rogue et rauque aux deux amoureux :

Hé! là-bas, vous passez ici
Raide et droit comme deux béquilles;
Levez les yeux, fêtez aussi
Les filles.

Et la foule de battre des mains. Toniel répondit aussitôt de sa voix fraîche et jeune :

Hé! là-haut, les buveurs goulus
Qui trempez de vin vos guenilles,
Quand on boit trop, on ne voit plus
Les filles.

Toute la rue poussa des acclamations. Le tavernier voulut répondre :

Buveurs d'eau, mangeurs de pain bis,
A genoux devant les bons drilles!
Nous voyons couleur de rubis
Les filles.

La foule applaudit, mais mollement; elle attendait la réponse de Toniel, qui ne se fit pas attendre :

Tu n'as de rubis qu'à ton nez,
C'est par le nez seul que tu brilles.
A nous, venez à nous! venez,
Les filles.

Il mit tant de tendresse dans ce dernier appel que la rue entière devint folle : les drapeaux s'agitaient, les saintes images frétillaient, les chapeaux volaient en l'air, la multitude trépignait de joie, dansant, sautant, pirouettant, les bras levés, avec des hurlemens à mettre une armée en déroute. Le tavernier vaincu se renversa en arrière et culbuta dans une chambre où il disparut. Reinette, rouge d'orgueil et de joie, se sentit comme enlevée dans un rayon de soleil. Elle était en effet portée à bras dans un char, le plus riche de la fête, celui qui avait remporté le prix de course et de beauté; Toniel fut placé auprès d'elle, sur le banc de derrière, à la place d'honneur. Autour d'eux, assis ou debout, ou à cheval sur le timon, sur les rebords ou ballottés dans un hamac au-dessous du char, s'agitaient une trentaine de chrétiennes et de chrétiens, vêtus en arc-en-ciel : ce n'étaient que châles bigarrés, robes diaprées, écharpes et rubans multicolores, plumes de coq, de paon, de faisan, qui étincelaient au soleil, guirlandes de feuillages enlacées aux mâts qui portaient la tente, et qui, chargés de grelots, carillonnaient allégrement, tandis que la tente, chargée de couleurs comme une palette, et, gonflée, abattue, secouée par le vent, faisait un grand bruit de voile.

Le char hérissé de perches où pendaient des seaux, des sabots, des chapelets de noisettes, était pavoisé de grands drapeaux en soie portant des images de saintes et de saints : tout cela dévalait éperdument, dans une course effrénée, sur des pentes poudreuses,

au galop de deux petits chevaux qui disparaissaient sous une profusion de plumes, de rubans, de plaques de laiton, de galons, de grelots, de branches vertes et fleuries; hommes et femmes fendaient le vent qui leur coupait le souffle et, saisis de vertige, se croyaient immobiles, tandis que les roches, les descentes, la plaine, les hameaux blancs, les vagues dorées des blés, les festons des vignes, les arbres en file, couraient, fuyaient, volaient.

Quand les deux fiancés rentrèrent à Salerne, ils trouvèrent chez dame Placide une lettre à l'adresse de Toniel, qui se la fit lire par le barbier du coin. Il n'y avait que trois lignes ainsi conçues :

« Maître Pallone fait savoir à qui de droit que, si Toniel n'est pas à Naples avant trois jours, Reinette est morte. »

IV.

C'était miss Ouragan qui avait découvert la retraite des amoureux; elle tenait le secret de don Cristofre, qu'elle voyait de plus en plus, toujours occupée de le convertir au protestantisme. Elle et lui montaient le soir sur la terrasse supérieure d'une église qui, d'un côté regardait la ville, de l'autre la mer; don Cristofre s'y étendait sur un banc, le coude sur un parapet, et fumait avec délices un âcre cigare napolitain que lui choisissait, en l'allumant lui-même, un marchand de la paroisse; l'Anglaise pérorait debout devant le prêtre ou marchait à grands pas devant le dôme en faïence, accumulant des invectives et des sarcasmes contre l'infaillibilité du pape et l'immaculée conception; sur ce dernier point, elle disait innocemment des choses très saugrenues. Don Cristofre n'avait garde de se fâcher, mais répétait béatement, en renversant la tête et en jetant sa fumée aux étoiles:

— Que voulez-vous? j'y crois.

Un jour miss Ouragan avait rencontré Pallone à la marinelle et lui avait dit en l'abordant :

— Je sais où ils sont. Vous ne devinez pas qui? Toniel et Reinette.

— Je le sais aussi, et je les surveille, répondit sans broncher le fanfaron.

— Ils se cachent à Salerne chez une dame Placide qui vend du tabac.

— Vous croyez me l'apprendre?

— Ils sont allés ensemble au Mont-Vierge.

— Parfaitement; je les suivais des yeux.

— Et ils se marieront à Piédigrotte.

— Et ils ne se marieront pas.

— Qui les empêchera?

— Moi, Pallone.

— Vous ferez bien. Ce n'est pas que j'en veuille à Toniel; il s'est conduit avec cette fille beaucoup mieux que je ne l'attendais d'un illettré, mais il mène une vie de fainéant, en chantant dans les rues ; comment voulez-vous qu'il entretienne un ménage et qu'il élève des enfans? Ces pauvres diables périront dans quelque fondaco; les garçons seront des voleurs, les filles des... (elle dit le mot). Savez-vous, mon ami? Vous devriez épouser Reinette.

— L'épouser? Elle? Moi Pallone? Ohé!

— Pourquoi non? Vous êtes honnête, vous savez lire, en quelques mois vous parleriez anglais, si vous vouliez. C'est une fille intelligente, un peu bigote, mais pour la guérir de ses superstitions vous la conduirez le dimanche à la chapelle anglaise. Nous la doterons, et vous mourrez chargé de biens et d'années dans la lumière et dans la paix.

— Toniel sera ici dans trois jours, avait répondu Pallone, en faisant une sortie de premier baryton. — En effet, trois jours après, Toniel, avec sa harpe, était à Naples. A la porte de la gare, le pauvre garçon rencontra le terrible homme, qui lui fit signe de le suivre et le conduisit sous le pont de la Madeleine, un arc de triomphe qui enjambe un filet d'eau. Il faisait nuit noire.

— Tu es un voleur et un traître, dit Pallone à Toniel. Depuis plusieurs mois, tu ne m'as pas donné une obole; tu as enlevé une fille sans ma permission, tu es allé te cacher comme un lâche. Si je te donnais un coup de stylet ici même et si je te jetais dans le Sebeto, tu n'aurais que ce que tu as mérité. Mais je suis trop bon; je veux bien, pour cette fois, t'épargner encore. Seulement prends garde! Tu vas d'abord me donner tout l'argent que tu as sur toi (Toniel vida ses poches); secondement, tu resteras à Naples un mois entier, sans faire un pas vers Salerne, sans adresser un seul message à la fille que tu sais. Le trentième jour, tu te trouveras ici, sous le pont, et je te donnerai mes ordres. Si tu n'obéis pas, tu es un homme mort.

Là-dessus Pallone s'éloigna, en prenant l'allure d'un justicier de mélodrame. Toniel alla s'asseoir vingt pas plus loin sur le sable à l'embouchure du Sebeto. Il resta longtemps frappé de stupeur, puis fondit en larmes. Quand il se réveilla au chant des pêcheurs qui embarquaient leurs filets, le port s'agitait gaîment, la grève était frangée d'écume, le ruisseau clapotait contre les vagues légères, le Vésuve, frais et nacré, lançait une nuée rose au soleil levant. Toniel eut un éclair de joie, mais aussitôt après il se souvint et poussa des cris désespérés: O Reinette! Reinette!

Cependant Pallone venait de partir pour Salerne dans un wagon où il était entré sans bourse délier; il regarda d'un tel air l'em-

ployé qui vint lui demander son billet qu'il le fit rentrer sous terre. Chemin faisant, dans la salle d'attente, il avait enlevé sur une banquette le sac d'un Allemand qui faisait son voyage de noces et qui, devant tout le monde, serrait les deux mains de sa femme en la contemplant dans les deux yeux; les Napolitains, peu habitués à ces façons, le prenaient pour un magnétiseur. Au moment de partir, le touriste sentimental s'aperçut du larcin, qui le mit en fureur; il voulut arrêter le train et menaça le chef de gare de le faire destituer par le roi de Prusse. Le train partit sans lui, et Pallone ouvrit le sac; il n'y avait qu'une vieille pipe de porcelaine, un volume de Geibel, le guide Bædeker et un saucisson. Un regrattier, qui était dans le wagon, acheta le tout pour deux lires. Quand Pallone fut arrivé à Salerne et qu'on lui eut montré la boutique de dame Placide, il passa plusieurs fois devant sans entrer, car il voulait voir le pays avant de le conquérir. Reinette lui plut si fort qu'il accéda aux idées de miss Ouragan et prépara aussitôt son entrée; son premier soin fut de lier connaissance avec le cocher d'un fiacre à deux chevaux auquel il offrit sa protection, lui promettant monts et merveilles; aussi fut-il voituré gratis par la ville où il s'exhiba dans une attitude nonchalante, les bras étendus, la tête renversée dans le pli de la capote, les pieds appuyés sur la banquette de devant. Après la sieste, il se fit arrêter devant la boutique de dame Placide et appela du doigt la marchande pour lui demander des cigares de la Havane et du tabac turc. On n'en consommait pas à Salerne, et Pallone le savait bien; il n'en parut pas moins révolté d'un pareil dénûment et, s'étant fait ouvrir la portière et abattre le marchepied, il entra dans la boutique avec une moue dédaigneuse.

— Montrez-moi, dit-il, ce que vous avez.

L'un des *donciccilli* s'était levé pour voir la scène; Pallone lui prit brusquement sa chaise et s'assit en croisant les jambes pendant qu'on étalait devant lui tout ce qu'on vendait. Il choisit un cigare de Cavour noir comme un bâton de réglisse et le jeta dès qu'il en eut aspiré deux bouffées, en tendant à Reinette le billet de deux lires échangé contre le sac de l'Allemand.

— *Com è aggraziata sta peccerella!* (Qu'elle est donc gracieuse, cette petite fille!) dit-il complaisamment à dame Placide.

— Ce sont vos yeux, murmura Reinette, réponse obligée à pareil compliment.

— Aimez-vous? — demanda aussitôt le fanfaron, moins indiscret en ceci qu'on ne le pense. C'est une question toute naturelle, et une Napolitaine en est aussi peu effarouchée que le serait une Parisienne à qui l'on dirait: Dansez-vous?

— *Come no?!* (comment non?!) répondit Reinette avec un haut-le-corps, comme si elle pensait *in petto* : « Voyez-vous l'insolent? Il

ose douter, quand j'ai quinze ans et qu'il voit ma figure? Autant vaudrait me dire: Êtes-vous laide? ou : N'avez-vous pas de cœur! »

— Et sans doute un de ces trois cavaliers? ajouta Pallone en regardant de travers les *donciccilli*, qui prirent aussitôt la porte.

— Non monsieur, pas ces trois-là. J'aimerais mieux trois mouches.

Reinette commençait à remarquer que Pallone était bel homme; les femmes ont toujours une certaine sympathie pour ceux qui font peur. Pallone retourna tous les jours à la boutique; il avait trouvé à Salerne de quoi occuper et payer son temps. Campé devant la gare à chaque arrivée de train, il tenait à distance, en faisant le moulinet avec sa trique, la cohue de gamins, de mendians, de cicerones, de portefaix, de véhicules qui se ruaient sur les nouveaux débarqués. Ses protégés seuls s'avançaient jusqu'à la porte de la gare, enlevaient le sac, la valise, le parapluie du voyageur, le voyageur lui-même, qu'ils portaient dans une voiture, en le soulageant, quand ils pouvaient, de sa montre et de son porte-billets. Les protégés payaient le protecteur; deux hôteliers l'hébergeaient pour rien et lui donnaient la pièce; il gagnait surtout avec les voituriers qui faisaient le service de Pæstum. Grâce à ces petits bénéfices, il put offrir à dame Placide et à Reinette un chapelet en lave, puis, peu à peu, quelque chose de mieux: des bagues en vrai or avec de petits rubis faux, des colliers et des peignes à boules de corail, des rosaces de perles à pendre aux oreilles. Les trois *donciccilli* ne reparurent plus; maigre perte! le Napolitain les valait tous et avait chaque jour quelque nouvelle histoire à raconter, et quelles histoires! prouesses et défis, duels au couteau, Piémontais terrassés, sbires pris au collet et forcés de rendre gorge, requins pêchés à la ligne, sangliers étouffés à bras le corps! Pallone parlait volontiers de lui comme Énée, et une pauvre fille de la rue pouvait bien être aussi faible que Didon; d'ailleurs Toniel ne revenait pas, ce qui causa d'abord une vive inquiétude; cependant l'inquiétude se calma quand on sut qu'il se portait bien et qu'il avait peur. On eut bien quelque regret, quelque remords peut-être, toujours comme Didon, et l'on ne se dissimula pas que Toniel avait la voix plus douce et l'œil plus tendre; mais Toniel eût-il jamais mis en fuite d'un seul regard trois cavaliers qui portaient l'épée quand ils étaient vêtus en gardes nationaux? Puis dame Placide était pour le nouveau venu, qui en cas d'agression (elle craignait toujours des agressions) serait homme à défendre sa boutique. Le jour où elle reçut de lui les pendeloques de perles, elle dit à Reinette aussitôt qu'il fut sorti:

— Tu devrais le prendre : il a dix palmes de plus que le petit, qui ne se fera jamais respecter et qui te laissera mourir de faim.

Si bien qu'un mois après, quand Toniel se rendit au rendez-vous

sous le pont de la Madeleine, il y trouva Pallone, qui lui dit bénévolement :

— Je suis content de toi et je te rends ta liberté. Fais ce que tu veux; reviens même à Salerne, si c'est ton bon plaisir. C'est moi qui épouse Reinette.

Le pauvre garçon resta planté comme un piquet, se retenant à sa harpe, qui l'empêcha de défaillir. Pour la première fois de sa vie, il pensa qu'il était seul et se demanda s'il y avait une âme au monde qui pût s'intéresser à son chagrin. L'idée lui vint d'aller chez don Cristofre. Il le trouva étendu sur la terrasse de l'église et lançant de côté, vers la mer, de petits flocons de fumée, tandis qu'en face de lui miss Ouragan gesticulait avec son parasol.

— Ah! te voilà, Toniel, dit le curé. Mets-toi là, mon garçon, et chante.

Toniel essaya de chanter, car il ne savait pas désobéir, mais un sanglot étouffa sa voix. L'Anglaise courut à lui, le prêtre laissa tomber son cigare. Alors le pauvre garçon se dégonfla dans un long récit où, jetant bas toute prudence, il osa dire qui était Pallone et dénoncer un à un tous les méfaits de cet arrogant coquin.

Don Cristofre n'en parut pas surpris le moins du monde et ne se refusa pas le plaisir de lancer un mot facétieux :

— Voilà ce que c'est que de savoir lire!

Miss Ouragan baissa la tête; elle dut s'avouer à elle-même qu'elle était battue, ce qui ne lui était jamais arrivé, mais elle en éprouvait plus de chagrin que de honte et se fût volontiers laissé battre deux fois pour consoler le pauvre Toniel. Enfin, abdiquant tout à fait, elle dit à don Cristofre :

— Il n'y a que vous qui puissiez le tirer de là.

— Ah! les voilà bien! dit le prêtre en s'étirant : c'est moi qui dois tout faire. Ce n'est pas assez de dire la messe tous les matins, on ne me laisse plus même le temps de faire ma sieste; on m'envoie tous les jours sur les grands chemins, moi qui n'avais jamais bougé d'ici. Hier, c'était pour les brigands, aujourd'hui pour les amourettes! Sang de porc! me laisserez-vous tranquille à la fin? Tirez-vous d'affaire tout seuls.

Quand on demandait quelque service à don Cristofre, on était toujours sûr de lui plaire et de lui déplaire, parce qu'il aimait à obliger les gens et n'aimait pas à se déranger. Il y avait chez lui beaucoup de bonté et beaucoup de paresse, le plus souvent c'était la bonté qui répondait d'abord et s'épuisait en promesses que le bonhomme se gardait bien de tenir; quelquefois c'était la paresse qui recevait le premier choc et tressautait avec des cris de surprise ou de colère; en ce cas, la bonté venait ensuite et prenait aisément le dessus. En un mot, don Cristofre ne secourait jamais

les gens qu'après les avoir rabroués, et l'on était sûr de tout obtenir de lui quand il avait lâché son fameux : Sang de porc! Toniel s'en doutait, car les Napolitains s'avisent de tout : aussi baisa-t-il avec effusion les mains du prêtre. Puis il prit sa harpe et chanta bien doucement la plus douce de ses chansons.

Don Cristofre passa une mauvaise nuit. — Que faire, se disait-il sans pouvoir dormir, que faire? Dénoncer Pallone à la police? Ce serait le plus long et le plus dur. Je devrais écrire un rapport, conférer avec le juge d'instruction, comparaître comme témoin au tribunal correctionnel et peut-être à la cour d'assises, chercher des preuves que je n'ai pas et des témoins qui déposeront contre moi; peut-être même un beau soir me trouvera-t-on poignardé dans la rue? Vaut-il mieux parler à Pallone et lui montrer une image de l'enfer? Ah! le gouvernement est bien coupable : il y avait de ces images dans toutes les rues avec de belles flammes rouges, des diables cornus armés de tridens et des damnés qui prenaient feu en faisant d'horribles grimaces; le peuple voyait ces supplices et avait peur. Les images sont effacées, le peuple ne les voit plus et ne craint plus rien. D'autre part, agir sur la jeune fille est impossible; les femmes sont toutes les mêmes et vous glissent entre les doigts quand vous croyez les tenir. C'est pour rien que j'ai envoyé la petite folle au Mont-Vierge. Que faire, bon Dieu, que faire? Il ne faut pas lutter contre la vague; le plus sage est toujours de prendre le vent.

Sur quoi don Cristofre s'endormit et ne se réveilla que pour dîner, Le lendemain, il partit pour Salerne où il trouva Pallone à la gare; mais Pallone, qui ne le connaissait point, ne prit pas garde à lui; cet agent d'affaires ne s'occupait guère que des étrangers, qu'il reconnaissait du premier coup d'œil, à leur air bête. Le curé alla tout droit chez dame Placide qui était *in fiocchi*, couverte de bijouterie et en train de râper des bouts de cigares ramassés dans la rue pour en faire du tabac à fumer. Elle reçut avec un certain embarras la visite inattendue; Reinette devint plus rouge que son collier de corail; don Cristofre les mit toutes deux à l'aise.

— Or çà, leur dit-il, mes commères, j'ai appris la nouvelle et je viens m'en consoler (m'en réjouir) avec vous. Reinette se marie...

— Pas encore, dit vivement la jeune fille.

— Comment! pas encore? Pallone annonce à qui veut l'entendre que c'est chose faite. A quand la noce, ma belle enfant?

— Cependant... Toniel...

— Elle a toujours son Toniel en tête, soupira dame Placide.

— Tu penses encore à Toniel?

— Le pauvre fils!

— Pas si pauvre! Il fait fureur à Naples avec sa harpe et gagne

ce qu'il veut. Miss Ouragan l'engage à partir pour l'Angleterre, où il fera fortune, mais l'impresario de Saint-Charles veut le retenir comme premier ténor pour son théâtre et lui offre des milliers d'écus.

Il y avait toujours un fond de vérité dans ce que disait don Cristofre. C'était la manie de miss Ouragan d'envoyer tout le monde en Angleterre; quant à Toniel, il gagnait en effet quelques sous en chantant devant les auberges, et, après l'avoir entendu par hasard, le directeur du petit Théâtre-Neuf lui avait offert de l'instruire à ses frais au Conservatoire et de l'engager après pour sept ans : le bon curé ne faisait que hâter un peu les choses. En l'écoutant, dame Placide, qui avait bon cœur, se grattait la tête en ouvrant de grands yeux.

— Il ne pense donc plus à moi? demanda Reinette.

— Je ne dis pas cela, répondit le prêtre, forcé par état de faire des concessions à la vérité... mais vous comprenez bien... quand il a su votre mariage avec Pallone... Ne le plaignez donc pas, car il n'est plus à plaindre. — Et allégrement : — D'ailleurs Pallone est de belle taille : un peu hâbleur, moins de rôti que de fumée... mais qu'importe? Il fait bonne figure, et, à défaut de Toniel, vous avez raison de l'épouser.

Reinette se mordait les lèvres, dame Placide râpait ses bouts de cigares avec un redoublement d'animation. En ce moment, un fiacre à deux chevaux s'arrêta pompeusement devant la boutique, Pallone en descendit comme d'un char de triomphe, et congédia le cocher d'un geste impératif. Puis il entra en se courbant, le chapeau sur la tête; s'il l'eût ôté, la porte n'eût pas été trop basse, mais il y a des gens, disait don Cristofre, qui aiment mieux se baisser que se découvrir. Pallone s'aperçut d'emblée qu'il n'était pas reçu comme de coutume, et regarda le prêtre de travers : depuis qu'il était devenu mécréant, il tenait tous les membres du clergé pour des jettatores. Don Cristofre, il est vrai, n'avait ni la pâleur, ni la maigreur, ni le nez de corbin, ni les lunettes vertes des gens à mauvais œil; c'était au contraire un homme rose et gras, et dont les yeux, d'ordinaire assoupis, mais pétillans quand il le voulait, regardaient le soleil en face. Cependant Pallone craignait la soutane, et il avait raison, puisqu'en portant la main à son chapeau, pour saluer le prêtre, il heurta du coude un paquet de pipes qui allèrent se briser sur le carreau.

— Ce n'est rien, dit dame Placide en tordant la bouche. — Elle se baissa pour ramasser les débris de terre cuite, essayant en vain de les rejoindre en répétant avec un sourire forcé :

— *Nun ve n'incaricate* (n'y faites pas attention.) Quelques sous de plus ou de moins, ce n'est pas grand'chose.

— Bienvenu! maître Pallone, exclama le curé. Vous ne me connaissez pas; mais je vous connais, nous avons une amie commune, miss Ouragan, qui nous protège l'un et l'autre. Je suis Cristofre pour vous servir.

— Pour me commander, répondit Pallone. — Encore une phrase obligée, mais le mécréant la dit en détournant les yeux, pour éviter le mauvais œil.

— Or çà, maître Pallone, poursuivit le prêtre, vous allez vous marier, je vous en félicite. C'est moi qui veux vous donner la bénédiction; j'ai toujours porté bonheur aux nouveaux époux. Salut je vous souhaite et enfant mâle!

Pallone se démenait sur place comme un cheval piqué par un taon. Quand un jettatore vous adresse de bonnes paroles, vous êtes sûr qu'il vous arrivera malheur. Il n'y a qu'un moyen de conjurer le maléfice : c'est d'avancer l'index et le petit doigt en tenant les autres doigts pliés; Pallone, en homme bien appris, faisait ce geste dans sa poche.

— A présent, compère, reprit don Cristofre, il s'agit de vivre allégrement. Ces dames s'ennuient dans leur boutique, il faudrait faire une sortie avec elles; venez demain à Naples, voulez-vous? Je vous montrerai les églises, et vous nous mènerez souper le soir à Frisi sur l'écueil qui avance dans la mer. Il y a là un cuisinier *di primo cartello* qui fait du macaroni aux coquillages et des poulets aux pommes d'or dont vous me direz des nouvelles. Ajoutez-y une belle friture, quelques pâtisseries et un certain capri mousseux qui n'a pas son pareil pour faire sauter les bouchons et les cervelles.

— J'en suis désolé, dit Pallone, mais je ne peux pas.

— *Che avaraccio!* (quel vilain avare!) s'écria le curé. Vous ne voulez pas promener ces pauvres femmes?

— Si fait bien, répondit le fourbe en toisant du regard la corpulence de don Cristofre; seulement j'ai une autre idée : nous voulons aller demain matin, dimanche, de bonne heure, à Pompéi. Nous verrons les antiquités, et nous dînerons chez Diomède. A vingt-deux heures, nous monterons au Vésuve, après quoi nous irons chez l'ermite et nous passerons la nuit sur la montagne pour voir lever le soleil. Ce sera un peu fatigant, mais nous avons de bonnes jambes. Si ce respectable *signor sacerdote*, ajouta-t-il en s'inclinant jusqu'à terre, veut nous honorer, nous serons à ses commandemens.

On répond en pareil cas : « A mes prières; » ainsi fit don Cristofre, qui savait son *galateo*, c'est-à-dire le manuel du savoir-vivre. Il s'excusa de ne pouvoir accepter l'invitation ironique, et Pallone, qui s'était remis sur pied, prit congé aussitôt pour aller préparer la

campagne du lendemain. Il avait hâte de quitter le jettatore. Le fanfaron sortit en multipliant les cérémonies d'usage, car il tenait à faire voir qu'il était un homme bien élevé : il marchait à reculons et ôtait à chaque pas son chapeau en répétant une phrase consacrée : « Esclave très humble. — Je vous révère obséquieusement. — Je me recommande à votre bonne grâce. — Je baise les mains à votre seigneurie. — Je vous dédie ma servitude. — Patron révérendissime. —De nouveau, de nouveau! » Au dernier : « de nouveau! » Pallone glissa sur une écorce de pastèque et alla rouler sur un tas d'immondices oublié là depuis une quinzaine de jours. Il se releva fort mal en point en grommelant entre ses dents :

— Infâme jettatore!

Puis il disparut au détour d'une rue. Don Cristofre demeura encore quelque temps chez dame Placide, et revint sur les succès de Toniel, puis il engagea Reinette à se décider pour Pallone et lui conseilla de ne pas laisser tomber dans l'eau la promenade du lendemain. L'occasion était belle de voir le même jour Pompéi et le Vésuve; les gens de Naples n'y vont guère : il semble que ces merveilles ne soient faites que pour des étrangers.

— Si j'avais trente années et trente kilos de moins à porter, je serais des vôtres. Je tâcherai de vous envoyer Toniel chez l'ermite; mais n'en dites rien à Pallone, qui serait capable de renoncer à la partie; il est jaloux, et il a raison.

Sur quoi don Cristofre alla dîner chez un curé de ses amis, fit sa sieste et repartit pour Naples. Le lendemain, Pallone était sous les armes; il avait obtenu trois billets gratis (et des billets de première classe) pour le trajet de Salerne à Pompéi. Dans le wagon, une compagnie d'étrangers, revenus la veille de Pæstum, causaient entre eux sans pause, riant de tout et de rien.

— Ce sont des Français, pensa Pallone; avec eux, il n'y a rien à faire. — Aussi ne leur adressa-t-il pas la parole. Mais quand il les vit, à Pompéi, descendre à la gare et se diriger tout droit vers l'auberge, il courut devant eux chez le traiteur, qu'on a surnommé Diomède, et lui dit en les montrant :

— Voilà des étrangers que je vous amène.

Diomède comprit et baissa son menton sur sa cravate : cela voulait dire que Pallone, dame Placide et Reinette dîneraient aux frais des Français. Survinrent des âniers offrant des montures pour l'ascension du Vésuve; les Français refusèrent gaîment le plaisir qu'ils s'étaient déjà donné une fois. Pallone fixa les yeux sur le plus huppé des âniers, qui avança le cou et branla la tête; alors l'agent d'affaires tendit la main vers les étrangers et la leva rapidement jusqu'au sommet du Vésuve, puis il pointa deux doigts sur dame

Placide et Reinette en les ramenant vers lui-même et en appuyant le pouce sur son estomac. L'ânier baissa son menton sur son cou, comme avait fait Diomède. La pantomime, qui dura trois secondes, voulait dire ceci :

« Écoute, ânier, j'ai quelque chose à te proposer.

— Qu'as-tu à me proposer? j'écoute.

— Je vais faire monter les étrangers au Vésuve, mais il y aura trois ânes pour ces deux femmes et pour moi.

— L'affaire est conclue. »

Là-dessus Pallone héla l'ânier à voix haute et lente et en bon italien, pour être compris des voyageurs :

— Puisque ces messieurs ne veulent pas les ânes, je les prends; il y aura ce soir une éruption superbe.

— Comment le savez-vous ? demandèrent en riant les Français.

— Comment je le sais? répondit Pallone avec un air d'importance et de capacité. Par le sismographe du docteur Palmieri, qui ne ment jamais. — Voilà ce que c'est que de savoir lire!

Ce mot de sismographe produisit son effet : les étrangers retinrent des ânes. En attendant le dîner, les deux compagnies allèrent visiter Pompéi; c'était un dimanche, et l'on entrait pour rien dans la ville antique. Pallone avait prévu le cas, non qu'il fût avare (il jouait tout son argent à la loterie), mais il s'était fait un point d'honneur de ne jamais rien payer. Quand il eut passé la porte, il invita les guides à se tenir à distance, affirmant qu'il en savait autant qu'eux et qu'il leur donnerait des leçons quand il leur plairait. Ayant déjà fait le tour des ruines avec miss Ouragan et un antiquaire qui la pilotait, il avait retenu quelques noms et, comme on dit, les grandes lignes : cela suffit aux sages qui se contentent de peu. A la vérité, il commit quelques erreurs : il prit la basilique pour le temple de Vénus et le temple de Vénus pour la basilique; il brouilla un peu dans les Thermes le frigidaire, le calidaire, l'apodytère et l'hypocauste; il installa le duumvir Holconius dans la maison du poète, et l'édile Pansa dans la maison de Siricus, je crois même qu'il raconta la ruine de Pompéi sans avoir lu Beulé et tout bonnement d'après Pline le Jeune. Mais, en tout ceci, le pauvre Pallone ne se trompait pas beaucoup plus que les autres, et, comme les autres, il avait réponse à tout; c'est le grand point. Il était fier et superbe, surtout quand il se dressa de toute sa hauteur sur le gradin le plus élevé de l'arène, et qu'en étendant un bras plus que doublé par la longueur de sa trique, il raconta les hauts faits des bestiaires et sa propre lutte à bras-le-corps contre un sanglier. Un des Français, qui était peintre, croqua vivement sur son carnet cette figure emphatique et truculente; dame Placide, qui connaissait déjà

l'histoire du sanglier, songeait à son armoire de Salerne et n'était pas bien sûre de l'avoir fermée à double tour, Reinette, accoudée sur un gradin, regardait le Vésuve et se demandait si Toniel serait chez l'ermite.

On dîna copieusement : Diomède avait bien fait les choses, et, sans les mouches qui bourdonnaient par millions dans la galerie de l'auberge, on y fût resté jusqu'au soir à festoyer comme aux banquets de Pâques et de Noël. Les âniers arrivèrent avec un troupeau de mulets et de bourriques; Pallone se hissa sur la bête la plus haute et ouvrit fièrement la marche, ses deux longues jambes portées en avant, son bras droit brandissant la trique, son coude gauche accompagnant d'un va-et-vient forcené le trot et le galop du mulet. Dame Placide poussait de grands cris et se retenait des deux mains au siége branlant qui lui servait de selle; Reinette s'assit bravement sur son âne et s'y trouva si bien au bout d'une minute ou deux qu'elle s'en donna tout son soûl sans plus s'inquiéter des Français qui l'avaient d'abord effarouchée, ni de Pallone, ni de Toniel, ni du peigne en corail, qui roula jusqu'à terre, ni de ses cheveux déroulés qui pendaient en lourde tresse, ni de sa jupe courte qui allait et venait comme il plaisait au vent. Houp! houp! au trot! au galop! En avant sur les pentes de plus en plus raides! Les bras levés, les jambes ballantes et remuantes, elle semblait danser sur sa bête avec des rires d'enfant et des cris d'oiseau. Il fallut enfin quitter les ânes et gravir à pied le grand cône, épreuve terrible pour dame Placide, qui, tirée par un guide, poussée par un autre, pantelait comme si on l'eût traînée à l'échafaud. Dès qu'on toucha le sommet, victoire et triomphe! En plongeant les yeux dans la vallée qui sépare le Vésuve de Somma, Pallone y vit rouler cinq ou six ruisseaux de feu; au même instant le grand cône lança une première fusée.

— Que vous avais-je dit? cria le prophète étonné d'avoir prédit si juste, un peu inquiet pourtant parce qu'il se trouvait entre deux feux.

Les guides, toujours prudens, pour ne pas se fatiguer, conseillèrent de descendre, et Pallone ne se le fit pas dire deux fois; il dévala le premier par la pente de cendre, et, en moins de cinq minutes, il se trouva au bas du cône, où il remit sur pied dame Placide qui roulait de côté comme un tonneau. Reinette dégringolait en gambadant, heureuse d'être au monde. Les Français étaient restés au sommet, sans guides, parce qu'il y avait du danger. En entrant à l'ermitage, Pallone y trouva trois personnes qu'il n'attendait pas : don Cristofre, miss Ouragan et Toniel; tous trois étaient arrivés de Naples par Résine et venaient de se mettre à table.

V.

L'ermitage de San Salvatore est une gargote où l'on vous donne rarement à manger; on vous y fait boire en revanche une potion épaisse et capiteuse, complètement étrangère aux vignes du Vésuve, et mise en bouteille avec l'étiquette sacrilège de lacryma-christi. Ce médicament, pris à forte dose, donne des nausées aux gens ou les met en colère, ou les force à fondre en larmes; il est donc sage, quand on veut monter au volcan, d'imiter don Cristofre, et d'y porter son vin, fût-ce le capri blanc qui ne vient pas de Capri et qui est frelaté lui-même, mais honnêtement, sans danger pour la cervelle, avec des racines d'iris.

— Favorisez-nous, dit le prêtre aux survenans. — Pallone eut un frisson, mais fit bonne contenance, et accepta même un verre plein qu'il leva de sa main droite, tandis que sa main gauche, par-dessous la table, faisait les cornes sur son genou. Miss Ouragan donna ses soins à dame Placide, qui s'était affaissée sur un banc, pâle d'émotion et de fatigue; Reinette entra gaîment en rajustant ses cheveux, et, avisant Toniel, elle alla droit à lui pour lui dire avec une moue pleine d'agacerie :

— *Beato chi vi vede* (heureux qui vous voit!)

Toniel, qui était assis, leva lentement les yeux et les plongea dans ceux de la jeune fille avec une si loyale expression de reproche et de douleur qu'elle baissa la tête. Le pauvre garçon avait pâli, maigri depuis son départ de Salerne; il s'était bronzé surtout et avait pris un visage d'homme, bien qu'il n'eût guère dépassé dix-huit ans. Avant de consentir à la *montagnade*, il s'était longtemps débattu contre miss Ouragan; peut-être même n'eût-il pas cédé, sans l'autorité de don Cristofre.

— Viens donc, nigaud, répétait le prêtre, tout s'arrangera.

— Je ne veux plus rien savoir d'elle.

— Eh bien! tu le lui diras, et elle crèvera de dépit.

— Qu'elle en crève ou non, peu m'importe.

— Fâcherie d'amoureux, murmurait le bon curé. Nous savons ce que c'est, nous avons tous passé par là, n'est-ce pas, mademoiselle?

— Jamais de ma vie, s'était écriée miss Ouragan, en levant son parapluie au ciel.

Toniel s'était un peu apaisé en montant, car toute ascension égaie, et l'air vif des cimes produit l'effet d'un bon coup de vin généreux. Mais, quand il vit entrer à l'ermitage Pallone d'abord, avec son grand air bravache, il sentit retomber sur lui cette supériorité qui l'amoindrissait et l'opprimait si lourdement; derrière Pallone marchait Reinette, rouge de joie, surexcitée par l'éruption, la mon-

tagne, l'ivresse de l'air, l'ivresse du feu : pauvre Toniel! Cette gaîté l'acheva : de là ce long regard voilé qui venait d'éteindre celui de la jeune fille. Elle mit sa tête dans ses mains et revit le Mont-Vierge, la joute de Mercogliano, les genêts entrelacés; puis, relevant les yeux, regarda Toniel, qui ne la voyait plus, et l'appela doucement; il ne répondit pas. Alors elle prit le verre qu'il avait vidé à moitié et le leva en disant :

— Je bois tes pensées!

Toniel arracha le verre des mains de Reinette et, l'ayant jeté dehors, prit sa harpe et sortit brusquement; elle courut après lui. Il y avait tant de monde à l'ermitage, et ce monde faisait tant de bruit, qu'on ne s'aperçut pas de cette petite scène : l'éruption, vue de Naples, avait déjà peuplé le volcan. Dame Placide dormait paisiblement, couchée sur une paillasse ; don Cristofre mangeait et buvait sans se presser, car il était d'avis qu'il y a du temps pour tout et qu'une mauvaise digestion peut troubler la meilleure conscience. Pallone, qui tenait à garder ses avantages et qui retournait souvent au capri blanc, était en train de prouver au prêtre que le bon Dieu n'existe pas.

— C'est, disait-il, une invention des curés pour tenir le peuple et les femmes. Si le bon Dieu existait, vous comprenez bien, mon cher don Cristofre, il n'y aurait plus ni riches ni pauvres, ni seigneurs ni vilains. Est-il juste que les prépotens soient gorgés de tous les biens du monde, tandis que nous autres, pauvres diables (et il vida son verre), nous crevons de soif et de faim?

Il alla longtemps de ce train en parlant si haut et si vite que miss Ouragan, qui frétillait d'impatience, ne trouva pas moyen de placer un seul mot. Don Cristofre écoutait sans répondre et ne perdait pas une bouchée : il avait pour système de ne se scandaliser de rien, surtout quand il était à table, et de ne jamais discuter avec les gens qui n'étaient pas de son avis. Il les laissait aller, sachant fort bien que l'homme qui va tout seul finit toujours par revenir sur ses pas quand il est au bout du chemin ou quand le chemin lui manque. Par ces raisons, il déchiquetait avec une parfaite tranquillité la carcasse d'un poulet dont les ailes et les cuisses avaient disparu depuis une heure, et il en donnait les os l'un après l'autre au chien de la maison, qui était devenu son meilleur ami.

En ce moment, l'ermitage se mit à osciller, la fenêtre ouverte se ferma violemment en cassant toutes ses vitres; les plats, les verres, les flacons, trinquèrent entre eux en vidant la table; la cloche tinta follement, sans mesure et sans sonneur; la foule effrayée se jeta vers la porte en poussant de grands cris; dame Placide roula de sa paillasse à l'autre extrémité de la chambre; miss Ouragan, qui la vit menacée par les pieds des fuyards, se précipita sur elle, pendant

que don Cristofre étendait les bras pour sauver deux bouteilles pleines et un verre intact, et que Pallone, à genoux sur le banc, les mains jointes sur la table, le front collé sur ses mains, criait en haletant : « Sainte madone! »

Ce n'était qu'une de ces petites secousses de tremblement de terre qui accompagnent souvent les éruptions. Les hommes et les bêtes de toute race et de tout rang, vidant le plateau, dévalèrent pêle-mêle vers Résine; cependant dame Placide n'avait pas voulu se réveiller; il fallut deux guides et miss Ouragan pour la déposer tout endormie devant l'observatoire, et don Cristofre dut tirer dehors Pallone plus mort que vif, tout en pressant sur son cœur, de son bras libre, les bouteilles et le verre qu'il avait sauvés. Le prêtre chercha des yeux Reinette et Toniel, qu'il aperçut assis à dix pas l'un de l'autre, sur le monticule où l'on venait de coucher dame Placide.

— Laissons-les faire, pensa-t-il, ils se rapprocheront. Puis il lâcha Pallone, qui tomba sur ses genoux.

— Tu ne crois donc, lui dit-il, ni à Dieu, ni à diable?

— Je crois à tout, murmura le rodomont, je crois à tout, et je suis un bien grand pécheur.

Le spectacle était merveilleux. A droite, la pente de la montagne, la mer endormie, le firmament étoilé, la molle courbure de la côte; au loin la ville, dont les mille fanaux, se croisant en tous sens, formaient comme une constellation tombée du ciel; au delà, la mer encore, de plus en plus sombre, allant se fondre à perte de vue dans le mystérieux infini des ténèbres; à gauche, le volcan en fureur : un panache enflammé flottait sur le cône, un immense torrent sortait de la vallée pour se bifurquer au pied de l'observatoire et enlacer le monticule. C'était une mer solide et ardente avançant par vagues qui croulaient l'une sur l'autre et roulaient des pierres énormes, des flocons de lave, des traînées de gravier, de poussière en feu. Que de rouge, bon Dieu! que de rouge! Éclairs jaillissant de la cime et foudroyant le ciel, lueurs flamboyantes dardées dans la nuit, draperies de pourpre secouées sur les parois du cône, nuages écarlates abattus sur la vallée entière, tandis qu'un incendie effroyable dévorait tout l'horizon. Des châtaigniers énormes crépitaient dans le brasier et s'y tordaient en flammes blanches; des fissures s'ouvraient partout comme de larges plaies d'où coulaient des ruisseaux de sang; des fusées, des bombes éclataient dans l'air, à une hauteur prodigieuse, pour s'émietter en flammèches, en étincelles, en grenats et en rubis, pleuvant de tous côtés sur les flancs de la montagne et dans le lit embrasé du torrent. Et l'on entendait tout cela bruire à la fois sans interruption dans un tumulte de feu, de vent, de houle, de grêle, avec un fracas d'effondrement, un mu-

gissement, un grondement entrecoupé d'éclats, tonnerres sur tonnerres! Jamais le Vésuve n'avait été si beau.

Dame Placide dormait; don Cristofre, étendu sur le dos, les yeux au ciel, fumait béatement sans se déranger pour voir l'éruption; miss Ouragan, ivre d'enthousiasme, voulait monter seule avec son parasol au sommet du cône; Reinette, qui s'était rapprochée de Toniel, lui parlait avec animation, mais Toniel, qui ne voulait pas l'entendre et tâchait de ne point l'écouter, jouait sur sa harpe une plaintive chanson dont il chuchotait pour lui seul les paroles; ni elle ni lui ne faisaient attention au volcan. Pallone, qui s'était rassuré petit à petit, voulut donner signe de force : il se redressa majestueusement et marcha sur Toniel.

— Je te défends, lui dit-il, de parler à cette fille, entends-tu? Sans quoi je te prends par les jambes et je te jette dans la lave.

— Jette, dit tranquillement Toniel.

Cependant don Cristofre, ayant achevé son cigare et s'étant mis sur son séant, s'avisa tout à coup qu'il y avait péril en la demeure; aussi voulut-il se lever (ce ne fut pas sans travail) et faire le tour du monticule; après quoi il dit à miss Ouragan :

— Où diantre avez-vous la tête? Vous n'avez donc rien vu? Nous sommes cernés par le feu.

— Ce sera une belle mort! exclama l'Anglaise.— Don Cristofre leva un doigt avec lequel il dessina un tire-bouchon dans l'air, puis il partit d'un éclat de rire : les Anglais ont toujours eu le don de réjouir les Napolitains. Cependant Pallone, en foudroyant Toniel du regard, avait tendu l'oreille, et quand il entendit ces mots sinistres : « cernés par le feu, belle mort, » il voulut vérifier par ses propres yeux ce qui était arrivé. Quand il eut constaté que l'observatoire n'était plus qu'une île au milieu des flammes, il pâlit d'abord, puis poussa un rugissement, leva ses deux bras au ciel, trépigna sur son chapeau qu'il avait jeté par terre et finit par se rouler dans l'herbe sèche qu'il mordait comme un possédé. Toniel chantait doucement.

Reinette regarda un instant les deux jeunes hommes, puis elle prit son peigne et son collier de corail, ses rosaces de perles, ses bagues en vrai or, tout ce que lui avait donné Pallone et le jeta dans le torrent. Aussitôt après, tirant des ciseaux de sa poche et se penchant sur le faux Samson qui se débattait dans l'herbe, elle lui coupa ras la houppe de cheveux dont il avait tiré tant de gloire, et l'agita fièrement en l'air avec un geste de Dalila :

— La veux-tu? dit-elle à Toniel. Est-ce lui que j'aime? — Et Toniel ne répondant pas, elle reprit :

— Tu ne veux pas ces cheveux-là? Veux-tu ceux-ci? Elle allait couper sa longue et lourde tresse noire qui, dénouée, eût pu

lui faire une chevelure d'Ève, quand Toniel lui retint le bras et, vaincu, la serra sur son cœur. La lave avançait toujours, mais plus lentement, et il y avait sur un point une bande noire de scories éteintes sur laquelle un amoureux ou un fou pouvait, en sacrifiant ses souliers et en risquant ses jambes, essayer de franchir le torrent. Toniel prit sa harpe sur son dos, Reinette dans ses bras et descendit sur la bande noire. Don Cristofre et miss Ouragan arrivèrent trop tard pour le retenir; l'Anglaise l'aurait suivi sans le prêtre, qui la saisit à bras-le-corps en lui disant :

— Laissez donc, il y a un Dieu pour les amoureux. Ceux-ci ne mourront pas, tandis que vous... » Il allait dire une baliverne, quand il pâlit tout à coup : Toniel s'était arrêté à mi-chemin, le pied enfoncé dans un trou rouge; Reinette se serra contre lui, murmurant bien bas :

— M'aimes-tu? — Toniel retira son pied : le soulier brûlait, mais il ne poussa pas un cri et bondit en trois sauts sur l'autre bord, où il déposa Reinette à terre en lui répondant à l'oreille :

— Oui, je t'aime. — Puis il ôta son soulier et, bien qu'il eût le pied endolori, lança un sourire à don Cristofre, qui, les deux bras tendus, envoyait de loin aux amoureux cette bénédiction nuptiale :

— Enfans, soyez heureux!

— Mais nous, qu'allons-nous faire? demanda miss Ouragan.

— A la garde de Dieu! consultons nos guides.

Les guides, déjà payés, avaient disparu, emportant les deux bouteilles pleines. Don Cristofre, assez indulgent d'ordinaire pour les voleurs, déclara cette fois qu'ils méritaient la corde et alla frapper à la porte de l'observatoire : il y trouva le professeur Palmieri, qui faisait de la météorologie avec une parfaite tranquillité.

— Il n'y a donc pas de danger? demanda le prêtre.

— Je l'espère, répondit le savant.

— Vous l'espérez seulement? Diantre! Pourquoi donc restez-vous ici?

— Parce que c'est mon poste.

— Ce n'est pas le mien.

— Au contraire, dit en souriant le physicien. Si nous devons tous mourir cette nuit, vous serez là pour nous absoudre.

— C'est vrai, je n'y pensais pas, répondit naïvement don Cristofre, qui alla rapporter cet entretien à miss Ouragan.

Elle s'éprit aussitôt de la science et aurait voulu sur-le-champ prendre une première leçon de météorologie. Pallone continuait à se rouler dans l'herbe, et dame Placide, qui n'avait pas cessé de dormir, fut bien étonnée, quelques heures après, de se retrouver en plein air, avec le ciel bleu sur sa tête et un cône tout noir en face d'elle. Sa première idée fut de fouiller sa poche pour voir si la clé

de l'armoire y était toujours. Il ne fut point aisé de la décider à passer le torrent; la lave était refroidie, et il n'y avait plus aucun danger; mais il sortait encore çà et là, comme d'un feu de charbon presque éteint, de petites fumées bleues. Quand on lui apprit qu'elle l'avait échappé belle, elle jura qu'on ne l'y reprendrait plus. Je crois qu'en effet on ne l'y a pas reprise.

On me demandera de qui je tiens ces détails. De don Cristofre, qui est devenu voyageur. En le rencontrant à Genève, il y a quelques mois, je crus qu'il revenait de l'exposition; je me trompais, il arrivait tout droit de Naples.

— Vous avez des affaires ici? lui demandai-je, fort intrigué.

— Point. J'ai voulu seulement voir de près, par mes propres yeux, ce que c'est que la réforme catholiqne.

— Oh! oh! don Cristofre, vous avez envie de vous marier...

— Pourquoi non? répondit le prêtre avec un certain embarras.

Je n'insistai point, j'attendis que la confidence vînt toute seule, et, pour mettre mon homme à l'aise, je le questionnai sur son pays.

— Toujours dans le même état, me dit-il. Nous avons de belles rues, et nous manquons d'eau; beaucoup de luxe, et nous manquons de piastres. Lisez les livres récens : *Naples à l'œil nu* de M. Renato Fucini, *la Misère à Naples* de M[me] Mario-White, une Anglaise qui n'a rien de commun avec miss Ouragan; lisez et relisez les *Lettres napolitaines* de M. Pasquale Villari, vous y retrouverez les scènes que vous avez vues : les mêmes *fondaci*, les mêmes grottes, les mêmes oblates dans les maisons de charité, les mêmes paysans qui meurent de faim et se font brigands, les mêmes prépotens qui exploitent la peur et se font camorristes. Tout ce monde se plaint comme autrefois, mais le plus jovialement du monde; la misère est gaie parce que le soleil répare tout. Ah! mon ami, le soleil et les Bourbons nous ont fait beaucoup de mal.

— Oui-da? Je vous croyais bourbonien...

— Moi? Fi donc! J'ai déblatéré contre le nouveau régime parce qu'il convient de faire de l'opposition : c'est le plaisir des paresseux, qui, demeurant simples spectateurs, sont naturellement pessimistes. Les Bourbons ont eu un grand tort, ils ont laissé l'eau croupir. On voudrait aujourd'hui la faire couler et dessécher le marais, mais les grenouilles, les crapauds, les sangsues s'y opposent. Fort heureusement l'état est criblé de dettes et nous crible d'impôts : ce sera le salut de Naples. La vie devient chère, et il faudra un beau jour, bon gré, mal gré, que tout le monde travaille; nous n'aurons plus alors qu'un ennemi, le soleil, qui nous rend sobres et nous épargne des frais de chauffage. Si les Piémontais,

avec leur drapeau, avaient pu nous apporter leur climat, nous serions sauvés.

— Il restera toujours des Pallone.

— Point du tout; Pallone est un produit de l'ancien régime et du soleil : l'un et l'autre avaient avachi les plébéiens, qui perdirent le courage, c'est-à-dire le sentiment que tout homme a deux bras pour gagner sa vie et pour la défendre au besoin. Or partout où il y a des poltrons, il y a des camorristes. C'est la peur qui gouverne le monde : la peur du diable, la peur du gendarme, la peur du spectre noir et du spectre rouge, la peur des casques pointus et des croquemitaines; il n'y a que deux classes de gens sous le ciel : ceux qui ont peur et ceux qui font peur. Témoin Pallone, qui a perdu son prestige avec le toupet que lui coupa Reinette. Dès qu'il se vit ainsi découronné, il n'osa plus se montrer nulle part et fut bientôt dénoncé par les victimes qu'il n'effrayait plus. On lui fit son procès, qui lui valut cinq années de réclusion; il vit depuis lors dans une maison de peine où il a repris son toupet et son métier de camorriste, rançonnant ses codétenus et percevant un impôt sur l'eau-de-vie, les couteaux, le tabac, les cartes à jouer, toute la contrebande qui vient du dehors. Du reste il est logé mieux que jamais : les Piémontais ont bien fait les choses. Pallone a un bon lit de fer avec une paillasse bourrée de crin végétal : il a un coussin, des draps de lin et des couvertures de laine; il se lave avec du savon, ce qui ne lui était jamais arrivé avant qu'il fût mis sous les verrous. Outre le pain et la soupe, on lui sert plusieurs fois par semaine du bœuf ou du mouton avec vingt-cinq centilitres de vin. Sa fenêtre commande la ville et la mer de Pausilippe au Vésuve. Il n'est point forcé au travail et ne paie pas d'impôts : ce sont les honnêtes gens qui paient. Aussi qu'est-il arrivé? A l'expiration de sa peine, il s'est jeté sur un geôlier le couteau à la main; il l'aurait tué, si on ne l'eût retenu. Que lui avait donc fait le geôlier? Absolument rien, mais Pallone espérait une nouvelle condamnation qui l'eût envoyé au bagne de Nisida, où l'on est encore mieux qu'à la maison de peine.

— Et Toniel?

— Heureuse nature! On lui a tout offert et il a tout refusé. Il n'a voulu ni aller au conservatoire, ni débuter au Théâtre-Neuf, ni partir pour l'Amérique avec un impresario qui lui promettait des millions, ni chanter des duos à l'hôtel de Rome avec une princesse russe. Quand dame Placide est morte sans lui rien laisser, il l'a très sincèrement pleurée. Toniel n'aime que Reinette et Reinette aime Toniel; elle est sage parce qu'elle l'aime, et aussi grâce à la maternité, qui est la meilleure garde d'honneur; elle allaite son septième enfant, que j'ai baptisé le mois dernier : à chaque nouvel

enfant, elle devient plus belle. Quand Toniel a besoin d'argent, il court les rues avec sa harpe et rapporte assez de cuivre et de papier pour huit jours; le reste du temps, il mange des fruits, joue avec les enfans, dénoue les cheveux de Reinette et regarde l'écharpe violette, ou rose, ou bleue qui flotte autour de Sorrente entre la mer et le ciel.

— A-t-il appris à lire?

— Pas si bête.

— Et qu'en dit miss Ouragan?

— Elle trouve qu'il a raison; elle est devenue bourbonienne et catholique. Je n'y suis pour rien, je vous le jure : je n'ai jamais été assez sûr de ma foi pour convertir les gens. Miss Ouragan est une imagination très active qui a toujours besoin d'un ou deux dadas : autant ceux-ci que d'autres. Elle dit maintenant à qui veut l'entendre que les écoles sont le fléau du pays, que le peuple ne doit pas savoir lire, et que la meilleure garantie de bonheur et de moralité, c'est l'ignorance. Tout cela est vrai, mais le contraire l'est également : voilà ce que les femmes n'ont jamais pu comprendre; aussi n'ont-elles jamais eu le sens commun. Quant au protestantisme, miss Ouragan le trouve froid et morne : C'est, dit-elle, une religion d'avocats et une querelle d'Allemands. Il lui faut des joies pour tous les sens : des nuages parfumés montant de l'encensoir, avec les fanfares de l'orgue et des chœurs, aux peintures des hautes coupoles peuplées de belles vierges et de beaux anges.

— Que pense-t-elle à présent de l'immaculée conception?

— Elle n'y pense plus, c'est le meilleur moyen d'y croire. Par malheur, elle est femme et pousse tout à l'extrême : elle voudrait aujourd'hui brûler le père Hyacinthe et roussir pour le moins l'évêque d'Orléans, qu'elle ne trouve pas assez pur. Aussi ai-je dû chercher pour elle un dérivatif, et je l'ai trouvé dans la médecine. Nous avons chez nous un homme d'esprit qui, s'étant avisé que les pharmaciens tuent beaucoup de gens, a eu l'idée de guérir toutes les maladies sans remèdes. A cet effet il fait dissoudre dans un litre d'eau deux ou trois globules, dont il varie les noms selon les cas; le malade boit chaque jour deux ou trois cuillerées de cette potion et guérit, à moins qu'il ne meure; s'il guérit, c'est grâce aux globules; s'il meurt, c'est qu'il en a trop pris ou pas assez. Il va sans dire que ces globules sont des secrets : l'homme d'esprit sait l'attraction du mystère. Cette médecine semblait faite exprès pour miss Ouragan, qui s'en est engouée et qui passe maintenant sa vie à courir de grotte en *fondaco*, avec sa pharmacie portative, son dévoûment ordinaire et son parasol, pour demander s'il y a des malades. Si elle en trouve, elle les soigne, et la vérité me force à

dire qu'elle en a sauvé plus de cent. Au fond, c'est une brave fille qui a beaucoup de cœur; je m'ennuie sans elle; aussi (vous avez deviné juste) aurais-je grande envie de l'épouser, et comme on m'a dit qu'à Genève les prêtres catholiques ont trouvé le moyen de rester catholiques et prêtres en se mariant, je suis venu leur demander comment ils s'y prennent.

Le lendemain, je retrouvai don Cristofre sur le pont du Mont-Blanc; il tenait son sac de voyage à la main parce qu'il n'avait pas voulu quitter sa soutane; or la soutane à Genève n'étant tolérée que sur le dos des prêtres ambulans, notre curé, qui respectait les lois, promenait partout son sac pour bien prouver aux gendarmes et aux policiers qu'il ne faisait que traverser la ville. Chaque fois qu'il sortait, il réglait son compte à l'auberge, afin qu'on ne le soupçonnât point de vouloir déménager sans payer. Au moment où je le rencontrai sur le pont du Mont-Blanc, il se rendait à l'église de Notre-Dame, où il comptait entendre le sermon d'un abbé libéral. Il faisait une bise à décorner un buffle; le pauvre Napolitain, transi de froid (nous étions aux derniers jours de mai), marchait à grand'peine, tiré en arrière par sa soutane, qui se collait contre ses jambes et flottait éperdument derrière lui. Il allait plié en deux, la tête en avant, une main dans sa poche, l'autre main crispée et serrant l'anse de son sac; ses dents claquaient, ses lèvres et ses narines rendaient comme un ébrouement de cheval effrayé; tous ses membres s'évertuaient à se rapprocher pour se réchauffer l'un l'autre. Une rafale emporta son chapeau dans le Rhône et serra son front comme dans une compresse de glace, qui le fit frissonner de la tête aux pieds. Alors, sans se donner le temps de réfléchir, il sauta dans un fiacre qui passait et cria de toute sa force au cocher :

— A Naples! — Adieu, adieu, ajouta-t-il en me congédiant; le soleil a du bon... je retourne au soleil.

— Et miss Ouragan?

— Elle restera fille.

Il était écrit en effet qu'elle ne se marierait pas. Aux premiers jours de juin, elle lut dans un journal que le pape demeurerait tout l'été au Vatican, malgré la mal'aria. Elle partit aussitôt pour Rome avec sa pharmacie, en dépit de tous les conseils, pour soigner en cas de besoin l'auguste malade. Elle y attrapa les fièvres et voulut se médicamenter elle-même avec ses globules; en prit-elle trop ou pas assez? Je l'ignore; je sais seulement qu'en apprenant la triste nouvelle j'eus à la fois une méchante envie de sourire et un serrement de cœur.

MARC-MONNIER.

LES ORIGINES

DU

ROMAN GREC

Erwin Rohde. *Der Griechische Roman und seine Vorläufer.* Leipzig, Breitkopf et Härtel.

Quand M[me] de La Fayette publia son roman de ***Zaïde***, Segrais, sous le nom duquel le livre devait paraître, pria le savant Huet, qui fut plus tard évêque d'Avranches, de le faire précéder d'une préface de sa façon. — Remarquons, à ce propos, combien les temps sont changés. C'était alors l'érudition qui recommandait un ouvrage léger et lui donnait quelque crédit; aujourd'hui un érudit, pour se faire lire, serait fort tenté de demander à quelque romancier à la mode de lui faire une préface et de le présenter au public. — Huet était d'ailleurs un homme du monde autant qu'un savant; il fréquentait les bonnes sociétés et avait un grand goût pour les gens d'esprit. Il aimait beaucoup les romans, qu'il appelait « l'agréable amusement des honnêtes paresseux, » et quoiqu'il fût le moins paresseux des hommes, il se plaisait à les lire. A l'âge où Racine dévorait *Théagène et Chariclée* sous les grands arbres de Port-Royal, Huet avait traduit ***Daphnis et Chloé***. Devenu plus tard un homme d'église et un personnage considéré, il ne se croyait pas obligé d'être sévère à ces vieux livres qui avaient enchanté sa jeunesse. Il était plus indulgent encore pour les romans français de son temps, l'*Astrée*, *le Grand Cyrus*, la *Cléopâtre*, qui lui semblaient irréprochables. Il les trouvait, par la politesse et la galanterie, préférables à ceux des autres nations, et il donnait de

cette supériorité une raison piquante. En Espagne et en Italie, disait-il, les femmes sont séparées des hommes par tant d'obstacles que, quand on parvient à les aborder, « on profite du temps, sans s'arrêter aux formes ; » ce qui fait que le roman finit tout de suite. En France, au contraire, « où les femmes vivent sur leur bonne foi, » et n'ont d'autre défense qu'elles-mêmes, il faut les assiéger dans les règles, et elles ne se rendent qu'après de longues résistances. Aussi a-t-on inventé, pour les vaincre, « l'art de les cajoler agréablement. » Huet n'y trouve rien à redire ; les romans, où cet art est peint dans tous ses détails, lui semblent des livres ingénieux et délicats dont il se garde bien de condamner la lecture, comme faisaient les théologiens ses confrères. Ils peuvent avoir des inconvéniens sans doute ; « mais les meilleures choses du monde n'ont-elles pas quelquefois des suites fâcheuses? » Et ici ces inconvéniens douteux sont compensés par des avantages certains. Les romans sont des précepteurs muets, qui succèdent à ceux du collège, et qui apprennent mieux qu'eux à parler et à vivre. On peut beaucoup s'instruire en les lisant, et il n'y a rien « qui dérouille tant l'esprit, qui puisse le mieux façonner et le rendre plus propre au monde. » Huet ne veut même pas qu'on leur reproche trop durement ces peintures passionnées qui choquaient les gens rigoureux. Quand on lui dit que l'amour y est traité d'une façon si insinuante qu'il risque de s'introduire dans de jeunes cœurs et de les corrompre, il répond qu'il n'est pas mauvais que les jeunes personnes connaissent d'avance cette passion pour s'en défendre : « l'expérience fait voir que celles qui n'en ont jamais entendu parler en sont le plus susceptibles, et que les plus ignorantes sont aussi les plus dupes. »

On comprend qu'avec ces principes Huet n'ait éprouvé aucun scrupule à satisfaire son ami Segrais. Il composa donc pour lui, et mit en tête du livre de M[me] de La Fayette sa célèbre dissertation sur l'origine des romans. Cette origine, il la rapporte à l'Orient, et les raisons qu'il en donne paraissent d'abord assez vraisemblables. Il fait remarquer que l'Orient est le pays des fables, que les peuples qui l'habitent ont l'esprit fort inventif, que tous leurs discours sont figurés et qu'ils ne parlent que par allégories. Les Égyptiens, les Indiens, les Perses « excellent dans l'art de mentir agréablement. » On ne trouve dans les ouvrages des Arabes que paraboles, que similitudes, que fictions. « Leur Alcoran est de cette sorte : Mahomet dit qu'il l'a fait ainsi afin que les hommes pussent plus aisément l'apprendre et plus difficilement l'oublier. » Il est donc à croire que ces contrées sont la véritable patrie des narrations romanesques, et comme on sait que les plus anciens auteurs qui les ont fait con-

naître aux Grecs venaient de la Syrie et de la Phénicie, il faut en conclure qu'ils les avaient tirées de la Perse ou de l'Inde, dont ils étaient voisins. Elles ne sont donc pas originaires de la Grèce, et c'est un fruit du dehors qu'on a transplanté sur le sol grec. Il est vrai « qu'il a trouvé le terroir si bon qu'il y a admirablement bien pris racine. » Voilà, en quelques mots, l'opinion d'Huet sur l'origine des romans.

Cette question, qui a semblé longtemps résolue, un érudit allemand, M. Erwin Rohde, professeur à l'université d'Iéna, vient de la reprendre, dans un livre intitulé *le Roman grec et ses devanciers*, auquel l'Allemagne savante a fait un très bon accueil. Ses conclusions sont bien différentes de celles d'Huet, mais il les appuie de tant de preuves qu'il nous paraît difficile de les contredire et que cette fois le débat semble définitivement vidé.

M. Rohde commence par circonscrire son sujet, et, pour éviter toute équivoque, il indique d'abord très nettement ce qu'il appelle le roman grec. Ce mot de roman est moderne, et, pris dans son sens le plus étendu, il peut s'appliquer à des ouvrages très différens, qui n'ont pas une origine commune. M. Rohde le réserve à ces narrations fabuleuses qui furent écrites dans la seconde moitié de l'empire romain, et dont l'amour est le principal intérêt, comme l'*Histoire d'Habrocome et d'Antheia*, par Xénophon d'Éphèse, et le *Daphnis et Chloé* de Longus (1). Ce ne sont certes pas les seuls récits romanesques qu'aient produits les littératures antiques; elles en avaient d'autres, et probablement de bien meilleurs : telles étaient, par exemple, ces *fables milésiennes*, si légères, si piquantes, qui plaisaient tant aux oisifs, que les gens du monde lisaient avec fureur, que les généraux emportaient dans leurs valises quand ils partaient pour leurs expéditions lointaines. D'après les échantillons qu'Apulée et Pétrone en ont conservés, on voit qu'elles devaient ressembler aux *Contes* de La Fontaine. M. Rohde n'en méconnaît pas le mérite, mais elles lui semblent des *nouvelles* plutôt que des *romans*. Il est donc bien entendu qu'il ne donne ce dernier nom qu'aux ouvrages de Longus, de Chariton, d'Iamblique, d'Héliodore, et que ce sont les seuls dont il s'occupe à chercher l'origine. — Le dessein de son livre est de prouver qu'ils ne viennent pas de l'Orient, comme le croyait Huet, et qu'ils appartiennent entièrement à la Grèce.

La preuve n'était pas facile à fournir. Les derniers siècles de la

(1) M. Chassang, dans son *Histoire du roman*, a pris au contraire ce mot dans sa signification la plus large, et l'applique aux narrations fabuleuses de tout genre que l'on trouve dans l'antiquité grecque et latine. C'est ce qui fait différer son livre, si savant d'ailleurs et si utile, de celui de M. Erwin Rohde.

littérature grecque sont à peu près perdus pour nous; de cette grande poésie qui fleurit à Alexandrie, à Antioche, à Pergame, sous les successeurs d'Alexandre, nous n'avons guère que des fragmens. Il ne reste presque plus rien de tout ce mouvement littéraire qui consola la Grèce d'être l'esclave de Rome. C'est parmi ces rares débris que M. Rohde a dû chercher les élémens épars dont s'est formé le roman grec; il est merveilleux qu'il ait pu les y retrouver. Le succès fort imprévu de ses recherches, l'habileté avec laquelle il a su démêler les principes divers dont ces romans sont composés, et remonter pas à pas, parmi tant de ténèbres, jusqu'à leur plus lointaine origine, font le plus grand honneur à sa pénétration et à sa science. J'ajoute, ce qui ne gâte rien, que, contre l'habitude des Allemands, son livre est bien composé, qu'il ne l'a pas embarrassé de dissertations inutiles, que toutes les parties en sont habilement liées entre elles, et que l'ensemble forme une lecture agréable et facile. Il faut remarquer aussi que, sur sa route et sans se détourner de son sujet, M. Rohde soulève et résout une foule de questions curieuses sur l'origine de ces récits naïfs et poétiques qui ont amusé l'enfance des peuples; il les prend à leur source, dans les épopées ou les traditions de l'extrême Orient, il les suit dans leurs voyages, il montre comment les nations les plus opposées se les passent de l'une à l'autre en les accommodant à leurs caractères et à leurs croyances; c'est un travail qui suppose des lectures infinies et une érudition presque universelle.

Mais le principal mérite de l'ouvrage est ailleurs; je sais gré surtout à M. Rohde de nous prouver une fois de plus que c'est la première qualité de cette grande littérature grecque de s'être développée seule, par ses propres forces, en marchant droit devant elle. Toutes les autres ont subi des influences étrangères, et il a fallu qu'on les mît dans le chemin qu'elles ont suivi avec tant d'éclat. Elles y ont apporté sans doute des qualités qui leur appartiennent, mais l'impulsion leur venait du dehors. On peut toujours se demander ce qu'elles auraient fait, ce qui serait advenu de leur art et de leur poésie, si un hasard heureux ne les avait mises en relation avec un autre peuple. Il n'y a point de ces accidens dans l'histoire littéraire de la Grèce, ou du moins l'imitation de l'étranger n'a jamais modifié d'une manière sensible la marche de son génie. Tous les genres de littérature y sortent l'un de l'autre; ils ne sont pas une importation extérieure, et on les voit naître à leur tour de ce qui les a précédés, par un progrès logique et régulier. Le roman seul, né dans une époque obscure, en pleine décadence, avait quelque peine à se rattacher au reste; au premier abord il en semblait être si différent qu'on avait cru devoir lui chercher des origines en de-

hors de la Grèce. M. Rohde a prouvé qu'on avait tort et il a réuni à la grande chaîne cet anneau séparé. Il est donc aujourd'hui démontré que, dans cette admirable littérature, tout se lie et se tient, que ce grand arbre, depuis ses racines jusqu'à ses dernières branches, est d'une venue, qu'il a poussé librement, sans jamais être contraint dans sa direction, sans qu'on l'ait altéré par aucune greffe étrangère, que toutes ses fleurs et tous ses fruits, même les plus tardifs, lui appartiennent, qu'en l'observant de près on peut suivre son développement naturel et qu'on aperçoit ce que chaque saison ajoute à sa croissance. Ce résultat important me semble mériter la peine que nous suivions un moment M. Rohde dans ses savantes recherches.

I.

Avant d'arriver à l'étude de la décadence grecque, d'où le roman est sorti, M. Rohde croit devoir jeter un coup d'œil en arrière et rappeler rapidement ce qui faisait le caractère distinctif, ce qui était le principal intérêt des œuvres d'art à l'époque classique. On sait que la poésie grecque a vécu, pendant ses plus belles années, d'un certain nombre de récits, transmis par la tradition depuis les temps les plus lointains et accumulés dans la mémoire du peuple. Ils se reproduisent sans cesse et sont le fond de ces poèmes de tout genre qui ont fait l'admiration du monde. Les Grecs n'éprouvaient pas alors le besoin de créer des sujets nouveaux, les anciens suffisaient à tout. Les spectateurs qui allaient au théâtre d'Athènes écouter une pièce d'Eschyle ou de Sophocle ne s'attendaient pas à l'imprévu, comme aujourd'hui ; ils savaient que Clytemnestre tuerait son mari et qu'elle serait tuée par son fils ; ils connaissaient par cœur les malheurs d'OEdipe et de sa famille. Le plaisir consistait pour eux à voir comment ces sujets antiques seraient traités d'une façon nouvelle et de quelle manière on arriverait à les émouvoir sur des aventures qui les avaient émus tant de fois. Il faut avouer que cette curiosité était plus noble que celle qui s'attache de nos jours aux combinaisons habiles de l'intrigue, qui, au lieu de demander au poète de peindre les passions de l'âme, le force à devenir une sorte de manœuvre qui agence adroitement des situations compliquées et captive un public distrait par des coups de surprise et des tours de force.

Du moment que les Grecs se contentaient de ces vieilles histoires, quel avantage ne trouvait pas le poète à les ramener sans cesse devant leurs yeux ? D'abord il n'avait pas besoin de perdre un acte ou deux à faire connaître ses personnages : leur nom seul, dès qu'il

était prononcé, réveillait toute sorte de souvenirs, et il pouvait, sans étonner personne, les jeter du premier coup dans des aventures héroïques. Ces aventures sont quelquefois extraordinaires, et il nous paraît difficile que les gens spirituels et malins qui les écoutaient les aient trouvées croyables. Or Aristote dit « que nous ne pouvons pas prendre du plaisir aux récits qu'on nous fait quand nous n'y croyons pas; » ce qui est surtout vrai au théâtre. Il semble donc que les Grecs n'auraient pas dû s'intéresser à ces fables étranges que leurs poètes représentaient devant eux. Mais ils les entendaient raconter depuis leur enfance, et ce merveilleux, auquel ils s'étaient accoutumés, ne les choquait plus. L'esprit a ses habitudes, comme le corps; quand il s'est familiarisé de bonne heure avec des invraisemblances, il lui faut un effort violent pour les apercevoir. Il n'avait garde de se donner cette peine et de se faire cette violence au théâtre, où il venait pour son agrément. Il aimait mieux se laisser aller sans résistance au plaisir d'écouter une fois encore ces histoires qui l'avaient tant de fois charmé. Ce qu'on nous raconte de l'enthousiasme qu'ont excité certaines de ces pièces, de cette sorte de délire dans lequel elles jetaient tout un peuple serait bien difficile à comprendre, si nous ne songions que les spectateurs arrivaient au théâtre prévenus et préparés par leurs souvenirs, que les personnages semblaient grandis jusqu'à des proportions surhumaines par tous les récits qu'on faisait d'eux depuis des siècles, et que l'auteur nouveau, qui venait après tant d'autres, profitait pour son compte de l'émotion qu'avaient excitée tous ses prédécesseurs. C'est ainsi qu'on s'explique l'impression extraordinaire que ces vieilles histoires sans cesse renouvelées produisaient sur la foule, qui ne se lassait pas de les entendre.

Cependant cette impression ne pouvait pas durer toujours, et il était naturel qu'elle finît par s'affaiblir. M. Rohde énumère toutes les raisons qui détachèrent peu à peu les Grecs de ces récits traditionnels qu'on leur répétait depuis si longtemps. La principale assurément fut l'importance que prit chez eux la philosophie. L'habitude de raisonner et de discuter est d'ordinaire peu favorable aux anciennes croyances; les vieilles légendes n'y purent pas résister. Quand les esprits, devenus moins crédules, les regardèrent de plus près, ils y découvrirent des absurdités qu'ils n'avaient pas soupçonnées. Les plus résolus s'en moquèrent ouvertement; les plus respectueux ou les plus timides essayèrent au moins d'en sauver quelque chose en les expliquant et en les interprétant : c'était le plus sûr moyen de les détruire. Quand elles ne furent plus regardées que comme des allégories ou des symboles, elles cessèrent de paraître vivantes, et la foule n'y trouva plus le même plaisir. Il ar-

riva d'ailleurs à ce moment un événement grave qui acheva d'en précipiter la décadence. A la suite des conquêtes d'Alexandre, la Grèce, pour ainsi dire, se déplaça ; elle déborda de tous les côtés sur l'Orient. Dans l'Asie-Mineure, en Syrie, en Égypte, il se forma des monarchies puissantes, qui devinrent des centres scientifiques et littéraires pour les contrées voisines. La littérature grecque s'y transporta, et l'on voulut y cultiver tous les genres qui avaient illustré Athènes. Mais les circonstances n'étaient plus les mêmes. Les antiques légendes qu'avaient chantées tant de fois la tragédie et l'épopée devaient moins plaire à ce public cosmopolite, qui ne les connaissait pas depuis l'enfance, comme les Grecs véritables : sur ce sol étranger, elles n'avaient plus de racines. Aussi n'est-il pas surprenant qu'on s'en soit bientôt fatigué et qu'on ait cherché à les remplacer par d'autres histoires.

Ici se révèlent encore le caractère et les habitudes de l'esprit grec. — Ces sujets nouveaux, qui devaient rajeunir l'épopée et le drame épuisés, on ne laissa pas les poëtes les inventer à leur fantaisie ; on alla les chercher, comme les autres, dans les traditions populaires. Au-dessous des grands mythes, qui étaient nés, pendant la jeunesse des peuples aryens, de la contemplation de la nature, et qui en gardaient le sentiment, il avait germé partout, dans ces contrées heureuses de la Grèce, une foule de légendes locales, qui s'étaient formées autour d'un temple ou d'une statue, à l'occasion d'une fête, pour expliquer un vieil usage dont on ignorait l'origine ou rendre compte d'une expression antique, qu'on ne comprenait plus. L'illustre érudit Welcker a montré combien les poëtes de la période alexandrine (1) se sont servis de cette seconde couche de légendes et le profit qu'ils en ont tiré. Elles n'avaient plus la profondeur, le sérieux, la simplicité, le caractère héroïque et grave des anciens mythes, et c'est précisément ce qui les rendait propres à une époque polie et raffinée, qui ne prisait guère la naïveté, et à qui la grâce plaisait beaucoup plus que la grandeur. Elles n'étaient pourtant pas un simple produit de la fantaisie individuelle, ce qui les aurait privées de cette force et de cette autorité que donne la tradition ; elles avaient pris une couleur poétique dans ces récits populaires, où elles s'étaient longtemps conservées. Leur origine qui les rattachait à des lieux célèbres ou à des usages anciens leur donnait une sorte de réalité, et permettait de croire qu'elles n'é-

(1) Ce nom de *Poésie alexandrine*, qu'on donne d'ordinaire à toute la poésie de ce temps, n'est pas très juste, car il y a eu alors de grands poëtes ailleurs qu'à Alexandrie ; je ne m'en sers que faute de mieux. Les Allemands ont trouvé une désignation plus heureuse que je leur emprunterai quelquefois : ils appellent poëtes *helléniques* ceux de l'époque classique, et *hellénistiques* ceux qui sont venus après Alexandre.

taient pas uniquement des jeux d'esprit ou des caprices d'imagination; mais comme elles étaient peu connues, qu'elles n'avaient pas encore inspiré de grands poètes et reçu dans des chefs-d'œuvre une forme définitive, on pouvait prendre beaucoup de libertés avec elles et les présenter comme on voulait. L'avantage était précieux, et les écrivains de ce temps ne se firent pas faute d'en user.

D'abord ils choisirent de préférence, dans la foule de ces légendes, et ils prirent surtout plaisir à développer celles qui contenaient des histoires d'amour. C'était une très grande nouveauté. Tous les critiques ont remarqué que l'amour tient très peu de place dans les œuvres des premiers poètes de la Grèce. Il n'est jamais dépeint dans Homère; Eschyle paraît l'éviter avec soin, et Aristophane lui fait dire fièrement, dans sa comédie des *Grenouilles :* « Personne n'a jamais vu dans mes pièces une femme amoureuse. » On se souvient avec quelle discrétion et de quelle touche légère Sophocle indique l'amour d'Hémon pour Antigone : il semble qu'il aurait honte d'appuyer ou qu'il craindrait d'indisposer le public s'il en disait davantage.

Faut-il donc croire que ce sentiment était alors absent de la vie ordinaire, et que les poètes ne s'abstiennent de le peindre que parce qu'ils ne le connaissent pas ? M. Rohde est loin de le penser, et à l'appui de son opinion il cite les vers qui nous restent des poètes lyriques de ce temps. On n'a jamais chanté les plaisirs et surtout les peines de l'amour avec autant d'ardeur qu'Anacréon ou qu'Alcée, et il y a dans la belle ode que nous avons conservée de Sapho un accent de passion qui a touché Catulle et enflammé jusqu'à Boileau lui-même :

Heureux qui près de toi pour toi seule soupire!

On ne peut donc pas prétendre que les contemporains de Sapho et d'Alcée ne connaissaient pas l'amour; il serait plus vrai de dire qu'ils le connaissaient trop. Ce sentiment est de ceux qui n'ont toute leur énergie que dans les époques primitives, où l'on cède, sans se contenir, à tous les instincts de la nature. Il se manifeste alors avec une violence incroyable. Au contraire, dans des sociétés plus civilisées, il se raffine et s'amollit. Les conventions sociales l'enchaînent et l'affaiblissent. Il devient un caprice, un passe-temps, une occupation de désœuvré ou une fatuité d'homme du monde. A l'époque d'Eschyle et de Sophocle, on le regardait plutôt comme une de ces maladies (νόσος, νόσημα) que les dieux envoient et auxquelles la raison humaine succombe. Ce mal terrible et vulgaire qui s'empare de l'homme sans qu'il puisse y résister, qui l'enivre comme un vin capiteux,

qui le consume comme un poison, qui énerve sa volonté, qui le soumet à la domination d'une femme, ne semblait pas convenir à ces âmes vigoureuses que la tragédie mettait aux prises avec la destinée et qui en supportaient si vigoureusement les assauts. C'était une passion inférieure, peu digne de ce monde héroïque où Eschyle plaçait ses personnages, et il fallut qu'Euripide abaissât le niveau de la vieille tragédie, qu'il en fît la reproduction de la vie bourgeoise, pour que l'amour n'y parût pas déplacé. C'est à partir de ce moment qu'il devint un des élémens essentiels de la poésie dramatique.

Cette innovation charma le public, et elle fut assurément une des causes qui donnèrent tant de succès au théâtre d'Euripide. Ces histoires d'amour, qu'Eschyle et Sophocle bannissaient si soigneusement de la scène, les Grecs les avaient toujours beaucoup aimées : ce qui le prouve, c'est que leur littérature populaire en était pleine. Athénée, parmi les curiosités dont son livre est rempli, nous a conservé le souvenir de quelques chansons que les jeunes filles répétaient dans les villages. Il y était question des infortunes de Calyce qui, dédaignée par son amant, se précipita d'une roche dans la mer, ou de la pauvre Ériphanis, qui devint amoureuse d'un beau chasseur, et se mit à le suivre dans les forêts et les montagnes. On y racontait que non-seulement elle avait touché le cœur des hommes les plus insensibles, mais qu'elle arrachait des larmes aux bêtes sauvages, qui pleuraient son malheur avec elle. Les Siciliennes chantaient la juste vengeance qu'une nymphe outragée avait tirée du berger Daphnis. Elle l'avait rencontré au milieu d'un bois, « quand il était dans la fleur de sa beauté, que ses joues commençaient à s'ombrager de barbe, ce qui est l'âge où, selon Homère, la jeunesse des beaux garçons est le plus séduisante, » et s'était livrée à lui, à la condition qu'il serait fidèle. Malheureusement la fille d'un roi en devint amoureuse ; elle l'attira dans son palais, et parvint à lui faire oublier sa promesse. La nymphe, pour le punir, le rendit aveugle. De leur côté, les jeunes gens ne se faisaient pas faute de raconter des histoires de ce genre, où ils avaient le beau rôle. Pausanias, qui était un curieux, comme Athénée, et qui parcourait la Grèce, faisant parler sur sa route les gens du pays et les sacristains des temples, en rapporte quelques-unes. C'est l'histoire d'un berger de Charadrus, près de Patras, qui fut aimé d'une divinité de la mer. Elle traversait les flots et abordait au rivage pour venir le voir ; mais comme avec le temps la beauté du jeune homme finit par se faner, la déesse un jour ne revint plus, et l'amoureux en éprouva une si vive douleur qu'Aphrodite, saisie de pitié, le changea en fontaine. Cette fontaine était célèbre dans le pays : les jeunes

gens et les jeunes filles venaient s'y baigner, et l'on disait qu'elle avait la propriété de faire oublier l'amour. « Si c'est la vérité, ajoute le sage Pausanias, il faut avouer qu'il n'y a pas de trésor qui soit préférable à la fontaine du beau berger. » Ailleurs on lui conta une aventure encore plus dramatique, qu'il est très heureux de nous rapporter. Un prêtre de Bacchus, nommé Corésus, était devenu amoureux de la jeune Callirhoé, qui résistait à ses prières et refusait tous ses présens. Corésus, irrité de ses dédains, s'adressa au dieu qu'il servait, et ce dieu, pour venger son prêtre, frappa le pays d'un mal terrible, qui rendait les habitans furieux et les faisait mourir. Ces malheureux, ne sachant comment se délivrer du fléau, consultèrent un oracle célèbre dans la contrée qui était rendu par des colombes du haut d'un chêne, et l'oracle exigea que Callirhoé fût immolée devant l'autel par les mains de Corésus, à moins qu'elle ne trouvât quelqu'un qui consentît à mourir pour elle. Personne ne s'étant présenté, même parmi ses parens les plus proches, pour prendre sa place, elle était conduite au supplice, lorsque l'amour de Corésus se réveilla au dernier moment, et, au lieu de sacrifier la jeune fille, il se tua lui-même. A ce spectacle, Callirhoé se sentit enfin touchée; saisie de honte et de remords, elle alla mourir sur les bords d'une fontaine qui prit son nom. Que de fois n'a-t-elle pas été contée, depuis Pausanias, l'histoire de cet amour tardif, fait de regrets et de reproches, qui n'aperçoit le prix du bien qu'il a dédaigné qu'après l'avoir perdu, et n'a conscience de lui-même que lorsqu'il ne peut plus se satisfaire!

M. Rohde a pris soin de recueillir et d'étudier ce qui reste de ces légendes locales dont la poésie hellénistique a tiré un si grand profit. La plupart n'étaient qu'une version différente des grands récits mythologiques qu'avaient chantés Homère et Pindare. Les noms seuls sont changés, le fond reste le même. Elles ont pris seulement avec le temps une couleur plus bourgeoise qui les rapproche davantage de la vie commune. Quelques-unes viennent du dehors, surtout de l'Orient (1), car il n'y a pas de frontières pour les histoires de ce genre; elles s'insinuent d'un pays à l'autre, malgré la différence des langues et la diversité des coutumes, et l'on dirait vrai-

(1) M. Rohde cite un exemple bien curieux de ces transmissions de légende d'un peuple à l'autre. Aristote raconte, et tous les historiens ont raconté après lui, à propos de la fondation de Marseille, que le chef des Phocéens, Euxène, assistant, chez un roi du pays, au banquet où la fille du roi devait choisir son mari parmi les convives, la jeune fille, ravie de la bonne mine de l'étranger, le désigna en lui tendant son verre. Ailleurs, cette jolie tradition est rapportée à Zariadres, frère du roi des Mèdes. Elle venait de plus loin encore, car on la retrouve en Perse, dans le *Livre des Rois* de Firdousi. Nous entrevoyons le chemin qu'elle a suivi pour voyager de la Perse dans la Gaule.

ment que les peuples primitifs, dès qu'ils se rencontrent, sont plus occupés d'échanger leurs contes nationaux que leurs marchandises. Mais quelle qu'en soit la provenance, qu'elles viennent de la Grèce ou d'ailleurs, M. Rohde fait remarquer qu'elles ont ce caractère commun d'être surtout des aventures d'amour.

Il est donc naturel que la poésie alexandrine, qui reproduisit ces légendes, ait fait à l'amour une si grande place. Cette place, dont il s'empare alors pour la première fois dans la littérature, on peut dire qu'il ne l'a plus perdue. Il en est devenu l'âme, et depuis tant de siècles, malgré tant de révolutions du goût, le public a conservé l'habitude de ne prendre un intérêt passionné qu'aux ouvrages qu'il inspire. Dès le premier jour, les genres qui l'avaient le plus dédaigné ne vivent que de lui. « Il n'y a rien de plus grave que la tragédie, dit Ovide; eh bien! la tragédie ne chante plus que des histoires d'amour. » Et quelles histoires! Après en avoir choisi d'honnêtes et de naturelles, elle se jette dans l'extraordinaire et l'horrible; elle montre Myrrha éprise de son frère et Clymène amoureux de sa fille : c'est ce qu'on appelle désormais « des amours tragiques! » Les héros de la vieille épopée ne sont admis dans les poèmes nouveaux qu'à la condition de se mettre à la mode du jour. Ce qu'on raconte le plus volontiers d'Achille, c'est son séjour à Scyros et sa liaison avec Déidamie (1). L'affection sérieuse et toute conjugale d'Ulysse pour Pénélope prend, dans les nouveaux récits, des airs de galanterie romanesque. Nous approchons du temps où l'on supposera que l'épouse délaissée charme ses loisirs en écrivant à son mari, dont elle ignore la demeure, des épîtres sentimentales et passionnées qu'il ne doit jamais recevoir.

Mais c'est surtout dans l'élégie, le genre préféré des poètes alexandrins, que l'amour coule à flots. C'est là que les légendes populaires dont il a été question plus haut trouvaient leur place naturelle. Le poète élégiaque ne se contente pas de décrire ses propres sentimens, et il rappelle volontiers à ce propos les histoires amoureuses que sa mémoire lui suggère. Tout lui sert de prétexte à les raconter. Heureux, il se compare aux personnages connus qui ont été chéris de leur maîtresse; malheureux, il se soulage par le souvenir des infortunes des autres. C'est ce qu'on trouve à tout moment chez Properce, et en cela le poète romain imitait fidèlement ses modèles. Nous avons encore une élégie d'Hermésianax, un des premiers poètes de l'école alexandrine, dans laquelle il se justifie d'être

(1) On a beaucoup reproché à Racine d'avoir fait Achille amoureux d'Iphigénie. Racine n'était pas le premier coupable, et ses devanciers de l'école alexandrine avaient commis la même faute, on en a la preuve dans un fragment qui reste de Duris de Samos.

amoureux en rappelant que tous les poètes l'ont été comme lui. Il remonte jusqu'à Orphée, et toute la littérature y passe. Il a grand soin de faire remarquer que les philosophes eux-mêmes « qui ont été assez sots pour choisir un genre de vie sévère et dont l'esprit chagrin ne se plaît qu'à des réflexions obscures et à des discours rebutans n'ont pas pu se soustraire aux tempêtes de l'amour et qu'ils se sont abandonnés comme d'autres à la conduite de ce cocher redoutable. » Ce qui lui donne l'occasion de parler des amours de Pythagore et de Socrate. Ces énumérations d'aventures amoureuses étaient devenues une sorte de loi du genre, et on les regardait comme si nécessaires dans l'élégie qu'un grammairien grec, Parthénius, qui habitait Rome au commencement de l'empire, eut l'idée d'en faire un recueil. Il vivait dans l'intimité d'un grand seigneur romain, Cornelius Gallus, homme d'état et homme d'affaires, qui se piquait d'aimer les poètes d'Alexandrie et faisait des vers à ses momens de loisir; Parthénius lui dédia son petit livre, et il dit dans sa préface qu'il l'a rédigé pour aider la mémoire de son ami, quand il lui viendrait à l'esprit de composer quelque élégie : tant il était de règle que ces vieux souvenirs prissent place dans les chants des poètes élégans qui voulaient imiter Callimaque!

Ici M. Rohde s'interrompt pour se faire une question que ses lecteurs assurément se sont déjà posée. Lorsqu'il songe à l'importance que prend tout d'un coup dans les lettres la peinture de l'amour, quand il voit qu'elle envahit la philosophie et l'histoire aussi bien que la poésie et qu'aucun genre ne lui échappe, il se demande si ce n'est pas l'indice de quelque grave changement social, et si par exemple il ne faut pas conclure des éloges dont les poètes comblent les femmes et du soin qu'ils prennent de les chanter que leur condition dans le monde est devenue meilleure. C'est assurément la première pensée qui vient à l'esprit, et le savant archéologue, M. W. Helbig, dans son ouvrage sur les peintures murales de Pompéi, ne doute pas que les femmes n'aient été plus libres et plus considérées, qu'elles n'aient tenu plus de place dans la famille et dans l'état à l'époque dont nous nous occupons qu'avant Alexandre. M. Rohde en est beaucoup moins convaincu que M. Helbig, et il n'est pas aisé de décider lequel des deux a raison. Ce qui permet d'avoir à ce sujet des opinions différentes, c'est que la Grèce comprenait alors des nations très diverses, qui n'avaient pas la même façon de vivre : ici, on conservait obstinément les anciens usages; là, on cédait aux mœurs nouvelles. Ce qui est vrai d'Antioche ou d'Alexandrie ne l'est pas de Tarse ou de Rhodes : aussi est-il difficile d'établir une loi générale et qui puisse s'appliquer à tout. Ce qui est bien plus extraordinaire, c'est que, sans sortir du même pays, on trouve

dans les diverses classes de la société des habitudes différentes. Les plus élevées sont celles aussi où les femmes ont conquis le plus d'importance. Dans l'histoire des monarchies orientales qui remplacèrent celle d'Alexandre, on nous parle des reines presque autant que des rois. Elles partagent le pouvoir avec leurs maris, quelquefois même elles les dépossèdent de l'autorité et ne leur laissent que l'ombre. Conformément à ce qui se passe dans nos royautés modernes, les rois cimentent par des mariages les traités qu'ils concluent entre eux. C'est reconnaître d'une manière officielle que la jeune femme aura sur son époux assez d'empire pour le maintenir dans cette alliance nouvelle. Les femmes des Ptolémées ne passent plus leur temps dans le gynécée; elles ont une cour à côté de celle de leurs maris. Elles s'entourent de savans, d'artistes, de poètes, qui cherchent à leur plaire, qui reproduisent leurs traits sur la toile ou le marbre, qui les chantent et qui les flattent. Si naïfs qu'on les suppose, ils ne prendraient pas cette peine s'ils n'en espéraient pas quelque profit. Il est probable que des princesses sans autorité et sans influence n'auraient pas trouvé de flatteurs, et l'excès même des adulations prouve l'étendue de leur pouvoir. On se rappelle que, lorsque la reine Bérénice fut obligée de couper ses beaux cheveux, dont elle était si fière, l'illustre Conon, qui d'ordinaire était plus grave, supposa qu'ils avaient été changés en astres, et les logea dans le ciel, et qu'aussitôt Callimaque, piqué d'honneur par cette courtoisie astronomique, s'empressa de chanter en vers galans *la chevelure de Bérénice.*

Que cette importance prise par les souveraines ait profité à leurs sujettes, et qu'on ait cherché à reproduire dans les rangs moins élevés ce qui se passait dans les palais, il est assez naturel de le croire. Les grands sont toujours le modèle des petits, surtout dans les pays monarchiques où l'imitation du maître est une partie de l'obéissance. M. Helbig a recueilli soigneusement tous les indices qui montrent que même dans les classes inférieures ces grands exemples avaient porté quelque fruit. On peut admettre d'une façon générale qu'à partir de l'époque d'Alexandre les femmes ont conquis un peu plus de liberté et joui d'un peu plus d'influence dans cette société grecque où on les avait jusque-là si durement traitées. Mais il ne faut rien exagérer non plus; pour l'essentiel et dans la plupart des pays, les anciennes habitudes se maintiennent. Les deux sexes, dans la vie ordinaire, continuent à être rigoureusement séparés. Les femmes ne peuvent rencontrer les hommes ni au théâtre, où il leur est généralement interdit d'entrer, ni dans les repas, où leur présence aurait paru un scandale ; l'épouse d'un Grec ne peut traverser les rues, se rendre aux temples et aux

fêtes religieuses, qui sont la seule réunion dont l'accès lui soit permis, sans être accompagnée d'une duègne dont l'aspect sévère écarte les indiscrets. Quant aux jeunes filles, on les tient rigoureusement enfermées dans les appartemens intérieurs, et elles n'en sortent guère. C'est la plainte de tous les moralistes qu'il faut les épouser sans les connaître. « Elles sont, dit un philosophe, la seule marchandise qu'on ne montre pas à l'acheteur avant qu'il l'emporte. » La société étant ainsi faite et les rapports aussi rares entre les sexes, quelle vraisemblance pouvaient avoir ces grandes passions que chantent les poètes? Elles n'avaient pas l'occasion de naître; elles manquaient de cet aliment que leur donne l'habitude de se fréquenter. Elles ne pouvaient donc être qu'un hasard et un accident dans la vie ordinaire; les poètes en ont fait la règle générale. Sur quelques faits isolés, ils ont brodé leurs inventions, et les contemporains en ont été charmés, quoiqu'il leur fût aisé de voir que les choses ne se passaient pas tout à fait autour d'eux comme dans les élégies des Callimaque ou des Philétas. C'est que le public a moins de souci qu'on ne croit de la vérité exacte des peintures. L'imagination se fait facilement un monde idéal; elle s'habitue si vite à y séjourner qu'elle n'est plus choquée des différences qui s'y trouvent avec la réalité et qu'elle finit même par ne pas les voir. Que de nations se sont passionnées pour des œuvres qui ne représentaient pas leurs mœurs réelles, mais qui flattaient leur fantaisie par des tableaux de convention! « Chez les poètes persans, dit un très fin critique de l'Allemagne, il n'y a pas de pièce de vers qui ne chante l'amour, le vin et les fleurs. Or en Perse, l'amour, tel que le décrivent les poètes, est en réalité très rare; le vin est défendu par la loi religieuse, et, à l'exception des roses au printemps, on n'y voit presque jamais de fleurs. »

Voilà comment il se fait que ces légendes d'amour, racontées par les poètes d'Alexandrie, malgré ce qu'elles avaient de faux et d'imaginaire, et quoiqu'elles se rapportent peu à la façon de vivre des Grecs, ont eu pourtant chez eux un si grand succès. Propagées par l'élégie, qui était le genre à la mode, elles pénétrèrent partout. Ce ne furent pas seulement les rois ou les princes, pour lesquels Callimaque écrivait surtout, les personnages de la cour ou les gens du monde qui en firent leurs délices; elles descendirent beaucoup plus bas. M. Helbig a montré, en étudiant les peintures murales des villes campaniennes, jusqu'où leur popularité s'était étendue. La mythologie, comme on sait, fait presque tous les frais de ces peintures, mais ce n'est plus celle des temps primitifs de la Grèce, qui a inspiré Homère, Eschyle ou Pindare; c'est une mythologie efféminée, précieuse, pleine de raffinemens

et de coquetteries. Les scènes d'amour qu'elles représentent sont les mêmes que les poètes alexandrins ont tant de plaisir à décrire, les aventures d'Éros et de Psyché, Apollon et Daphné, Actéon et Diane, Atalante et Méléagre, Andromède et Persée, surtout Ariane abandonnée par Thésée ou visitée par Bacchus, et Galatée échappant aux tentatives de Polyphème. Ces sujets évidemment charmaient tous les bourgeois de Pompéi qui se faisaient bâtir une maison sur une des rues étroites de l'aimable et petite ville. Ils étaient heureux de les faire peindre sur les murs de leurs chambres ou de leur péristyle par un de ces décorateurs de passage, artistes voyageurs, qui leur venaient de la Grèce ou de Naples. Ils aimaient à les avoir sous les yeux, ils en nourrissaient leur imagination, et la profusion avec laquelle ils sont reproduits dans les villes de la Campanie prouve combien ils étaient populaires jusqu'aux extrémités du monde grec dans les premiers siècles de l'empire.

C'est précisément l'époque où le roman grec a dû naître. Il a donc succédé sans interruption à cette littérature alexandrine qui vivait depuis si longtemps du récit des fables d'amour et qui les avait mises partout à la mode. Non-seulement il lui a succédé, mais M. Rohde pense qu'il en est directement sorti. Il lui suffit, pour l'établir, de prouver que la peinture de l'amour est la même chez les poètes et dans les romans. Cette démonstration n'était pas aisée à faire, car on a vu que la poésie hellénistique était presque entièrement perdue. M. Rohde a recueilli les fragmens qui en restent; il s'est servi aussi beaucoup des élégiaques latins qui ont imité ceux d'Alexandrie, de Tibulle, de Properce, d'Ovide surtout, qui n'ayant chanté, comme il l'avoue lui-même, que des « Iris en l'air, » a pu être un imitateur plus fidèle de ses devanciers. Avec ces secours fort habilement réunis, il a pu nous donner une idée de la façon dont ces poètes peignaient l'amour, de leur manière d'en décrire les phases diverses, et il n'a pas de peine à montrer qu'elle était tout à fait semblable à celle des romanciers.

Romanciers et poètes se ressemblent surtout dans la peinture de l'amour naissant. Chez les uns et chez les autres il commence de la même façon. C'est dans une fête religieuse que les amoureux se rencontrent pour la première fois. On sait que ces réunions étaient les seules auxquelles une jeune fille pût assister et qu'il n'était guère possible de la voir ailleurs; mais là, tout était un danger pour des personnes qui d'ordinaire ne sortaient pas de chez elles; ce passage subit de la réclusion au grand jour, la beauté du spectacle, l'émotion de la foule, la pompe des sacrifices, les danses et les chants devaient troubler des âmes naïves et inexpérimentées. On supposait toujours que jusque-là ni le jeune homme ni la jeune fille n'avaient connu l'amour. Ils en parlaient légèrement, ne l'ayant

jamais éprouvé, et se croyaient à l'abri de ses atteintes. Ils se plaisaient à en médire et à le braver. Ils sont pourtant domptés sans peine; leur arrogance tombe subitement, un coup d'œil suffit pour les vaincre : c'est la règle, *ut vidi, ut perii!* Les poètes ont une façon d'expliquer cette défaite subite; c'est Éros, le dieu cruel, qui d'une flèche a percé le cœur des amans. Les romanciers s'expriment bien de la même manière, mais comme ils sont d'un temps où les dieux de la fable ont moins de crédit, on sent qu'Éros et ses flèches ne sont plus chez eux qu'une métaphore. Il va sans dire que les deux jeunes gens qui s'enflamment d'un amour si rapide doivent être d'une irréprochable beauté. On ne prend pas la peine de nous les dépeindre avec cette infinité de détails dont les romanciers de nos jours sont si prodigues. Les Grecs de tous les âges ont eu peu de goût pour les descriptions minutieuses de la beauté du corps. Ils la caractérisent d'un trait, par une épithète ou une comparaison. La jeune fille a le corps blanc « comme les rayons de la lune. » Les yeux du jeune homme lancent des éclairs. Quand on regarde la rougeur de leurs joues qui se détache sur la blancheur de leur teint, « on croit voir une feuille de rose qui nage sur la surface du lait. » Ce qui est plus simple encore, pour donner une idée de leur beauté, c'est de les comparer aux chefs-d'œuvre des grands artistes qui décorent les places publiques et les temples : ils sont beaux tous deux comme des statues, c'est tout dire. Le jeune homme ressemble à quelque héros des poésies d'Homère, la jeune fille est l'image d'Aphrodite ou d'Artémis. Une fois que l'amour s'est emparé d'eux, il se développe avec une violence extrême. Les expressions par lesquelles poètes et romanciers dépeignent les ravages qu'il fait dans ces jeunes cœurs sont tout à fait les mêmes : c'est un feu qui dévore, un poison qui consume, un torrent qui entraîne et submerge. Les malheureux perdent le repos et l'appétit, le souci les enlève à leurs occupations ordinaires, ils ne travaillent plus le jour, ils ne dorment plus la nuit, ils n'ont plus de goût pour aucun plaisir, ils deviennent maigres et pâles : la pâleur, dit Ovide, c'est la couleur des amoureux.

Palleat omnis amans; hic est color aptus amanti.

Ils ne parlent plus à personne, ils fuient leurs compagnons, ils se perdent dans les solitudes, ils écrivent des noms sur l'écorce des chênes. Ils souhaitent d'être « la flûte que pressent les lèvres d'un berger chéri, ou l'abeille dont l'aile frôle la joue de la bien-aimée. » Et malgré tous leurs efforts et ceux de leurs proches, ils continuent à se plaindre et à souffrir, « car l'amour est le seul des maux auquel on ne connaisse pas de remède. »

Je ne puis suivre M. Rohde dans tous les détails de cette compa-

raison qu'il poursuit entre les poètes et les romanciers. Elle lui montre que les peintures de l'amour sont tout à fait semblables chez eux, et comme le hasard seul ne peut pas amener de pareilles rencontres, il en conclut qu'elles sont le résultat de l'imitation. On peut donc affirmer, selon M. Rohde, que toute cette partie du roman grec, qui est de beaucoup la plus importante, où l'on met en scène des personnages amoureux et où l'on décrit les phases diverses que traverse leur passion, est sortie de la poésie hellénistique.

II.

Voilà donc le fond du roman grec trouvé : il se composera pour l'essentiel de la peinture d'un amour partagé. Mais cette peinture suffira-t-elle au romancier pour alimenter tout son ouvrage et tenir son public en haleine? Il pourrait à la rigueur s'en contenter s'il savait joindre au récit des alternatives par lesquelles passent les amoureux des études approfondies de mœurs et de caractères. C'est ce qui se fait aujourd'hui; malheureusement les romanciers grecs ne paraissent pas avoir poussé bien loin leurs analyses psychologiques : ils se tiennent toujours à la surface du cœur. Ils n'ont pas assez connu la société ou étudié les passions humaines pour donner à leurs ouvrages ces qualités d'observation profonde et variée qui sont l'intérêt principal des romans de nos jours. D'ailleurs, dans les époques de décadence, les lecteurs sont plus exigeans. Il y avait longtemps qu'on n'écoutait plus avec la même complaisance les récits interminables de l'épopée. On était fatigué de l'attitude raide et de la grandeur immobile des héros du vieux drame. La curiosité des lecteurs voulait être éveillée et satisfaite; elle demandait qu'on lui présentât des héros plus vivans, une action compliquée, des péripéties imprévues. L'auteur ne peut donc plus se contenter de la maigre histoire d'amour qu'il a entrepris de raconter; il faut de toute nécessité qu'il y joigne d'autres incidens. Il suppose donc que son couple amoureux est tout d'un coup séparé par des événemens étranges qui lui font courir les plus grands périls, jusqu'à ce qu'enfin, après des luttes de toute sorte, vainqueurs de tous les obstacles, les deux amans finissent par se réunir pour ne plus se quitter. Ces événemens ont partout le même caractère : ils pourraient arriver à tout autre qu'aux personnages dont on raconte l'histoire, ils ne sortent pas nécessairement du sujet que l'auteur a choisi et forment pour ainsi dire une action nouvelle dans l'action principale. « Les romans grecs, dit M. Rohde, se composent tou-

jours de deux élémens étrangers l'un à l'autre et réunis entre eux d'une manière artificielle : une histoire d'amour et un récit d'aventures extraordinaires sur terre et sur mer. » Il vient de nous montrer d'où l'histoire amoureuse est tirée; pour nous faire connaître l'origine du reste, il étudie ce qu'on pourrait appeler la littérature des voyages chez les Grecs.

Il n'y a peut-être pas de pays où elle ait été aussi riche; elle commence au début même de l'histoire grecque. Tandis que le paysan italien, attaché au champ que son travail obstiné féconde, plein de respect et d'affection pour ses petits dieux domestiques, ne consent pas à s'éloigner d'eux et veut vivre et mourir près de la tombe de sa famille, les Grecs, quoiqu'ils aiment beaucoup « à voir la fumée sortir du toit de leur maison, » sont néanmoins de grands coureurs d'aventures. La mer, qui les entoure de tous les côtés, leur fait peur et les attire. Ils s'y confient en tremblant, soutenus contre toutes leurs craintes par un invincible désir de voir le monde, « de visiter les villes et de connaître les mœurs des hommes. » Les plus anciennes légendes qu'on leur ait racontées sont le voyage des Argonautes et le retour des héros grecs après la prise de Troie, et il n'y a jamais eu de récit qui leur ait fait tant de plaisir. Ils ne se lassaient pas surtout d'entendre parler d'Ulysse; ils aimaient qu'on leur dît comment, après avoir résisté aux artifices de Circé et des sirènes, vainqueur de Polyphème, sauvé de la tempête, il abordait seul dans l'île miraculeuse d'Alcinoüs. « Voilà, dit Nitsch, le premier en date de tous les Robinsons! »

Mais l'imagination, une fois excitée et mise en goût, n'est pas aisée à contenter et elle exige qu'on lui fasse des récits de plus en plus surprenans. Les voyageurs n'étaient que trop disposés à satisfaire ces exigences. Au retour de leurs expéditions hasardeuses, ils voulaient toujours avoir vu un peu plus que les autres, et, quand la vérité toute seule ne semblait pas assez piquante, ils ajoutaient sans scrupule à la vérité. On savait bien qu'il fallait se méfier d'eux : « un récit de matelot » voulait dire en grec un mensonge. Cependant on les écoutait toujours avec plaisir, et la complaisance de leurs auditeurs encourageait l'audace de leurs inventions. D'ailleurs ils n'inventaient pas tout et se contentaient souvent de reproduire, avec quelques embellissemens, ce qu'on leur avait dit. Ceux qui revenaient de l'Inde avaient entendu raconter les légendes bizarres que nous lisons encore dans le Mahabharata et le Ramayana; il était question, dans ces récits, de pays miraculeux habités par des êtres étranges qui n'avaient qu'un œil ou qu'une jambe, d'hommes à tête de chien, de géans ou de pygmées : au lieu de dire qu'on leur en avait seulement parlé, ils affirmaient qu'ils les avaient vus, et

on les croyait sur parole. Dès lors ce merveilleux n'envahit pas seulement les ouvrages des poètes, auxquels il est permis de mentir, mais il se glisse même dans les livres les plus sérieux. La science antique n'est jamais parvenue à s'en débarrasser; on peut voir dans Pline, héritier et imitateur des savans grecs, combien elle est demeurée jusqu'à la fin un mélange singulier et incohérent de vérités lumineuses, de connaissances précises et de fables absurdes. Ces fables étaient tenaces; une fois entrées dans l'imagination, elles y restèrent et la réalité ne put jamais les chasser. Dans la suite, les voyages scientifiques se multiplièrent, les pays où l'on avait primitivement placé tous ces êtres étranges furent parcourus sans qu'on les y eût retrouvés : au lieu d'en conclure qu'ils n'existaient pas, on se contenta de supposer qu'ils devaient être un peu plus loin. C'est ainsi que le monde réel faisait reculer devant lui le monde fantastique; mais comme on n'arriva jamais aux limites de l'univers, il resta toujours un coin obscur et ignoré où l'on put loger toutes ces créations extravagantes auxquelles l'imagination ne voulait plus renoncer.

Le goût pour ces fictions augmente encore après Alexandre. Il semble vraiment qu'il fallait à cette imagination grecque, si légère, si fugitive, si facilement emportée dans les nuages de la fantaisie, le lest des affaires publiques pour la maintenir dans le réel et le positif. Une fois qu'elle ne fut plus retenue à terre par les intérêts et les soucis de la politique, elle se perdit plus volontiers dans les chimères. Il faut voir chez M. Rohde quelle abondante littérature de voyages extraordinaires les derniers temps de l'histoire grecque ont produite; leur nombre prouve le plaisir qu'y trouvaient ces gens oisifs qui, n'étant plus occupés d'affaires sérieuses, voulaient être amusés de contes merveilleux. Ces livres, qui ont eu tant de vogue et tant de lecteurs, sont perdus aujourd'hui. De la plupart nous ne possédons guère que le titre. Quelques-uns ont été un peu plus heureux, grâce à la sottise des chroniqueurs qui, prenant toutes ces rêveries pour des faits assurés, les ont transcrites dans leurs ouvrages. C'est ainsi que Diodore de Sicile, grand ami des miracles, a pris la peine d'insérer dans sa *Bibliothèque*, comme un récit authentique, une analyse des voyages d'un certain Iambulus, qui fut assurément l'un des plus grands menteurs qui aient jamais écrit. C'est un spécimen curieux du genre, et il peut donner une idée du reste. L'auteur de cette histoire invraisemblable racontait que, pendant qu'il faisait le commerce, il fut enlevé par des voleurs, puis pris aux voleurs par des Éthiopiens qui l'amenèrent dans leur pays. Là il fut réservé, avec un de ses compagnons, à l'accomplissement d'une cérémonie expiatoire qui se pratiquait tous les six cents ans

pour purifier la contrée. On les mit dans une barque bien équipée, abondamment pourvue de vivres, et on leur prescrivit de se diriger toujours vers le midi. Ils partirent couronnés de fleurs, après des sacrifices pompeux, et accompagnés des vœux du peuple. Pendant quatre mois ils luttèrent contre les flots et se trouvèrent enfin en présence d'une île ronde de 5,000 stades de tour. Ici commencent des descriptions tout à fait merveilleuses. Le pays produit des fruits savoureux qui ne se retrouvent pas ailleurs; il contient des animaux qu'on n'a jamais vus, des serpens d'une taille énorme, qui ne font de mal à personne et qui sont excellens à manger, des espèces de tortues gigantesques, qui ont quatre yeux, quatre bouches, des pieds disposés en cercle pour marcher dans toutes les directions. Mais de tous les êtres qui habitent cette île, le plus surprenant c'est l'homme, qui n'est composé que de nerfs sans os, ce qui donne à tous ses membres une admirable élasticité, et qui possède deux langues qui lui permettent de faire la conversation avec deux personnes à la fois. Le reste du récit est de la même force : aussi le livre de Iambulus jouissait-il d'une grande réputation auprès des amateurs de prodiges, et nous voyons qu'on le lisait et qu'on l'admirait encore du temps de Lucien.

Ce qui donna plus d'autorité à ce genre de littérature, c'est que les gens sages, ou réputés tels, ne dédaignèrent pas de s'y adonner. Au lieu de redresser l'opinion publique, comme c'était leur devoir, ils flattèrent ses goûts et eurent l'idée de profiter, pour le succès de leurs ouvrages les plus sérieux, de la vogue qui s'attachait à ces récits futiles de voyages et de découvertes. Platon lui-même, le divin Platon, se mit de la partie. On sait que le merveilleux ne lui déplaisait pas et que son esprit, qui flottait entre la métaphysique et la poésie, se servait de mythes et de légendes autant que de raisonnemens rigoureux pour développer ses idées. C'est ainsi qu'il imagina de décrire l'*Atlantide*, cette île admirable, située au delà des colonnes d'Hercule, habitée par des peuples heureux et sages qui ont deviné et qui appliquent d'avance les principes de sa république idéale. Le moyen qu'il emploie pour donner une apparence de vie et de réalité aux chimères qu'il invente est très simple, et il a été depuis fort souvent imité. Il consiste à décrire tous ces objets fantastiques avec une précision de détails qui fait illusion. Il vous dira, sans vous faire grâce d'une fraction, le nombre de stades que contient dans tous les sens cette île imaginaire; il dépeint, comme un géographe scrupuleux, la direction des canaux qui l'arrosent; il mesure la hauteur des digues immenses qui la protègent, et décrit la forme et la couleur des pierres dont elles sont composées. Devant cette exactitude minutieuse l'esprit le plus prévenu hésite,

l'assurance du narrateur le déconcerte, et il n'ose plus douter de fictions si intrépidement racontées. Les admirateurs de Platon, — c'était presque toute l'antiquité, — croyaient fermement à l'existence de l'Atlantide. Les historiens la décrivent d'après le maître, les géographes la placent sur leurs cartes, et Christophe Colomb la cherchait lorsqu'il découvrit l'Amérique. « En réalité, dit M. Rohde, elle n'a jamais existé que dans la mer sans limites de la fantaisie. »

Après les philosophes, les politiques. Eux aussi caressent souvent des chimères, et, ne sachant où les placer autour d'eux, ils les logent dans le pays des fictions et des rêves. C'est un pays qu'on habite volontiers aux heures de découragement et de tristesse; or ces heures revenaient souvent dans ces petites républiques de la Grèce, qui n'ont jamais connu que les excès de tous les régimes et qui n'échappaient à la dure servitude des aristocrates que pour tomber aux mains des démagogues. Ces perpétuelles alternatives affligeaient beaucoup les sages; aussi le grand comique Aristophane, qui avait assisté à des misères de toute sorte et qui ne pouvait plus espérer de voir fleurir la république idéale sur la terre, prit-il le parti, plutôt que d'y renoncer, de la transporter dans le ciel. C'est là, au milieu des nuages, véritable séjour des rêveries de ce genre, qu'il bâtit sa cité des oiseaux, si sage, si heureuse, dont le peuple donnait l'exemple de toutes les vertus que le poète regrettait de ne pas retrouver à Athènes. D'autres allaient moins haut que lui : ils ne plaçaient pas leur cité modèle dans le ciel, ce qui leur semblait un peu trop loin de nous; ils aimaient mieux, pour ne décourager tout à fait personne, la reléguer aux extrémités du monde. C'est là que fleurissent des nations imaginaires, les Attacores, les Cymmériens, les Méropes, les Hyperboréens surtout, dont on nous parle plus que des autres. Ces bons Hyperboréens, que tous les voyageurs comblent d'éloges, se plient à tout. On ne sait pas bien exactement où ils sont situés: les uns les placent au nord, les autres à l'ouest; mais on s'accorde à leur attribuer toutes les qualités imaginables. Ce sont les plus pieux, les plus honnêtes des hommes, qui ne convoitent pas le bien d'autrui, qui respectent les lois, qui obéissent volontiers à leurs magistrats, qui sont satisfaits de leur condition et n'envient pas celle des autres, qui honorent les dieux et ne tracassent pas leurs voisins, des gens enfin comme il ne s'en trouve plus dans la Grèce. Cette profusion d'éloges n'est pas sans causer quelque surprise. Pour que les Grecs, d'ordinaire si pleins d'eux-mêmes et si dédaigneux des autres, aient fait tant de complimens à des barbares, il fallait qu'une expérience cruelle leur eût appris qu'il n'y avait pas moyen de placer dans la Grèce cet idéal de perfection qu'ils se plaisaient à imaginer, et que, pour ne pas s'exposer à des

démentis, il fallait le reculer le plus loin possible. Aussi l'avait-on mis en dehors du monde connu, dans les contrées inaccessibles du nord ou au delà des colonnes d'Hercule. Mais si éloigné qu'on le supposât, personne ne doutait qu'il dût exister quelque part. C'était une croyance solide, même chez les esprits les plus sérieux. Plutarque raconte que Sertorius, qui errait tristement le long des côtes de l'Afrique et de l'Espagne pour échapper à la domination de Sylla, ayant été poussé par le vent dans l'Océan Atlantique, eut un moment l'idée de marcher devant lui, au lieu de revenir en arrière, « et qu'il fut pris d'un désir ardent de découvrir les îles fortunées et d'y vivre en repos loin de la servitude et des batailles. » Que de gens alors, fatigués des luttes de la vie, souhaitaient, comme Sertorius, se réfugier dans cette terre heureuse où régnaient la paix et la justice, des biens qu'on ne connaissait guère ; mais au lieu de l'aller chercher sur la mer, où elle se cache, ils trouvaient plus commode de se la figurer par l'imagination et d'y habiter dans leurs rêves.

Cette forme de récits de voyage était si attrayante et semblait si inoffensive qu'on en usa souvent pour répandre sans danger dans le public des témérités philosophiques. Elle servit aussi aux polémiques religieuses. Lorsque Évhémère voulut faire connaître ses idées hardies sur l'origine des dieux, il se garda bien de les présenter sous une forme dogmatique qui aurait scandalisé les dévots : il les encadra dans une fable romanesque où il racontait un prétendu voyage dans l'Arabie heureuse qu'il aurait fait par l'ordre du roi de Macédoine, Cassandre. La première partie de son livre ne contenait rien qui ne fût connu : c'était une description brillante de cette terre fabuleuse de Panchaïe, qu'Évhémère mit à la mode et que Virgile lui-même a chantée, la Panchaïe « toute pleine de sables féconds qui produisent l'encens ! » Le voyageur en faisait les plus séduisans tableaux : la campagne est plantée d'arbres magnifiques qu'égaie le chant des oiseaux les plus rares; les sources y sont des fleuves navigables, qui portent partout l'abondance et sur les bords desquels on vient prendre le frais pendant les ardeurs de l'été; la vigne et le palmier donnent leurs fruits sans culture : c'est un véritable lieu de délices. On pense bien que les discordes, les querelles politiques, les ambitions, les convoitises qui troublent notre misérable monde n'y sont pas connues. La terre appartient à tous, les habitans vivent en paix sous la domination des prêtres, qui distribuent à chacun les produits du sol, après s'en être attribué une double part. Dans ce pays enchanté, les merveilles des arts ne le cédaient pas à celles de la nature. Après avoir dépeint les sites, les paysages et toutes les productions de la terre, Évhémère célé-

brait la beauté des monumens. Il faisait surtout une description minutieuse du temple de Jupiter, des hautes colonnes qui le soutiennent, des statues admirables dont il est rempli, de ses portes faites d'argent et d'or, d'ivoire et de citronnier, de ses murailles que décorent les offrandes les plus précieuses et les plus rares. — Ici les nouveautés commencent, et le philosophe arrive enfin, après ce long détour, à ce qui était le dessein particulier de son livre. — Pendant qu'il se promène parmi toutes ces richesses amoncelées, il aperçoit une colonne d'or, toute couverte d'hiéroglyphes, et sa curiosité est excitée par ces caractères qu'il ne peut pas lire. Heureusement des prêtres complaisans veulent bien les lui expliquer, et quelle n'est pas sa surprise quand il voit que ces inscriptions barbares contiennent l'histoire véritable des dieux même de la Grèce! Cette histoire n'était pas fort édifiante : on y voyait que ceux qu'on honorait comme des dieux ne méritaient guère ces hommages. Jupiter était un roi fort habile, qui avait jugé bon de se faire adorer par ses sujets afin d'être mieux obéi; Vénus, une prostituée vulgaire, la première qui ait mis ce beau métier en honneur, et Cadmus un cuisinier qui s'était sauvé un beau jour avec une joueuse de flûte. Pour les dévots de ce temps, c'étaient là des blasphèmes abominables, mais l'agrément du récit romanesque aidait à les faire passer. Grâce aux descriptions poétiques de la Panchaïe, le livre, malgré ses témérités, fut beaucoup lu, et, quoique Évhémère ne fît qu'exposer les idées des philosophes qui l'avaient précédé, il passa pour l'auteur du système et lui donna son nom.

Tous les ouvrages dont je viens de parler sont antérieurs à la domination romaine. Pour l'époque qui suivit, les informations deviennent plus rares. Il était pourtant nécessaire à M. Rohde de montrer que le goût pour ces récits de voyages imaginaires s'était maintenu en Grèce jusqu'aux premiers siècles de l'empire, et qu'on les lisait alors avec autant de plaisir que du temps d'Alexandre ou avant lui. C'est Lucien qui lui en fournit la preuve. Il faut bien croire qu'autour du terrible railleur cette littérature futile avait conservé tout son crédit, puisqu'il éprouva le besoin de s'en moquer. Quoique l'ouvrage qu'il a composé à ce sujet porte le nom d'*Histoire véritable*, il déclare solennellement, dans la préface, qu'il ne contient que des mensonges : « De cette façon, ajoute-t-il gaîment, il y a au moins un endroit dans mon livre où je dirai la vérité. » Cette précaution, à l'en croire, n'était pas inutile; car, si le lecteur n'eût été bien prévenu, sa robuste crédulité était prête à tout accepter et capable de tout croire. Du reste Lucien ne se pique pas de grande nouveauté; de même que tous ces faiseurs de récits fabuleux se copient les uns les autres, il les imite sans scrupule : il par-

court des îles inconnues au delà de Gadès, comme Platon; il visite des contrées d'une richesse et d'une beauté merveilleuses, comme Évhémère; il arrive même au pays des morts, comme Ulysse. Ajoutons que, comme Cyrano de Bergerac, il monte dans la lune, et que, comme Jonas, il est avalé par une baleine : « Mais quelle baleine! nous dit un spirituel traducteur de Lucien, celle de la Bible n'était en comparaison qu'un brochet. » Elle engloutit, sans l'endommager, tout un navire de haut bord avec les matelots et la cargaison. Son ventre est du reste un séjour assez agréable : « On y trouve de belles eaux, du poisson excellent, et, comme on pense, toujours frais, un bois pour s'y promener. Rien n'y manque, pas même la société; car Lucien y rencontre un bon vieillard et son fils qui, depuis dix-huit ans, y ont fixé leur domicile. » Il y a souvent beaucoup d'esprit dans ces hâbleries. Les philosophes, comme on pense, n'y sont pas ménagés, pas plus que les héros antiques, pour lesquels Lucien n'a jamais témoigné beaucoup de respect. Quoique le séjour des îles fortunées soit embelli par des merveilles de tout genre, qu'on y entende répéter sans cesse les vers d'Homère, que les chœurs, composés de cygnes et de rossignols, soient conduits par Stésichore et Anacréon, et que lorsqu'ils s'arrêtent un moment « la forêt entière devienne comme un vaste orchestre qu'anime le doux murmure du Zéphyr, » les bienheureux qui habitent ces lieux admirables finissent par s'y ennuyer et paraissent regretter quelquefois les misères de la vie. Ils en ont du reste conservé toutes les faiblesses. Socrate, entouré toujours de ses beaux jeunes gens, continue à fatiguer tout le monde de sa perpétuelle ironie, et Rhadamante l'a déjà menacé, s'il persiste, de le renvoyer dans les enfers. Hélène, dès qu'elle aperçoit un homme véritable, en chair et en os, s'empresse de quitter l'ombre du pauvre Ménélas pour s'enfuir avec lui. Quant à Ulysse, il commence à ne plus trouver autant d'agrément dans le commerce de la chaste Pénélope, et lorsque Lucien s'en retourne sur la terre, il lui donne en cachette un billet doux pour Calypso.

Il n'y a donc pas à douter que du temps de Lucien, c'est-à-dire vers le second siècle de l'empire, la Grèce ne lût encore avec un grand plaisir tous ces voyages extraordinaires. On a vu plus haut qu'à la même époque la vogue des légendes amoureuses, si bien racontées par les poètes alexandrins, n'était pas diminuée. Chacun, suivant son âge ou ses goûts, préférait les descriptions de voyages ou les récits d'amour, mais les uns et les autres étaient sûrs de trouver des lecteurs nombreux et des admirateurs passionnés. Tel fut pendant des siècles le double aliment des imaginations grecques, qui n'avaient guère à s'occuper de soins plus sé-

rieux. Il était naturel qu'il vînt un jour à l'esprit d'un auteur plus habile que les autres de les réunir ensemble, pour plaire à tout le monde à la fois, et rassembler ainsi deux sources d'intérêt dans un même ouvrage. M. Rohde, en cherchant bien, a trouvé la trace d'un essai de ce genre. Le souvenir nous en a été conservé par le patriarche Photius, qui, comme l'évêque Huet, ne dédaignait pas les romans. Il nous a laissé, dans sa volumineuse *Bibliothèque*, l'analyse assez confuse de l'ouvrage d'un certain Antonius Diogène, qui était intitulé : *Les choses merveilleuses d'au delà de Thulé*. C'est un livre où les fables abondent et dont la géographie est tout à fait fantastique. On nous dit que Thulé est placée aux extrémités du monde, mais la situation véritable de cette île lointaine n'est pas aisée à fixer. L'un des héros de l'ouvrage y arrive en passant par la Mer-Noire, un autre après avoir traversé les enfers. Les personnages, qui de tous les coins de l'univers finissent par s'y rencontrer, se font entre eux le récit de leurs aventures. Ce sont des histoires singulières, quelquefois très ridicules, où il est fort question de la philosophie et de la magie qui commençaient alors à s'unir ensemble. On y voit un prêtre égyptien qui a des recettes pour plonger les gens dans une léthargie que lui seul peut faire cesser, un disciple de Pythagore qui met en fuite des armées en jouant de la flûte et qui possède cette propriété bizarre que ses yeux croissent ou décroissent avec la lune, en sorte qu'on n'a qu'à le regarder pour savoir en quelle phase de son cours on se trouve. Ce qu'il y a de nouveau dans l'ouvrage d'Antonius Diogène, ce n'est pas l'accumulation de ces fables absurdes, la visite aux enfers, ou le voyage chez des peuples qui sont aveugles le jour et n'y voient que la nuit, etc., c'est que l'amour y joue un rôle important. Il y est fort question d'une Phénicienne, la belle Dercyllis, persécutée par un méchant magicien, qui est aimée de diverses personnes, surtout de l'Arcadien Dinias, le héros du livre; on y raconte la manière dont ils quittent Thulé, et finissent par se retrouver ensemble à Tyr où, selon l'usage de ces sortes d'histoires, un mariage heureux terminait la série de leurs aventures.

Voilà donc pour la première fois réunis les deux élémens dont le roman grec se composera désormais. Est-ce à dire que ce roman existe à partir du second siècle, et qu'il faut le faire dater du livre d'Antonius Diogène? M. Rohde ne le croit pas : pour qu'il soit complet, il manque encore quelque chose, sinon pour le fond, au moins dans la forme. Photius loue le style de Diogène d'être clair et précis, il ne lui attribue pas d'autre mérite. Or les romanciers grecs, ceux auxquels M. Rohde accorde véritablement ce nom, sont surtout pompeux et poétiques. Le souci du beau langage les occupe

par-dessus tout. Ils ont du goût pour les images brillantes et les belles descriptions; ils introduisent volontiers dans leurs ouvrages des discussions, des discours pathétiques, des lettres bien tournées; et voici d'où leur vient ce caractère : c'étaient toujours des sophistes de profession, ils sortaient des écoles de rhétorique et se ressentaient de cette origine. D'où il suit qu'après avoir montré que le roman grec est né du mélange des fables d'amour avec les récits de voyages, il faut ajouter qu'il était l'œuvre des sophistes et des rhéteurs et qu'il est utile, pour achever de le connaître, d'étudier ces personnages auxquels il doit sa naissance et qui l'ont si fortement empreint de leurs qualités et de leurs défauts.

III.

C'est ainsi que M. Rohde se trouve amené par son sujet à s'occuper de la sophistique grecque, c'est-à-dire de cette école importante qui a fleuri dans l'Orient pendant les derniers siècles de l'empire romain, et dont il reste tant de souvenirs. Comme elle est beaucoup plus raillée qu'elle n'est connue, il a trouvé des choses nouvelles à en dire, et le tableau qu'il nous fait d'elle est peut-être ce qu'il y a de plus original et de plus curieux dans son livre.

C'est bientôt fait d'accabler d'un mot dédaigneux tout un groupe d'écrivains qui ont été célèbres pendant plusieurs siècles. Quand on a dit que c'étaient des rhéteurs et des sophistes, c'est-à-dire des déclamateurs, des esprits faux, des faiseurs de phrases, on croit qu'on est quitte envers eux et qu'on peut se dispenser de prendre la peine de les connaître. Ce n'est pas l'opinion de M. Rohde. Il fait remarquer qu'ils ont joué un grand rôle dans les derniers combats de la religion officielle contre le christianisme, qu'après tout ils ont charmé une des sociétés les plus élégantes et les plus lettrées du monde, qu'ils ont été l'effort suprême du génie grec, la dernière forme et le dernier éclat de la civilisation antique, et il lui semble qu'au lieu de répéter sur eux quelques jugemens sommaires ou quelques banalités inutiles, il vaut mieux chercher à savoir les raisons de leur renommée et deviner, s'il est possible, le secret de leur influence.

L'origine de cette école est connue. — En Grèce comme à Rome, le goût de l'éloquence survécut à l'éloquence même. Les grands orateurs avaient si vivement ému l'opinion publique pendant les dernières luttes de la liberté qu'on continua de les lire et de les imiter quand la liberté eut disparu, c'est-à-dire lorsque les orateurs n'eurent plus de raison d'être. Les conditions étaient alors bien changées. Jusque-là on n'avait étudié l'éloquence que pour exercer

quelque action dans la politique; sous les successeurs d'Alexandre, quand la parole ne fut plus libre, on apprit à parler pour savoir parler, et la rhétorique devint son but à elle-même. Il est à remarquer que cette situation nouvelle ne lui fit rien perdre de son importance. Au contraire, elle ne fut jamais étudiée avec autant d'ardeur que depuis qu'elle ne conduisait plus à rien. Au moment où les petits états grecs, gouvernés par des souverains médiocres, déchirés de discordes misérables, tombaient l'un après l'autre au pouvoir des Romains, les écoles de rhétorique de l'Asie devenaient célèbres dans le monde entier. On y enseignait un genre d'éloquence ample, abondant, épais (*adipatum dicendi genus*), qui s'appela le genre asiatique et qui fit fortune à Rome. Les gens distingués de tous les pays venaient s'y instruire.

La Grèce n'a donc jamais perdu tout à fait sa réputation, malgré ses malheurs. Visitée pieusement par les amis des lettres et des arts, elle continuait à vivre de son ancienne renommée, lorsqu'il lui vint tout d'un coup, sans qu'on sache bien pourquoi, une gloire nouvelle et inespérée. On était alors au début du règne des Antonins; Rome paraissait plus puissante et plus glorieuse que jamais; elle attirait à elle tous les grands esprits de l'univers et il semblait que le mouvement littéraire et scientifique devait se concentrer tout entier dans la capitale du grand empire. C'est pourtant le moment où la Grèce paraît se ranimer. Elle résiste, par un effort vigoureux, à cette domination envahissante; en face de ses maîtres tout puissans, elle parvient à maintenir sa suprématie, et son inépuisable génie produit une forme nouvelle de littérature qui rend encore une fois le monde son tributaire. C'est ce qu'on appelle la seconde sophistique (ἡ δευτέρα σοφιστική). Ce nom, c'est elle-même qui se l'est donné, et il ne contient aucun blâme. La première sophistique avait péri sous les coups de Socrate, mais elle avait laissé d'elle une grande renommée. La souplesse de raisonnement, la subtilité de pensée dont usaient les sophistes dans leurs discussions plaisaient beaucoup à l'esprit grec, grand ami de ces tours de force, et Socrate n'avait pu les vaincre qu'en les imitant. La dialectique dominait chez les premiers sophistes; les seconds donnèrent plus de place à l'éloquence. Leur art consistait surtout dans un mélange de rhétorique et de philosophie (*rhetorica philosophans*). Ils se plaisaient à développer des idées générales dans un style qu'ils rendaient le plus élégant et le plus agréable qu'ils pouvaient. Le fond était pour eux peu de chose : ils ne tenaient pas à la nouveauté des pensées qui accapare l'esprit et le détourne de la contemplation de la forme. Il ne leur convenait guère de chercher l'intérêt, comme leurs confrères de Rome, dans les allusions au temps présent; il y

en avait même parmi eux qui trouvaient que c'était un moyen facile et grossier de plaire à la foule que de l'entretenir des personnages ou des événemens contemporains. « Peut-être, disait Dion Chrysostome à l'un de ces délicats, peut-être me méprises-tu parce qu'au lieu de m'occuper de Cyrus et d'Alcibiade, comme font nos sages, je parle de Néron et des sujets d'aujourd'hui. » Ils n'aimaient pas à plaider, pour n'être pas trop brutalement ramenés à la vie réelle et aux affaires du jour. La langue dont ils se servaient n'était pas celle qu'on parlait autour d'eux ; ils s'en étaient fait une qu'ils appelaient la langue attique et qu'ils prétendaient être la même dont avaient usé les grands écrivains classiques. En réalité c'était une langue composite qui contenait des expressions d'époques et de styles divers, et qui ressemblait, dit M. Rohde, aux murailles des villas romaines de la décadence, où l'on aperçoit, quand le ciment qui les recouvre est tombé, des matériaux de tous les temps. Ils se plaisaient donc à jeter ouvertement leurs auditeurs et leurs disciples dans un monde de convention, où la valeur réelle des choses n'avait aucun prix, où les idées ne prenaient d'importance que par la façon de les dire. C'est ce qu'exprime le bel esprit Apulée, avec une naïve insolence, quand il définit le grand orateur « un homme qui excelle à dire d'une façon commune les choses nouvelles, et d'une façon nouvelle les choses communes, qui diminue ce qui est grand et grandit ce qui est petit ; » c'est-à-dire qui prend en toutes choses le contre-pied de la réalité. Il faut avouer que voilà un bel emploi de l'éloquence !

C'est pourtant ce qui fit alors le succès des sophistes. Les sociétés oisives et lettrées en viennent aisément à donner moins d'importance au fond qu'à la forme, et elles sont tentées de préférer en toutes choses les mérites de l'exécution à ceux de l'invention. M. Rohde montre très bien que la Grèce à cette époque s'était prise d'un amour passionné de l'art et qu'elle goûtait surtout les ouvrages où, comme dit le poète, le travail dépasse la valeur de la matière, *materiam superabat opus*. Dans ce monde élégant, où l'on tenait à se séparer de la foule grossière, où l'on aimait les lettres parce qu'elle ne les aimait pas, il était naturel qu'on goûtât surtout les qualités littéraires par lesquelles s'établit la supériorité d'un homme bien élevé sur les autres. Or le lettré se distingue moins des ignorans par le fond des idées, qui est commun à tous, que par la manière dont il les exprime ; d'où il suit que plus il rend cette manière fine, délicate, recherchée, plus il lui semble qu'il s'éloigne du vulgaire et le domine. Cette façon de dire finement les choses ordinaires devient donc le signe particulier par lequel les gens de la bonne compagnie se reconnaissent entre eux, et ceux qui n'en sont

pas feignent de la goûter plus que les autres pour donner le change. C'est ainsi que, par une sorte d'émulation générale, chacun s'efforçant d'établir sa réputation d'homme d'esprit ou de la conserver, et tous renchérissant les uns sur les autres, on en vient à des exagérations de raffinement et de délicatesse que la postérité ne comprend plus, mais qui ravissent les contemporains.

L'art des sophistes répondait donc à un besoin du moment; aussi obtinrent-ils un succès dont il est aujourd'hui difficile de se rendre compte, mais qu'il est nécessaire de constater. On les envoyait souvent à Rome quand on avait quelque grâce à obtenir de l'empereur; les cités ou les provinces les chargeaient de remercier pour elles les proconsuls dont elles avaient reçu quelque faveur, et ces magistrats regardaient comme leur plus glorieuse récompense d'être le sujet d'un de ces beaux panégyriques dont le souvenir devait conserver leur nom. Quelques-uns des sophistes restaient fixés dans la ville où ils avaient ouvert leur école et y attiraient les jeunes gens des contrées voisines; d'autres couraient le monde, comme les acteurs célèbres de nos jours. Ils s'arrêtaient dans les villes importantes et donnaient des séances publiques dans les théâtres. Tantôt ils parlaient seuls, sur des sujets qu'ils avaient choisis d'avance ou qu'on leur indiquait au dernier moment; tantôt ils instituaient de véritables luttes d'éloquence avec les rhéteurs du pays. La foule se pressait à ces spectacles, et l'orateur, enflammé par un auditoire enthousiaste, se surpassait lui-même. En Grèce, on a toujours aimé la parole, surtout la parole improvisée qui, par ses hasards et ses surprises, donne au discours l'intérêt du drame. Quand le public voyait se présenter devant lui ce personnage richement vêtu, entouré de jeunes disciples qui formaient une cour, ou, comme disaient les Grecs, un chœur autour de lui, et devaient donner le signal à l'admiration des auditeurs, quand il regardait ces gestes élégans et simples qui rappelaient les poses des plus belles statues, qu'il entendait cette parole rythmée et cadencée qui semblait une musique, qu'il suivait ces périodes harmonieuses, pleines d'images brillantes, d'antithèses symétriques, d'expressions fines et inattendues, l'enthousiasme éclatait en applaudissemens frénétiques. Il y eut de ces fêtes qui laissèrent dans la Grèce un grand souvenir : telle fut celle où l'empereur Hadrien, « l'ami des Grecs, » célébra la dédicace du temple de Jupiter Olympien d'Athènes, qu'il fit achever cinq siècles après qu'on en avait posé les fondemens. Il avait fait venir pour cette cérémonie le célèbre sophiste Polémon, de Smyrne, et lui demanda de parler après le sacrifice solennel. Polémon, s'avançant sur le péristyle du nouveau temple, s'adressa de là au peuple réuni et trouva, nous dit-on, des paroles dignes de la grandeur

des circonstances. Il n'est pas surprenant que l'éclat de ces succès extraordinaires ait fait illusion à la Grèce. Elle les salua comme l'aurore d'une ère nouvelle; elle se crut rajeunie et régénérée. Quand elle voyait les Romains eux-mêmes rendre hommage à cette gloire brillante, leurs empereurs combler d'éloges leurs plus illustres sophistes, créer pour eux des chaires bien dotées, les approcher de leur personne, leur confier l'éducation de leurs enfans, s'honorer de leur amitié, et chercher même à imiter leur façon de parler et d'écrire, elle éprouvait une reconnaissance et une admiration sans bornes pour un art qui la mettait si haut dans l'estime du monde et lui faisait vaincre ses propres vainqueurs.

Jusqu'ici nous avons montré les sophistes faisant, devant la foule ou dans leurs écoles, leur métier d'orateurs publics, mais ils ne s'en tinrent pas là. La rhétorique est de sa nature envahissante, et quand elle eut établi sa domination sur l'éloquence, elle se répandit ailleurs. Une des parties les plus curieuses du livre de M. Rohde est celle où il fait voir comment elle s'insinua dans les autres genres littéraires et finit par les transformer. Il y eut alors toute une littérature issue de la rhétorique et qui en portait la marque. Après l'éloquence, ce fut la philosophie qui fut gagnée la première; puis l'histoire, d'où la vérité fut bannie, si l'on en croit Lucien, et qui ne devint plus qu'un recueil de discours pompeux et de descriptions fabuleuses. La poésie eut son tour. Elle n'était guère estimée dans les écoles, et si l'on apprenait quelquefois aux jeunes gens à faire des vers, c'était uniquement pour assouplir leur style, comme on leur enseigne la danse ou l'escrime pour leur donner plus d'aisance dans le maintien. Cependant la sophistique finit par attirer à elle la poésie, après le reste. A la vérité elle ne chercha pas à reproduire les mètres ordinaires dont les poètes s'étaient servis : quelle nécessité pour elle d'écrire en ïambes ou en vers héroïques? n'avait-elle pas ses mètres particuliers, son rythme oratoire, qui lui tenaient lieu des autres? Ce qu'elle emprunta à la poésie, c'était la vivacité de ses tours, l'éclat de ses métaphores, ses élégances, son langage figuré, enfin tout ce *poeticus decor* qu'à la même époque on exigeait des jeunes gens dans les écoles des rhéteurs romains. C'est le commencement de la prose poétique, genre faux et neutre, qui fleurit surtout dans les littératures épuisées et les sociétés vieillies. Cette prose cadencée et brillantée sert aux sophistes à célébrer la nature et à chanter les louanges des dieux, à composer ce qu'ils appellent des *hymnes,* des *épithalames,* des *descriptions,* c'est-à-dire de véritables morceaux poétiques sur la rose, sur le printemps, sur le rossignol, etc.

C'est ainsi que la sophistique envahit successivement tous les

genres de la littérature et se les appropria. Aucun ne put échapper. Après s'être emparée des plus sérieux, elle ne dédaigna pas les plus futiles. Elle était en effet soumise aux conditions de tous les autres arts, qui ont besoin de se renouveler pour vivre, et elle n'a duré tant de siècles qu'en cherchant sans cesse des élémens nouveaux d'intérêt. On a vu combien l'amour était alors à la mode, et que c'était la passion dont la peinture avait le plus de succès auprès du public. Les sophistes ne négligèrent pas ce moyen de plaire, et ils écrivirent des ouvrages où l'amour tient la première place. C'est alors que furent composés ces recueils de lettres qu'on supposait écrites par de grands personnages de l'antiquité, lettres d'amour surtout entre des poètes ou des philosophes et des femmes du monde ou des courtisanes célèbres. C'était une imitation en prose de ces *héroïdes* ou épîtres amoureuses, inventées par les poètes d'Alexandrie. L'influence des Alexandrins était plus visible encore dans ces récits de légendes mythologiques que les rhéteurs composaient pour exercer leurs élèves et qu'ils appelaient des *préludes* (*progymnasmata*), parce qu'ils servaient à les préparer à des sujets plus difficiles. Nous avons conservé quelques-uns de ces morceaux : ils décrivent les aventures de Penthésilée et d'Achille, d'Atalante et d'Hippomène, de Pyrame et de Thisbé, comme les poètes les avaient racontées, avec les mêmes incidens, et des descriptions de lieux ou des peintures de sentiment tout à fait semblables. Ces histoires, on l'a vu, contiennent le roman en germe; pour qu'il existât réellement, que fallait-il? Laisser là le récit antique et les personnages légendaires, qui commençaient à fatiguer le lecteur, et, tout en conservant le fond de l'intrigue et la même manière de dépeindre l'amour, inventer une fable nouvelle qui, au lieu d'être empruntée à la tradition, sortît tout entière de l'imagination de l'écrivain. Le jour où un sophiste entreprenant osa le faire, le roman grec fut créé.

Nous le tenons donc maintenant tout entier; nous savons d'où viennent les diverses parties qui le composent, nous connaissons ceux qui en furent les véritables auteurs. Il est né de la sophistique, et quand les critiques anciens ne nous le diraient pas, il serait facile de le deviner. On y trouve en abondance ces descriptions pompeuses, ces discours subtils, ces monologues passionnés, ces lettres délicates, cette prose poétique, ces agrémens et ces ornemens qui charmaient les sophistes; on y trouve surtout le dédain profond de la vie réelle qu'ils portaient dans tous leurs ouvrages. M. Villemain fait remarquer, à propos du meilleur peut-être de ces romans, du *Théagène et Chariclée* d'Héliodore, qu'il ne contient que des mœurs fictives et ne représente ni un siècle, ni un peuple. « On ne pourrait

indiquer, ajoute-t-il, d'après l'ouvrage, à quelle époque les personnages sont placés. L'auteur les promène longtemps dans l'Égypte, mais cette Égypte n'est ni l'ancienne Égypte, ni l'Égypte des Perses, ni celle des Ptolémées, ni celle des Romains. Il met sous nos yeux les fêtes et les assemblées politiques d'Athènes, mais il n'emploie que des traits vagues qui ne montrent ni Athènes libre, ni Athènes conquise. Le roi d'Éthiopie, qui figure dans son ouvrage, ressemble tout à fait à ces rois de Perse ou d'Arménie dont Mlle de Scudéry faisait grand usage et qui n'étaient d'aucun temps et d'aucun pays. » Ce défaut que M. Villemain signale dans le roman d'Héliodore se retrouve dans tous les autres sans exception (1).

Voilà précisément ce que nous avons la plus grande peine à comprendre. La peinture exacte des mœurs nous semble être aujourd'hui la qualité maîtresse de ces sortes d'ouvrages. Tout le monde reconnaît que c'est le premier mérite d'un romancier de les reproduire fidèlement; il y en a même qui voudraient qu'on poussât la fidélité jusqu'à la minutie. C'est l'école qui tend à dominer aujourd'hui, celle au moins qui se donne le plus d'importance et ne parle jamais que pour prononcer des oracles ou des anathèmes; elle exige que dans les narrations romanesques on transporte la vie comme elle est, avec ses côtés médiocres et grossiers, et si l'on se permet d'y rien changer ou seulement de choisir, elle déclare qu'on altère la vérité et qu'on manque à la loi même du genre. Il n'est pas mauvais de rappeler à ces critiques nouveaux ce que pensaient leurs devanciers; il convient qu'ils sachent que cette règle n'a pas été toujours imposée avec la même rigueur, et que les premiers qui écrivirent des romans ne la soupçonnaient pas. C'étaient des gens à qui sans doute l'existence avait été plus d'une fois pénible, et qui ne pensaient pas que ce fût la peine, quand ils créaient quelque histoire fictive, d'y représenter fidèlement ces misères dont ils souffraient. Ils voulaient au contraire s'y arracher, et le roman fut créé tout exprès pour offrir quelque satisfaction à ces imaginations chagrines qui cherchaient dans un monde de fantaisie ce qu'elles n'avaient pas trouvé autour d'elles. « La loi du genre » consistait alors, non pas à copier exactement la vie réelle, mais, avec les élémens même de cette vie, à en inventer une autre

(1) Disons, en passant, que, si tel est le caractère du roman grec, il n'est pas possible qu'il soit sorti de la comédie de Ménandre ou même qu'il en ait été contemporain, comme M. Villemain paraît le croire. Cette comédie était une reproduction fidèle des mœurs et des caractères du temps. « O Ménandre, disait un poète, et toi, vie humaine, lequel des deux a imité l'autre? » Il est clair, dit M. Rohde, que, si le roman n'était que la continuation de ce théâtre, ou s'il venait de la même source, il en aurait conservé la principale qualité. Le peu de souci qu'il a de la vérité et de la vie indique qu'il est né dans d'autres conditions et à une autre époque.

dont le premier mérite devait être de ne pas ressembler à celle de tous les jours. Voilà de quel besoin le roman est sorti.

Peut-être dira-t-on que les romans de cette sorte peuvent plaire aux contemporains qui les ont faits pour eux, mais qu'une fois que la génération qui les a créés est éteinte, ils n'ont plus rien à apprendre à la postérité. Une histoire qui reproduit les mœurs exactes d'une époque a toujours son prix pour les curieux; mais à quoi peuvent servir ces caprices qui ne répondent à rien de réel, et qui n'ont eu jamais d'autre utilité que de soulager pendant une heure ou deux quelques esprits mécontens? — Je pense qu'ils peuvent être encore utiles; il ne me semble pas, quoi qu'on dise, que même quand ces romans sont démodés et vieillis, ils soient tout à fait à négliger, et voici, je crois, le profit qu'on en peut tirer.

Tous les siècles ont deux vies : l'une active, animée, extérieure, pleine d'agitation et de bruit : c'est celle que l'histoire conserve et rapporte; l'autre, plus intérieure, plus cachée, et qui se dérobe à tout regard, c'est celle de l'imagination, celle du rêve et du désir. Elle n'est étrangère à personne. Quoique les âmes solitaires et recueillies la connaissent mieux, ceux même qui sont jetés au milieu de la fiévreuse activité des affaires aiment à s'y retirer quelquefois comme en un asile. C'est un monde d'espérance et d'illusion que chacun imagine pour soi et qu'on fréquente avec bonheur dans tous les états de la vie, dans toutes les dispositions de l'âme. Nous en sommes les maîtres et nous le formons à notre gré; et comme nous répugnons à y introduire des indiscrets et que nous avons rarement des amis assez intimes pour oser le leur découvrir, il périt et disparaît avec nous sans laisser de trace. — Aussi je ne puis m'empêcher d'être fort incrédule quand j'entends, sur une tombe, apprécier le bonheur ou le malheur d'une vie qui vient de s'éteindre. Qui la peut entièrement connaître, je vous le demande? Qui m'affirmera que ce pauvre n'avait pas en lui-même des rêves de fortune qui le consolaient? que son imagination ne vivait pas une grande partie de la journée dans un monde de richesse et de splendeur? « Si un artisan, dit Pascal, était sûr de rêver toutes les nuits, douze heures durant, qu'il est roi, je crois qu'il serait aussi heureux qu'un roi qui rêverait toutes les nuits, douze heures durant, qu'il est artisan. »

Ainsi l'histoire ne conserve qu'une partie de la vie d'un siècle; l'autre s'efface avec lui. Cependant, s'il est téméraire d'espérer la reconstruire en entier, il est possible d'en deviner quelque chose, et on peut lever un coin du voile. Tout le monde n'a pas la faculté d'inventer; même ce bonheur d'imagination, cette vie idéale, coûteraient trop à créer pour le vulgaire. Il les accepte tout faits, les

modifiant à son usage, mais sans en altérer le fond. Il y a dans chaque siècle un type de bonheur accepté, reconnu, auquel chacun conforme ses rêves; il y a une mode, non-seulement pour les opinions et pour les actes, mais même pour les aspirations et pour les désirs.

Ce type, où pouvons-nous le retrouver? Un peu partout sans doute, et il est épars dans tous les souvenirs qu'un siècle laisse de lui-même. Mais nulle part on ne le saisit mieux que dans les romans. Les romans fournissent aux jeunes imaginations les traits principaux dont elles composent cette autre vie si complaisamment rêvée; l'âme s'en nourrit et se fait un monde à leur image. Aussi, même après qu'ils ont vieilli et qu'ils sont devenus une curiosité littéraire, ils sont utiles encore à nous remettre devant les yeux ce monde dont ils sont les modèles. Je pardonne même aux plus mauvais, car ils nous font entrer plus avant que l'histoire dans l'existence intime d'une époque. Avec eux surtout nous retrouvons quelque trace de cette vie d'imagination qui console des tristesses de la vie réelle.

Qui relit l'*Astrée* aujourd'hui? Et pourtant toute une génération a vécu, a aimé avec ce livre. Je ne parle pas seulement de ceux qui en perdirent la tête et se firent véritablement bergers, Des Iveteaux, par exemple, qui gardait quelques moutons enrubannés dans un jardin de Paris, ou ces vingt-quatre princes d'Allemagne qui abandonnèrent leurs châteaux pour vivre dans un bois. Mais soyons persuadés que tout le monde alors, même les plus sages, se faisaient à l'heure du rêve quelque Lignon de fantaisie. Toute femme jeune et aimante imaginait quelque Céladon ou quelque Sylvandre pour habiter avec lui, *sous les arbres feuillus* du Forez. On y rêvait en province, et La Fontaine, en songeant à ces bergères, *dont il est idolâtre*, s'égarait dans les bois de Château-Thierry confiés à sa garde. On y rêvait à la cour, et nous voyons la grande Mademoiselle qui, au milieu des pompes du Louvre, regrette le sort de Sylvie et la cabane d'Astrée, — charmant pays, créé par le génie aimable de d'Urfé, et que, dans leurs rêves de jeunesse et d'amour, ont fréquenté les plus gracieuses imaginations du XVIIe siècle!

Voilà comment les ouvrages de ce genre, même ceux qui ne se piquent pas de peindre les mœurs réelles et la vie d'une époque, nous font entrer en communication plus directe avec elle. Ce qui est vrai de d'Urfé et de Mlle de Scudéry l'est aussi des romans grecs qui leur ont servi de modèle. M. Rohde n'a donc pas eu tort de s'occuper d'eux, malgré leur mauvais renom, et il a fait, en les étudiant avec soin, un livre aussi utile que curieux.

GASTON BOISSIER.

RÉCITS

DE

L'HISTOIRE DE PRUSSE

I.

LA CONQUÊTE DE LA PRUSSE PAR LES CHEVALIERS TEUTONIQUES.

I. *Scriptores rerum prussicarum*, 5 vol., 1861-74. — II. Perlbach, *Preussische Regesten bis zum Ausgange des dreizehnten Jahrhunderts*, 2 vol., 1875-76. — III. A.-L. Ewald, *die Eroberung Preussens durch die Deutschen*, 2 vol., 1872-1875. — IV. G. Freytag, *Vom Mittelalter zur Neuzeit*, 5ᵉ édit., 1867. — V. H. de Treitschke, *das Ordensland Preussen*, 1871. — VI. L. de Winter, *Festrede am Tage der westpreussischen Säcularfeier*, 1872. — VII. Tœppen, *Historisch-comparative Geographie von Preussen*, 1858. — VIII. Lotar Weber, *Preussen vor 500 Jahren*, 1878.

Jacques de Vitry rapporte « qu'un honnête et religieux Allemand, inspiré par la Providence, fit bâtir à Jérusalem, où il habitait avec sa femme, un hôpital pour ses compatriotes. » C'était vers l'année 1128. Si l'honnête et religieux Allemand avait rêvé l'avenir, comme firent Jacob le patriarche et tant d'autres personnages historiques ou légendaires, un étonnant spectacle se fût déroulé devant lui. Il aurait vu les infirmiers de son hôpital, non contens du soin des malades, s'armer et devenir l'ordre militaire des teutoniques; l'ordre nouveau grandir auprès de ses aînés les templiers et les hospitaliers, et s'avancer à ce point dans la faveur du pape, de l'empereur et des rois qu'il ajoute les privilèges aux privilèges, les domaines aux domaines et que son château de Montfort se dresse parmi les plus superbes de la Palestine. Tout à coup un change-

ment de décor lui eût montré les teutoniques portant leurs manteaux blancs à croix noire des bords du Jourdain à ceux de la Vistule, combattant, au lieu du cavalier sarrasin vêtu de laine blanche, le Prussien couvert de peaux de bêtes; détruisant un peuple pour en créer un autre, bâtissant des villes, donnant des lois, gouvernant mieux qu'aucun prince au monde et prospérant jusqu'au jour où, affaiblis par la richesse et comme énervés par la fortune, ils sont attaqués à la fois par leurs sujets et par leurs ennemis. Alors le fondateur de l'hôpital de Jérusalem aurait vu leur effroyable chute; précipités du faîte de la puissance, ils deviennent les vassaux de la Pologne. En vain ils multiplient les efforts pour se relever; ils sont condamnés à périr quand la réforme s'attaque à la vieille foi du moyen âge et proscrit le culte de la Vierge dont ils ont été les serviteurs armés. Le grand-maître lui-même se fait le sectateur de Luther et transforme en duché pour lui et ses descendans la terre conquise sur les Prussiens en l'honneur de Dieu et de sa mère; mais, par un singulier retour de fortune, cette usurpation inaugure un avenir plus brillant que le passé, car ce grand maître est un Hohenzollern, dont l'héritage passera bientôt à ses cousins de Brandebourg : ceux-ci transformeront le bonnet ducal de Prusse en couronne royale et y joindront la couronne impériale.

Les rois de Prusse empereurs d'Allemagne n'ont point oublié l'origine lointaine de leur puissance; c'est l'aigle des chevaliers qui est dessinée sur leurs drapeaux, et Guillaume Ier, posant à Marienbourg, en 1872, la première pierre d'un monument à la mémoire de Frédéric II, écoutait avec plaisir un orateur érudit et patriote (1) qui retraçait devant son « très illustre et très puissant empereur, très gracieux roi et sire, » cette merveilleuse destinée commencée à Jérusalem. Il y a deux ans, le prince héritier de Prusse et d'Allemagne inaugurait le monument achevé; on découvrait devant lui la statue de Frédéric et celles des quatre grands maîtres, placées aux côtés du piédestal, comme pour porter le héros de la Prusse. On dit que le fils de l'empereur Guillaume suit avec un pieux intérêt les recherches faites en terre-sainte pour retrouver les souvenirs et les monumens des teutoniques : arrivé au plus haut degré de la fortune, on tourne volontiers les regards vers son berceau, et le berceau de la monarchie prussienne est bien cet hôpital fondé par un inconnu, un *quidam Allemannus,* comme dit Jacques de Vitry.

On va raconter ici une période de cette histoire, l'établissement des teutoniques en Prusse, la grandeur, puis la décadence de l'état fondé par eux. Vieille histoire, dira-t-on, accomplie sur un théâtre obscur; mais il ne faut pas négliger les vieilles histoires : on s'ex-

(1) M. de Winter, maire de Danzig et député au *Reichstag*.

poserait, en dédaignant celle-ci, à ignorer les causes d'événemens très graves et modernes.

I.

Les Prussiens que les chevaliers teutoniques ont détruits au XIIIe et au XIVe siècle étaient un peuple de race lithuanienne mélangé d'élémens finnois; ils habitaient aux bords de la Baltique, entre la Vistule et le Pregel, dépassant un peu ces deux fleuves. Leur pays était situé et fait de telle sorte qu'un peuple pouvait, sans être troublé, y vivre longtemps isolé. A l'ouest, la Vistule, plus large qu'aujourd'hui, inondait son delta de ses eaux et chaque année l'encombrait de glaces, qui, l'été venu, fondaient en une mer de boue. Au nord, la côte est accompagnée, à des distances variables, par les *Nehrungen*, langues de terre étroites et longues, recouvertes de dunes mobiles, et qui s'élèvent presque à pic à des hauteurs de 30 à 60 mètres, entre la pleine mer et des lagunes d'une eau à peu près douce qu'on appelle *Haff*. Ce sont de véritables barrières, et quand de certains points du rivage on regarde vers l'horizon, les vaisseaux qui apparaissent au delà des *Nehrungen* semblent des édifices fantastiques bâtis au sommet d'une colline lointaine. En quelques endroits, la barrière s'abaisse : un canal laisse passage aux navires; mais ces canaux se sont plusieurs fois déplacés : la mer les a bouchés pour se frayer passage autre part. Voilà certes un rivage qui n'invite pas le navigateur. A l'est, la Prusse est plus ouverte; mais la Lithuanie, sa voisine, était habitée par un peuple frère du peuple prussien, professant la même religion que lui et qui l'a soutenu dans sa lutte contre la civilisation occidentale. Au sud, vers la Pologne, le terrain n'est pas si libre d'obstacles qu'on se l'imagine quand on se représente la plaine septentrionale comme absolument uniforme. Une longue chaîne de hauteurs, médiocres il est vrai, qui part du Holstein, parcourt le Mecklembourg, la Poméranie et la Prusse, pour aller gagner l'Oural à travers le *far-east* européen. En approchant de la rive gauche de la Vistule, ces collines s'élèvent, et le voyageur qui de Berlin se rend à Danzig voit, avant d'arriver à cette ville, les dépressions succéder aux saillies, les ruisseaux prendre des airs de torrent, et même par endroits se précipiter en cascades : le *Thurmberg*, qui mesure 330 mètres, a la structure pittoresque d'une grande montagne. Sur la rive droite de la Vistule, les collines, moins hautes, enveloppent par le sud la région prussienne. On y trouve des étangs, petits pour la plupart, mais en si grand nombre qu'il n'est guère de points

d'où l'on n'en puisse découvrir plusieurs à la fois : les eaux courantes y abondent comme les stagnantes, et les bois de pins qui revêtaient jadis les ondulations de ce terrain, aujourd'hui dénudé, barraient la route aux invasions.

L'histoire explique mieux encore que la géographie pourquoi la région prussienne est demeurée si longtemps isolée du monde. Les légions romaines s'étaient arrêtées aux bords de l'Elbe, puis elles avaient reculé jusqu'au Rhin. La Prusse fut plus sérieusement menacée par Charlemagne, car l'empereur chrétien, défenseur et serviteur de l'église apostolique et universelle, avait entrepris la conquête du monde et la conversion de tous les infidèles. L'armée qui, tous les ans, se réunissait autour de lui de tous les points de l'empire, avait sur l'Elbe ses têtes de colonne fixes : c'étaient les Marches, cantons militaires organisés pour l'offensive et la défensive et tournés vers ce monde slave et finnois qui couvrait l'orient de l'Europe; mais Charlemagne mourut sans avoir dépassé l'Elbe, et le flot qui menaçait la Prusse avec tous les pays de l'est s'arrêta. La Germanie était chrétienne, il est vrai; mais elle fut occupée par les luttes intestines qui troublèrent l'empire et le déchirèrent en trois morceaux. Plus tard, les empereurs du saint-empire romain germanique ne daignèrent point poursuivre contre d'obscures peuplades l'œuvre carolingienne, et les Prussiens, séparés de l'Elbe par la largeur du bassin de l'Oder, jouirent du répit qui leur était laissé.

A la fin du IX[e] siècle, ils furent visités par un hardi marin, le Slesvigois Wulfstan. Parti de Hydaby en Slesvig, Wulfstan navigua sept jours et sept nuits avant d'arriver dans la région inconnue. Il raconte qu'il y a vu beaucoup de villes, dans chacune desquelles était un roi : petites villes assurément et petits rois; puis, entremêlant à la façon naïve d'un voyageur primitif les renseignemens les plus divers, il dit qu'on trouve dans le pays beaucoup de miel, qu'on y pêche beaucoup, que le roi et les riches y boivent du lait de jument, les pauvres et les esclaves de l'hydromel, qu'il y a beaucoup de guerres civiles et point de bière. Il a surtout admiré la manière dont on célébrait les funérailles. Quand un homme est mort, on laisse, dit-il, le cadavre dans la maison un mois, quelquefois deux, et même, si le défunt est un roi ou un grand, une demi-année. Les habitans conservent les corps par un procédé qu'ils emploient pour glacer leurs boissons l'été. Cependant la maison mortuaire ne désemplit point, et les parens et amis passent le temps à jouer et à boire, la succession faisant les frais de ces réjouissances. Le jour enfin venu de porter le corps sur le bûcher, on réunit tout ce qui reste de l'avoir du défunt; on en fait trois parts inégales que l'on place, la plus forte à un mille de la ville,

la plus petite tout près, la moyenne entre les deux. A cinq ou six milles à la ronde, on prévient les cavaliers qu'il y aura course funèbre; ils accourent et par trois fois les chevaux sont lancés jusqu'à ce que les trois parts, qui sont les prix, soient gagnées. Voilà ce que Wulfstan a vu dans ce pays, où une bonne partie de l'existence se passait à enterrer les morts.

D'autres voyageurs vont arriver en Prusse, que n'attirera ni la curiosité, ni l'amour du gain. Le christianisme avait fait de grands progrès parmi les Slaves, depuis le jour où deux apôtres venus d'Orient, Méthode et Cyrille, avaient apporté en Moravie la traduction slave de l'Évangile et enseigné à ces païens en langue intelligible la parole de Dieu. A la fin du xe siècle, la Bohême et la Pologne étaient chrétiennes, et l'on pouvait croire que les Polonais transmettraient le christianisme et la civilisation de l'Occident aux Prussiens. S'ils l'avaient fait, l'histoire de l'Europe de l'est aurait peut-être suivi un tout autre cours. Ce fut du moins un Slave, saint Adalbert, qui entreprit la première mission en Prusse.

Adalbert était d'une noble famille tchèque. Neuf années durant il avait étudié à Magdebourg, auprès du docte Otrich, que ses contemporains nommaient le Cicéron de la Saxe. Tout jeune, il fut élevé au siège épiscopal de Prague, siège nouveau, puisqu'Adalbert est le second évêque de la capitale bohémienne. Son troupeau, encore indocile, supporta mal ses rigueurs, et l'évêque, laissant la mitre et la crosse, se rendit à Rome, où il se retira sur l'Aventin dans le monastère des saints Alexis et Boniface. Il y devint l'ami d'un singulier personnage, l'empereur Otton, élève de trois femmes savantes, sa mère, sa grand'mère et sa tante, et de Gerbert, ce disciple des Arabes, qui fut maître en philosophie, en mathématiques, en astronomie et dans toutes les sciences du temps, écrivain, mécanicien, horloger, si savant naturaliste qu'il passa pour sorcier, et qu'on le croyait capable d'entrer dans une maison autrement que par la porte ou par les fenêtres, politique délié, au point de mener plusieurs trahisons à la fois, servile par ambition, à la fin, pape, tout enorgueilli de la grandeur du pontificat romain, et rêvant avec l'empereur je ne sais quelle reconstitution de l'ancien empire; car Otton appelle Rome « la tête du monde » et la « ville d'or; » il se dit l'empereur auguste des Romains, porte le titre de consul, et adresse ses édits au sénat et au peuple de Rome. A ceux qu'il investit d'un office, il met dans la main le code de Justinien en leur disant : « Juge selon ce livre Rome et l'univers, et prends garde de violer jamais la loi de Justinien, mon très saint prédécesseur. » Fervent chrétien d'ailleurs, cet empereur du monde a des velléités de renoncer au monde. Il quitte parfois le *palatium romanum* pour aller vivre dans une cellule à Subiaco, ou dans une caverne comme un ermite. Il visite, pieds

nus, le tombeau des martyrs. Il eût mieux fait de servir le Christ, les armes à la main, à la frontière d'Allemagne, où les Danois un moment convertis retournent au paganisme sous le fils de Harald à la dent bleue, pendant que les margraves de l'Elbe, ces sentinelles carolingiennes oubliées par le successeur de Justinien, se défendent à grand'peine contre les Wendes.

Adalbert fut-il pénétré par l'esprit de ce monde caduc, qui semble avoir épuisé la vie et où l'imagination pédantesque des hommes erre dans les ruines du passé, comme s'ils n'attendaient plus rien de l'avenir? Peut-être crut-il que la fin du monde était prochaine, et il résolut d'aller demander aux Prussiens, dont il avait ouï parler en Bohême, le martyre, c'est-à-dire le salut éternel. C'était en l'année 997. Adalbert passa par l'Allemagne et par la Pologne. Il demanda au duc polonais une escorte de quelques hommes et une barque, puis descendit la Vistule jusqu'à la mer, suivit le rivage dans la direction de l'est, et, après quelques jours de navigation, aborda sur la côte orientale de la Prusse. Le prêtre Benoît et le moine Gaudentius, qui étaient avec lui, ont inspiré deux des récits de la « Passion de saint Adalbert, » où l'on retrouve le sentiment d'horreur que le souvenir de la terre prussienne a laissé dans leur esprit. A peine la barque eut-elle touché le rivage que les matelots, déposant à la hâte leurs passagers, s'éloignent à force de rames, dans la nuit qui les protège, de cette Prusse « à qui Dieu est inconnu. » Les missionnaires, effrayés eux-mêmes, restent là quelques jours, sans aller vers les païens, et ce sont les païens qui viennent trouver les apôtres, quand le bruit s'est répandu que des hommes étranges sont « arrivés d'un autre monde. » Une troupe survient « grinçant je ne sais quoi de barbare. » Adalbert était assis, lisant le livre des psaumes; le plus méchant de ces méchans lève en grondant « son bras noueux, » et frappe l'évêque de sa rame. Le livre échappe des mains d'Adalbert, qui tombe en murmurant : « Béni soit le Seigneur dans sa miséricorde. Si je ne reçois rien de plus en l'honneur de mon Dieu crucifié, du moins j'aurai reçu ce coup précieux! » Le coup n'était pas mortel, et les barbares n'avaient voulu qu'effrayer les étrangers : « Partez, leur dirent-ils, ou vous mourrez. »

Les trois compagnons partirent, mais pour se rendre en un lieu où se tenait un marché. Il y avait foule; dès qu'il apparaît, « l'homme du ciel est environné par un flot de têtes de chiens, qui ouvrent une gueule terrible et lui demandent d'où il vient, ce qu'il est, ce qu'il cherche, pourquoi il est venu sans être appelé. Ces loups ont soif de sang et menacent de mort celui qui leur apporte la vie : n'attendant point qu'il parle, ils grimacent et se moquent. C'est le mieux qu'ils sachent faire. Parle, crient-ils enfin, en secouant la tête! » L'évêque dit en peu de mots ce que disent tou-

jours en pareilles conjonctures les apôtres : il est venu arracher ses frères des mains du diable et des gorges de l'enfer, leur révéler le vrai Dieu, et les purifier dans le bain du salut. Les Prussiens rient des paroles célestes, frappent la terre de leurs bâtons et emplissent l'air de leurs hurlemens, mais ne touchent point aux étrangers, auxquels ils commandent de s'éloigner. L'athlète du Christ se lamentait de ne pas mourir; pourtant sa chair était troublée à l'idée de la mort. Un jour qu'il marchait le long du rivage, une énorme vague se soulève, comme portée par un monstre marin, et se brise avec fracas à ses pieds : l'évêque « pâlit atrocement comme une femme craintive. » La nuit venue, Gaudentius rêva qu'il voulait, après avoir entendu la messe dite par Adalbert, s'approcher du calice pour y tremper ses lèvres, mais que le gardien de l'autel accourait et lui disait : « Ce n'est point à ta bouche qu'il appartient de boire au calice de vie; il est réservé à l'évêque. » Quand le moine lui raconta son rêve, Adalbert comprit qu'il s'agissait du calice du martyre, et ce « fils de la femme, » tremblant à la pensée de la passion prochaine : « Mon frère, dit-il, veuille Dieu que ce songe n'annonce que des choses heureuses! »

Le calice descendit enfin des cieux. Gaudentius avait célébré la messe, et les trois compagnons, après avoir fait un repas, s'étaient endormis sur le gazon. Une troupe de Prussiens, conduite par un homme à qui les Polonais avaient tué son frère, les surprit dans leur sommeil. « Le réveil ne fut point agréable. » Adalbert, « dont la chair qui va mourir change de couleur, » est entraîné; en voyant le bourreau prêt à le frapper, il ne dit qu'un seul mot, à voix basse, celui du Christ au jardin des Oliviers : « Mon père que voulez-vous de moi? » Ses compagnons, épargnés par les barbares, racontèrent qu'au moment où il tomba, frappé de sept coups de lance, les liens qui retenaient ses mains se rompirent d'eux-mêmes et que les bras du martyr s'étendirent en croix. Ce fut le premier miracle de saint Adalbert.

L'histoire de ce martyr ne nous apprend rien sur les Prussiens, et il faudrait d'autres témoignages que ceux de Gaudentius et de Benoît pour prouver qu'il y avait en ce peuple une exceptionnelle férocité. On ferait une belle histoire des missions au moyen âge (1) en s'imposant comme une règle de ne point prendre parti pour les martyrs, et de rechercher ce qui pouvait se passer dans l'âme des païens à l'arrivée des missionnaires. Toutes sortes de raisons expliquent la propagation de la religion chrétienne dans l'empire romain, et l'on comprend bien aussi que les peuples barbares qui l'ont envahi aient adopté la foi des populations au milieu desquelles ils vivaient. En-

(1) M. Mignet en a écrit un chapitre qui peut servir de modèle : *la Germanie au VIIIe et au IXe siècle*, dans ses *Notices et Mémoires historiques*, au t. II.

core faut-il remarquer que les seuls Francs l'ont acceptée tout entière, au lieu que les autres ont rejeté le mystère de la Trinité, comme impie et contraire au dogme de l'unité divine. Rien ne les a pu déterminer à courber la tête devant l'église romaine : Théodoric savait qu'en continuant à nier l'égalité du père et du fils il mettait son empire en péril, et il a persisté ; à la veille d'être attaqué par Clovis, le roi burgonde Gondebaud, à qui ses évêques ont mis pour ainsi dire le marché en main, se résigne avec une profonde tristesse à courir un danger dont il mesure toute la grandeur, plutôt que de croire, comme il dit, à trois dieux. Cependant ces rois étaient entourés de catholiques : Cassiodore était auprès de Théodoric, Avitus auprès de Gondebaud ; ils parlaient ou, tout au moins, entendaient la langue de l'église. Combien plus longue n'a pas dû être la résistance des barbares demeurés en terre barbare, à qui des inconnus venaient prêcher le catholicisme ! Représentez-vous ces hommes demeurés fidèles au culte de la nature, adorant les forces mystérieuses, le tonnerre qui les épouvante, l'eau bienfaisante qui coule des fontaines, la terre nourricière, le chêne, qui chaque année reverdit, et qui, étant séculaire, passe pour immortel. Des missionnaires arrivent : ils profanent les bois sacrés dont les barbares révèrent l'ombre et le silence ; ils mettent le bât sur le cheval blanc, qui rend des oracles dans le temple de Swantvit, Dieu de la sainte lumière, et la cognée au pied du chêne dont les branches, agitées par le vent, révèlent aux hommes la volonté du ciel. Ils déclarent que ce culte vénérable, qui a été celui de nos ancêtres aryens, est œuvre d'enfer et de damnation, et, en échange, ils apportent les mystères d'un Dieu sorti d'une vierge, d'un éternel qui naît, d'un immortel qui meurt, d'un fils aussi vieux que son père, d'un crime avec lequel on naît et que lave l'eau du baptême. Entrez dans l'intelligence de ces barbares : comprendrez-vous ?

Souvent les missionnaires ne savent pas même la langue de ceux auxquels ils s'adressent. Ils parlent par signes, par mise en scène, par la croix qu'on porte devant eux ou par des représentations figurées des mystères. Cet enseignement par l'aspect n'était pas plus intelligible. Les missionnaires qui savent se faire comprendre trouvent-ils toujours les paroles qu'il faut dire ? Sans doute, quand ils sont intelligens et dirigés par l'admirable pape Grégoire VI, qui, dans ses curieuses instructions aux prêcheurs des Anglo-Saxons, enseigne l'art de ménager la transition entre les coutumes anciennes et la foi nouvelle ; mais on ne rencontrait point chez tous les apôtres la modération ni la flexible intelligence qu'il fallait pour une si délicate besogne. Adalbert, par exemple, dit aux Prussiens qu'il vient pour les arracher des gorges de l'Arverne, mais les Prus-

siens ne se savaient pas menacés de périr dans ces gorges. Ce discours rappelle celui que Clotilde, au dire de Grégoire de Tours, tint à Clovis quand elle le catéchisa; elle lui reprocha de vénérer des idoles, et les Francs n'en avaient pas; d'adorer Jupiter, ce *stuprator virorum*, cet adultère, cet inceste qui a épousé sa sœur, puisque Junon dit (dans Virgile) qu'elle est « et la sœur et l'épouse du maître des dieux; » c'était la première fois sans doute que Clovis entendait parler de Jupiter. Aussi, ne comprenant pas, il se contente de répondre à Clotide ces mots : « Ton Dieu n'est pas de la famille des Ases; par conséquent il n'est pas Dieu, » et c'est le tour de Clotilde de ne plus comprendre. La conversation rapportée par l'évêque de Tours n'a sans doute jamais été tenue; mais je crois voir dans les paroles que l'historien prête à Clotilde une sorte de texte consacré, à l'usage des missionnaires, qui a servi jadis à la conversion des païens classiques et qu'on emploie à la conversion des païens germaniques. Les vieilles phrases vivent longtemps, si tant est qu'elles meurent jamais, et bien des exemples montreraient, si on les voulait réunir, que non-seulement la langue, mais aussi le langage des missionnaires n'était pas intelligible à ceux qui l'entendaient.

C'est pourquoi la plupart des missions n'auraient pas réussi sans la politique et la force. « Je ne puis rien, dit Boniface, l'apôtre de la Germanie, sans le patronage du duc des Francs et la crainte qu'il inspire. » Il a fallu trente-quatre années de guerre, des exécutions et des transportations en masse pour convertir les Saxons, puis, la conquête achevée, le capitulaire de Saxe, où la peine de mort revient à chaque article, et le dur gouvernement des évêques et des comtes. Les païens apprennent donc de bonne heure qu'en défendant leurs dieux ils défendent leur liberté, et qu'en devenant chrétien on devient sujet. Ils savent, à la venue du missionnaire, que le prince n'est pas loin et qu'il apporte la servitude. Adalbert dit aux Prussiens qu'il est envoyé par le duc de Pologne; mais les Prussiens ne redoutaient rien tant que le joug du duc de Pologne. Ils étaient en guerre avec lui sur la frontière, et même le meurtre de l'évêque fut une vengeance privée, son bourreau ayant eu un frère tué par des Polonais. Les barbares auraient voulu épargner les chrétiens pour ne point encourir de représailles : à deux reprises, ils commandent à ces inconnus « venus d'un autre monde » d'y retourner. Ils les tenaient pour des êtres malfaisans, et l'hagiographe leur prête ces paroles remarquables : « A cause de ces hommes, notre terre ne donnera plus de moissons, nos arbres ne porteront plus de fruits; il ne naîtra plus d'animaux, et ceux qui seront nés mourront. » Les Prussiens se trompaient, car leur terre donnera encore des moissons et de plus belles; mais un jour viendra

où il n'y aura plus de Prussiens pour les récolter. Tout ce peuple périra, martyr de la civilisation chrétienne, ne laissant qu'un nom, qui sera pris par ses vainqueurs. Il avait raison de dire au précurseur des chevaliers teutoniques : « Va-t'en. »

II.

Adalbert était mort sans avoir gagné l'âme d'un Prussien à la foi chrétienne; mais on sut dans l'Europe entière qu'un évêque, un ami de l'empereur, avait trouvé le martyre parmi des païens jusque-là inconnus, et le nom des Prussiens sortit de l'obscurité. Dès lors la guerre est perpétuelle contre la Prusse, que les Danois attaquent par le nord et les Polonais par le sud. Ni les uns ni les autres n'eurent de succès durables, et les crises d'anarchie qui se répètent périodiquement en Pologne surviennent toujours à point pour sauver les Prussiens. Ceux-ci, le plus souvent, se contentaient de faire des guerres défensives, se tenant cachés dans les bois, jusqu'à la retraite de leurs ennemis, qu'ils poursuivaient. Le roi Boleslas IV parvint, au milieu du XIIe siècle, à leur imposer un tribut, après une expédition victorieuse; mais ils refusèrent de payer ce qu'ils avaient promis, et lorsque Boleslas envahit encore une fois leur pays, son armée y périt presque entière. Ce fut le dernier grand combat : quand s'ouvrit le XIIIe siècle, la Prusse était toujours indépendante et païenne.

Les Prussiens n'étaient pas des ennemis à dédaigner. Il est vrai qu'ils étaient divisés en onze peuplades, mais la communauté de religion les unissait. Pierre de Dusbourg nous apprend qu'il y avait chez cette nation abominable un lieu appelé Romowe, nom qui vient de Rome, ajoute-t-il avec cette hardiesse fantastique des écrivains du moyen âge à inventer les étymologies. A Romowe habitait un certain personnage, le *Criwe,* qui était le pape des Prussiens. « De même, en effet, que le seigneur pape gouverne l'universelle église des fidèles, de même, sur un ordre, sur un signe du *Criwe* obéissent non-seulement les Prussiens, mais encore les Livoniens et les Lithuaniens. Il n'est pas besoin que le grand prêtre paraisse en personne : son messager, porteur de son bâton ou de quelque signe connu, est vénéré comme lui-même. » Les morts avaient pour lui autant de déférence que les vivans : avant de se rendre dans la vie future, ils passaient par sa maison; aussi les parens des trépassés se succédaient-ils chez le grand prêtre pour lui demander s'il n'avait pas, tel jour, vu passer telle personne : le grand prêtre, sans hésiter, décrivait le personnage, les vêtemens qu'il portait, les chevaux et les serviteurs qu'on avait brûlés avec lui; il montrait même le trou qu'avait fait, en passant, avec sa

lance, ce voyageur pour l'autre monde. Comme les Prussiens étaient très religieux, et n'entreprenaient rien sans consulter leurs dieux, grande était l'autorité de ce chef mystérieux d'un clergé répandu sur tout le territoire. Le *Criwe* vivait et prospérait ainsi au fond de son bois sacré, au temps où le grand pape Innocent III présidait à Latran les évêques et les ambassadeurs des princes de la chrétienté. L'Allemagne, gouvernée par les Hohenstaufen, brillait de tout l'éclat de la civilisation chevaleresque; à Paris, Notre-Dame s'élevait, et saint Louis allait bâtir la Sainte-Chapelle; l'université était fondée : de tous les points de l'Europe une jeunesse avide de connaître se pressait autour de maîtres, qui dissertaient *de omni re scibili et quibusdam aliis*, et les Prussiens ne comprenaient pas qu'on pût sur un morceau de parchemin expliquer sa pensée à un absent; les secrets de l'arithmétique leur étaient si bien inconnus que pour compter ils faisaient des marques sur un morceau de bois ou des nœuds à leur ceinture.

Cependant de tous côtés s'avançait vers eux, lentement, irrésistiblement, la civilisation chrétienne. Les royaumes scandinaves sont chrétiens depuis le XIe siècle. Au XIIe siècle, la collaboration des margraves de Brandebourg, des ducs de Saxe et des rois de Danemark, assure le triomphe du christianisme en Brandebourg, en Mecklembourg et en Poméranie, et cette dernière province confinait à la Prusse, dont elle n'était séparée que par la Vistule. Depuis longtemps, la Pologne, qui enveloppait la Prusse au sud, était chrétienne. Enfin dans la Livonie, Albert de Buxhövden, évêque et soldat, avait conquis sur les païens son évêché de Riga et fondé l'ordre des porte-glaives, qui avait pour insignes l'épée et la croix sur le manteau blanc. Comment la Prusse aurait-elle pu maintenir plus longtemps son indépendance et sa religion? Il n'est point permis à un peuple d'être si différent des peuples qui l'entourent. La civilisation, c'est-à-dire la somme d'idées admise par la majorité des peuples d'une certaine région, à une certaine date, sur les rapports de l'homme avec Dieu et sur la forme du gouvernement et de la société, n'est pas tolérante à l'égard des dissidens, individus ou peuples. Elle tend à effacer sans cesse, au sein de chaque nation, les résistances individuelles, et à rendre les peuples réfractaires semblables aux autres. Son œuvre, rapide aux époques où les idées circulent vite, fut lente au moyen âge, mais ne s'arrêta pas. Elle marchait alors de l'ouest à l'est : partie de France et d'Italie, elle avait gagné l'Allemagne, les pays du nord, la Pologne et les rives lointaines de la Baltique; la Prusse, débordée par elle, demeurait comme une exception, qui devait cesser.

Au début du XIIIe siècle, une nouvelle tentative fut faite pour

convertir les Prussiens. Le moine Christian, sorti du monastère poméranien d'Oliva, avant-poste chrétien jeté à quelques kilomètres de la terre païenne, franchit la Vistule et bâtit sur la rive droite quelques églises. Ce fut assez pour que le pape prît sous la protection des apôtres Pierre et Paul le pays tout entier et instituât Christian évêque de Prusse. Le nouveau diocèse était à conquérir; pour donner des soldats à l'évêque, le pape fit prêcher la croisade contre les Sarrasins du nord. La folie de la croix était alors apaisée, et les chevaliers avaient à plusieurs reprises marqué leurs préférences pour les croisades courtes. Les papes s'accommodaient, non sans regret, aux nécessités du temps, et les indulgences étaient aussi abondantes pour le chevalier bourguignon croisé contre les albigeois, ou pour le chevalier saxon, croisé contre les Prussiens, qu'elles avaient été jadis pour Godefroy de Bouillon ou pour Frédéric Barberousse. « Le chemin n'est ni long ni difficile, disaient les prêcheurs de la croisade albigeoise, et copieuse est la récompense. » Ainsi parlaient les prêcheurs de la croisade prussienne. Plusieurs armées marchèrent contre les Sarrasins du nord; mais elles ne firent que passer, pillant, brûlant, puis livrant aux représailles des Prussiens exaspérés les églises chrétiennes. En 1224, les barbares massacrent les chrétiens, détruisent les églises, passent la Vistule pour aller incendier le monastère d'Oliva, et la Drevenz pour aller ravager la Pologne. Ce pays était alors partagé entre les deux fils du roi Casimir; l'un d'eux, Conrad, avait la Mazovie, et, voisin de la Prusse, il portait tout le poids d'une guerre qui n'avait jamais été si terrible. Ne se fiant plus à des secours irréguliers et dangereux, il se souvint que l'évêque de Livonie, en fondant un ordre chevaleresque, avait mis la croisade en permanence sur le sol païen, et il députa vers le grand maître des teutoniques pour lui demander son aide. Ceci est un très grave événement dans l'histoire de la Pologne, car il appartenait à ce pays de transmettre le christianisme aux peuples de l'Oder et de la Vistule. Pour vivre âge de peuple, dans un cadre naturel, entre les monts bohémiens et la mer, il fallait qu'il ne laissât point se détacher de lui la Silésie ni la Poméranie, et qu'il ne permît point aux Allemands de s'établir en Prusse comme dans une forteresse, au milieu de la région slavo-finnoise; mais la Pologne, à aucun moment de son histoire, n'a fait ce qu'elle devait faire. Elle a eu au moyen âge de la grandeur par momens et par éclairs : jamais elle ne s'est recueillie, soit pour apprendre à se gouverner, soit pour entreprendre une conquête suivie. Sa cavalerie féodale, campée sur ce terrain vague, ouvert à tous les vents, qui s'étend de la Vistule à l'Oder, en sort à tous momens et galope vers l'Elbe ou vers le Dniéper et la Duna. Elle eût mieux

fait de pousser à fond la guerre contre la Prusse, car le jour où Conrad de Mazovie, avouant son impuissance, appela contre les Prussiens les chevaliers teutoniques, il prépara la ruine de la Pologne.

Le grand maître à qui s'adressa Conrad était Hermann de Salza, le plus habile politique du XIIIe siècle, où il a été mêlé aux plus grandes affaires. Dans ce temps de lutte sans merci entre l'empire et la papauté, où les deux chefs de la chrétienté se haïssaient mutuellement, le pape excommuniant l'empereur, l'empereur déposant le pape, l'un et l'autre se couvrant d'injures et se comparant qui à l'Antechrist, qui aux plus vilaines bêtes de l'Apocalypse, Hermann demeura l'ami et même l'homme de confiance de Frédéric et de Grégoire IX. Il n'est pas prudent d'associer un pareil homme à une entreprise politique en lui offrant une part dans les bénéfices : s'il ne cherchait point à grossir cette part, à quoi servirait cette habileté? Conrad de Mazovie et Christian d'Oliva espéraient sans doute que les teutoniques feraient leur besogne moyennant quelque cession de territoire sur laquelle on reviendrait dans la suite, mais ils s'aperçurent qu'ils s'étaient trompés. Conrad offrait à l'ordre le pays de Culm, entre l'Ossa et la Drevenz, toujours disputé entre les Polonais et les Prussiens et qui alors était à conquérir. Hermann accepte, mais il demande à l'empereur de confirmer cette donation et d'y ajouter celle de la Prusse entière. L'empereur, en sa qualité de maître du monde, cède au grand maître et à ses successeurs l'antique droit de l'empire sur les montagnes, la plaine, les fleuves, les bois et la mer *in partibus Prussiæ*. Hermann demande la confirmation pontificale, et le pape, à son tour, lui donne cette terre qui appartenait à Dieu; il fait de nouveau prêcher la croisade contre les infidèles, ordonnant aux chevaliers de combattre de la main droite et de la gauche, munis de l'armure de Dieu, pour arracher la terre des mains des Prussiens, et aux princes de secourir les teutoniques. Après les premières victoires, il déclarera de nouveau la Prusse propriété de saint Pierre; il la cédera aux teutoniques « de façon qu'ils la possèdent librement et en toute propriété, » et menacera quiconque les voudrait troubler dans cette possession « de la colère du Tout-Puissant et des bienheureux Pierre et Paul, ses apôtres. »

Quand tout fut en règle, en 1230, la guerre commença. La première fois que les Prussiens aperçurent dans les rangs des Polonais ces cavaliers vêtus du long manteau blanc sur lequel se détachait la croix noire, ils demandèrent à un de leurs prisonniers qui étaient ces hommes et d'où ils venaient. Le prisonnier, rapporte Pierre de Dusbourg, répondit : « Ce sont de pieux et preux chevaliers envoyés d'Allemagne par le seigneur pape pour combattre contre

vous, jusqu'à ce que votre dure tête plie devant la sainte église. » Les Prussiens rirent beaucoup de la prétention du seigneur pape. Les chevaliers n'étaient pas si gais. Le grand maître avait dit à Hermann Balke, en l'envoyant combattre les païens avec le titre de « maître de Prusse : » « Sois fort et robuste ; car c'est toi qui introduiras les fils d'Israël, c'est-à-dire tes frères, dans la terre promise. Dieu t'accompagnera ! » Mais cette terre promise parut triste aux chevaliers, quand ils l'aperçurent pour la première fois d'un château situé sur la rive gauche de la Vistule, non loin de Thorn, et qu'on appelait d'un joli nom, *Vogelsang*, c'est-à-dire le chant des oiseaux. « Peu nombreux en face d'une multitude infinie d'ennemis, ils chantaient le cantique de la tristesse, car ils avaient abandonné la douce terre de la patrie, terre fertile et pacifique, et ils allaient entrer dans une terre d'horreur, dans une vaste solitude emplie seulement par la terrible guerre. »

La terrible guerre dura cinquante-trois ans. On n'entreprendra point ici d'en raconter les détails; ce serait d'ailleurs chose difficile, où les Allemands eux-mêmes n'ont pas encore réussi. La remarquable publication des *Scriptores rerum prussicarum* réunit pourtant tous les témoignages connus sur ce grand événement; malheureusement, le plus complet, le plus commode, le mieux ordonné des écrivains des choses prussiennes, Pierre de Dusbourg, écrit un siècle après les événemens; il fait partie de l'ordre comme prêtre, et non-seulement il est partial en faveur des chevaliers, mais, tout pénétré de l'esprit ecclésiastique, il regarde trop la conquête comme l'œuvre sainte de soldats de Dieu contre des infidèles. Ses légendes sont très belles, et, comme le merveilleux ne risque plus de nous égarer, il faut les lui pardonner; mais il grossit nombre de faits, supprime ceux qui le gênent, exagère à chaque page le nombre des croisés et celui des païens, et, pour toutes ces raisons, trace un tableau inexact de la conquête de la Prusse. D'autre part, il s'impose par ses qualités, par la facilité, l'agrément, je dirais même le charme de sa lecture. C'est pourquoi les historiens allemands, même contemporains, subissent son autorité, et la conquête, comme ils la racontent, semble un grand drame en plusieurs actes, où des forces énormes sont engagées les unes contre les autres dans des combats gigantesques. Ils sèment sur cette histoire la belle et sombre poésie du nord et se complaisent au récit de ces campagnes d'hiver où la glace rompt sous le pas des chevaux des teutoniques; ils y mêlent ce patriotisme mystique qui leur fait tout admirer de l'Allemand, même sa rudesse et sa brutalité, comme s'il était l'instrument de je ne sais quelle puissance surnaturelle, d'une Providence spéciale à l'Allemagne, mais point indifférente à l'univers, qu'elle travaille à transformer par la force allemande.

Il n'y a point de doute que le chevalier et le colon allemands étaient supérieurs à ceux qu'ils ont vaincus ou dépossédés. Quand on compare au pays décrit par Wulfstan le pays administré par l'ordre, on admire, à moins d'avoir l'esprit singulièrement prévenu, l'œuvre extraordinaire accomplie par des Allemands de toutes les parties de l'Allemagne et de toutes les conditions. Il n'en faut pas moins, pour être vrai, dépouiller d'une bonne partie de sa poésie l'histoire de cette pénible conquête, qui a duré plus d'un demi-siècle. Au temps de la plus grande puissance de l'ordre, c'est-à-dire vers l'année 1400, il y avait en Prusse un millier de chevaliers. Le nombre en était incomparablement moins considérable au XIIIe siècle, surtout au début de la conquête, quand l'ordre, faible encore, avait ses membres disséminés en Allemagne, en Italie et en terre-sainte. La *Chronique de l'ordre*, qui semble antérieure à Dusbourg et mieux informée que lui, ne raconte que de petits combats, où les teutoniques, peu nombreux, délaissés par leurs frères des commanderies d'Allemagne et peu sûrs des colons, s'enferment dans des forteresses dont les faibles garnisons maintiennent difficilement leurs communications par la Vistule. Dix ans après que la guerre a commencé, plusieurs villes étant déjà fondées, les chevaliers de Culm envoient trois fois à Reden pour demander à *un* chevalier de les venir assister. Ils députent ensuite vers le grand maître en Allemagne, puis en Bohême et en Autriche, mandant que tout est perdu si on ne les secourt : dix chevaliers arrivent avec trente chevaux, et c'est assez pour qu'il y ait une grande joie à Culm. Quant aux troupes de croisés que les bulles pontificales expédiaient fréquemment en Prusse, elles n'ont jamais été nombreuses, et l'imagination des vieux chroniqueurs s'est laissée aller à des exagérations grotesques. Lorsque Dusbourg raconte que le roi de Bohême Ottokar a pénétré jusqu'au fond du Samland avec une armée de soixante mille hommes, qui n'aurait certainement pu se mouvoir ni se nourrir dans ce pays, il est probable qu'il ajoute deux zéros. Par une conséquence naturelle, on grossit le nombre des ennemis. Une chronique livonienne dit que les Samlandais pouvaient mettre quarante mille hommes sur pied ; mais leur pays, de 1,700 kilomètres carrés, était en grande partie couvert de bois où vivaient le castor, l'ours et l'aurochs, et il n'est pas vraisemblable que le sol, dont l'exploitation était très imparfaite, ait pu nourrir plus de vingt hommes par kilomètre carré ; le Samland aurait donc été peuplé par trente-quatre mille âmes. Ainsi c'est un petit nombre de chevaliers, assistés par de petites troupes de croisés et par les contingens militaires des colons qui ont entrepris la conquête de la Prusse, dont la population n'a guère dû dépasser deux cent mille âmes. La supériorité de l'armement, qui faisait de chaque teuto-

nique comme une forteresse ambulante, la meilleure tactique, l'art de la fortification, les divisions des Prussiens, leur incurie et cette incapacité des tribus barbares à prévoir l'avenir et à y pourvoir expliquent le succès définitif, comme le petit nombre des forces engagées fait comprendre la longueur de la lutte.

La conquête était comme un flot, qui avançait et reculait sans cesse. Une armée de croisés arrivait-elle, l'ordre déployait sa bannière. On se mettait en route prudemment, précédé par des éclaireurs spécialement dressés à cette besogne. Presque toujours, on surprenait l'ennemi. On occupait certains points bien choisis, sur des collines d'où l'on découvrait au loin la campagne. On creusait des fossés, on plantait des palissades et on bâtissait la forteresse. Au pied s'élevait un village, fortifié aussi et dont chaque maison était mise en état de défense : là, on établissait des colons, venus avec les croisés; c'étaient des ouvriers ou des laboureurs qui avaient quitté leur pays natal, pour aller chercher fortune en terre nouvelle, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfans, tous portant la croix comme les chevaliers. Il fallait faire vite, car chaque croisade durait un an à peine. Les croisés partis, la forteresse était exposée aux représailles de l'ennemi; souvent elle était enlevée, brûlée, et le village détruit, puis les Prussiens envahissaient le territoire auparavant conquis, et les chevaliers, enfermés dans les châteaux, attendaient avec anxiété le messager qui annonçait l'arrivée d'un secours. Il fallait s'accoutumer à ce flux et à ce reflux perpétuels. Sur les hauteurs et dans les îles des lacs, on avait préparé des maisons de refuge, où les colons, l'alarme donnée, cherchaient un asile, et ces retraites précipitées étaient si habituelles que des cabaretiers demandaient et obtenaient pour eux *et leurs descendans* le privilège de vendre à boire dans les lieux de refuge.

Les chevaliers firent leur premier et plus solide établissement dans l'angle formé par la Vistule, entre les embouchures de la Drevenz et de l'Ossa, où Thorn et Culm furent bâtis dès l'année 1232. Aujourd'hui encore, les souvenirs et les monumens de la conquête se pressent dans le Culmerland, et l'on ne sait pas assez, même en Allemagne, quelles surprises y attendent le voyageur. Au mois d'octobre 1877, après avoir quitté le chemin de fer à Ledepol, près de la rive gauche de la Vistule, je me dirigeais, le jour déclinant déjà, vers le bac sur lequel on passe le fleuve, en face de Culm. Le ciel était couvert, à l'orient, de nuages gris et noirs croulant les uns sur les autres, pendant qu'au couchant, sur un fond d'or d'une pureté parfaite, se détachait au delà du fleuve la colline abrupte où s'élèvent les clochers de Culm. Sur la rive droite, un chemin escarpé mène à la ville, qui, enveloppée par le fleuve et par un ruisseau, semble une île au milieu de la plaine infinie. Après avoir longé

les vieux murs et passé sous une poterne étroite, épaisse et longue, on va, tout étonné, des vieilles églises, qui ont une haute et fière mine, à un hôtel de ville qu'on dirait apporté, avec son campanile détaché, de quelque cité italienne, puis on entre dans une rue moderne, dont toutes les maisons sont bâties sur un même modèle. Les monumens rappellent ces chevaliers qui ont apporté sur la terre de Prusse des souvenirs du monde entier, et les maisons modernes, bâties au temps de Frédéric sur quelque plan venu de Berlin, et alignées comme un bataillon, représentent, à côté de la grandeur poétique et des élans d'imagination d'un autre âge, la prose et la discipline prussiennes. On trouve ces antithèses dans tout le pays entre Culm et Thorn, que j'ai parcouru par des chemins mal entretenus où les chevaux piaffaient dans la boue liquide, car le gouvernement prussien néglige ses provinces de l'est, ce qui est peut-être une imprudence. Dans la plaine, légèrement ondulée, semée de petits lacs et de blocs erratiques sous lesquels les vieux Prussiens enterraient les cendres de leurs morts, on aperçoit presque toujours, à quelque point de l'horizon vaste et morne, le profil d'un clocher et d'une ruine. C'est, par exemple, Papau où il reste d'énormes murs de pierre, percés d'ogives encadrées de briques; Culmsee, un pauvre village au pied de deux églises colossales à trois nefs, aux voûtes très hautes, et dont le portail est surmonté d'une tour carrée, que flanquent des contre-forts. C'est Thorn, dont le château ruiné, aux assises cyclopéennes, garde la trace de l'incendie qui le détruisit au XVe siècle : l'hôtel de ville est un des plus fiers monumens de l'architecture municipale allemande; trois églises, où la brique a fait des merveilles, offrent à la curiosité du philologue et de l'historien une inscription sur un baptistère, qui n'a point été déchiffrée, et qu'on dit prussienne, une autre en caractères arabes, qui encadre un portail de Saint-Jacques. Ces souvenirs du passé font trouver le présent misérable, car ces monumens gigantesques siéent à ces villages et à ces villes comme ferait à un enfant malingre l'armure d'un chevalier de sept pieds.

Le Culmerland soumis, la conquête suivit la Vistule, dont tout le cours fut bientôt commandé par les forteresses de Thorn, Culm, Marienwerder et Elbing. Dès lors les teutoniques furent en communication par la Baltique avec la mère patrie allemande; mais derrière eux était le duché slave de Poméranie, voisin peu sûr, qui voyait avec inquiétude, et il avait raison, des conquérans allemands s'établir en pays slave. La guerre que le duc Swantepolk fit à l'ordre en 1241 fut le signal d'une première révolte des Prussiens, qui dura onze années et qui fut terrible. Les chevaliers l'emportèrent, et le bruit de ces luttes et de ces victoires attira de nouveaux croisés, parmi lesquels parut, en 1254, le roi de Bo-

hême Ottokar. Pour la première fois, des chrétiens pénètrent alors dans le bois sacré de Romowe; Kœnigsberg est bâti, et son écusson, où figure un chevalier dont le casque est couronné, a gardé comme son nom le souvenir du roi de Bohême. Ottokar conta qu'il avait baptisé tout un peuple et porté jusqu'à la Baltique les limites de son empire ; mais c'était une vanterie, comme les aimaient les Slaves du moyen âge, qui faisaient moins de besogne que de bruit. Les chevaliers au contraire, usant pour le mieux des ressources qui leur arrivaient, reprenaient et poursuivaient sérieusement la conquête. La première révolte à peine apaisée, ils envoyaient des colons fonder Memel, au delà du *Haff* courlandais. Dès l'année 1237, l'ordre des porte-glaives, conquérant de la Livonie, s'était fondu dans celui des teutoniques, qui aspiraient à dominer toute la Baltique orientale et tenaient déjà 100 milles de la côte. Cependant la terre prussienne n'était point soumise, et sept ans après le départ du roi de Bohême, tout se prépare pour un soulèvement nouveau. Des conciliabules se tiennent dans le bois; un grand prêtre paraît, et les chênes se mettent à parler. Des nobles Prussiens, que l'ordre faisait élever dans des monastères, s'enfuient secrètement. Les chevaliers sentent venir l'orage et croient le conjurer par des violences : un des officiers de l'ordre invite des Prussiens qui lui sont suspects, les enivre dans un banquet, puis il sort, ferme la porte derrière lui, et, comme dit Dusbourg, réduit en cendres nobles et château. La révolte éclate pourtant, plus terrible que la première fois : le maître de Livonie est défait par les Lithuaniens; la Courlande s'affranchit; les princes poméraniens, bien que chrétiens, secourent les Prussiens contre les Allemands; les châteaux de l'ordre succombent les uns après les autres et pendant dix ans les revers succèdent aux revers. Enfin affaiblis par l'effort et par des pertes énormes, les révoltés commencent à céder; les chevaliers mettent dix nouvelles années à regagner le terrain perdu, ils affaiblissent l'ennemi par un massacre perpétuel, et le combat cesse quand les Sudaviens, petit peuple vivant au plus épais des bois, au milieu des plus grands étangs de la région, se reconnaissent vaincus et, plutôt que de subir le joug des chevaliers, passent avec leur chef, le terrible Stardo, en Lithuanie. Le dernier coin de terre où a duré la résistance est demeuré comme maudit, et le désert de Johannisburg s'étend où se pressaient jadis les villages des Sudaviens.

L'ordre venait de vivre son âge héroïque. Pendant ces années terribles, les chevaliers sont soutenus par la foi. Dans les châteaux assiégés, où ils tiennent contre toute espérance, mangeant chevaux et harnais, ils adressent d'ardentes prières à la mère de Dieu. Avant de se jeter sur l'ennemi, ils couvrent leurs poitrines et leurs épaules

des cicatrices que fait la discipline. Dusbourg nous a conservé des légendes sur le temps de la grande révolte. A la veille d'une des plus sanglantes batailles livrées par les Prussiens révoltés, la vierge Marie apparut à un chevalier qui s'était fait son serviteur, et lui dit : « Hermann, tu seras bientôt dans la compagnie de mon fils ! » Le lendemain, Hermann, s'élançant au plus épais des rangs ennemis, dit à ses compagnons : « Adieu, frères, nous ne nous reverrons plus ! La mère de Dieu m'appelle dans la paix éternelle ! » Un paysan prussien, qui avait regardé la bataille, raconta qu'il avait vu fuir les chevaliers et leurs corps s'amonceler, et son récit se terminait par ces mots : « Alors je vis des femmes et des anges qui portaient au ciel les âmes des frères; plus brillante que les autres rayonnait l'âme d'Hermann, dans les mains de la sainte Vierge. » Le soir d'une autre bataille, la femme d'un colon, dont le mari n'était point revenu, alla le chercher sur le champ de bataille. Elle le trouva vivant encore, mais ne put le décider à se lever et à partir. « Je viens de voir la sainte Vierge, lui dit-il ; deux femmes l'accompagnaient portant des cierges; elle marchait et encensait les corps des trépassés; arrivée à moi, elle m'a dit : Réjouis-toi ; encore trois jours, et tu t'envoleras dans la vie éternelle ! » Le blessé voulut mourir sur le champ de bataille.

C'était une dure race que celle de ces conquérans. Un chevalier usa sur sa peau ensanglantée plusieurs cottes de mailles, et beaucoup dormaient, ceints de grosses ceintures de fer. Les colons, hommes et femmes, sont trempés comme les chevaliers. C'est une règle que, si les hommes d'une ville ont été tués, les femmes doivent tout de suite épouser les garçons, car il faut que la colonie ne périsse pas. A Culm, deux femmes allant à l'église aperçoivent un bel enfant, vêtu de guenilles, qui jouait aux osselets; toutes les deux le veulent avoir, mais la plus habile le fait enlever, conduire chez elle et vêtir honorablement. Un prêtre fiança ce couple singulier, et le mariage fut célébré dans la suite. L'histoire de ces deux femmes qui se disputent un mari sur le chemin de l'église dans une ville déserte est un des traits les plus frappans de cette histoire où l'on voit la nécessité du « combat pour l'existence » ramener des chrétiens du XIIIe siècle aux conditions de la vie primitive.

Colons et chevaliers ont à la fin du XIIe siècle terre gagnée. Leurs châteaux et leurs villes sont assis solidement sur le sol de la Prusse, et ce qui reste des vaincus ne remuera plus. Les vainqueurs avaient usé d'abord de ménagemens, laissant aux paysans leur liberté et aux nobles leur rang, après qu'ils avaient reçu le baptême. Ils faisaient instruire les enfans dans les monastères; mais ces Prussiens ainsi élevés avaient été les plus dangereux ennemis. Pendant et

après les révoltes, il n'y eut plus de droit pour les vaincus, les Allemands en tuèrent un nombre énorme; ils transportèrent les survivans d'une province dans une autre, et les classèrent, non d'après leur rang héréditaire, mais d'après leur conduite envers l'ordre, brisant à la fois l'attache au sol natal et l'antique constitution du peuple. L'ordre garda quelques égards pour les anciens nobles qui avaient mérité par leur conduite de demeurer libres et honorés; il employa aussi des Prussiens à divers services publics, mais le nombre de ces privilégiés était restreint, et la masse des vaincus tomba dans une condition inférieure, voisine de la servitude. Les conquérans chrétiens ne regardèrent pas même les vaincus comme des frères dont il fallait sauver l'âme, qui valait la leur. Dès les premières années de la guerre, le pape se plaignait qu'ils laissassent les Prussiens persévérer dans le paganisme, et l'ordre a gardé jusqu'au bout cette indifférence. Dusbourg, décrivant les mœurs antiques des Prussiens, raconte que l'hospitalité qu'ils donnent n'est pas complète, si toute la maison, homme et femme, fils et fille, ne s'enivre point avec ses hôtes; que la femme, servante qu'on achète, ne mange point avec son mari et lave chaque jour les pieds des hôtes et des domestiques; que la composition pour un crime commis est admise seulement après que l'homicide ou quelqu'un de ses proches a été tué par les parens de la victime. Ces coutumes du XIII[e] siècle se retrouvent encore au XV[e]. Après que l'ordre eut subi le désastre qui le fit passer à la condition de vassal de la Pologne, le grand maître Paul de Russdorf ouvrit une enquête publique sur les causes de la misère profonde où le pays était tombé. Un moine chartreux écrivit alors une sorte d'exhortation où il reproche à l'ordre les fautes commises et surtout sa conduite « envers le commun peuple, notamment envers les Prussiens, » qu'il appelle « les pauvres Prussiens. » Ceux-ci ont gardé, dit-il, les usages païens, et comment en serait-il autrement? Leurs maîtres disent aux prêtres qui les voudraient convertir : « Laissez les Prussiens demeurer Prussiens. » Ils les empêchent d'aller à l'église, les accablent de corvées, même les saints jours, et ne se soucient que d'en tirer de l'argent et des services. Ils exigent d'eux quantité de sermens, et les induisent à faire quantité de parjures, car ce crime, qui entraîne la damnation éternelle, est purgé par une amende ridicule. Ils tolèrent, les jours de noces prussiennes, des danses diaboliques où des femmes s'habillent en hommes; ils laissent se multiplier l'assassinat, qui est « commun en Prusse, » car le wergeld est si bas qu'il coûte moins cher de tuer un homme que d'acheter un cheval : ces meurtres se commettent le plus souvent dans des orgies où des familles entières s'enivrent et s'entre-tuent.

Ce chartreux, qui était un ami de l'ordre, ne parle pas autrement que ses ennemis. L'évêque de Posen, à la même date, accuse les chevaliers de laisser les deux tiers des Prussiens dans les erreurs du paganisme et d'employer ces barbares à la guerre contre leurs voisins. Les teutoniques en effet se servaient d'eux comme de soldats, et les ont usés par la guerre autant que par la servitude. Le peuple prussien ne manqua point d'ailleurs d'ajouter à ses vices ceux que des vaincus prennent toujours au contact de vainqueurs plus civilisés : travaillé par toutes ces causes de destruction, atteint plus que les Allemands par les guerres qui désolent la Prusse au XV[e] siècle, il s'éteignit peu à peu. Il paraît que jusqu'au XVI[e] siècle le prêtre avait encore besoin dans quelques villages d'interprètes qui expliquassent ses sermons, et que même il se tenait en Prusse des assemblées nocturnes où des prêtres païens sacrifiaient le bouc aux divinités anciennes; mais au XVI[e] siècle la langue prussienne disparaît, ce qui en reste est, comme les débris des anciennes langues helléniques ou italiennes, matière à recherches pour les philologues. Un peuple avait été supprimé pour faire place à une colonie allemande.

Tous les individus assurément n'ont pas péri; il en est qui, après avoir désappris leur langue et leur origine, ont été sauvés en se confondant parmi les Allemands. C'est pourquoi M. de Treitschke, qui a écrit sur l'histoire de l'ordre teutonique une de ces brillantes études où il donne cours à son imagination et à son patriotisme, préfère la destinée des peuples prussiens à celle des Esthes et des Lettons, que les chevaliers ont laissés vivre, mais dans la servitude et l'ignorance. Insensible à la destinée des faibles, il se complaît au récit de cette guerre inexpiable où paraît, comme il dit, « toute la dureté de notre caractère national, » où le conquérant combat le païen « avec le triple orgueil du chevalier, du chrétien et de l'Allemand. » On reconnaît ici la doctrine qui refuse à l'homme la qualité d'une créature privilégiée et le soumet aux lois générales de la nature où le fort vit de la mort du faible. Cette doctrine explique à merveille nombre de faits historiques, et par exemple la conquête de la Prusse par les Allemands.

La race germanique ne se contient pas dans les limites de la Germanie; de toutes les façons et dans tous les temps, elle se répand au dehors, soit que des individus aillent chercher fortune par le travail, soit que des masses armées et méthodiquement conduites s'implantent par la violence sur le domaine d'autrui. L'émigration dans l'empire, aux temps romains; au IV[e] siècle, l'invasion; au XIII[e], la conquête de l'est par terre et par mer, de l'Elbe à la Duna et de la Baltique aux monts de Bohême; de nos jours, l'émigration en France, en Russie, en Amérique, sont autant d'effets d'une même

cause. Les circonstances historiques les revêtent de formes et de couleurs différentes; elles donnent aux chevaliers du XIIIe siècle le manteau blanc et la croix noire, la croix encore aux marchands hanséatiques qui peuplent les villes de la Scandinavie, sillonnent la Baltique orientale et convoient leurs marchandises jusqu'à Novgorod, la croix toujours aux paysans et aux bourgeois qui, de tous les pays d'Allemagne, affluent vers la Prusse. L'observateur superficiel n'aperçoit point de ressemblance entre ces hommes d'autrefois, que l'éloignement grandit, et l'émigrant prosaïque qui, sans croix ni bannière, en casquette et en redingote, s'embarque sur les bateaux transatlantiques de Brême et Hambourg. Pourtant les colons du moyen âge allaient conquérir au delà de la Vistule ce que leurs descendans cherchent en Amérique : le moyen de vivre. Ils ont livré contre les Prussiens le combat pour l'existence et l'ont gagné.

M. de Treitschke a donc raison d'invoquer, en racontant l'extermination des Prussiens, la doctrine dont on vient de parler. Il n'était pas obligé de faire montre de sensibilité à propos de ce vieux peuple disparu, et il pouvait montrer par des exemples du même temps que la dureté n'était point au moyen âge particulière aux Allemands; mais pourquoi s'en va-t-il louer la barbarie de la conquête et en tirer vanité? Il a voulu sans doute payer tribut à la mode du jour; car, pour bien penser aujourd'hui sur les choses humaines, il faut estimer que le sentiment d'humanité est banal et ridicule. Le plus fort est-il en contact avec le plus faible, on l'avertit que la disparition de celui-ci est nécessaire, et on lui prouve, par des statistiques bien faites, que les races inférieures subissant, quand elles cohabitent avec une race supérieure, une déperdition de tant d'hommes par année et par kilomètre carré, le terrain sera libre après un temps déterminé. Il ne faut point parler de devoirs envers les vaincus; on passerait pour ne pas savoir son Darwin, et voilà comment M. de Treitschke, qui est un honnête homme probablement très pacifique, bon professeur et père de famille, emprunte, pour paraître au courant de la science, des airs d'anthropophage à son voisin le naturaliste. C'est faire une sotte ostentation d'insensibilité que de raconter, sans s'émouvoir, l'histoire de l'extermination d'un peuple et d'y applaudir. Le pontife qui, de Rome, commandait qu'on prît soin de l'âme des vaincus parlait au nom de l'humanité aux teutoniques occupés à montrer « la dureté de leur caractère national, » et l'historien, en reconnaissant que l'état fondé par les chevaliers est sans comparaison supérieur à la collection de misérables peuplades exterminées par eux, a le droit de s'apitoyer comme le chartreux du XVe siècle sur le sort des « pauvres Prussiens. »

ERNEST LAVISSE.

LA
MARINE DE L'AVENIR
ET
LA MARINE DES ANCIENS

IV. (1)

L'EXPÉDITION DE SICILE.

I.

La paix avait été conclue entre Athènes et Sparte l'an 422 avant notre ère; mais, dès l'année suivante, des contestations très vives mirent de nouveau en présence les deux républiques réconciliées. Il existait alors dans Athènes trois partis : le parti des riches, le parti des pauvres et le parti d'Alcibiade. Ce dernier parti se rencontre partout à certaines époques; il est un symptôme. On l'a vu agiter Rome, troubler Gênes et Venise; peut-être, en cherchant bien, arriverait-on à constater son existence jusque dans les cités du nouveau monde. Le fils de Clinias venait d'atteindre l'âge de trente ans. Il suivait depuis longtemps les leçons de Socrate; rien ne prouve qu'il en eût beaucoup profité. Parodier en chambre les mystères et les cérémonies du culte, courir la nuit les rues et les carrefours pour mutiler d'inoffensifs hermès, ce sont jeux que, sans aucun doute, Socrate eût sévèrement interdits à ses disciples, profana-

(1) Voyez la *Revue* du 1er août, du 15 décembre 1878, et du 1er février 1879.

tions qu'il n'eût pas hésité à déclarer indignes d'un bon citoyen. Au dire de Colbert, « le devoir envers Dieu se peut accommoder fort bien avec les divertissemens d'un honnête homme en sa jeunesse; » comment, à plus forte raison, ne s'accommoderait-il pas avec les recherches d'un esprit sérieusement philosophique? Afficher le mépris des dieux de la patrie nous a toujours paru un acte de patriotisme très douteux.

Neveu de Périclès, Alcibiade mettait un singulier orgueil à remplir la cité du bruit de ses débauches, de ses folles dépenses et de son impiété. Admirablement doué pour séduire sa patrie et surtout pour la perdre, l'élève de Socrate posséda le grand art de voiler l'incroyable légèreté de ses plans sous l'apparence de vues vastes et profondes. « Il voulait, disait-il, soumettre la Sicile, subjuguer, après la Sicile, l'Italie, passer de l'Italie en Afrique pour y réduire Carthage, prendre à la solde d'Athènes les mercenaires dont se composait en majeure partie l'armée punique, construire de nouvelles galères avec les bois que fourniraient en abondance les forêts de la péninsule tyrrhénienne, rassembler alors tous les peuples avec lesquels Athènes avait quelque communauté de race et d'origine, transporter ces colons des côtes de la grande Grèce, des côtes de l'Ionie sur les rivages du Péloponèse, écraser ainsi, par terre et par mer, la puissance de Corinthe, la puissance d'Argos, la puissance de Sparte, de façon qu'il n'y eût plus désormais qu'un état grec et que cet état, dont Athènes resterait le centre, régnât, sans contestation possible, des bords de la Carie aux colonnes d'Hercule. » Xerxès ne rêva jamais rien de plus gigantesque, et Xerxès avait derrière lui l'Asie.

Ce grand projet, fruit d'une imagination déréglée, mit sept ans à mûrir. Nicias le combattit à outrance. De sa résistance opiniâtre, cet esprit prudent, ce général consommé ne retira que le périlleux honneur d'être associé, pour le commandement de l'expédition, au fils de Xénophane, Lamachos, et au fils de Clinias, Alcibiade. Le but avoué de l'entreprise était de secourir Égeste, ville située sur la face nord-ouest de la Sicile, contre une autre ville, Sélinonte, qui occupait à peu près, sur la côte du sud-ouest, l'emplacement que couvre aujourd'hui de ses vieilles maisons espagnoles la cité de Sciacca; en fait, il s'agissait bien moins de régler une querelle intestine, qui avait pour Athènes un médiocre intérêt, que de faire, pendant qu'il en était temps encore, échec à Syracuse. Colonie corinthienne, Syracuse prenait peu à peu, dans le bassin occidental de la Méditerranée, l'importance de Tyr, et l'on pouvait craindre qu'elle ne s'acheminât insensiblement vers la domination de la Sicile tout entière.

En l'année 415 avant Jésus-Christ, vers la fin du printemps,

l'expédition fut prête. 5,000 hoplites, 380 archers, 700 frondeurs, 670 soldats armés à la légère, 30 cavaliers seulement, s'embarquèrent à bord de 134 trières et de 2 pentécontores. 30 navires de charge devaient suivre à la voile ces bâtimens à rames, portant, avec les vivres, les boulangers, les maçons, les charpentiers et tout le matériel nécessaire à la guerre de siège. Attirée par l'appât du gain, une innombrable flottille se préparait également à passer en Sicile pour y approvisionner les marchés. Jamais, depuis la grande invasion de Xerxès, les eaux de la Grèce n'avaient vu un armement aussi formidable. La fureur de s'embarquer saisit tout le monde, et la perspective d'une navigation lointaine, — la plus lointaine qu'on eût entreprise jusqu'alors, — ne rebuta personne. Il était impossible cependant de se faire illusion : la campagne serait longue. Une ville parvenue au degré de prospérité qu'avait atteint Syracuse ne s'enlève pas par un coup de main; on comptait, il est vrai, trouver des alliés sur la côte même, et on nourrissait l'espoir très plausible de raviver les mécontentemens des peuplades de l'intérieur restées hostiles aux colonies grecques.

La marine à rames a toujours affecté des allures théâtrales. Le roi de France, au milieu du XVIIe siècle, ne dépensait pas moins de 1,425 livres pour orner de sculptures et pour couvrir d'or la poupe de ses galères, vaisseaux de vingt-cinq bancs et de cinquante rames, qui, avec leurs mâts, leurs antennes et leurs avirons de hêtre, lui revenaient à peine à 23,000 livres. Les trières d'Athènes partant pour la Sicile firent appel au talent des élèves de Phidias. La simplicité antique avait disparu; les logemens mêmes des triérarques, logemens établis, comme ils le sont encore aujourd'hui, sur l'arrière du navire, portaient l'empreinte de ce luxe inutile dont se défend toujours mal une marine opulente. La solde des matelots, — par matelots il ne faut pas entendre ici les rameurs, mais bien les hommes d'élite qui manœuvraient sur le pont supérieur les voiles et les ancres, — la solde des matelots, disons-nous, était la plus forte qui leur eût jamais été allouée. L'état l'avait fixée à 90 centimes par jour; les triérarques y ajoutèrent, de leur propre mouvement, un supplément qui fut également payé aux thranites.

Si nous nous représentons les thranites placés au-dessus des zygites et des thalamites, leur droit à cette allocation est incontestable, car ils ont certainement à manier les rames les plus longues et les plus lourdes. Leurs prétentions à un traitement privilégié seraient-elles moins légitimes dans le cas où ils occuperaient les bancs les plus voisins de la poupe? Les rames sur ces bancs n'ont pas seulement une longueur plus grande, un poids plus considé-

rable; il faut aussi qu'elles soient manœuvrées par des rameurs plus habiles, car c'est toujours sur les rames de l'arrière que se règle l'ensemble de la vogue. Voilà donc encore un texte qui nous laisse en suspens; les partisans des systèmes les plus opposés pourraient l'invoquer avec une égale autorité. Jusqu'à présent nous n'avons rien rencontré sur notre route qui nous permette de supposer qu'il existât une différence quelconque entre la marine de l'antiquité et la marine du moyen âge. Poursuivons notre récit, les événemens qui vont se dérouler rapidement devant nous auront peut-être le don de nous éclairer.

Athènes, — l'enthousiasme le plus irréfléchi ne pouvait se le dissimuler, — allait s'engager dans une grosse aventure; lasse de son bonheur, elle éprouvait le besoin de dépenser au dehors l'excès de ses forces. Sept années de repos avaient réparé en partie ses pertes, la peste n'était plus qu'un souvenir, et le trésor renfermait de nouveau 29 millions de francs. On se trouvait donc en mesure de faire face à toutes les levées d'hommes, de pourvoir à toutes les dépenses. Le peuple ne voulut rien refuser à ses généraux. L'armement ne fut pas seulement considérable; il fut, dans toutes ses parties, complet. Rien ou presque rien ne paraît avoir été oublié. On oublia donc quelque chose? Involontairement ou à dessein, on oublia la cavalerie. Comment transporter des chevaux à une telle distance? Il eût fallu avoir sous la main toute une flotte spéciale. Si Périclès eût vécu, cette flotte, on l'aurait probablement possédée; Périclès mort, on laissa pourrir sur la plage les vieux bâtimens-écuries et on n'en construisit pas de nouveaux. Athènes ne songeait plus qu'à la guerre de montagne, à la guerre maritime; rien de mieux! Mais alors il ne fallait pas aller en Sicile. Le manque de cavalerie eut dans cette occasion des conséquences tout aussi funestes que dans l'expédition de Crimée, où l'absence de nos escadrons, dirigés, faute de moyens de transport, sur Andrinople, le jour même où les flottes alliées partaient de Baltchik, suffit pour rendre stériles les résultats de la glorieuse victoire de l'Alma.

L'enthousiasme avait été grand chez les Athéniens quand il s'était agi de s'enrôler; il y eut de l'enthousiasme aussi dans le départ, enthousiasme différent toutefois, car le sentiment du péril inconnu pesait sur toutes les âmes, et le besoin de croire à la protection des dieux se trahissait jusque dans la foule par une gravité triste et solennelle. Quand tout fut prêt, les troupes s'embarquèrent et allèrent occuper les postes qui leur étaient assignés à bord des vaisseaux; les trompettes sonnèrent, et l'on fit silence. Le héraut alors se leva, les cratères d'or et d'argent furent remplis à

sa voix du vin des sacrifices et, sur chaque navire, les chefs accomplirent les libations prescrites. Il ne restait qu'à rentrer à bord les amarres. Les vaisseaux sont libres, aucun câble ne les attache plus au rivage; l'armée entière entonne le péan, et les rameurs laissent tomber à l'eau les avirons. C'en est fait! la flotte est en route; puissent les dieux la ramener quelque jour au port! Une dernière acclamation a salué les vaisseaux et fait vibrer les ondes d'une rade vide; la foule s'écoule lentement, assiégée de pressentimens funèbres; les amis d'Alcibiade, s'ils entendent les propos divers qui s'échangent, doivent se tenir déjà pour moins assurés de la faveur populaire.

Jusqu'à Égine, la flotte navigua en route libre ; les trières rivalisaient entre elles de vitesse. A Égine, on adopta un ordre plus régulier et on s'occupa de longer, sans s'exposer à des séparations ou à des abordages, les côtes du Péloponèse. Corcyre avait été choisi pour lieu de rendez-vous; ce fut à Corcyre qu'on prit les dernières dispositions. La flotte fut partagée en trois divisions d'égale force; les généraux tirèrent le commandement de ces divisions au sort. Les vaisseaux se lancèrent alors en plein canal et, secondés par un vent favorable, allèrent aborder sur la rive opposée de la mer Ionienne; la plupart prirent terre dans le voisinage de Tarente. L'apparition de la flotte athénienne surprit les Tarentins; elle éveilla chez eux plus d'inquiétude que de sympathie. Aucune ville importante n'ouvrit aux Athéniens ses murs ou ses marchés. A Tarente même et à Locres, on poussa la méfiance jusqu'à refuser aux trières la faculté de renouveler leur provision d'eau. L'influence de Syracuse se faisait déjà sentir, et les généraux d'Athènes recueillaient là les premiers symptômes des difficultés qui les attendaient.

La flotte continua de côtoyer l'Italie. Les grèves de la Calabre sont abruptes; les vaisseaux les purent suivre sans s'en écarter de plus d'une longueur de trière, jusqu'à l'antique colonie de Chalcis, Rhegium, devenue aujourd'hui la ville italienne de Reggio. Depuis trois cents ans, Rhegium était l'asile des Messéniens chassés de leur patrie. N'y avait-il pas lieu d'espérer que les Athéniens y rencontreraient un meilleur accueil qu'à Tarente et à Locres? Rhegium cependant, comme Tarente et comme Locres, déclara sa ferme intention de demeurer neutre ; sa neutralité seulement affecta des formes moins hostiles. Rhegium admit les Athéniens à s'approvisionner au marché qui fut, pour leur usage, ouvert sous les murs de la ville. C'était un premier pas de fait vers l'alliance. On en toléra un second. Le rivage de la Calabre est si escarpé qu'il ne peut être question de rester au mouillage dans les eaux profondes qui le

baignent; les Athéniens furent autorisés à tirer leurs vaisseaux à terre. Ne leur fallait-il pas quelques jours de repos après les longues fatigues d'une aussi laborieuse traversée?

Une fois les trières en sûreté sur la plage, on délibéra : vers quel point de la côte de Sicile allait-on se porter? Nicias voulait qu'on allât à Sélinonte, puisque c'était contre Sélinonte qu'on avait été appelé par les habitans d'Égeste. Alcibiade, qui se souciait peu de la querelle de ces deux cités et qui n'y voyait qu'un prétexte pour marcher à la conquête de la Sicile, insistait pour qu'on traversât le détroit dans sa partie la plus resserrée. On arriverait ainsi en quelques heures sous les murs de Messine. A Messine, c'étaient encore des Messéniens qu'on rencontrerait, par conséquent des ennemis héréditaires de Sparte. Qui haïssait Sparte ne pouvait se montrer défavorable à une expédition athénienne. Lamachos n'était ni de l'avis de Nicias, ni de l'avis d'Alcibiade; il avait, lui aussi, son plan, et ce plan, une fois le projet de conquête admis, était de beaucoup le plus raisonnable. Lamachos demandait qu'on cinglât, sans tarder et sans s'arrêter nulle part ailleurs, vers le port de Syracuse. Enrichie par le commerce des grains, Syracuse était, dès cette époque, une ville dont l'étendue le cédait à peine à l'étendue d'Athènes. On pouvait la surprendre; si on lui laissait le temps de se reconnaître, d'appeler à elle les forces des villes alliées, de se remettre surtout de l'émotion du moment, il fallait s'attendre à une résistance énergique.

Ces irrésolutions sont fréquentes; elles se produisent dans toutes les expéditions sur lesquelles plane une vague inquiétude. N'avons-nous pas vu de nos jours une flotte immense errer sur la Mer-Noire avec le convoi éperdu qui la suivait? Ne l'avons-nous pas vue, cette flotte, se tourner tantôt vers Kaffa et tantôt vers Eupatorie, pour aller aboutir enfin, sans moyens de transport, à une plage sans eau? Il y avait cependant un autre point de débarquement arrêté à l'avance, un point de débarquement choisi pour une armée qui n'était pas en mesure de marcher. Au dernier moment, on recula devant l'exécution du plan convenu; les difficultés apparurent quand l'heure de l'action approcha, les impossibilités hautement proclamées en revanche s'évanouirent. N'y a-t-il pas dans ce double exemple la preuve manifeste de l'utilité d'une flottille? Ce qui jette le trouble dans une flotte de transport n'est qu'un jeu pour une réunion de bateaux. La flottille est flexible; elle se ploie sans effort à toutes les indécisions du chef; et des indécisions, vous pouvez tenir pour certain qu'il y en aura.

L'avis d'Alcibiade prévalut sur celui de Nicias et de Lamachos. Alcibiade avait pour lui le crédit que donne une naissance illustre

jointe à la faveur populaire. Le succès qu'il obtint, en cette occasion, auprès de ses collègues, fut d'ailleurs de peu de conséquence. Les habitans de Messine repoussèrent les propositions d'alliance qu'on leur adressa; ils se montrèrent, en outre, si bien préparés à faire respecter leur neutralité qu'Alcibiade lui-même jugea prudent de ne pas insister davantage. Ce que voulait surtout le fils de Clinias, ce qu'il déclarait indispensable, et peut-être avait-il raison, c'était qu'on s'assurât un lieu de refuge avant d'entreprendre aucune autre opération. Messine fermait ses portes; il fallait, sans perdre de temps, s'adresser à Catane. On embarqua des troupes sur soixante vaisseaux, et on alla demander à Catane s'il ne lui conviendrait pas, dans la lutte qui s'ouvrait pour la liberté de la Sicile, — on promet toujours la liberté aux peuples qu'on envahit, — de prendre parti contre Syracuse. Une pareille question, posée par un millier d'hoplites à une ville sans murailles qui n'avait pas eu le temps de se mettre sur la défensive, ne pouvait rencontrer qu'une réponse favorable. Le peuple de Catane décréta qu'il entrait, dès ce jour, dans l'alliance des Athéniens. Il donna des otages, reçut une garnison, et les soixante vaisseaux se hâtèrent de retourner à Rhegium, pour en ramener, avec le reste de la flotte, le reste de l'armée. La base d'opérations se trouvait, sans combat, transportée en Sicile.

C'est le malheur des gens qui n'ont pas l'habitude de marcher droit d'être parfois victimes des plus absurdes et des plus injustes soupçons. Alcibiade, quand il avait conseillé l'expédition que combattait Nicias, s'était cru autorisé à rassurer les Athéniens sur les intentions du Péloponèse. A peine cependant l'expédition était-elle partie qu'une armée lacédémonienne s'avançait et prenait position dans l'isthme de Corinthe. Une incroyable panique s'empare à l'instant d'Athènes. Les citoyens se portent en armes au temple de Thésée; ils y passent la nuit, croyant voir apparaître, d'un moment à l'autre, les vedettes de Sparte. Il n'y a qu'un cri dans la ville : Alcibiade est d'accord avec les Lacédémoniens; il leur a promis d'éloigner les troupes, il les appelle maintenant sous les murs d'Athènes. O race crédule et changeante ! Qui donc peut être encore assez fou, assez abandonné des dieux pour se fier à ta foi et pour courtiser tes faveurs? Alcibiade est un traître; Alcibiade doit mourir. Que la *Salaminienne* l'aille chercher en Sicile! Il n'est pas de navire, si rapide qu'il soit, qui ne coure le risque de paraître trop lent au gré de l'impatience dont est agité ce peuple. La *Salaminienne* ne perd pas une minute; elle arrive à Catane précisément le jour où les plans d'Alcibiade viennent de triompher. On ne conduit pas d'ordinaire, comme l'a très justement fait observer le

poète, un vainqueur au supplice. La tâche des délégués d'Athènes devient difficile. Ils somment cependant le général victorieux de les suivre; ils ne s'aventurent pas à vouloir se saisir de sa personne. Tout se passe avec les plus grands égards; il ne s'agit pour le fils de Clinias que de venir se justifier devant un tribunal dont la bienveillance lui est à l'avance acquise. Alcibiade ne se montra pas en cette occasion plus naïf que ne le fut, à une autre époque, Dumouriez. L'accusation était stupide; raison de plus pour en redouter et pour en fuir, s'il était possible, les conséquences. Alcibiade prit d'abord le parti d'affecter une soumission complète. Comment hésiterait-il à déférer au vœu si naturel qui lui est exprimé? Les délégués n'avaient, sur leur vaisseau, qu'à marcher devant lui; il les suivrait : Partons! La trière d'Alcibiade et la *Salaminienne* partirent en effet de compagnie; jusqu'au golfe de Tarente, elles naviguèrent fidèlement de conserve; à Thurium, où les deux navires relâchèrent, Alcibiade profita de la nuit pour descendre à terre et pour disparaître. De Thurium, il lui fut facile de gagner le Péloponèse. C'était un autre Thémistocle qui prenait le chemin de l'exil, et cette fois un Thémistocle peu scrupuleux.

Les Athéniens condamnèrent Alcibiade à mort; ils le condamnèrent par contumace. Alcibiade, de son côté, les condamna, — criminelle et triste revanche! — à échouer en Sicile. Le moyen qu'employa le vindicatif transfuge pour faire avorter l'expédition qu'il avait conseillée était simple. Il consistait à donner aux Syracusains ce qui leur manquait : des alliés. « Sachez bien, dit-il aux Lacédémoniens, que la Sicile est hors d'état de se défendre par elle-même. La conquête de cette île ouvre l'Italie à l'invasion; l'occupation de l'Italie sera le prélude de l'envahissement du Péloponèse. Athènes ne rencontrera plus de frein à ses projets; intervenez donc, pendant qu'il en est temps encore. Embarquez pour la Sicile une armée. Les rameurs vous manquent? Vos hoplites manieront la rame pendant la traversée; une fois débarqués, ils redeviendront soldats. Envoyez surtout en Sicile un général, car c'est principalement le commandement qui pèche en Sicile. On y a de bonnes troupes, mais ce sont des troupes sans tactique et sans discipline. Ne négligez pas non plus de faire directement échec à la république, et, pour cela, fortifiez Décélie. Vous savez que c'est de l'Eubée qu'Athènes tire aujourd'hui sa subsistance; ses campagnes ravagées ne suffiraient pas à la nourrir. Or Décélie commande la route qui met en communication l'Attique et la Béotie; ce point occupé, il faut que les convois renoncent à prendre la voie de terre. La mer est le seul chemin par lequel on puisse alors venir de l'Eubée. »

En temps de révolution, qui se croit indulgent envers ses adversaires n'est pas même toujours assez juste; l'indulgence cependant a des bornes, et la notion du devoir serait, confessons-le, profondément troublée, si l'on pouvait un seul instant admettre avec Alcibiade, ou plutôt avec Thucydide, — car c'est bien Thucydide qui parle, — « que le vrai patriotisme ne consiste point à ne pas attaquer une patrie qu'on nous a injustement ravie, mais à tout mettre en œuvre pour la retrouver. » Ce coupable amour, — l'histoire en fait foi, — n'a jamais trouvé accès dans le cœur des Aristides, des Cimons ou des Périclès; il faut le laisser, avec ses sophismes, aux Alcibiades et à leurs admirateurs. On peut être divisé, — quel peuple ne le fut pas? — on peut prendre parti pour la rose blanche ou pour la rose rouge, se ranger du côté des Capulets ou du côté des Montaigus; devant l'étranger, il faut rester uni. « Si je veux que mon mari me batte! » est encore la meilleure réponse à faire aux indiscrets qui s'introduisent dans les querelles de ménage.

Les Lacédémoniens, bien que leur esprit fût lourd et peu apte aux calculs de la politique, saisirent cependant sans peine la portée du conseil qui leur était donné. Sparte commença par décréter l'envoi immédiat d'un général en Sicile. Son choix tomba sur Gylippe, fils de Cléandridas, et les Corinthiens, toujours prêts quand il s'agissait de nuire à l'odieuse Athènes, déclarèrent qu'ils se chargeraient de conduire le général spartiate de la côte d'Élide à Syracuse.

Alcibiade parti, Nicias était revenu à son premier projet de secourir Égeste et de réduire Sélinonte. Dominé par l'illustration de son collègue, Lamachos se soumit et abandonna son propre sentiment pour se ranger à l'opinion de Nicias. L'armée fut donc de nouveau embarquée, et la flotte, au lieu de tourner à gauche, c'est-à-dire au sud, pour descendre de Catane à Syracuse, remonta vers le nord, enfila le canal qui sépare les rochers de Scylla du tourbillon de Charybde, en sortit pour longer la côte septentrionale de Sicile, passa devant Milazzo, devant Termini, qui portait alors le nom fameux d'Himère, trouva partout un accueil assez froid, parfois un accueil hostile, et finit par aller aborder à Égeste. Les Égestains avaient fait de magnifiques promesses quand ils sollicitaient l'intervention d'Athènes; on vit leurs députés apporter alors, comme simples prémices, un subside de 248,000 francs, la solde de soixante vaisseaux pour un mois. Les Athéniens furent à peine engagés dans cette expédition, dont Égeste se disait de force à supporter tous les frais, que le langage des Égestains changea; ils ne firent plus mystère de leur pauvreté; ils l'exagérèrent même. Est-ce bien

l'histoire d'Athènes qu'ici l'on nous raconte? Ne serait-ce pas plutôt la nôtre? C'est la nôtre, si l'on veut, mais ce fut aussi celle de l'Europe coalisée en 1793 contre nous. Il y a eu de tout temps des Égestains. Tout ce que Nicias put obtenir de ces alliés non moins avares que nécessiteux, ce fut un nouveau subside de 124,000 francs. Il vendit les esclaves qu'il s'était procurés par ses descentes sur différens points de la côte, notamment à Hyccara, — aujourd'hui Muro di Carini, — et retira de cette vente une somme quatre fois plus considérable que la subvention arrachée à grand'peine aux habitans d'Égeste. La saison favorable s'était écoulée dans tous ces mouvemens; il était déjà trop tard pour agir contre Sélinonte. A moins de vouloir retourner avec d'aussi maigres avantages au Pirée, il fallait se préparer à hiverner en Sicile. On aurait pu prendre ses quartiers d'hiver à Égeste même; on jugea préférable de retourner à Catane. Sur la côte sud-est de l'île, on serait plus près des renforts qu'on voulait demander à la république. Ces renforts ne pouvaient en effet venir d'Athènes qu'en longeant le Péloponèse et la côte d'Italie.

A part Égeste et Catane, les Athéniens n'avaient rencontré sur la côte que des villes inclinant secrètement pour Syracuse. Dans l'intérieur, au contraire, l'intervention étrangère était accueillie avec une faveur marquée. Les Sicanes et les Sicèles se montraient tout disposés à descendre de leurs montagnes pour aller prendre leur part du pillage de ces cités grecques qui les avaient refoulés, poursuivis, jusque dans les plus inaccessibles retraites, et dont l'opulence contrastait si bien avec leur propre misère. Il était fort intéressant de s'assurer le concours de ces populations indigènes. La flotte reprit donc seule le chemin de Catane; l'armée, au lieu de se rembarquer, préféra traverser la Sicile dans sa plus grande longueur. Elle fit ainsi à pied un trajet de 180 milles environ, recrutant sur tout son passage des auxiliaires.

La flotte et l'armée se rejoignirent enfin à Catane, et Nicias, utilisant les services des nombreux travailleurs qu'il traînait après lui, s'occupa de mettre la dernière main à ses retranchemens. Il croyait s'assurer ainsi un hiver tranquille; du moment qu'il n'attaquait pas Syracuse, c'était Syracuse qui devait songer à l'attaquer. Ces reviremens sont inévitables; l'invasion qui s'arrête et se barricade change de rôle avec l'ennemi qu'elle rassure. Encouragés par l'attitude prudente de Nicias et stimulés par un grand citoyen, Hermocrate, les Syracusains activaient leurs préparatifs. Ils avaient appelé à eux les contingens de Sélinonte et des autres villes du littoral; déjà leurs cavaliers poussaient des reconnaissances jusqu'au camp des Athéniens. Nicias était un général prudent; ce n'était point un

général inerte. En présence du péril qui lui fut révélé, il prit une résolution hardie et adopta un plan de campagne admirablement bien conçu. Il laissa l'armée syracusaine se mettre en mouvement, marcher tout entière sur lui, s'avancer jusqu'au fleuve Syméthos, à quelques lieues à peine de Catane; la nuit venue, il embarqua ses troupes, il embarqua même les Sicèles auxiliaires et alla établir son camp sur les hauteurs qui dominent Syracuse.

C'était un coup de maître : Nicias eût-il jamais pu l'exécuter, si sa flotte de transport n'eût été en même temps une flottille de débarquement? Les Syracusains ne trouvèrent devant Catane qu'un camp évacué depuis la veille. Pleins d'alarme, ils se hâtèrent de revenir sur leurs pas. Il était trop tard; les Athéniens avaient déjà eu le temps de se retrancher. Solidement assis sur la rive droite de l'Anapos, qui débouche au fond du grand port, protégés d'un côté par des murs en pierres sèches, des abatis d'arbres et un étang, de l'autre par des précipices, ils pouvaient attendre les sorties de la ville avec autant de confiance que s'ils eussent occupé une place forte. La flotte même d'Athènes était en sûreté; Nicias l'avait fait tirer à terre, et les vaisseaux se trouvaient gardés par un long rempart de palissades. Comprend-on maintenant ce que peut la marine dans les mains d'un général qui sait s'en servir? Par marine je n'entends pas évidemment ici ces puissantes flottes auxquelles leur tirant d'eau interdit l'approche du rivage; j'entends les alcyons de l'avenir, les hirondelles de mer qui glisseront sur la vague et ne feront qu'un saut de la vague à la plage. Avec de tels navires, la mer n'est plus que le chemin des armées, et les tacticiens qui, dans leurs calculs, ne tiendront pas grand compte de ce chemin-là s'exposeront, — je m'en fais garant, — à de singuliers mécomptes.

L'armée des Syracusains était rentrée déconcertée dans la ville. Dès le lendemain, le combat s'engagea. Ce combat ne fut que le choc parallèle de deux armées rangées, l'une sur huit hommes de hauteur, l'autre sur seize. L'issue en resta longtemps douteuse. Les Syracusains tenaient ferme, les Athéniens redoublaient d'efforts, et la mêlée devenait sanglante, quand un orage soudain inonda le champ de bataille. Les rangs de l'armée la moins disciplinée se rompirent; les Athéniens enfoncèrent l'aile gauche d'abord, puis le centre, puis la droite, des troupes de Syracuse. Ils auraient remporté une victoire complète si les Syracusains n'avaient été couverts dans leur déroute par un corps de douze cents cavaliers. Le côté faible des armées qu'on transporte par mer, c'est l'insuffisance, quelquefois l'absence absolue de la cavalerie. « Mon royaume pour un cheval! disait le roi Richard. » Combien de généraux se sont écriés à l'heure décisive : « Un régiment pour un peloton de chas-

seurs! » Apprenons donc à transporter et à débarquer des chevaux! Tant que nous n'aurons pas résolu ce problème, les descentes ne joueront pas dans la guerre générale le rôle important auquel je les crois appelées.

Nicias victorieux jugea fort sainement la situation. L'automne commençait : que ferait-il dans son camp retranché, exposé qu'il serait tous les jours aux insultes de la cavalerie ennemie! Comment se pourvoirait-il de bois? comment enverrait-il chercher des vivres dans l'intérieur? Il lui fallait la mer libre ou des escadrons. La mer, les premiers vents d'hiver allaient la lui fermer; les escadrons, il se proposait de les demander au peuple athénien. Les vainqueurs lancèrent donc leurs vaisseaux à la mer et retournèrent, chargés de butin, à Catane. On a dit que Nicias avait manqué d'audace, qu'il aurait pu brusquer l'attaque de Syracuse, profiter de la démoralisation de l'ennemi pour enlever la ville. On dit toujours de ces choses-là. Ce ne sont, croyez-le bien, que propos de rhéteurs ou de fanfarons. Quand les villes ont des murailles solides, garnies de défenseurs en nombre suffisant, on ne les enlève pas, on les assiège. Nicias ne voulut point, à l'entrée de l'hiver, assiéger Syracuse, et, par sa détermination, il s'épargna les angoisses que nous avons connues sur les plateaux glacés de la Chersonèse. L'audace, — qui le nierait? — est parfois de saison, mais il ne faut pas que ce soit une audace aveugle. Il y a deux audaces, l'audace de Carteaux et l'audace de Napoléon : c'est celle de Napoléon qui est la bonne.

II.

La lutte devait recommencer au retour du printemps. Des deux côtés, on s'y préparait avec une activité merveilleuse. Les Syracusains reculaient l'enceinte de leur ville, enveloppaient de murailles les hauteurs d'où on aurait pu les dominer et pressaient leurs alliés de leur envoyer sans délai les secours promis. Nicias, lui, demandait à grands cris de la cavalerie et des vivres. Pour en obtenir il s'adressait même à Carthage. Ne nous a-t-on pas vus recourir, pendant la campagne du Mexique, aux marchés de New-York et de la Nouvelle-Orléans? On ne peut que louer Nicias de sa persistance à frapper, sans se décourager, à toutes les portes. Les ressources qu'il se procura furent toutefois de mince importance. D'Athènes on lui fit passer deux cent cinquante cavaliers non montés, l'engageant à chercher des chevaux dans le pays; de Carthage, il ne reçut que de belles paroles. Il était évident que Nicias débarqué en Sicile n'était guère moins abandonné que le

général Bonaparte débarqué en Égypte. Il devait avant tout songer à se suffire à lui-même et compter bien moins sur les secours qui lui viendraient du Pirée que sur l'effort de ses armes et de sa politique.

La politique! Athènes en faisait jadis un merveilleux usage. Elle portait en tous lieux les riantes promesses de la démocratie, éveillant les peuples au sentiment de leurs droits, secouant de ses fortes mains les chaînes oligarchiques et obtenant souvent de la magique devise inscrite sur son drapeau ce qu'elle eût mis des années à conquérir par la force ouverte. Mais en Sicile Athènes trouvait presque partout la démocratie déjà établie; elle n'avait donc rien à offrir en échange de la sujétion étrangère qu'elle apportait. La force seule pouvait réaliser ses vues; la force seule pouvait soumettre des colons doriens à la domination ionienne, chose difficile en Thrace, à peu près impossible en Sicile. La politique mise ainsi hors de cause, le plus sûr pour Nicias n'était-il pas d'amasser des briques et du fer pour commencer la circonvallation de Syracuse au printemps?

Les tribus de l'intérieur montraient heureusement un grand zèle. Elles fournissaient des vivres à l'armée athénienne, et, ce qu'on eût à peine attendu de leur pauvreté, elles se résignaient sans murmure au paiement d'un subside. Ce n'était pas d'argent cependant que Nicias manquait; il était plus aisé de lui envoyer d'Athènes de l'argent que de la cavalerie. 1,240,000 francs expédiés en Sicile sur les derniers transports partis du Pirée témoignaient de la ferme résolution du peuple de sortir avec honneur d'une expédition entreprise avec imprudence. Il restait d'ailleurs à Nicias un immense avantage. Nulle flotte ne lui disputait le chemin de la mer. Il avait une première fois, en embarquant ses troupes, surpris Syracuse; le même procédé lui donna, sans coup férir, la possession des crêtes qu'il était pour lui d'un intérêt majeur d'occuper. Les généraux ennemis passaient dans les prairies qu'arrose l'Anapos la revue de leurs troupes; Nicias en ce moment parut sur le plateau des Épipoles. Comment était-il parvenu à couronner inaperçu ces hauteurs dont le nom seul indique la position? Une traversée de nuit, un débarquement rapide lui permirent de tromper la vigilance des Syracusains et de transporter en quelques heures son camp de la plaine de Catane au sommet des escarpemens d'où il dominait toute la ville.

La Syracuse moderne est bien loin de couvrir aujourd'hui l'espace sur lequel s'étendait autrefois la florissante cité assiégée par Nicias. L'enceinte de Syracuse n'enveloppe plus que le périmètre de l'île d'Ortygie. A droite, c'est-à-dire au nord de cette île, qui n'a pas

un mille marin de longueur, s'ouvre une anse désignée sous le nom de petit port; à gauche se développe une baie infiniment plus vaste, où Nelson vint mouiller avec toute son escadre quand il cherchait la grande expédition partie en 1798 de Toulon pour l'Égypte. Cette seconde baie doit à son étendue le nom qui lui fut donné de grand port. Au fond du grand port débouche l'Anapos, ruisseau torrentueux, dont les débordemens ont converti en prairies ou en marécages la majeure partie de la plaine. Des deux côtés de ces alluvions, le terrain se relève; au nord se dressent, brusquement portées jusqu'à une hauteur de 63 mètres, les collines toutes percées de carrières des Épipoles; au sud-est une pente plus douce, interrompue par l'anse de la Maddalena, va former, juste en face d'Ortygie, le promontoire rocheux de Plemmyrion. Le point culminant de ce promontoire atteint à peine l'élévation de 43 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ces détails ne suffiraient pas peut-être pour donner une idée du théâtre restreint sur lequel vont, pendant de longs mois, se presser les armées et les flottes; il y faut ajouter quelques mots qui montrent dans son relief général la configuration de la rade. Le port de Syracuse est un bassin oblong dont le grand axe se dirige du sud au nord. Dans cette direction, le bassin n'a pas moins de deux milles marins d'étendue; de l'entrée à l'embouchure de l'Anapos, il n'a guère plus d'un mille; à l'entrée même, il s'étrangle, et la distance de la pointe méridionale d'Ortygie au cap Plemmyrion n'est que de 1,200 mètres. Sur une superficie semblable, il est sans doute possible de développer des flottilles de deux cents et de trois cents trières; on ne saurait nier que ces flottilles n'y soient, pour évoluer surtout, un peu gênées.

Quand Nicias, débarqué dans le petit port, eut gravi les escarpemens des Épipoles, il était déjà bien tard pour courir des prairies de l'Anapos à sa rencontre. Les troupes syracusaines partirent cependant au pas de course; elles avaient 4 ou 5 kilomètres à franchir et elles durent reculer devant les masses auxquelles ce long trajet laissa le temps de prendre, avant leur arrivée, position. Nicias comptait donc un succès de plus. Jusqu'ici ce vieux général ne comptait que des succès et ce n'étaient pas des succès de hasard, mais bien des succès dont il pouvait remercier la sagesse de ses combinaisons. La guerre est une science; cette science, les plus jeunes capitaines, les Alexandre, les Condé, les Bonaparte, ne l'ont pas devinée; seulement ils l'ont apprise de bonne heure. Leur génie a surtout consisté au début à profiter des leçons des Nicias qu'une heureuse fortune leur donnait pour lieutenans ou sous lesquels elle les appelait à servir.

Devant Syracuse, comme devant Sébastopol, les luttes corps à

corps des hoplites eurent pour prélude les sanglantes escarmouches des gens de trait et des terrassiers. Les Athéniens s'efforçaient d'élever autour de Syracuse un retranchement circulaire allant d'une baie à l'autre. C'était la ligne de circonvallation. Si ce travail s'achevait, Syracuse était investie. Les Syracusains le comprirent, et sur-le-champ ils se mirent à cheminer à l'encontre. Leur mur s'amorçait aux fortifications de la ville et avait la prétention d'aller barrer la route aux travaux dirigés des Épipoles vers le fond du grand port. Nous l'avons connue cette guerre d'embuscades où chaque pouce de terrain doit être arrosé de sang; nous savons ce qu'elle coûte. Il était impossible cependant, quand l'assaut se trouvait fatalement interdit, de concevoir un autre mode d'attaque. Nicias voulut du moins en diminuer autant qu'il était en lui les sacrifices. Ordre fut donné à la flotte athénienne de quitter le mouillage, de tourner Ortygie et d'aller jeter l'ancre au fond du grand port. Les Syracusains n'avaient pas, comme les Russes, sacrifié leurs vaisseaux pour fermer l'accès de leur rade; les trières athéniennes trouvèrent la passe libre, elles ne trouvèrent pas un rivage inoccupé. Le fond du grand port appartenait encore aux Syracusains. Nicias n'était pas homme à laisser sa flotte sans appui; l'armée, au point du jour, descendit des hauteurs dans la plaine. Elle avait un marais à traverser. Ce fut une opération délicate : on jeta des portes, de larges planches, des solives sur ce sol tremblant, et l'on parvint, malgré la résistance de l'ennemi, à passer. On passa, mais non pas sans pertes; un des deux généraux athéniens, Lamachos, fut tué dans la mêlée. C'était un vaillant soldat que ce Lamachos. Habitué à ne briguer les suffrages du peuple que pour avoir droit au péril, quand il avait « tiré sa Gorgone de l'étui et sa lance du fourreau, » le poète pouvait sourire, l'ennemi faisait bien de trembler. Le triomphe de Nicias fut donc à juste titre attristé par ce deuil. Ce n'en était pas moins un triomphe complet. Les troupes maîtresses des crêtes, la flotte maîtresse de la baie, il ne fallait plus que du temps pour achever le mur qui devait envelopper Syracuse. Les Sicèles accouraient en masse, les provisions arrivaient en abondance, apportées d'Italie; on avait réuni, grâce au zèle d'Égeste et aux envois d'Athènes, six cent cinquante cavaliers; tout souriait à Nicias, Gylippe n'était pas encore arrivé. Un homme de moins, et la face du monde peut-être changeait.

Gylippe était alors à Leucade. Les nouvelles qu'il y trouva lui firent juger la Sicile perdue; il voulut sauver l'Italie. Ce fut dans ce dessein qu'il se rendit à Locres. Arrivé chez les Locriens, il apprit que Syracuse n'était pas encore complètement investie et qu'il restait dans la ligne de circonvallation une lacune énergiquement

disputée par laquelle il lui serait à la rigueur possible de pénétrer dans la ville. Son plan fut arrêté à l'instant. Il partit de Locres et, après avoir relâché à Rhegium, relâché à Messine, alla débarquer à Himère. Il avait alors quatre vaisseaux sous ses ordres, deux corinthiens et deux autres trières armées dans un des ports de la Laconie; il les fit tirer à terre. Les équipages étaient, suivant le conseil donné par Alcibiade, composés en majeure partie d'hoplites; ils formèrent un corps de sept cents hommes pesamment armés. Himère fournit, en outre, mille fantassins et cent cavaliers; Sélinonte, Géla et les rares tribus de l'intérieur qui étaient restées fidèles à la cause de Syracuse envoyèrent, de leur côté, un millier de soldats. Gylippe se mit en marche. Les Athéniens ne soupçonnaient pas encore sa présence en Sicile; les Syracusains l'attendaient. Une trière corinthienne avait forcé le blocus et porté à la ville assiégée l'annonce d'un secours prochain.

Les hauteurs des Épipoles sont difficiles à gravir; il n'existe qu'un moyen de les aborder avec quelque chance de succès. Ce moyen consiste à les prendre à revers, en profitant des pentes qui descendent vers le nord et vers le nord-ouest. C'est par là que les Athéniens étaient parvenus à s'en emparer; c'est du même côté que les assaillit Gylippe. A peine ses soldats commencèrent-ils à se montrer sur les crêtes que les Syracusains, sortant de la ville, coururent à leur rencontre. Les Athéniens étaient encore dispersés, tout occupés à poursuivre leurs travaux de terrassement. Le mur qui devait aboutir au grand port se développait déjà sur un espace de plus de 800 mètres; dans la direction du petit port certaines portions étaient à demi construites, d'autres complètement achevées. Si l'arrivée de Gylippe eût tardé de quelques jours, Syracuse, malgré tous les efforts de ses habitans, était investie. Quand Gylippe et les Syracusains eurent opéré leur jonction, ce ne fut plus Syracuse, ce fut le poste athénien laissé au sommet des Épipoles qui se trouva cerné. Les Athéniens essayèrent en vain de porter secours à ce détachement trop faible pour se défendre lui-même; Gylippe les contint en rangeant ses troupes en bataille le long de leur propre retranchement, et la garnison du fort Labdalon, — c'est ainsi que s'appelait le retranchement provisoire élevé pour garder contre les sorties de la ville le poste des Épipoles, — n'eut plus d'autre parti à prendre que de se livrer à la merci du vainqueur. Les Syracusains se montrèrent en cette occasion sans pitié; pas un seul soldat athénien ne sortit vivant de leurs mains.

La ligne de circonvallation était définitivement rompue; le siège de Syracuse changeait brusquement d'aspect. Nicias modifia ses plans en conséquence; faisant dès ce moment volte-face, il se pro-

posa d'embrasser dans un nouveau cercle d'opérations le promontoire Plemmyrion. Le père La Pensée n'eût pas mieux agi au siège de Turin. Nicias jugeait sainement que ce qui lui importait avant tout, c'était de rester maître de l'entrée du port. Sans cette précaution, il courait le risque de passer du rôle d'assiégeant au rôle d'assiégé. Les Syracusains tenaient en leur pouvoir tout un côté de la baie; il lui fallait la possession de l'autre, sous peine de voir ses convois interceptés. L'occupation de Plemmyrion était donc nécessaire, mais cette occupation allait s'exercer dans les conditions les plus dures. L'eau était rare sur le massif rocheux qui descend à la mer en regard d'Ortygie; le bois ne s'y offrait guère plus abondant. On devait aller chercher l'une et l'autre à une assez grande distance du camp. Les cavaliers syracusains rôdaient aux alentours; à chaque instant quelque travailleur isolé était enlevé. L'ascendant moral passait peu à peu du côté de Syracuse; encore quelques échecs et les assiégeans allaient se trouver réduits à une attitude purement défensive.

Rien n'était perdu cependant, tant qu'Athènes garderait intacte sa suprématie maritime. Les Corinthiens pensèrent qu'ils ne trouveraient jamais une meilleure occasion de la lui ravir. Ils armèrent des vaisseaux avec une activité fiévreuse, en dirigèrent douze sur Syracuse et vinrent, avec trente-trois autres, affronter la flotte athénienne de Naupacte. Les Corinthiens, dans ce combat, perdirent trois navires; en revanche, ils mirent, ce qui ne leur était jamais arrivé, sept navires athéniens hors d'état de reprendre la mer. Comment obtinrent-ils ce résultat? Ils allèrent droit aux Athéniens; ils marchèrent sur eux de toute leur vitesse, à toutes rames, sans se détourner, au grand étonnement des trières ennemies, et ils les choquèrent proue contre proue. Les deux vaisseaux, en se rencontrant ainsi de pointe, ont dû se dresser l'un contre l'autre; ils ont dû s'ouvrir mutuellement; sans doute on les a vus disparaître à la fois dans le gouffre! Pas le moins du monde : les Corinthiens avaient renforcé leurs avans, — je ne dirai pas qu'ils les eussent coupés en travers par des cloisons étanches, mais ils les avaient fortement étançonnés à l'intérieur, — ils enfoncèrent les joues laissées sans défense des vaisseaux d'Athènes; leurs vaisseaux à eux-mêmes ne firent que rebondir en arrière.

Retenons bien ce fait, car il marque l'avènement de toute une révolution dans la tactique navale; le choc de proue, se substituant au choc donné jusqu'alors par le flanc, va dominer les opérations maritimes en Sicile.

Les anciens nous auraient-ils, par hasard, donné encore ici une leçon? Arrêtons notre esprit sur ce grave problème. Quand deux

mouches à vapeur se dirigent sur la Seine ou sur la Tamise à l'encontre l'une de l'autre, ne vous est-il jamais arrivé de vous demander ce qui surviendrait si ces deux frêles coques venaient à s'arcbouter bec à bec? Reportez maintenant votre pensée sur l'Océan; mettez en présence, non plus des carènes légères comme un fil de la Vierge, mais des masses de dix mille, de douze mille, de quatorze mille tonneaux. Ces masses, dont le pied plonge à neuf ou dix mètres au-dessous de la surface, vont se heurter, si elles se rencontrent, avec la vitesse et le fracas de deux aérolithes. Votre imagination n'évoque-t-elle pas soudain l'épouvantable tableau d'un double naufrage? Vous sentez instinctivement qu'il y aura dans cette collision quelque chose comme deux corps broyés en poussière; la rencontre de deux locomotives vous paraît un jeu, comparée aux effets d'un semblable choc. Si un désespéré cependant vient à vous, s'il affronte, les yeux volontairement fermés et le cœur impassible, ce qui vous épouvante quand vous l'envisagez seulement en idée, s'il vous attaque avec l'indifférence du Malais ivre d'opium qui crie : *Amok!* et se précipite sur les baïonnettes, que ferez-vous, je vous prie? N'allez pas, croyez-moi, essayer de vous jeter trop tard hors de la route de ce téméraire! En écartant le danger mutuel, vous vous exposeriez à garder le danger pour vous seul. Il est plus que périlleux, il est mortel, dans l'état présent des constructions navales, de prêter le flanc à l'ennemi. Pour ne pas le prêter, il nous faudra souvent braver qui nous brave; il nous faudra présenter notre éperon à qui nous menacera du sien. Mieux vaut encore, si l'on se sent condamné à descendre dans l'abîme, saisir à bras-le-corps celui qui nous y plonge. On a du moins la chance de mourir vengé.

J'étonnerais bien des gens si je leur disais que dans mon esprit, comme dans celui de plus d'un ingénieur, il reste quelques doutes sur les meurtrières conséquences de la formidable collision que je viens de décrire. Là où à première vue n'apparaît qu'un affreux broiement de bois et de fer, la réflexion suggère bientôt la possibilité de glissemens et de déchiremens latéraux. Il faut étudier de près tous les abordages accidentels qui se produiront; c'est le seul moyen qui se puisse offrir à nous de faire par l'expérience progresser la théorie du choc. Cette théorie est encore dans l'enfance; elle renferme l'avenir des grandes flottes de guerre. Fortifier les avans, user l'effort du navire choquant en lui donnant quelque chose à broyer, — les Corinthiens projetèrent de chaque joue une antenne désignée sous le nom d'épotide, qui se brisait souvent, mais ne se brisait jamais sans avoir amorti la secousse, — voilà les palliatifs qui se présentent naturellement à l'esprit quand on fait apparaître

dans les brumes de l'avenir deux vaisseaux cuirassés pliant sur leurs jarrets, comme les palefrois bardés de fer de deux chevaliers.

III.

Pendant que les Corinthiens inauguraient devant Naupacte une nouvelle manière de combattre, les événemens marchaient à Syracuse. Douze vaisseaux de Corinthe, commandés par Érasinidès, y étaient venus apporter à la flotte la confiance que l'armée devait à l'arrivée de Gylippe. Les Syracusains possédaient de nombreuses trières; jusqu'alors ils n'avaient pas osé s'en servir. Ils les tenaient tirées à sec, dans leur arsenal, sous la protection de leurs murailles. Érasinidès leur fit honte de cette inaction. Les marins d'Athènes n'étaient pas plus invincibles que les hoplites de Sparte; il fallait seulement savoir déconcerter leur tactique. Le dernier combat livré dans le golfe de Corinthe en indiquait le moyen. Sous la direction des pilotes d'Érasinidès, les proues allongées des vaisseaux syracusains furent rognées; elles gagnèrent en solidité ce qu'elles perdirent en saillie. On les arcbouta en dedans par d'épais madriers et on les munit, suivant la coutume corinthienne, de deux épotides. Quand tout fut prêt, quarante-cinq galères partirent du petit port où était l'arsenal, doublèrent la pointe orientale d'Ortygie et se présentèrent à l'entrée du grand port. Le grand port avait aussi sa flotte composée de trente-cinq trières. Ces trente-cinq trières se mirent en mouvement. Quelques minutes encore et la jonction allait s'opérer. Quatre-vingts vaisseaux syracusains seraient alors en mesure de se porter en masse sur les retranchemens de Plemmyrion que Gylippe, avec sa cavalerie, attaquerait de son côté par terre.

Les Athéniens avaient transporté leurs magasins du fond du grand port à Plemmyrion; la majeure partie des vivres, les voiles et les agrès de quarante trières y étaient déposées. Enlever aux assiégeans cette position importante, c'était leur causer un incalculable dommage. Nicias voit le danger; ce n'est pas la cavalerie et le mouvement tournant de Gylippe qui le préoccupent, c'est l'attaque de front qui peut être tentée par la flotte. Eût-on jamais pensé que Plemmyrion courrait un jour le risque d'être assailli par mer! Avions-nous prévu, nous autres, Anglais et Français, la sortie du *Vladimir*, quand nos escadres, dans une sécurité profonde, bloquaient Sébastopol? On sait dans quel trouble cette simple démonstration nous jeta. L'émotion ne fut pas moins grande au camp athénien, quand les premières trières venues du petit port se montrèrent à l'intérieur de la baie, longeant la côte occidentale d'Ortygie. Nicias court au rivage. Il fait armer précipitamment

soixante trières, en garde vingt-cinq pour contenir les trente-cinq vaisseaux du grand port et conduit le reste au-devant de la division qui arrive du large. Il était trop tard pour arrêter une aussi puissante escadre dans son élan; les vaisseaux syracusains traversent la ligne ennemie, qui s'ouvre comme intimidée devant eux. La manœuvre, prenez-y bien garde, n'est qu'un piège; nous aurons plus d'une fois occasion de l'imiter. Les trières athéniennes, en effet, se sont rapidement retournées; c'est au tour des Syracusains maintenant de perdre contenance. Ils veulent se rallier et embarrassent leurs rames; les Athéniens les prennent en flanc, les frappent en poupe, coulent ainsi huit navires avec les hoplites et les rameurs qui les montent, et en brisent trois autres dont ils font les équipages prisonniers. La division sortie du grand port est, en même temps, refoulée sous les murs de la ville. Le moment n'était pas venu où Athènes trouverait la mer infidèle; à terre, au contraire, la fortune se prononçait déjà en faveur de ses ennemis. Gylippe, avec une facilité qui l'étonna lui-même, avait réussi à enlever les forts du Plemmyrion.

A partir de ce jour, pas un convoi de vivres ne put pénétrer dans la baie sans donner lieu à quelque combat. La flotte de Nicias vécut dans un état d'alerte perpétuel. Il ne pouvait plus être question de la tirer à sec, pas même pour l'espalmer. On la dut conserver constamment à la mer, toujours prête à embarquer sa chiourme, rangée en ligne derrière son rempart de pilotis, s'imbibant d'eau, s'alourdissant, se couvrant d'herbes et de coquillages, perdant peu à peu l'avantage qu'elle avait possédé jusqu'alors d'une marche supérieure et d'évolutions plus rapides.

Le commandement en chef finit par devenir un pesant fardeau quand on en a supporté, pendant près de deux ans, les multiples épreuves. Comment ne pas fléchir sous cette pierre de Sisyphe lorsqu'on voit d'un œil exercé la situation s'aggraver sans cesse et le ciel, au lieu de se dégager, s'assombrir! Nicias était malade; il souffrait de cette maladie dont se plaignait Villeneuve après la campagne des Antilles et avant Trafalgar, maladie qu'on pourrait appeler le mal de la responsabilité. Il éprouvait de violentes coliques néphrétiques. Dans son abattement, craignant de ne plus être, vu l'état chancelant de sa santé, à la hauteur de la tâche périlleuse qu'il n'avait acceptée qu'à regret, ce vaillant soldat demanda son rappel. Le peuple d'Athènes lui répondit en le confirmant dans le commandement, mais en décrétant du même coup l'envoi en Sicile d'une nouvelle armée et d'une nouvelle flotte. L'aristocratique Angleterre, au temps des Chatham et des Pitt, n'aurait pas fait mieux.

Qui donc conseillait, à cette heure, le vieux Démos? Je ne le distingue pas très clairement; ce ne dut pas être, en tout cas, un homme sans valeur. Athènes montrait en cette occasion une opiniâtreté dont on ne croyait pas généralement les démocraties capables. Ajoutons que Nicias n'avait pas sollicité purement et simplement son rappel, il avait exprimé la crainte de ne pouvoir défendre convenablement les intérêts de la république et insisté pour qu'on lui donnât au moins des collègues, si l'on persistait à laisser la charge de l'expédition entre ses mains. Lamachos, — ce preux antique dont Aristophane raillait dans *les Acharniens* l'emphase guerrière, — était tombé sur le champ de bataille, laissant, espérons-le, un honnête remords au cœur du poète; Alcibiade était occupé à recruter de toutes parts des ennemis contre sa patrie. Nicias restait seul. On lui adjoignit provisoirement Ménandre et Euthydème qui se trouvaient sur les lieux. Démosthène, fils d'Alcisthène, — le Démosthène de Pylos, — et Eurymédon, fils de Théoclès, — l'Eurymédon de Corcyre, — deviendraient, dès qu'ils l'auraient rallié, ses collègues définitifs. Eurymédon prit les devans avec dix vaisseaux et une somme de 82,000 francs. Démosthène retarda son départ jusqu'au jour où les armemens décrétés seraient complets. Il devait conduire à Nicias soixante navires athéniens, cinq de Chio, douze cents hoplites d'Athènes et un grand nombre de soldats levés dans les îles.

On continuait de se battre devant Syracuse. Le terrain était devenu singulièrement défavorable pour les Athéniens et, quoi qu'ils fissent, il ne dépendait plus d'eux d'en changer. Maîtres d'Ortygie, maîtres de Plemmyrion, les Syracusains avaient toute facilité pour occuper l'entrée de la baie, large à peine de sept encâblures. C'était donc dans le bassin même, adossés au fond du grand port, refoulés jusqu'à l'embouchure de l'Anapos, que les assiégeans se trouvaient contraints de livrer bataille. Nicias, pour obéir à cette situation critique, sut prendre, on le verra, des dispositions excellentes. En avant de la ligne de pieux qu'il avait plantés en mer, il établit comme une seconde estacade formée de bâtimens de charge qu'il espaça d'une soixantaine de mètres environ. De même qu'on voit dans l'arène les picadores et les chulos serrés de trop près se dérober aux atteintes du taureau en se glissant entre les poteaux qui garnissent l'entrée du cirque, de même ici les navires désemparés ou menacés de capture trouvaient sur leurs derrières un abri où venait buter l'attaque.

La défensive, grâce à ces préparatifs si bien entendus, était forte; une flotte d'envahisseurs qui se défend n'est-elle pas cependant une flotte à moitié perdue? Pour conquérir au moins le repos, il eût fallu

déblayer la baie de tous ces croiseurs ennemis qu'on se fatiguait à tenir en respect. Nicias ne se croyait pas en mesure de livrer des combats douteux, et sa prudence n'était que trop justifiée. Les Syracusains en effet avaient réuni quatre-vingts vaisseaux; Nicias ne pouvait leur en opposer que soixante-quinze. Encore si ces soixante-quinze navires eussent pu faire usage de leurs circonvolutions habituelles, s'ils eussent conservé la faculté de prendre l'ennemi en flanc, de se donner carrière en reculant, s'il leur eût été, en un mot, permis de manœuvrer, l'infériorité numérique, on l'aurait comptée pour rien. Mais l'espace manquait, les deux flottes remplissaient la rade; on se voyait forcément ramené aux luttes brutales des temps primitifs, à ces luttes dans lesquelles l'habileté des rameurs et des pilotes athéniens perdait tous ses avantages.

La confiance et l'enthousiasme régnaient, en dépit d'un premier échec, dans la ville assiégée. Les Doriens avaient recouvré, depuis l'enlèvement des lignes de Plemmyrion, le sentiment de leur supériorité militaire sur la race ionienne. A un signal donné, toutes les forces syracusaines s'ébranlent, les troupes de terre marchent contre le mur de circonvallation, la flotte prend une attitude menaçante dans la baie. Ce pompeux déploiement n'a d'autre objet que de harasser les Athéniens; le lendemain la même démonstration recommence. On se joint rarement corps à corps, mais on se harcèle, on s'inquiète, on se blesse et on se tue du monde. C'est la guerre telle que nous l'avons connue devant Sébastopol, la guerre qui use les armées et qui nous contraignit à faire passer toutes les forces vives de la France, — cent cinquante-quatre mille hommes, — sur le plateau de la Chersonèse. Il y a pourtant une grande différence entre les deux situations. Les Syracusains ne font point de sorties qui ne soient appuyées par une démonstration maritime; nous n'eûmes jamais à repousser que la tentative peu sérieuse du *Vladimir*. S'il en eût été autrement, si une flotte russe eût pu prêter sa coopération aux troupes qui assaillirent tant de fois nos tranchées, les choses auraient peut-être pris une nouvelle tournure, et le nom d'expédition de Sicile que les alarmistes ne se faisaient pas faute de donner, sur la rade de Baltchik, à notre expédition partant pour la Crimée, ne se fût, je le crains, trouvé que trop bien justifié.

L'assurance dont la flotte syracusaine faisait preuve ne laissait pas de troubler un peu Nicias. On le bravait, on lui offrait le combat; donc on avait cessé de le craindre. Les Russes, on s'en souvient, préludèrent à la sanglaute bataille d'Inkermann par la grande escarmouche de Balaklava. Quand a-t-on vu la roue de la fortune tourner à demi? Dès que le destin la met en branle, il y a comme

un volant irrésistible qui l'emporte. Un pilote de Corinthe, Ariston, fils de Pyrrhicos, le meilleur pilote de la flotte syracusaine au dire de Thucydide, eut l'ingénieuse idée de tirer parti des habitudes de la marine grecque, pour prendre la flotte athénienne en défaut. Il ne faut pas traiter trop dédaigneusement les stratagèmes de guerre des anciens, car il en est dont l'application nous serait fort utile. La guerre est la lutte de la ruse et de la force; il serait par trop maladroit de n'employer qu'un seul de ces moyens. Pour nous approprier les ruses dont la marine antique fit usage, il faut avant tout les bien comprendre; le stratagème imaginé par Ariston nous demeurerait lettre close si nous ne savions d'abord de quelle façon vivaient les équipages à bord de la trière grecque. Ces équipages, nous l'avons déjà dit, n'emportaient généralement avec eux que trois jours de vivres, — le bagage habituel du soldat. — Leurs vivres consommés, ils en achetaient d'autres en chemin. La galère du XVIe siècle avait sa cuisine, — *le fougon*, — à l'établissement duquel était sacrifié l'emplacement d'un banc tout entier. Aussi la chiourme prenait-elle ses repas à bord. Elle restait pendant de longs mois, enchaînée à son banc, sans jamais poser le pied à terre. Le rameur grec, au contraire, n'allumait de feu que sur le rivage. Deux fois par jour, il accostait le premier cap venu et s'occupait d'y préparer ses repas. La nécessité de s'arrêter « pour faire la soupe et pour apprêter le café » commande encore les mouvemens de nos troupes; une obligation analogue s'imposait aux navarques et aux triérarques de l'antiquité. La galère devint au moyen âge une caserne flottante; la trière ne fut jamais qu'une sorte de bac, un bateau de passage. La stratégie devait se ressentir d'une différence si notable. On a vu des galères combattre au large; les trières ne se montrent que rarement à distance de la rive. Elles y sont ramenées par les besoins journaliers de la vie, tout autant au moins que par leur inaptitude à supporter la grosse mer. Ces explications nous aideront à bien saisir l'idée d'Ariston et à suivre les diverses phases du combat qui se livra, en l'an 413, dans la baie de Syracuse.

Sur ces bords du Léthé que nous habitons, quelqu'un a-t-il gardé la mémoire de la façon dont s'y prit le général Pélissier pour jeter ses troupes à l'improviste sur le terre-plein de la tour Malakof? Sans qu'il s'en doutât, le général français fut dans cette journée un imitateur du pilote grec. L'histoire, au déclin de la vie, a ce charme tout particulier qu'elle nous met constamment en présence des choses que nous avons vécues. On l'a probablement dit avant moi, mais je ne crains pas de m'exposer à le redire, l'histoire est un perpétuel recommencement. Voyons d'abord le stratagème employé

devant Malakof; nous raconterons ensuite celui qui eut un si complet succès devant Syracuse. Il s'agissait de surprendre l'ennemi, car enlever d'assaut un ouvrage protégé par un large fossé et par une escarpe de 18 pieds de hauteur, il n'y fallait pas songer si l'ennemi eût été sur ses gardes. On eut donc la pensée « de coudre un lopin de la peau du renard à la peau du lion qui se trouvait trop courte. » Ordre fut donné aux batteries de conduire leur feu avec la régularité qui préside aux sonneries d'un timbre d'horloge. Pendant une demi-heure on faisait un feu roulant; la demi-heure écoulée, tout se taisait brusquement. On laissait se passer une demi-heure encore, puis on reprenait le tir; à l'expiration du même intervalle on le suspendait. Trente minutes de tir, trente minutes de repos, nous ne sortions pas de là. Les Russes furent d'abord étonnés; puis ils observèrent, constatèrent avec soin la durée de nos intermittences et finirent par croire que notre simplicité occidentale avait bien pu nous inspirer ce procédé si ingénu dans son mécanisme méthodique. Ils se trouvaient, à cette époque, littéralement accablés sous la grêle de nos projectiles. Sans les abris blindés qui leur servaient à se mettre à couvert, il leur aurait fallu certainement évacuer plusieurs de leurs ouvrages. On comprend donc avec quel empressement ils durent prendre bonne note de la règle dont nous semblions décidés à ne plus nous départir. Dès que nos batteries recommençaient à tonner, c'était à peine s'ils songeaient à les amuser par quelques coups; la plupart de leurs pièces faisaient silence, s'entraversaient derrière les parapets, et les artilleurs à l'envi s'empressaient de courir à leurs casemates. Qui eût vu les batteries russes en ces momens les aurait crues complètement abandonnées. Le jour fixé pour l'assaut arrive. Nous avons dans les journées qui précèdent fait une consommation de munitions incroyable. Il nous en reste assez cependant pour ouvrir, dès les premières lueurs du matin, ce feu si terrible que les Russes appelaient non sans raison dans leurs derniers bulletins « un feu d'enfer. » Les choses se passent ce jour-là comme elles se passaient d'habitude. Demi-heure de tir, demi-heure de silence absolu. Quelques minutes avant midi, toutes les batteries tonnaient encore; elles tonnaient même de plus belle, car le feu venait de reprendre et jamais peut-être il n'avait eu autant d'intensité. Les Russes demeuraient soigneusement blottis au fond de leurs cavernes. C'était d'ailleurs l'instant auquel, suivant la coutume presque universelle des marins, ils allaient se grouper autour des gamelles pour dîner. Midi sonne, le canon se tait : vous vous levez alors, héros du 8 septembre, soldats de Bosquet et de Mac-Mahon, vous vous levez plus terribles et aussi vaillans que les compagnons du Cid. Le fossé est franchi,

l'escarpe escaladée; en quelques secondes, vous êtes dans Malakof. J'ai connu le capitaine de frégate russe qui commandait cet ouvrage. Il revenait de visiter les batteries noires quand il fut saisi au collet par deux zouaves. Surprendre est à la guerre le grand art. Mais qui eût jamais supposé tant d'astuce chez ce vieux solitaire que la nature semblait avoir armé pour projeter toute une meute en l'air à coups de boutoir plutôt que pour mettre les chiens en défaut! De la part des Grecs l'expédient, si habile qu'il puisse être, eût moins étonné. Les descendans d'Ulysse ont toujours eu quelque cheval de Troie dans leur jeu.

Nous avons réussi, je l'espère, à bien faire comprendre le stratagème imaginé par le général Pélissier; essayons maintenant de décrire celui que le pilote Ariston mit en pratique. Les deux procédés ont en réalité plus d'un point de ressemblance. On se battait depuis le matin dans la baie de Syracuse, et, pas plus que la veille, les choses ne prenaient tournure. Ariston suggère aux Syracusains l'idée de se retirer du combat à l'heure habituelle, mais non pas pour se répandre cette fois, comme ils l'avaient fait jusqu'alors, à l'intérieur de la ville. Le marché est, au contraire, transporté sur le bord de la mer. La flotte syracusaine aborde au rivage, les matelots débarquent, achètent leurs provisions sur place et font cuire à l'instant leurs alimens. « Il n'y aura plus de combat aujourd'hui, » se disent les Athéniens. On les voit à leur tour voguer en arrière et rentrer à l'abri de leur estacade. Les voilà installés, eux aussi, à terre, tout entiers aux apprêts de leur repas.

Que se passe-t-il donc sous les murs de Syracuse? D'où viennent ce tumulte, cette agitation insolite qu'on signale à Nicias? Ce sont les matelots syracusains qui se rembarquent. Il n'y a pas à s'y tromper, les trières se détachent de terre, elles font force de rames, elles accourent, le combat va recommencer. Les Athéniens étaient encore à jeun; déplorable condition pour se battre. Comment hésiter cependant? Pareils au dogue accroupi sur son os et qu'on vient déranger, les Athéniens se lèvent avec un grognement sourd. La rage dans le cœur, ils montent sur leurs vaisseaux, saisissent leurs avirons et se lancent tout d'un trait, à la façon corinthienne, sur l'ennemi. La colère est aveugle, et les marins d'Athènes vont apprendre ce qu'il en coûte, dans les combats de mer, de perdre son sang-froid. Comment! eux, les manœuvriers par excellence, ils ont la simplicité d'attaquer l'ennemi debout au corps. Mais leurs avans sont trop faibles; ils n'y ont donc pas songé; ils n'ont donc pas remarqué avec quelle insistance, dans les combats précédens, l'ennemi s'efforçait de leur présenter la proue? Les Syracusains reçoivent le choc sans reculer d'un pas; leurs proues en frémissent, les proues

athéniennes s'écrasent et se déchirent. Sept vaisseaux d'Athènes sont coulés sur place; beaucoup d'autres se retirent ouverts et faisant eau. Plus de doute, Nicias! la journée est perdue; il faut faire retraite. Le coup a été prompt; en quelques minutes la suprématie maritime d'Athènes chancelle. Être battu sur terre, ce n'était rien pour ces rois de la mer; se voir assaillis sur leur propre élément, être obligés de fuir devant des trières de Corinthe, devant des vaisseaux de Syracuse, voilà ce qui présage à ces orgueilleux assiégeans la ruine inévitable et les plus épouvantables malheurs.

Les Syracusains ont couvert leurs ponts d'hoplites, rempli des barques légères d'une foule de gens de trait. L'ennemi pour la première fois leur a montré ses poupes; ils le pressent, le harcèlent, et se flattent déjà d'enlever ses vaisseaux à l'abordage. Syracusains, vous n'êtes pas habitués à vaincre; la guerre maritime a plus d'un secret qu'il vous faudra connaître; vos trières aujourd'hui ont mal calculé leur élan. Elles franchissent, à la suite des galères qu'elles poursuivent, la ligne des vaisseaux de charge et vont buter à la ligne plus serrée des pilotis. Les thons se sont pris dans la madrague. Comment se dégager de cette double enceinte? D'énormes dauphins de plomb pendent au bout des vergues de chaque hourque marchande et les vergues se croisent presque d'une hourque à l'autre. Malheur à la trière qui s'est aventurée sous cette arche! La masse de plomb s'abat sur sa couverte, la fracasse, et va crever le vaisseau à fond de cale. Deux trières syracusaines s'abîment submergées; un équipage se noie, l'autre tombe au pouvoir des Athéniens. Journée douteuse en somme, car les pertes matérielles se trouvent ainsi à peu près balancées; journée douteuse, si la plus grande perte à la guerre n'était la perte de l'ascendant moral. Cet ascendant, hélas! on n'en saurait douter, n'appartient plus aux marins d'Athènes; il est passé du côté des Corinthiens et des Syracusains. Quel événement! quelle chute! œuvre d'une matinée, résultat d'un seul instant de surprise! Il est temps qu'Eurymédon et Démosthène arrivent.

IV.

Parti le premier du Pirée, parti avec ses dix vaisseaux vers le solstice d'hiver, Eurymédon se présenta aussi le premier dans la baie de Syracuse. Il y débarqua les renforts dont il était chargé et reprit la mer sur-le-champ pour aller jusqu'en Acarnanie au-devant de Démosthène. Tout l'espoir de Nicias reposait maintenant sur la prompte arrivée de la grande flotte dont Eurymédon lui avait annoncé l'armement. Démosthène, il faut en convenir, s'attardait bien

en route. En compensation, il grossissait chaque jour son armée, recrutant partout, à Corcyre, à Métaponte, à Thurium, des archers, des gens de trait, des frondeurs et des lithoboles. Ce n'étaient plus des renforts, c'était toute une nouvelle expédition qu'il amenait en Sicile. Sa flotte, composée de soixante-treize vaisseaux quand Eurymédon l'eut rejoint, était montée par cinq mille hoplites. Elle entra enfin dans le port de Syracuse, et y entra dans le plus magnifique appareil. La consternation fut profonde chez les Syracusains. Quoi! rien n'était donc capable d'arrêter la puissance d'Athènes! Le Péloponèse s'armait tout entier contre l'arrogante cité, ravageait ses campagnes, fortifiait Décélie, coupait les communications entre l'Attique et l'Eubée, attirait à sa cause l'opulente Argolide, restée neutre jusqu'alors, et Athènes, loin de rappeler de Sicile ses troupes pour la défendre, faisait passer la mer à une seconde armée, à une armée presque aussi forte, presque aussi richement équipée que la première. A quels trésors sans fond puisait la république?

Il ne faut pas juger les affaires humaines uniquement d'après leur issue, trop de circonstances extérieures peuvent influer sur le résultat. On sera évidemment toujours porté à condamner une expédition qui n'aura pas réussi, et il eût sans aucun doute beaucoup mieux valu pour Athènes faire revenir Nicias et son armée de Sicile que d'y expédier Démosthène. Cependant le parti de la persistance étant admis, il n'est que strictement juste de reconnaître que la démocratie athénienne nous donnait en cette circonstance une leçon. Une affaire mal engagée ne se répare pas à coups de renforts; soixante mille hommes ont péri à Saint-Domingue, parce qu'on avait fait de Saint-Domingue, suivant l'expression de Latouche-Tréville, un filtre d'hommes et d'argent. Au Mexique au contraire, nous avons failli arriver à une solution favorable, le jour où nous avons fait succéder à un corps expéditionnaire notoirement insuffisant une armée considérable, arrivant tout d'une pièce, et de force à changer, par son intervention, le cours des événemens.

A Syracuse on se croyait perdu; dans le camp athénien on ne laissait pas, malgré l'arrivée de Démosthène, d'envisager l'avenir sous des couleurs assez sombres. Démosthène jugea nécessaire de relever les esprits par un coup d'éclat et de profiter de l'effroi qui combattait en ce moment pour Athènes. La clé de Syracuse était sur les hauteurs des Épipoles. Sans l'occupation de ces crêtes, il était impossible de songer à pousser plus loin le mur de circonvallation. Démosthène proposa d'enlever la position par une attaque de nuit. Ses troupes avaient encore toute l'ardeur d'une troupe nouvelle-

ment débarquée; elles en avaient aussi l'inexpérience. Il est toujours dangereux de confier une opération qui doit avoir lieu dans les ténèbres à des soldats peu familiers avec les localités. Les voltigeurs de la garde en firent l'épreuve quand on les chargea d'enlever à Sébastopol les embuscades de l'attaque de gauche. Ils eurent une peine infinie à se reconnaître au milieu du dédale des tranchées. Démosthène réussit d'abord. A la tête de dix mille hommes pesamment armés et d'un nombre à peu près égal de peltastes, il surprit la plupart des postes fortifiés qui gardaient les hauteurs, en bouleversa les retranchemens et se crut un instant maître des Épipoles. Une colonne sortie de la ville vint tout à coup interrompre son triomphe; la confusion se mit dans les rangs de ses hoplites, et le trouble n'en fut que plus grand quand ces troupes de provenance diverse essayèrent de se reconnaître en se donnant le mot d'ordre à voix haute. C'est là un secret qu'il ne faut jamais s'exposer à livrer à l'ennemi, et je pourrais citer le nom d'un capitaine de frégate, — contre-amiral aujourd'hui, — qui a préféré, allant sonder l'entrée du port de Sébastopol de concert avec une embarcation anglaise, se laisser fusiller pendant dix minutes par un de nos postes plutôt que de manquer sur ce point à la consigne. Maîtres du mot d'ordre des Athéniens, les Syracusains s'en servirent pour surprendre et pour massacrer des détachemens entiers. Démosthène fit de vains efforts pour rétablir le combat; il fut entraîné par les fuyards, laissant derrière lui sur le plateau plus de deux mille morts et au moins autant de blessés.

L'échec était complet et d'autant plus grave qu'il atteignait la nouvelle armée dans sa confiance. « Voilà la guerre, disait l'empereur après la bataille de Kulm qui bouleversait tous ses plans, hier bien haut, aujourd'hui bien bas. » Il est certain que, s'il y a en nous quelque chose qui nous permet d'influencer le sort, il y a aussi dans le jeu des batailles une influence secrète qui échappe à notre philosophie. Ce sont ces mystérieux incidens qui ont créé la foi aux présages, aux oracles, aux indications de tout genre des devins. Nicias s'arrêtait avec épouvante devant une éclipse de lune, tout était pour lui avertissement des dieux; Démosthène au contraire n'en voulait croire que la lance de ses soldats et son propre courage. Cependant le jour où le fils d'Alcisthène, le défenseur énergique de Pylos, descendit vaincu des Épipoles, rien ne lui eût servi de relever, avec la fierté d'Ajax, son front foudroyé; les assiégeans démoralisés de Syracuse n'y auraient pas moins reconnu l'empreinte de la colère céleste et lu, dans leur effroi, l'arrêt inéluctable qu'y avait tracé en caractères sanglans le destin. Un général habile doit s'efforcer d'inspirer à ses troupes la foi en sa for-

tune; quand cette force lui manque, son bras, si intrépide qu'il puisse être encore, en demeure énervé. On ne saurait néanmoins blâmer Démosthène de son audace, puisque tous les historiens se sont accordés, sur la seule parole de Thucydide, à condamner Nicias pour sa prudence. L'enlèvement des Épipoles n'était pas une tentative plus hardie, un dessein moins fécond dans ses conséquences que l'attaque dirigée au siège de Toulon contre le petit Gibraltar; la différence entre les deux entreprises n'est que dans le succès, mais le succès est tout dans les affaires humaines, et le ciel ne l'accorde probablement pas sans raison. Si le jeune Bonaparte eût échoué dans l'assaut qu'il conduisit lui-même, si les ténèbres l'eussent trahi comme elles venaient de trahir Démosthène, nous aurions vu sans doute la révolution rebrousser chemin et le XIXe siècle prendre un tout autre cours. « Ce qui était écrit devait arriver, » dirait un musulman. Nous n'en disconvenons pas. Seulement ce qui doit arriver arrive presque toujours par un homme, et c'est pour cela que certains hommes, — dût notre orgueilleuse raison en murmurer, — viennent au monde avec leur étoile.

Toute la Sicile retentit bientôt du nouvel échec essuyé par les Athéniens. L'arrivée de Démosthène avait failli causer une révolution dans Syracuse. Les partisans de la soumission, — il y en a dans toute ville assiégée, — saisissaient avec empressement l'occasion de renouveler leurs doléances. Ils rappelaient avec amertume que la défense coûtait déjà plus de 8 millions de francs, que le trésor était vide, qu'on se verrait bientôt obligé de suspendre le paiement de la solde attribuée aux troupes auxiliaires. Croyait-on pouvoir se passer de ce concours? se sentait-on de force à repousser seuls, avec une population décimée, le flot intarissable d'assiégeans que les trières athéniennes ne cessaient d'apporter en Sicile? ne valait-il pas mieux, tandis qu'on avait encore pour soi l'apparence de la force, entrer en pourparlers avec Nicias? L'avantage remporté aux Épipoles fit rentrer ces prudens conseillers dans l'ombre. Il ne fut plus question à Syracuse que de soutenir la lutte à outrance; les alliés, les subsides allaient affluer.

Dans le camp athénien naturellement les impressions étaient différentes. On ne pouvait plus attendre de nouveaux sacrifices de la mère patrie. Athènes avait fait tout ce qu'on était en droit d'exiger de son zèle. Il fallait se suffire désormais à soi-même : vaincre ou se rembarquer. Par un étrange retour, c'était Démosthène qui conseillait ce dernier parti. Prompt dans toutes ses résolutions, ennemi déclaré des demi-mesures, Démosthène faisait observer qu'on était parvenu déjà aux premiers jours de l'automne. L'armée athénienne, établie sur les rives de l'Anapos, éprouvait tous

les inconvéniens d'un campement marécageux; la fièvre sévissait dans ses rangs, et ces magnifiques troupes étaient exposées à se fondre sans combattre. On restait par bonheur maître de la mer, le renfort des soixante-quinze trières ayant fait rentrer les vaisseaux syracusains dans leur arsenal; il fallait profiter de cette situation, ne pas attendre que la flotte eût été ravagée à l'égal de l'armée et opérer l'évacuation, pendant que l'évacuation était non-seulement possible, mais facile.

Combien les caractères irrésolus à la guerre sont à plaindre! Croit-on que Nicias méconnût la sagesse du conseil qui lui était donné? Croit-on que sa vieille expérience ne l'inclinât pas à suivre un avis que la prudence la plus judicieuse inspirait? Non! Nicias ne pouvait avoir sur ce point une opinion différente de celle de Démosthène, et cependant Nicias résistait, Nicias différait de jour en jour les préparatifs de départ. Pourquoi résistait-il? Pourquoi faisait-il à chaque entrevue surgir de nouveaux prétextes d'atermoiement? Il résistait par cette seule raison qu'obéir à la prudence, que se retirer, c'était prendre un parti et que rien, dans l'état d'affaissement où il était tombé, ne pouvait lui coûter davantage. Le ressort de son âme semblait brisé. Pour éviter l'effort devant lequel il fuyait, on le voyait se nourrir des espérances les plus déraisonnables. « Ses travaux d'ingénieur marchaient bien, son mur de circonvallation avançait, ses partisans gagnaient du terrain dans la ville; bref, rien ne pressait, et il y avait peut-être moins d'inconvéniens à rester qu'à partir. — Portons-nous du moins à Catane, lui disait Démosthène. De Catane nous ferons des incursions sur tous les points de la côte. S'il nous faut alors livrer des combats de mer, nous les livrerons ayant de l'espace devant nous; cela ne vaudra-t-il pas mieux que de continuer à lutter dans ce bassin resserré où nous perdons la faculté précieuse de manœuvrer et de déployer nos lignes? — Vous raisonnez fort bien, répondait Nicias, mais c'est ainsi que je raisonnais l'an passé. On m'a blâmé alors, ne me blâmerait-on pas à plus forte raison aujourd'hui? Nous avons un maître dont on ne contrarie pas sans danger le naturel exigeant et l'humeur morose; prenons ses ordres avant de rien décider. » Le temps s'écoulait ainsi dans des hésitations funestes. Démosthène finit par rallier à son opinion le second collègue de Nicias, Eurymédon. Fort de l'assentiment du fils de Théoclès, il redoubla d'instances. Nicias était sur le point de céder, quand les Syracusains reçurent des côtes de la Libye un important renfort.

Comment pouvait-il venir aux Syracusains des secours de l'Afrique? Ce n'étaient pas des Africains, c'étaient des hoplites du Péloponèse que le vent du sud leur apportait. Les Spartiates ne s'aventuraient

jamais sans péril sur un élément qui leur était particulièrement rebelle. Partis des ports de la Laconie, ils avaient été jetés, comme Ulysse, sur la terre des Lotophages. Ils n'auraient probablement pas retrouvé de longtemps le chemin de la Sicile, si les habitans de Cyrène ne les eussent recueillis. Les hoplites égarés trouvèrent dans cette ville deux nouvelles trières, et, ce qui était bien plus inappréciable encore, des pilotes. Les pilotes de Cyrène leur firent remonter à la rame la côte africaine jusqu'à la hauteur du cap Bon. Arrivés en face de Sélinonte, les vaisseaux déployèrent leurs voiles. Un trajet de deux jours et une nuit les porta en Sicile. Des hoplites, je l'ai déjà dit, représentaient toujours une force de grande importance. Bien qu'ils fussent à pied, ce n'était pas la vulgaire pédaille du moyen âge; il fallait plutôt voir en eux ces chevaliers sous les coups desquels s'ouvraient par larges trouées les bandes mal armées des communes. Avec le renfort que le ciel leur envoyait, les Syracusains se crurent en mesure de tout oser; leurs généraux se disposèrent sans délai à reprendre sur terre et sur mer l'offensive. Il y avait quelques mois à peine que Syracuse aurait fait volontiers un pont d'or aux Athéniens; maintenant Syracuse n'avait plus qu'une crainte: elle craignait que les Athéniens ne lui échappassent.

La flotte syracusaine se composait de soixante-seize vaisseaux, la flotte athénienne en comptait encore quatre-vingt-six; mais les Syracusains possédaient des équipages valides; les équipages athéniens étaient harassés et minés par la fièvre.

Tout est en mouvement dans la baie; les trières de Syracuse sont sorties du port. Eurymédon commandait ce jour-là l'ensemble des vaisseaux d'Athènes. Il s'élance en dehors de la double estacade, impatient de se donner du champ et de se mettre en mesure de manœuvrer. Eurymédon a combattu les Péloponésiens à Pylos; il croit qu'il aura aussi bon marché de leurs vaisseaux en Sicile. L'essentiel, suivant lui, est de les déborder et de les acculer, s'il se peut, au rivage. Il rase de près la côte; il étend sa ligne aussi loin que possible vers le nord. N'a-t-il pas la supériorité numérique et n'est-il pas de son devoir de chercher à envelopper l'ennemi qui s'avance de front à sa rencontre? On n'enveloppe sûrement qu'une flotte qui hésite, des vaisseaux troublés qui s'arrêtent. Les Syracusains n'hésitent pas, ne se troublent pas, ne ralentissent pas un instant leur élan. Ils vont aux Athéniens tout droit et à toutes rames; ce sont eux qui attaquent aujourd'hui, qui attaquent toujours, confians dans leurs proues qu'aucun choc n'ébranle, la tête en avant comme des béliers. Dix-huit vaisseaux tombent en leur pouvoir; le reste de la ligne athénienne se débande et se jette pêle-mêle, dans le plus complet désordre, à la plage.

Gylippe accourt d'Ortygie pour attaquer ces trières vaincues; Nicias se précipite, à la tête de ses troupes, pour les défendre. La nuit vient et sépare les combattans. Blessé mortellement, Eurymédon, avant d'expirer, a vu la déroute complète de son escadre. Les vaisseaux athéniens sont restés échoués sur les bancs que forme l'Anapos à son embouchure. Pendant qu'ils s'occupent de se remettre à flot et qu'ils se préparent à rejoindre l'abri de leurs palissades, les Syracusains ont rempli de sarmens et de poix un vieux navire de charge. Ils y mettent le feu et l'abandonnent au vent qui souffle alors du nord. Voilà donc le premier brûlot, le précurseur des barques incendiaires dont les gueux de mer firent usage au siège de Leyde, l'ancêtre incontestable des navires enflammés qui dispersèrent la grande Armada! Voilà ce qu'est devenue, quatre cent treize ans avant Jésus-Christ, la torche d'Hector, cette torche qui va désormais passer de main en main, aux archevêques de Sourdis, aux Tromp et aux Ruyter, pour aller s'éteindre dans les eaux de l'archipel, au milieu des débris fumans des escadres ottomanes! Les Syracusains ont allumé leur brûlot et ont laissé au vent le soin de le conduire. S'imagineraient-ils par hasard que c'est à si peu de frais qu'on incendie une flotte? Il faut à ce jeu-là plus de risque, plus d'audace; il y faut le cœur de nos capitaines du XVIIe siècle ou la foi guerrière d'un Canaris.

On inventera bien des bateaux-torpilles; le meilleur sera celui qui sera conduit par un fou. Tel ferait triste figure en ligne qui fera merveille si on lui livre un de ces navires qu'il faut avant tout sacrifier. Deux marines à peu près distinctes, n'est-ce pas là ce qui exista jadis et n'est-ce pas encore ce que la différence des aptitudes requises nous contraindra peut-être un jour à reconstituer? Le brûlot de Syracuse n'était pas même guidé par « un arithméticien; » ce n'était qu'un trait lancé à distance par une main inhabile et sans force; il alla se consumer inutile sur la plage où les Athéniens eurent peu de peine à le détourner.

V.

La partie était évidemment perdue pour les assiégeans. Il ne s'agissait plus de savoir si l'on resterait sous les murs de Syracuse ou si l'on irait chercher fortune ailleurs. Ces délibérations étaient déjà oiseuses avant le funeste combat qu'on venait de livrer; maintenant elles n'auraient plus eu d'objet. Les vivres étaient en partie épuisés, et on n'entrevoyait guère comment on s'y prendrait pour les renouveler. La seule question qui se pût encore agiter était celle-ci : « Brûlerait-on la flotte et essaierait-on de faire retraite

par terre, ou tenterait-on de se frayer un passage à travers la flotte syracusaine? » Les Syracusains se tenaient prêts pour ce dernier effort. En possession des deux promontoires qui encadrent l'entrée de la baie, ils avaient rendu la défense de la passe plus facile en y établissant un double barrage. Il était cependant moins périlleux encore de hasarder l'évacuation par mer que de se jeter, avec des troupes démoralisées, dans les montagnes. Toute l'armée, il est vrai, ne sortirait pas à la fois de péril, car il était impossible, après les pertes de navires qu'on avait subies, de songer à rembarquer la totalité des troupes. Ce qui resterait en arrière, solidement retranché, pourvu d'une quantité de vivres à la rigueur suffisante, serait, — on l'espérait du moins, — en mesure de tenir l'ennemi en respect, jusqu'au jour où Athènes aurait, par de nouveaux armemens, reconquis sa suprématie maritime. On viendrait alors, avec une nouvelle flotte, avec de nouveaux transports, enlever d'un seul coup la garnison qu'il fallait bien laisser, inévitable otage, sur cette fatale terre de Sicile.

C'est toujours une opération délicate que de débarquer des troupes; c'est pourtant peu de chose au prix des difficultés qu'on rencontre quand on est contraint de les rembarquer. Nous avons étudié ce problème au temps où nous occupions, après la prise de Sébastopol, le plateau de la Chersonèse et les plus confians ne le trouvaient pas facile à résoudre. « Ne serait-on pas fatalement conduit, disaient-ils, à sacrifier, en se retirant, la majeure partie du matériel de guerre, les chevaux, l'artillerie, — qui sait même, si l'on était un peu vivement pressé, les derniers bataillons? » Et pourtant nous étions complètement victorieux! Les Athéniens, au contraire, venaient d'être battus.

Tout l'espoir de Nicias résidait dans l'issue d'un nouveau combat naval. Que serait ce combat? Une véritable boucherie. Le terrain ne se prêtait, en aucune façon, aux manœuvres; accrochées l'une à l'autre par les grappins d'abordage, les trières ne seraient plus qu'un plafond mobile sur lequel les hoplites combattraient de pied ferme. Les tillacs furent en conséquence chargés de gens de traits et de soldats pesamment armés. Il n'y avait pas à craindre d'alourdir les galères; c'eût été se créer un souci superflu que de vouloir les garder manœuvrantes; elles n'auraient pas à faire un long usage de leurs rames. En équipant tout ce qui pouvait encore flotter, les Athéniens parvinrent à réunir cent dix vaisseaux. Démosthène, Ménandre et Euthydème prirent le commandement de cette force navale; Nicias garda le commandement des troupes laissées à terre. Lorsque l'armée, conduite par son vieux chef, se fut déployée sur le rivage, la flotte s'ébranla. Il restait une étroite issue entre les deux barrages; ce fut vers cette issue, unique voie de salut

qui demeurât ouverte, que la masse compacte des trières athéniennes mit le cap. Elle trouva, rangée en travers, une division ennemie, division trop faible qui céda. Cette division céda, mais sans se débander. Pendant ce temps, le gros de la flotte syracusaine accourut et chargea la flotte athénienne sur ses derrières. Une effroyable mêlée, la mêlée prévue, s'engagea. Plus de deux cents navires en quelques minutes s'entre-choquèrent et bientôt les deux flottes n'en formèrent plus qu'une. Pendant que sur les tillacs on s'exterminait à coups de javelines, pendant que les hoplites, abandonnant leurs lances, se saisissaient, pareils à des lutteurs, corps à corps, les rameurs ahuris, n'entendant plus la voix des céleustes, ne pouvant plus d'ailleurs faire usage de leurs rames en partie brisées ou collées par l'abordage contre le bord, se précipitaient éperdus sur le pont et venaient ajouter leur émoi au tumulte du combat le plus acharné qui se fût jamais vu. Les combattans se trouvaient cette fois enfermés dans l'arène, et les spectateurs rangés sur les gradins de ce cirque sanglant ne leur permettaient même pas d'en sortir pour aller panser leurs blessures. Quelles clameurs, quelles imprécations, quelles injures, quand une galère toute pantelante et toute déchirée faisait mine de s'approcher des remparts d'Ortygie! Des pieds, des mains, de la voix, on la repoussait au milieu de la mêlée, on l'envoyait sombrer en portant à l'ennemi un dernier coup. Les Athéniens n'avaient pas besoin qu'on les excitât ainsi à bien combattre. Quel soldat sur leur flotte ne comprenait qu'il luttait en ce jour pour sa vie! Et cependant les Athéniens furent les premiers à perdre du terrain. Ce genre de combat n'était pas fait pour eux; il était par trop contraire à leurs aptitudes. Rien de plus dangereux, — la guerre de sept ans au XVIII[e] siècle l'a prouvé, — que d'échanger brusquement sa tactique habituelle contre celle de l'ennemi; il est rare qu'on ait à se féliciter de l'emprunt. De semblables modifications demandent du loisir; les Athéniens n'en avaient pas eu, et les auxiliaires qu'ils entassèrent sur leurs ponts n'y apportèrent pas un pied marin. Les traits s'égaraient, les coups portaient à faux, pendant que ces soldats novices trébuchaient à chaque oscillation du navire et consumaient leurs forces à s'affermir contre le roulis.

Plus la lutte a été opiniâtre, plus la déroute est sujette à prendre le caractère d'une terreur panique. Les Athéniens firent d'incroyables efforts pour s'ouvrir un passage; quand ils en reconnurent l'impossibilité, ils ne songèrent pas même à se retirer en bon ordre. Ils abandonnèrent tout à l'ennemi, les trières désemparées, les naufragés cramponnés aux épaves; ils s'enfuirent comme des daims de ce champ de bataille où ils venaient de combattre comme des lions. Les vaisseaux syracusains heureusement étaient trop maltraités

pour les poursuivre; ils les laissèrent regagner dans le plus épouvantable désordre le rivage sur lequel Nicias consterné les attendait.

Que faire après cette cruelle épreuve? Quand on songe à la position désespérée dans laquelle on s'était mis, renouveler l'attaque eût peut-être encore été le plus sage. Il restait aux Athéniens soixante vaisseaux et les Syracusains n'en avaient plus que cinquante. Thucydide affirme que Démosthène ouvrit l'avis de profiter du désarroi qui devait suivre une victoire si chèrement achetée, qu'il offrit de tenter une nouvelle sortie, d'aller de sa personne, surprendre, durant la nuit, la passe qu'on trouverait probablement mal gardée. Cette proposition audacieuse était tout à fait dans le caractère du vainqueur de Pylos; elle ne rencontra malheureusement pas d'écho. Les marins d'ailleurs refusaient de se rembarquer. Il n'y avait plus qu'une pensée dans le camp : opérer la retraite par terre.

Abrégeons ces détails lamentables; ici se termine l'expédition de Sicile. Qui pourrait croire en effet qu'une armée usée par tant de combats, décimée par la fièvre, affaiblie par de longues privations, sera capable de s'ouvrir par la force une route de Syracuse à Catane, qu'elle dérobera sa marche, qu'elle surprendra le passage des nombreux défilés qu'il lui faut franchir et dont un seul, gardé par une poignée d'hommes, suffirait à l'arrêter? Non! si grand que soit le courage des chefs, si admirable que puisse être la constance des soldats, on ne sort de situations pareilles que par la mort ou par la capitulation. Nicias et Démosthène étaient des généraux de premier ordre; ils luttèrent bravement contre la fortune, recourant à tous les stratagèmes usités en semblable occurrence, multipliant les assauts et les ruses de guerre, simulant des campemens et se jetant brusquement sur la droite, sur la gauche, en arrière, cherchant de tous côtés des issues et n'en découvrant nulle part, car la cavalerie sicilienne ne les perdait pas de vue, les harcelait sans cesse et surveillait chacun de leurs mouvemens. L'armée cependant s'était allégée de tout bagage inutile, elle avait laissé dans les retranchemens de l'Anapos les malades et les blessés, trouvant dans son propre désespoir la force nécessaire pour résister aux plaintes déchirantes, pour demeurer sourde aux supplications. Elle marchait décidée à tout supporter, la faim, la soif, des fatigues excessives, des combats incessans. Sa résolution ne la sauva pas. Quarante mille hommes avaient quitté le rivage de Syracuse, partagés en deux corps. Le corps que commandait Démosthène formait l'arrière-garde ; il fut enveloppé le premier, refoulé dans un enclos d'où il lui devint impossible de sortir. Pendant tout un jour on l'accabla de traits ; le soir venu, cette troupe condamnée mit bas les

armes. A 5 kilomètres de là, le corps de Nicias éprouvait, s'il se peut, une fortune pire encore. Nicias était parvenu à gagner les bords d'un de ces torrens si communs en Sicile. Qu'il réussît seulement à franchir ce cours d'eau et la cavalerie, qui depuis le matin ne lui donnait pas de relâche, se verrait bien contrainte à lui laisser quelques heures de répit. Mais à la vue de l'eau, les soldats Athéniens abandonnèrent leurs rangs; la soif ardente qui dévorait l'armée ne lui permit plus de garder aucun ordre. Une cohue confuse se précipita vers le fleuve; on eût dit qu'elle craignait de trouver, en arrivant trop tard, le courant tari. On se pressait contre les premières files, on s'entassait dans le lit de l'étroite vallée; ceux qui tombaient étaient foulés aux pieds, d'autres se débattaient au milieu des bagages ou roulaient de rocher en rocher entraînés par le torrent. C'est ainsi que le 28 juin 1835 les troupes du général Trézel échappèrent sur les bords de la Macta aux mains de leur chef; c'est ainsi qu'elles se livrèrent dispersées, désarmées, et sans même opposer un semblant de résistance, au yatagan des Arabes. Les Athéniens se préparaient le même sort. Pendant qu'ils se disputaient l'eau bourbeuse et sanglante, les archers syracusains, les cavaliers indigènes, les hoplites du Péloponèse fondirent à l'envi sur eux. Le massacre fut horrible; jamais la Sicile, habituée cependant à dévorer ses envahisseurs, n'avait contemplé pareille scène de carnage. Des monceaux de cadavres remplissaient le lit encaissé du fleuve; des milliers de blessés jonchaient le sol ou erraient poursuivis par la cavalerie, qui prenait un féroce plaisir à les achever. Nicias se rendit à Gylippe dans le vain espoir d'obtenir quelque pitié pour ces malheureux fuyards. Il se rendit complètement à discrétion, ne stipulant rien pour lui et ne pouvant, à plus forte raison, rien stipuler pour son armée, car son armée déjà n'existait plus. Chaque soldat ennemi s'était fait de lui-même sa part de butin. Le nombre des morts était considérable; celui des prisonniers le fut encore plus. La Sicile entière fut remplie de ces captifs. Les Sicèles, en véritables Kabyles qu'ils étaient, se hâtèrent de les entraîner dans les montagnes. Les soldats de Démosthène furent les seuls qui échurent en partage à l'état. La capitulation à laquelle ils s'étaient résignés semblait devoir leur garantir la vie sauve; les Syracusains se montrèrent implacables. Les deux premières victimes qu'ils immolèrent furent les deux généraux athéniens. Gylippe réclama inutilement ces illustres prisonniers comme la part de Sparte; il n'obtint pas un meilleur succès quand il en sollicita la remise pour prix de ses services. Ce n'était pas d'un sang vulgaire que le peuple de Syracuse était altéré; sa soif de vengeance ne pouvait s'étancher que dans le plus noble sang de la Grèce. Nicias et Démosthène reçurent le coup mortel le même jour. Les troupes auxiliaires prirent ensuite

tour à tour le chemin de l'abattoir; on n'épargna que les troupes athéniennes, si ce fut les épargner que leur réserver la mort lente des carrières. La plupart des soldats d'Athènes qui survivaient encore périrent misérablement au fond des Latomies et ne revirent jamais la lumière du jour.

Quel désastre! Toute la fleur de la jeunesse athénienne, deux flottes, deux armées, avaient disparu dans l'expédition fatale. Ce n'est pas à la campagne de Saint-Domingue, c'est à la campagne de Russie que l'on peut comparer l'expédition de Sicile. La gravité du résultat autorise ce rapprochement. Il est des revers dont on se relève; ceux sous lesquels on reste accablé, ce sont les revers qui ne sauraient s'imputer à l'insuffisance des préparatifs. Quand on a tout cru prévoir, quand on a fait le plus complet et le plus judicieux emploi de ses forces, si l'on échoue, d'où fera-t-on sortir un nouvel effort? La veine saignée à blanc ne se remplit pas en un jour. Le plus sûr est de se résigner et de ne pas faire succéder, par une obstination funeste, à un évanouissement passager l'agonie. Le passé a souffert pour que le présent s'instruise. Quelle moralité tirerons-nous de l'expédition de Sicile? Il s'en dégage sans doute de nombreuses leçons et des leçons de plus d'une sorte. N'en retenons qu'une, mais que ce soit la plus importante. Il est évident que dans ces vastes entreprises de guerre le péril croît avec la distance; n'allons donc pas trop loin quand il nous est loisible de nous en dispenser. « Faire son pré carré » est de la petite politique peut-être; c'est pourtant cette petite politique, appliquée pendant plus de deux siècles avec persévérance, qui nous a faits ce que nous sommes; nous n'avons donc pas le droit de la dédaigner. Ce fut la politique d'Henri IV et de Périclès, ce ne fut pas celle du peuple d'Athènes le jour où la direction d'un grand esprit vint à lui manquer. Les grands esprits sont sujets à erreur, les multitudes y sont plus exposées encore. Ce sont aussi des rois que ces masses inconstantes, et, quand elles délirent, leurs fantaisies ne sont ni les moins coûteuses, ni les moins funestes. Ce qui aggrave leurs fautes, c'est qu'elles mettent toujours un fol et stérile orgueil à les nier. Les rois ont leur responsabilité qui sert au moins d'avertissement à leurs successeurs; les peuples ne s'en prennent jamais à eux-mêmes de leurs infortunes et de leurs souffrances. Ils accusent le sort, ils accusent surtout leurs favoris et leurs généraux. Ces ingratitudes et ces injustices ne réparent rien; le ciel ne réserve de revanches qu'aux rois ou aux nations qui s'en abstiennent.

E. Jurien de la Gravière.

LA MARRAINE

PREMIÈRE PARTIE.

I.

On avait donné ce soir-là au Gymnase, au bénéfice des victimes d'une catastrophe récente, une représentation extraordinaire, à laquelle les acteurs principaux des différens théâtres de Paris avaient prêté leur concours; — cela se passait en 1859, vers la mi-février. Le spectacle était près de finir. Une jeune femme enfouie dans une épaisse fourrure, le visage caché sous un voile de dentelle blanche, sortit par la porte des artistes. — Dis-moi, Miette, vois-tu Jean?

La camériste qui la suivait, et qui paraissait joindre l'emploi de soubrette à celui de duègne, se fit un abat-jour de la main, et du haut du péristyle examina le boulevard, sur lequel les illuminations de la façade dessinaient un large coin de lumière. C'était l'instant de la cohue de minuit; les voitures se pressaient, mêlant en tous sens leurs lanternes multicolores qui couraient dans l'ombre comme les étoiles du bouquet d'un feu d'artifice. — Je ne le vois pas. Il s'est pourtant approché, quand je l'ai averti; les sergens de ville l'auront forcé de s'éloigner.

— Mets-toi à sa recherche, Miette. J'attendrai ici.

— Au milieu de ces gens-là?

Miette montra d'un regard dédaigneux les groupes de domestiques formés sous la tente. — Pourquoi pas?.. Mais rassure-toi, voici Marcel Aubry; il veillera sur moi jusqu'à ton retour.

Un homme d'une trentaine d'années qui, les mains dans les poches, le menton frileusement enfoncé dans un cache-nez, arpentait l'asphalte et semblait monter une faction au pied de l'escalier, s'arrêta et leva la tête en entendant prononcer son nom. Un frais éclat de rire lui fit reconnaître la voix qui l'appelait ; il gravit les degrés en deux enjambées. — C'est vous, Jane? Je ne m'attendais pas à vous trouver ici à cette heure ; vous étiez de la seconde pièce.

— Nous avons eu un événement qui m'a retenue.

— Rien de tragique assurément, car vous riez.

— Je vous raconterai cela. Mais avant tout, il faut que je vous remercie ; vous avez été pour moi, dans votre feuilleton d'hier, si bon et si charmant.

— Je n'ai aucun mérite à vous faire des complimens. Vous savez bien que je vous trouve infiniment de talent ; je vous ai maintes fois prédit que vous seriez un jour une grande comédienne.

— Vous jouez la comédie beaucoup mieux que moi, et vous avez l'art de débiter les flatteries avec un sérieux qui leur donne presque un air de sincérité.

— Vous êtes méchante ; vous savez parfaitement les sentimens...

L'actrice leva le doigt et le menaça : — Prenez garde! Rappelez-vous que je vous ai formellement défendu les déclarations.

— Vous me détestez, n'est-il pas vrai?

— Bien au contraire, je vous regarde comme un excellent ami ; seulement je ne crois pas à toutes vos belles paroles. Pourquoi n'êtes-vous pas resté ce soir, pour me voir jouer mon nouvel acte? Je vous ai aperçu dans la salle au commencement de la soirée ; vous êtes parti au moment où j'allais entrer en scène.

— C'est vrai ; je suis coupable... Voulez-vous que je vous confesse franchement le motif qui m'a fait fuir?

— Je l'exige.

— Et vous ne vous moquerez pas trop de moi?

— Je vous le promets.

— Vous m'avez aperçu au fond d'une baignoire de côté...

— Oui, près d'une dame dont l'obscurité ne m'a pas permis de distinguer les traits.

— La femme de mon ami le plus intime... Ils habitent la province ; ils sont mariés depuis un an, ils s'adorent : c'est de la folie. René vient d'être appelé à Paris par une affaire de famille ; ils n'ont pu supporter une séparation de huit jours, elle l'a accompagné, malgré l'avis du médecin, malgré le danger dont un très prochain espoir menace ce voyage... Ce soir, dans la loge que je leur avais offerte et où je les accompagnais, j'ai pu me croire dans un nid de tourtereaux ; c'était charmant et c'était désolant. On devrait cacher aux célibataires les lunes de miel : c'est le supplice de

Tantale... Ma foi, au bout d'une heure, je ne me suis plus senti le courage nécessaire; j'ai pris, pour m'échapper, le premier prétexte venu, et me voici, attendant la fin du spectacle qui doit me rendre mes hôtes.

— Êtes-vous drôle! Le mariage vous fait donc bien envie? Mariez-vous.

— Il faut, pour se marier, trouver une femme...

— Eh bien! et moi?

Il eut l'air si décontenancé qu'elle ne put retenir un éclat de rire : — Rassurez-vous, je plaisante, et ma menace n'a rien qui vous doive alarmer. J'aime trop ma liberté, et je vous laisse vos désirs envieux... Mais je vois Miette, qui revient m'annoncer qu'elle a découvert ma voiture. Bonsoir!

— Vous vous êtes moquée de moi, et vous ne m'avez pas dit l'événement qui vous rend ce soir si gaie.

— Vite, en deux mots. Je sors tantôt de la loge où je m'étais déshabillée. Je trouve tout le monde en émoi; on appelle à grands cris un médecin. Y a-t-il un accident? Je cours, j'arrive près de la régie... Je vois des choristes et des pompiers qui rient dans un coin; j'entends des vagissemens d'enfant... Le régisseur me dit en passant à côté de moi, d'une voix solennelle où il y a une sorte d'effroi : — C'est une fille! — Et comme j'écoutais, bouche béante, cherchant à comprendre le sens de cette révélation, il ajoute : — Vous nous causez de jolis embarras! — Je comprenais de moins en moins; j'interroge... Dame, il paraît que le régisseur avait raison et que c'était réellement ma faute. Le bon docteur arrive et me confirme à son tour, de par la Faculté, que j'ai joué avec beaucoup trop d'entrain et que j'ai trop fait rire la pauvre mère... Le fait est que les dernières scènes de la pièce sont très amusantes: je m'étais animée; mais aussi peut-on exiger d'une jeune soubrette qu'elle devine qu'il y a des spectatrices à ménager?.. Vous ne devinez pas l'idée qui me frappe l'esprit? Je me dis que cette enfant est un peu à moi... Je force la consigne, je pénètre dans la régie, je déclare au père que je veux être la marraine...

Miette, qui écoutait ce récit avec impatience, se décida à l'interrompre. — Jean a amené la voiture à deux pas. Si vous ne venez pas, mademoiselle, les sergens de ville le feront de nouveau partir.

— Bon, je me sauve; adieu.

— Mais la fin de l'histoire?

— C'est que la mère et l'enfant se portent bien. Ils sont à deux pas d'ici, à l'hôtel Rougemont... Pour la seconde fois, adieu!

La main de Marcel l'arrêta par le bras, un peu brusquement peut-être : — Qu'avez-vous dit? A l'hôtel Rougemont?

— Sans doute.

— Le père est un grand garçon, à la barbe blonde, aux épaules larges ; la mère est une petite brunette...

— Oui.

— C'est René! c'est sa femme! mes compagnons de loge! On leur avait bien dit que ce voyage était une imprudence...

— Oh! la bonne aventure! Vous serez mon compère.

Miette poussa un cri d'effroi : — Les sergens de ville sont là! — et elle entraîna sa maîtresse vers la voiture, sans lui donner le temps d'achever. Marcel resta immobile, laissant à quelques interjections prononcées à demi-voix le soin d'exprimer sa profonde stupéfaction. Il ne songea à partir qu'en se voyant entouré tout à coup par la foule qui sortait du théâtre et se répandait sur les boulevards en flots pressés.

Il se dirigea lentement vers l'hôtel Rougemont, près duquel il fit une halte ; la porte était déjà fermée et on ne voyait pas de lumières aux fenêtres; il mit la main sur la sonnette, mais il ne sonna pas : — Ne vais-je pas le déranger, loin de lui être utile? Je serai maladroit, embarrassé; les célibataires ne s'entendent guère à ce genre d'affaires... Bah! j'écrirai que j'ai été retenu au bureau du journal par une besogne urgente. — Et il s'éloigna.

Midi sonnait à toutes les horloges quand, le lendemain, s'étant décidé à franchir le seuil de l'hôtel, il frappa légèrement à la porte d'une des chambres du premier étage. Il prêta l'oreille, attendant qu'on lui répondît; on parlait à voix basse, mais avec une grande animation; des frôlemens de soie, qui trahissaient la présence d'une femme élégante, accompagnaient en sourdine le bruit des voix. — Si je m'en allais pour revenir tantôt...

Il avait déjà fait un mouvement de retraite du côté de l'escalier. — Ma foi, non, c'est trop niais. Je ne me savais pas timide...

Il cogna résolument; la porte s'ouvrit au moment même et il se trouva vis-à-vis de Jane, qui passa devant lui : — Bonjour, compère!

Elle courait, en tenant serrés contre elle, avec un geste d'enfant joueuse, ses amples jupons; elle se retourna, avant d'avoir parcouru la moitié du couloir : — Je m'enfuis, mais sitôt la répétition finie, à trois heures au plus tard, je reviens.

Marcel la suivait des yeux, surpris, sans voir René, son compagnon d'enfance, qui lui tendait les deux mains avec effusion : — Eh bien, tu ne me félicites pas, mauvais ami, qui m'abandonnes dans le bonheur?

— Tu as reçu ce matin ma lettre?

— Oui; ne parlons pas de cela. J'ai été contrarié d'abord; j'aurais voulu te faire le confident de ma joie... Je suis père, mon cher Marcel! père, entends-tu bien? père d'une belle grosse fille qui

dort là, près de sa mère, dans la chambre qui touche à ce salon; tu l'embrasseras tout à l'heure...

— Certainement, avec plaisir.

— Comment! tu n'y mets pas plus d'enthousiasme que cela? Je suis certain que les enfans t'intimident, comme ils m'intimidaient moi-même avant que je ne fusse marié. Ces célibataires, tous les mêmes!.. Mais je veux que tu aimes ma fille et que tu t'en occupes. Ah! tu y es obligé d'abord. Tu es son parrain.

— Son parrain, moi?

— Pas de refus. C'est décidé.

— Mais la marraine?

— Sort d'ici.

— Jane?.. Ce qu'elle m'a dit hier à ce sujet n'était donc pas une plaisanterie?

— A quel sujet? Tu m'écris que tu n'as su l'événement qu'aujourd'hui...

Marcel rougit : — Je confondais... Mais, au fait, dis-moi ce qu'elle faisait ici... Je n'y comprends rien, et nous avons l'air de jouer une charade.

— Attends d'abord.

René alla sur la pointe des pieds jeter par la porte un coup d'œil sur la chambre voisine. — Elles dorment toujours, dit-il.

Puis, après quelques instans de contemplation, il revint s'asseoir sur le canapé près de Marcel; une grosse larme brillante descendait lentement sur ses joues hâlées. — Pardonne-moi, je suis encore si ému, et depuis hier je ne fais que pleurer, quand je devrais rire. Je crois vivre dans un rêve... Tu sais ce qui est arrivé; c'est une aventure étrange, n'est-ce pas?.. Ah! je t'assure que nous étions loin de nous attendre à cela... Cette pauvre Adèle s'amusait à la folie. Tu devines bien que je n'ai pas gardé un souvenir très exact des incidens... J'ai vu autour de nous des pompiers, des femmes en jupes courtes, des joues fardées, tout un monde... Plus tard, quand j'ai repris un peu la notion des choses et des lieux, j'ai aperçu une fillette blonde qui allait, venait, avec des soins charmans et un sourire doux qui contrastait singulièrement avec les visages moqueurs ou ennuyés dont j'étais entouré. Je me rappelle qu'elle se hissa à mon oreille et me dit qu'elle voulait être la marraine; je fis un signe de tête qui, paraît-il, fut pris pour un consentement... Je te jure que je songeais à toute autre chose en ce moment qu'à choisir une marraine...

— Et elle est venue ce matin?

— Il y a une heure, la porte s'ouvre. Je vois entrer une dame voilée qui me dit en riant : — C'est moi!.. Et ma filleule? — Elle lève le masque de dentelle qui cachait ses traits; je reconnais

la petite fée de la veille. — Et ma filleule? vous savez que je l'aime déjà passionnément. — La voilà partie! Ah! mon ami, vous autres Parisiens, vous êtes habitués à voir de près les femmes de théâtre; mais pour nous, gens de la campagne, elles ont plus d'une séduction. J'écoutais, ravi, son babil si gai, si doux; je ne pouvais me lasser de regarder ce visage si délicat, si fin, où je cherchais en vain à retrouver les mines piquantes qui nous avaient tant fait rire la veille... Ma surprise ne lui avait pas échappé, et elle s'en amusait: — Oh! c'est bien moi! me dit-elle. — Et pour me le prouver elle se met à me réciter la scène à la suite de laquelle est arrivé l'événement... Ma foi, quand j'ai entendu cela de nouveau, je n'ai pas résisté. Tu as vu tout à l'heure combien les larmes me viennent facilement... Elle a pleuré avec moi... Bon, tu souris! Cela te paraît donc bien ridicule, célibataire?

— Non pas.

— Ne te défends pas; à ta place, je rirais aussi... Toujours est-il que cette émotion partagée a établi immédiatement entre nous une bonne et franche sympathie. Ce qui n'empêche pourtant que j'ai fait un soubresaut, quand elle m'a rappelé ma promesse. Dame, tu comprends, une actrice!

— Je comprends.

— Mais il était difficile de lui expliquer cela. Je n'étais pas du tout à l'aise. J'aurais bien voulu que tu fusses là pour m'aider, toi qui as l'habitude de parler aux femmes de théâtre... Je lui ai dit que j'étais désolé, mais que j'avais promis d'avance les fonctions de parrain et de marraine aux deux seuls parens que nous eussions, au cousin germain de ma femme et à sa demi-sœur...

— Mlle Pivier, je crois?

— Oui. Quant au cousin, tu l'as vu à ma noce.

— Le professeur?

— Lui-même, M. Haget. Elle ne s'est pas rendue; elle m'a démontré que les circonstances dans lesquelles avait eu lieu la naissance enlevaient toute valeur à cette promesse, qui n'eût été valable que si l'enfant fût né dans notre petite ville, chez moi, entouré de la famille. Ah! elle raisonne très bien! Je me défendais de mon mieux. Elle a commencé alors à prier, à supplier... Vois-tu, Marcel, elle était vraiment charmante, à demi agenouillée, me promettant d'une voix pénétrante d'aimer ma fille, d'être pour elle une seconde mère... Bon, voilà encore ton sourire! Tu es habitué aux séductions de ces sirènes, double Parisien; mais je crois bien que si tu avais été à ma place, tu n'aurais pas fait meilleure contenance que moi.

— Tu as capitulé?

— Pas tout de suite... Elle me disait que nous donnerions à la

petite le nom de Claudine, celui du personnage qu'elle jouait dans la pièce, qu'il nous rappellerait sans cesse le souvenir de cet heureux événement, que ce serait le sceau d'un lien éternel... Eh! que sais-je encore? Elle me disait une foule de choses qui me remuaient l'âme... Effrayé moi-même par l'impression qu'elle me faisait, je m'arme enfin de résolution et, prenant une grosse voix décidée, je lui déclare que mon parti est pris, qu'elle aura beau faire, que cela ne se peut pas... Mais ne voilà-t-il pas qu'au moment où je prononce mon arrêt, l'enfant se réveille et fait entendre un long vagissement qui, ma foi, ressemblait à une protestation. Elle se relève avec un geste de triomphe. — Vous entendez? L'enfant proteste... Vous ne résisterez pas à sa voix? — Avant que j'aie eu le temps de l'en empêcher, elle se précipite dans la chambre, s'agenouille près du berceau, et couvre la petite de baisers. Ma femme, qui s'étonnait de cette bruyante invasion, est mise au courant en quelques mots; elle sourit faiblement en voyant l'actrice au pied de son lit, tendre vers elle les mains jointes. — Ne me refusez pas cela, madame, je sens que cela me portera bonheur. — Il y a des momens où l'on est plus prompt à s'attendrir et où l'on ne voudrait voir autour de soi que des heureux... Bref, la petite se nommera Claudine. Qu'en dis-tu?

— L'histoire est singulière.

— Attends donc, ce n'est pas tout. Il fallait un parrain.

— Et le professeur?

— Songes-y; je ne pouvais offrir à un homme aussi grave que M. Haget d'être le compère d'une pareille marraine. Et puis, entre nous, je ne me soucie pas que cette aventure s'ébruite en notre petite ville, où l'on est terriblement collet monté. Alors nous t'avons choisi par acclamation.

René se leva, alla de nouveau jeter un regard attentif sur ses chères malades, fit avec agitation le tour du salon et revint se placer debout devant Marcel, qui était resté sur le canapé, silencieux, visiblement préoccupé. — Tu ne souffles mot. Me blâmes-tu?

— Non certes.

— Ne m'as-tu pas dit, hier, en me montrant son nom sur l'affiche, que cette jeune fille serait un jour une comédienne célèbre, que c'est une véritable artiste et, qui mieux est, une honnête femme?

— Sans doute.

— Claudine aura plus tard une marraine dont elle sera fière et qui pourra la servir... Mais dis-moi donc que j'ai bien fait! Ne vois-tu pas que je suis effrayé moi-même de ma résolution, que j'ai besoin d'être approuvé, encouragé, soutenu?

— Que crains-tu en somme? Qu'on ne te raille et qu'on ne te

critique dans ta petite ville? Tu raconteras à tes parens, s'ils se montrent offensés, ce que tu viens de me raconter; il faudra bien qu'ils comprennent.

— Répète-moi alors que tu m'approuves.

— Je t'approuve, à la condition pourtant que tu ne te fasses pas d'illusions au sujet de la durée du caprice de la marraine.

— Que veux-tu dire? Crois-tu qu'elle ne tiendra pas sa promesse, qu'elle n'aimera pas Claudine?

— Jane a présidé, comme la bonne fée des contes, à la naissance de ta fille; tu lui donnes au baptême la place qu'elle réclame: tu fais bien. Mais n'oublie pas que tu as affaire à une fée de théâtre, que sa baguette n'est que du bois doré et que ses dons ne sont que des chansons.

— Quelque chose me dit que j'ai assuré le bonheur de Claudine. Après tout, qui nous prouve qu'il n'y a plus de vraies fées?... Ah! tu ne réponds rien à cela?

Marcel se contenta de faire entendre un rire énigmatique. Il s'était levé. — Tu pars? demanda René. Tu n'attends pas que Claudine soit réveillée, pour l'embrasser?

— Je reviendrai tantôt.

— C'est cela; viens voir de près mon bonheur; je veux te faire envie. Et puis nous nous occuperons du baptême; nous irons ensemble à la mairie... Car j'entends que tu sois un parrain sérieux, et que, si la marraine oublie ses promesses, tu sois là... Mais Dieu merci! je suis encore debout, et je le serai longtemps encore. Paris tue, la province conserve.

Et montrant avec orgueil sa large carrure, son visage épanoui, sa taille d'athlète, il cria à Marcel, qui avait déjà disparu dans l'ombre du couloir : — Je veux vivre cent ans!

II.

On jasa longuement et méchamment dans la petite ville, quand, au bout de trois semaines, René revint avec sa femme et sa fille, occuper la maison à volets verts qu'il habitait depuis le jour de son mariage, dans le coin le plus reculé du faubourg, à la lisière même des champs, à deux pas de la rivière, en face des grands rochers. Il y a dans ces cités mesquines, où chacun connaît son voisin, l'espionne et l'envie, des coteries qui s'emploient tout entières à la médisance, qui ne pardonnent pas au bonheur, qui poursuivent impitoyablement contre les heureux la vengeance des ennuis de la vie provinciale et des colères que laissent au cœur les ambitions étouffées, les ardeurs inassouvies et toutes les décep-

tions d'une existence emprisonnée dans un horizon étroit. René n'était pas de la localité, ce qui est un crime, et il était venu de Paris, ce qui est le plus grand de tous les crimes.

Un beau matin, on l'avait vu débarquer, le sac au dos : c'était à cette époque un joyeux garçon qui, peu soucieux d'entrer dans la vie grave et laborieuse, portant le diplôme de médecin qu'il venait de conquérir roulé dans son mince bagage, faisait gaîment son tour de France, cherchant sur son chemin avec une égale ardeur la science et le plaisir, les prenant sans façon où il les trouvait, étudiant à ses heures, faisant de la botanique et de la géologie, herborisant, dessinant, chantant matin et soir, buvant sec et suivant docilement les préceptes du gros Roger Bontemps. On avait fait d'abord grande fête à ce voyageur dont l'humeur aimable et originale avait séduit les jeunes gens. Son séjour, qui devait ne pas dépasser la semaine, s'était insensiblement prolongé pendant plusieurs mois; cela avait naturellement excité la curiosité des bonnes âmes: on avait fait des enquêtes minutieuses, et on avait fini par découvrir qu'il n'était retenu ni par les beautés pittoresques du pays, ni par les recherches scientifiques dont il affectait de parler avec mystère dans l'espoir de donner le change, mais tout simplement par les beaux yeux de Mlle Adèle Perron. La « fille au père Perron » était une des beautés de l'endroit, et une des héritières, ce qui ne gâte rien : le père Perron n'était pas personnellement fort riche, la petite fortune qu'il avait amassée en bâtissant s'était fondue plus tard dans des spéculations de terrains; mais on savait qu'il avait quelque part, bien loin, un frère, un autre Perron, à qui l'industrie avait donné des rentes bien sonnantes, qui n'avait pas d'enfant et qui avait promis de laisser sa fortune à sa nièce. Il y avait eu, cela va sans dire, un soulèvement général contre le Parisien qui osait disputer à la jeunesse du pays ce double trésor; malheureusement pour les amateurs, dont la défiance avait été mise trop tard en éveil, le cœur de la jeune fille s'était donné tout de suite; ils avaient dû prendre leur parti, et se contenter de la maigre consolation qu'ils avaient trouvée à assaisonner de quelques avanies le triomphe du Parisien. René, son mariage fait, avait entrepris sérieusement l'exercice de la médecine, et, n'ayant d'autres concurrens que quelques Esculapes de province, il n'avait pas tardé à se créer, malgré l'envie, une clientèle importante.

Les circonstances bizarres qui avaient entouré la naissance de Claudine fournirent à la malignité l'occasion qu'elle attendait depuis longtemps; les plaisans s'en donnèrent à cœur-joie, Mme Pivier, malgré les liens étroits de parenté qui l'attachaient à René, fit

sa partie dans ce beau concert. Elle n'avait jamais eu qu'une très médiocre sympathie pour ce beau-frère dont les libres allures et les libres pensées offusquaient à tout propos sa dévotion, sa rigidité et ses manies bourgeoises. Quand elle sut que sa nièce était née dans un théâtre, que la faiblesse du père avait, au mépris d'un engagement ancien, permis à une comédienne de s'emparer du titre de marraine, elle poussa des cris d'orfraie; elle alla de maison en maison exhaler sa colère, se plaindre de l'outrage qui lui était fait, éveiller l'indignation. Elle trouva partout, cela va sans dire, des auditeurs complaisans qui lui donnèrent la réplique; on condamna unanimement la conduite du Parisien éhonté, et on déclara que c'était bien là un exemple des mœurs de Paris.

René et sa femme eurent vite connaissance du bruit que faisait autour d'eux cette histoire et des commentaires qui se colportaient; mais ils ne firent qu'en rire, leur bonheur était si complet qu'il ne pouvait être atteint par de semblables enfantillages. Mme Pivier avait en vain cherché à entraîner dans son camp le parrain dépossédé; à sa vive stupéfaction, il avait refusé de la suivre. Chaque dimanche, les habitans de la grande rue du faubourg, qui employaient les loisirs du jour dominical à surveiller de leurs fenêtres les allées et les venues des rares passans, le voyaient prendre le chemin de la maison aux volets verts, — de la maison verte, comme on disait, — vêtu de son éternel habit noir, portant sous le bras gauche une pile de livres qui ne le quittaient jamais, pas même les jours de congé, brandissant de la main droite un parapluie dont il ne se séparait en aucune occasion et qui le protégeait avec la même constance contre l'eau du ciel et contre les ardeurs du soleil. Il se faisait longuement raconter par René les grands et les petits événemens qui avaient accompagné la naissance de Claudine; il écoutait, sérieux, impassible, mais sous ses lunettes d'or son œil clignotait d'une certaine façon, et il lui arrivait quelquefois de dire :
— Je ne vous pardonnerai jamais de ne m'avoir pas gardé ma place de parrain.

René s'amusait fort de l'idée que le grave professeur aurait pu être le compère de la comédienne. — Ah! ah! cousin Haget, prenez garde! Je crains fort que, malgré votre cravate blanche et vos gros livres, vous ne soyez un libertin. Prenez garde que vos passions n'éclatent tout à coup et ne vous jouent un mauvais tour!

C'était plaisir de voir M. Haget lisant les lettres que Jane envoyait à tout instant; il tenait longtemps d'abord le papier sous le nez et en aspirait à pleines narines le parfum; il lisait ensuite lentement, curieusement, avec une certaine terreur pudique, comme s'il craignait, à chaque ligne, de découvrir quelque grosse abomination, et il paraissait stupéfait de ne découvrir que les choses les plus gen-

tilles et les mieux dites. Ces lettres accompagnaient le plus souvent des cadeaux, des jouets trop riches, des vêtemens trop somptueux, auxquels on ne pouvait en ce ménage modeste trouver aucune utilité, qu'on enfermait dans des armoires et qu'on exhibait dévotement quand on racontait l'histoire de la marraine. Elle avait fait à Paris, le jour du baptême, la promesse d'aller voir sa filleule avant l'année révolue; elle avait plusieurs fois, en écrivant, rappelé cette promesse : deux années se passèrent, et elle ne vint pas. René songea bien à refaire le miracle de Mahomet, à conduire Claudine à sa marraine, mais il avait été attaché comme médecin à plusieurs grandes usines du pays; il était toujours par voies et chemins. D'été en été, le projet fut toujours remis. Et puis, il arriva peu à peu que les lettres furent plus rares et plus inégales; il y en avait de longues et de courtes, de tendres et de sèches; il en venait deux de suite, et pendant six mois ou plus, il n'en venait pas. De cadeaux, plus un.

Un beau jour, Marcel débarqua à l'improviste dans la petite ville. Il donna des nouvelles de la marraine; il raconta qu'elle était parvenue de succès en succès, à conquérir une place fort en vue dans le monde des théâtres, que la Russie lui avait fait faire des offres splendides, qu'elle allait sans doute abandonner Paris, qui ne lui offrait pas encore une moisson d'or et de bravos suffisante à son gré, qu'elle y reviendrait plus tard; ce n'était plus d'ailleurs la jeune fille souriante qui était apparue comme une fée gracieuse près du berceau de Claudine, c'était une femme en pleine possession de sa beauté et de son talent. Était-ce l'effet des médisances provinciales? René pressa Marcel de questions sur l'estime qu'on accordait à Jane; il se fit affirmer cent fois qu'aucun bruit fâcheux n'avait encore donné de démenti à la réputation qu'elle s'était faite. — Vois-tu, disait-il, j'ai besoin d'être rassuré. Je connais bien le théâtre, et ce que tu me dis là me paraît si extraordinaire que j'ai peine à y croire. Tôt ou tard, les vertus qu'on croyait les plus solides y succombent.

Marcel riait alors de bon cœur : — Ah! dame, je ne me porte pas garant de l'avenir; tu me demandes si l'actrice dont tu faisais la marraine de ta fille était une honnête femme, je te dis carrément : oui. Tu me demandes si elle l'est encore; je te réponds aussi carrément : oui.

— En connais-tu une qui, ne se mariant pas, le soit restée jusqu'au bout?

— Une et plusieurs... Mais ce sont des phénomènes évidemment.

— Cite-moi des noms.

— Il faudrait chercher...

Ils cherchaient, l'un sérieux, l'autre plaisantant. Enfin un soir,

après le dîner, comme cette recherche recommençait pour la centième fois, Marcel dit : — J'en sais une qui est jeune, qui est belle, et dont j'oserais répondre ; sa jeunesse a eu des leçons qui lui ont donné des idées particulières...

Il raconta longuement une navrante histoire, celle d'une enfant, fille de bons bourgeois de Paris, livrée par la mort de ses parens à la tyrannie d'une tante, d'une aventurière repoussée autrefois de la famille et tombée de chute en chute dans les bas-fonds du vice. Sans défense, la pauvrette, à quinze ans, pour échapper aux désordres hideux qui s'étalaient autour d'elle, dont une clairvoyance précoce lui dévoilait la honte, et dont son éducation honnête lui inspirait l'horreur, était allée demander un asile et du pain aux artistes d'un petit théâtre de banlieue, leur offrant en échange son bon vouloir, sa vive intelligence, son instinct dramatique ; de braves gens, — il s'en trouve partout, — l'avaient protégée et sagement guidée à travers les écueils de cette vie nouvelle. — Si celle-là était la marraine de Claudine, aurais-tu confiance ?

— Sans doute.

— Eh bien ! aie confiance.

— C'est Jane ?

— Il y a bien des cas, mon cher ami, où le journaliste est un confesseur qui doit garder les secrets qui lui ont été confiés.

— Tu m'en as dit assez. Oh ! que ne m'as-tu raconté plus tôt cette histoire ? Je n'aurais jamais eu la moindre inquiétude.

Marcel se gratta le menton : — Tu t'emportes, tu t'emportes !.. De simples présomptions, tu fais immédiatement une certitude. Souviens-toi du proverbe : Il ne faut jurer de rien.

— Comment ? C'est toi maintenant qui doutes ?

— Dame, il y a pour ces vertus si bien tenues des momens difficiles à passer. Combien en a-t-on vu sombrer aux approches de la quarantaine dans des romans de pensionnaire et rendre les armes à des don Juan imberbes ? C'est souvent la revanche de l'amour dédaigné.

— Va, va ; je suis rassuré, moi, et je sais de plus que si Claudine était un jour orpheline et malheureuse, — tout peut arriver, — elle trouverait de la pitié dans ce cœur qui a connu les souffrances de l'abandon.

— Écoute, mon bon René, tu as obéi à une fantaisie charmante en donnant à ta fille une marraine de théâtre ; tu es un original et un poète à tes heures... Je suis, moi, un homme pratique, et je ne puis partager tous les espoirs que tu fondes sur un caprice de comédienne...

Marcel était du reste en veine de moralité et de prosaïsme ; la vie tranquille, le jardin, les fleurs, les jeux de l'enfant, tout lui plut,

l'intéressa, l'inspira; il maudit cent fois le célibat, l'existence bruyante, la lâcheté qui l'avait toujours, à l'heure des grandes résolutions, empêché de briser résolument la chaîne des vieilles habitudes et des plaisirs égoïstes; au bout de trois jours, il partit, confiant ses sermons au vent, qui les emporta.

Il vint encore quelques lettres, deux ou trois tout au plus; la marraine ne trouvait plus le temps de songer à l'enfant qui lui avait donné, au temps des joies faciles, quelques heures d'amusement. Un jour cependant, après un silence qui avait duré pendant plusieurs années, les facteurs de la gare apportèrent une lourde caisse bariolée, ornée de cachets et d'étiquettes multicolores, dont le passage par les rues de la petite ville produisit un émoi extraordinaire. Elle apportait de Saint-Pétersbourg, sans explication, une fourrure de valeur qui fut enfermée dans la grande armoire avec les autres cadeaux. Jane s'était souvenue de sa filleule, et l'on apprit ainsi qu'elle avait abandonné Paris pour la Russie. Les voisins parlèrent de la caisse pendant huit jours au moins; elle était vraiment très belle, elle faillit provoquer une réaction, et peu s'en fallut qu'éblouis par les dimensions et par les couleurs vives, ils ne déclarassent que René avait donné à sa fille la première marraine du monde. S'il était venu une seconde caisse, la chose eût été proclamée d'une seule voix; mais il n'y eut pas de seconde caisse, et ce fut le commencement de l'oubli.

La petite Claudine grandissait insensiblement; ce n'était déjà plus tout à fait une enfant; René avait voulu faire lui-même son éducation; il lui avait, un peu par principe, un peu par négligence, laissé prendre des airs assez sauvages. Les vieilles demoiselles qui revenaient de la messe et qui la voyaient gambader dans la poussière du chemin, secouant librement sous les chaudes caresses du soleil sa chevelure noire ébouriffée, la regardaient avec une curiosité un peu scandalisée : — C'est la filleule de la comédienne! disaient-elles; — elles n'étaient pas loin de lui trouver quelque chose de satanique. Elle avait pour unique compagnon de jeux un petit voisin, le neveu de l'hôtelier qui demeurait à cent pas de la maison verte, tout au bas de la montée, il s'appelait Jacques Vineux. Son visage pâle, encadré de longs cheveux blonds, contrastait singulièrement avec la mine hardie de Claudine; il ignorait les affections sous la garde desquelles grandissent les autres enfans. Orphelin, il avait été recueilli par son oncle, qui n'était pas un méchant homme, mais qui, peu fortuné, intéressé, brutal, ne lui épargnait ni les traitemens sévères ni les reproches blessans; il s'était pris pour Claudine d'un attachement profond qui ressemblait à de la dévotion, il avait entendu près d'elle les premières bonnes paroles qui eussent frappé son oreille; près d'elle, il avait connu les premiers sourires

et les premiers plaisirs. Chaque jour, dès l'aurore, il gagnait la maison verte, se cachait dans le jardin et attendait qu'elle le rejoignît, toujours sérieux et grave; elle était fidèle à ces innocens rendez-vous; elle s'était facilement habituée à la société de cet esclave docile, toujours prêt à l'aider en ses plaisirs, à exécuter ses caprices ou à supporter ses taquineries.

Un matin, pour la première fois, il trouva en arrivant la maison encore endormie: aucun bruit ne se faisait entendre; les volets verts étaient fermés du haut en bas. Il attendit, mais Claudine ne vint pas. Ce fut dans la journée seulement, en voyant arriver le curé et le bedeau qui parlaient à haute voix, qu'il apprit la vérité. René était mort : ce colosse qui se croyait si sûr de la vie avait été emporté presque subitement par une pleurésie.

Il n'était plus question de jeux. Jacques revint à ses habitudes taciturnes; pendant les semaines qui suivirent, il ne quitta pas le banc de pierre qui ornait la façade de l'auberge et d'où l'on voyait, au sommet de la montée, la maison verte, joyeusement éclairée par le soleil qui semblait se moquer de la douleur et de la mort. Il suivait de l'œil Mme Pivier qui, réconciliée avec sa demi-sœur par ce terrible événement, ne la quittait plus; elle passait et repassait, de son pas menu, toujours suivie par son fils aîné, un grand garçon nonchalant qui répondait au nom de Victor, en qui un instinct secret lui montrait un ennemi, et qu'une jalousie irréfléchie lui commandait de détester.

La jeunesse ne porte pas de longs deuils; la vie d'ailleurs reconquiert toujours ses droits. Claudine, au bout de quelque temps, reprit sa gaîté, et revint aux passe-temps d'autrefois, mais elle n'avait plus la même liberté; le grand Victor ne la quittait presque pas, il paraissait du reste obéir moins à un penchant naturel qu'à une consigne donnée et s'ennuyait tout autant qu'il ennuyait. Mme Pivier, dont la surveillance était continuellement en éveil et qui avait pris les rênes du ménage, venait fréquemment interrompre les jeux avec des mines de trouble-fête; elle avait pour Jacques des regards particulièrement sévères, qui semblaient lui demander le secret de sa présence. Un jour, Jacques trouva Claudine pensive et presque solennelle. — Tu ne sais pas la nouvelle? Ma tante Pivier ne veut plus que tu viennes ici.

Et, avec cette dure franchise des enfans qui ne sait rien cacher, elle ajouta : — Ma tante Pivier ne veut plus que nous jouions avec le neveu d'un aubergiste...

Il ne comprit d'abord qu'une chose, c'est qu'il était exilé, et il se retira; mais il vit en partant deux grosses larmes dans les yeux de Claudine, et cela le fit sans doute réfléchir, car le soir, en ren-

trant, il se campa fièrement devant son oncle et lui dit d'un ton résolu : — Je veux aller à l'école et devenir un monsieur.

Jean Vineux le regarda de travers et ne répondit rien d'abord, ce qui était sa façon de défendre sa bourse, quand il la croyait menacée; mais dans la nuit, il songea qu'il aurait profit plus tard à avoir un aide instruit, et le lendemain Jacques vit son désir réalisé. Il devint vite le meilleur élève de l'école; il écrivait et lisait du matin au soir, si bien que le moment arriva où il en sut autant que son maître, qui, à la vérité, ne savait pas grand'chose. Il demanda qu'on le mît au collège. Jean Vineux se fâcha, cette fois. — Je ne t'ai pas recueilli, dit-il brutalement, pour faire de toi un savant.

Jacques lui répondit avec une décision tranquille : — Mon père était un monsieur; il faut que je sois un monsieur comme lui.

S'il ne fut pas battu, il le dut à la stupéfaction que causa cette fière réponse. La transformation qui avait tout à coup fait de l'enfant craintif un petit homme résolu n'avait pas échappé à l'œil de l'aubergiste; mais il prenait pour de l'orgueil ce qui était du courage et peut-être de l'amour naissant. Jacques n'avait pas entièrement cessé de voir Claudine. Souvent, le soir, ses cahiers sous le bras, il gravissait la montée, et, suivant le sentier qui longeait le jardin de la maison verte, il allait s'asseoir sous les saules, attendant patiemment qu'elle se montrât et qu'elle l'aperçût. Elle s'approchait, et ils causaient furtivement par-dessus la haie; elle lui racontait, les yeux pleins de larmes, la dure tyrannie que faisait peser sur elle l'esprit dominateur de Mme Pivier, qui, profitant de l'accablement de la veuve, s'était emparée de la maison et la régentait à sa guise; il lui disait ses travaux, ses ambitions, ses tristesses. — Ton oncle ne veut pas que tu ailles au collège, et cela te rend bien triste? Eh bien, écoute, lui dit-elle, je parlerai de toi au cousin Haget.

Le dimanche suivant, en revenant de la maison verte, le professeur entra à l'auberge, demanda Jacques, le fit jaser et l'interrogea. Au bout de quinze jours, il revint, causa longuement avec Jean Vineux, très flatté d'entendre un aussi savant homme faire l'éloge de son neveu, et lui dit que moyennant certaines démarches, une bourse d'études serait accordée; l'aubergiste céda. A partir de ce moment, Jacques cessa de traiter Claudine en camarade.

Du reste, il ne lui parlait plus que par surprise, et à d'assez rares intervalles. Les travaux du collège lui laissaient peu de temps; Claudine était de la part de Mme Pivier l'objet d'une surveillance sévère qui ne lui accordait aucune liberté. Les années passant après les années, ils étaient l'un et l'autre devenus grands; elle avait at-

teint ses quatorze ans; il en avait plus de quinze, et déjà les commères souriaient malicieusement en les voyant quelquefois à la brune s'entretenir à voix basse par-dessus la haie.

La mort vint de nouveau frapper à la porte de la maison verte, dont elle avait appris le chemin; elle enleva la veuve, qui depuis la mort de René avait donné toutes ses journées aux larmes et aux souvenirs : les volets se fermèrent de nouveau; mais cette fois ils ne se rouvrirent plus. De grandes affiches jaunes furent collées sur la grille; un notaire, de noir habillé, vint un matin s'installer dans la grande salle de l'auberge de Jean Vineux; sur une table chargée de chopes et de papiers, il vendit au plus offrant le bâtiment, le jardin, les meubles; des scieurs vinrent ensuite qui arrachèrent les fleurs, les haies, et abattirent les grands arbres du jardin ; des murs de brique rouge, tristes et nus, s'élevèrent autour du logis dont on faisait une fabrique, l'enfermant dans un tombeau et le cachant à tous les yeux.

Le lendemain de l'enterrement, Mme Pivier avait emmené Claudine habiter avec elle, à l'autre extrémité de la ville, l'usine noire dont elle avait depuis la mort de son mari pris la direction; elle l'y tenait emprisonnée. Pour l'apercevoir de loin, Jacques allait chaque dimanche entendre la grand'messe à la cathédrale: caché derrière un pilier, il passait l'heure entière à la contempler, scandalisant les dévotes par sa distraction; à la sortie, sous le porche, il la voyait partir entre Mme Pivier et le grand Victor, à qui on la forçait de donner le bras. Il n'osait la suivre, et il regagnait tristement sa chambrette où il s'enfermait avec ses livres et le souvenir de quelques regards disputés à l'attention méfiante de la tante.

Les années de collège s'étaient écoulées rapidement : il eut en terminant des succès dont on parla en ville et qui flattèrent la vanité de l'aubergiste; l'heure arriva de choisir une carrière, et il y eut de nouvelles batailles. Les instans qu'il ne donnait pas au travail ou à la lecture, il les employait à écrire des vers, qu'il enfermait dans un tiroir et qu'il refusait obstinément de montrer; cette manie nouvelle excitait à tout instant la colère de Jean Vineux, qui n'aimait pas la littérature, ayant eu jadis pour cliens des journalistes de province toujours altérés et peu prompts à payer, et qui s'indignait de voir son neveu prendre goût à un métier de gueux. Jean Vineux avait cherché à se faire un allié de M. Haget; mais celui-ci, à sa grande surprise, malgré le caractère respectable et le sens pratique qu'on lui supposait, s'était tenu sur la réserve, déclarant qu'il ne faut pas contrarier les vocations.

Jean Vineux n'était pas satisfait; ce qui n'empêche que, le jour où Jacques fut couronné dans un concours qu'avait ouvert la So-

ciété des Muses, il ne crut pas pouvoir se dispenser de faire déboucher quelques bouteilles du bon coin. En buvant entre amis et voisins, on causa naturellement de tous les gens connus : que faire en une petite ville, à moins que l'on ne s'occupe du prochain? — Vous savez la nouvelle? Mlle Claudine, la fille du docteur, devient une riche héritière : le frère au feu père Perron est mort là-bas, après avoir fait attendre son héritage pendant près de vingt ans.

— C'est vrai ; je me rappelle qu'au temps où le docteur épousa la fille au père Perron, on disait déjà qu'elle hériterait ; tous les jeunes gens lui faisaient la cour.

— Il paraît que le bien qu'il laisse est beaucoup plus considérable qu'on ne le supposait. Vous pensez si Mme Pivier est joyeuse! Elle guignait depuis longtemps cet héritage, et elle fait tout ce qu'elle peut, depuis la mort du docteur, pour amener un mariage entre Mlle Claudine et son benêt de fils aîné.

— Je le sais ; mais on m'a assuré que la petite ne s'y prête pas ; elle a l'air, entre eux, d'une prisonnière entre deux gendarmes.

— Mme Pivier n'est pas femme à se laisser jouer par une fillette, et ce qu'elle a résolu finit toujours par s'accomplir...

Personne ne remarqua la pâleur livide de Jacques qui écoutait, silencieux, les yeux baissés, torturant de la main les poils follets qui dessinaient une ombre sur sa lèvre supérieure, ni la sombre préoccupation qui, pendant le reste de la soirée, l'empêcha de se mêler à la conversation. Sa mélancolie s'accrut encore les jours qui suivirent. Le dimanche, il n'alla pas à la grand'messe, et pendant deux semaines il évita de traverser la ville, se contentant de faire du côté de la campagne des promenades solitaires. Cette humeur noire prit fin subitement, un matin que le facteur lui remit une lettre dont l'adresse portait son nom écrit d'une petite écriture fine et serrée ; il tremblait en l'ouvrant ; il la parcourut et poussa un cri de joie. — Qu'y a-t-il? demanda Jean Vineux. Est-ce encore un prix qu'on te décerne?

— Non, rien...

Il s'enfuit, et de la journée ne sortit plus de sa chambre, où on l'entendait marcher avec agitation ; l'obscurité venue, il partit, sans vouloir dire où il allait. Ses sorties mystérieuses se renouvelèrent fréquemment. Jean Vineux était trop occupé dans son auberge pour faire attention aux allées et aux venues du jeune homme ; mais il ne se passa pas longtemps sans qu'il n'en entendît parler. Dans les petites villes, rien n'est ignoré ; on vint lui raconter dans le tuyau de l'oreille que plusieurs fois par semaine, Jacques allait, à la tombée de la nuit, rôder autour de l'usine de Mme Pivier. Les voisins s'étaient mis aux aguets pour tâcher de surprendre son

secret, mais ils n'y étaient pas parvenus; toujours en savaient-ils assez pour être certains qu'il était amoureux de Mlle Claudine et qu'il avait avec elle des entrevues secrètes. Jean Vineux commença par froncer le sourcil, puis, en y pensant, il finit par reconnaître qu'un mariage avec l'héritière serait une excellente affaire, et c'est presque en riant qu'il en parla à Jacques. Mais, aux premiers mots, celui-ci se rebiffa. — Mlle Claudine a une grande fortune, et je n'ai rien.

— Ce n'est pas une raison pour ne pas chercher à l'épouser; au contraire.

— C'en est une. Si jamais je devais songer à épouser Mlle Claudine, ce ne serait qu'après avoir conquis une position qui me fît son égal.

Il avait l'air si courroucé et il parlait avec une telle fermeté que l'aubergiste n'insista pas; il se contenta de murmurer : — Orgueilleux comme son père!

Deux semaines ne s'étaient pas écoulées que Jacques lui annonça, à brûle-pourpoint, qu'il voulait partir pour Paris et tenter de s'y créer une place et un nom. Aller faire de la littérature à Paris, quand il était si facile d'obtenir dans la ville un emploi honnête! Jean Vineux déclara net à son neveu que c'était un cas de folie; mais il ne se sentait pas de force à tenter une démonstration en règle, et, comme il s'agissait de lettres, il appela de nouveau M. Haget à son secours. C'était décidément un homme étrange que ce professeur austère; quand il entendit parler de Paris, ses petits yeux gris s'allumèrent; sa main trembla sur le papier où il marquait les bons points de ses élèves et laissa tomber un gros pâté d'encre, ce qui dénotait un état d'agitation extraordinaire. — Paris! répéta-t-il plusieurs fois... Dites-lui qu'il a bien raison!

Jean Vineux avait pour les savans le respect auquel l'obligeait son ignorance, et devant cette approbation, il se soumit. Jacques partit donc, emportant dans une valise son modeste trousseau, une douzaine de manuscrits, et les petites économies que son père lui avait laissées et qui devaient lui permettre d'attendre la fortune, tout au moins pendant quelques mois. Au bas de la montée, il se retourna pour regarder une dernière fois l'auberge et plus haut, la place où avait été la maison verte; il porta la main aux yeux, comme pour essuyer une larme, puis, reprenant son pas alerte, il tourna vers la gauche, et disparut dans le dédale des petites rues. — Que fait-il? cria Suzon, la vieille servante, il ne prend pas le chemin de la gare!

Jean Vineux cligna malicieusement de l'œil : — Ou je me trompe fort, ou il sera allé attendre l'heure du train près d'une usine que je connais.

III.

Plusieurs années se passèrent, et on n'entendit plus parler de Jacques. Jean Vineux recevait bien, dans les premiers jours de chaque mois, une lettre qui portait le timbre de Paris; mais il la mettait régulièrement en poche, sans dire à personne les nouvelles qu'elle contenait et qui très vraisemblablement étaient loin d'être bonnes. Il disparut à son tour : il se faisait vieux, il ne supportait plus qu'impatiemment la guerre que lui faisaient les rhumatismes et qui l'empêchait de veiller à ses affaires, le tenant le plus souvent emprisonné en sa chambre; il céda l'établissement à Suzon, la servante, qui avait trouvé en son dur métier le moyen de réaliser de sérieuses économies, et il s'en alla. Il ne tenait pas dans la vie de la petite ville une place assez importante pour que sa retraite fît un vide en dehors du cercle des habitués qui venaient chaque jour dans la salle basse boire et jouer aux cartes.

Rien ne change en ces cités mortes, ni les monumens, ni les habitudes, ni les habitans, les jours s'écoulent sans laisser leur empreinte, et si Jacques fût revenu après une si longue absence, il eût pu se croire parti de la veille : il eût retrouvé, en recommençant ses promenades autour de l'usine, les mêmes visages curieux cachés derrière les rideaux des fenêtres; il eût entendu la cloche fêlée et le tic-tac monotone des machines; le dimanche il eût vu, comme autrefois, la grande porte de chêne garnie de clous d'acier, qu'on n'ouvrait dans la semaine que pour les visites importantes, rouler sur ses gonds à l'heure de la messe, pour livrer passage à Mme Pivier, à Claudine et au grand Victor.

Claudine était alors dans tout l'éclat de sa jeunesse, et, quand elle sortait de l'église, elle était poursuivie par les regards des jeunes gens qui, s'autorisant d'un vieil usage, se groupaient devant le porche et lorgnaient les jolies dévotes. Plus d'un avait essayé de conquérir son attention; mais toutes les tentatives galantes étaient venues échouer contre la surveillance des deux dragons qui ne la quittaient pas, et contre son indifférence, qui la gardait mieux encore. Elle semblait ne rien voir, ne rien comprendre; son visage pâle, éclairé par de grands yeux noirs, portait une expression de tristesse, qui donnait lieu à bien des commentaires; on disait qu'elle était cloîtrée, tenue en un perpétuel tête-à-tête avec le fiancé qu'elle s'obstinait à refuser; on disait aussi qu'elle gardait pieusement au fond du cœur un amour caché; mais en vain chercha-t-on à surprendre son secret. Jacques était depuis longtemps oublié, personne ne pensait plus à lui, sauf peut-être quelques commères du faubourg qui avaient conservé le souvenir de la maison verte.

Suzon prétendait en savoir long sur ce chapitre ; mais elle ne s'expliquait pas clairement, et quand on l'interrogeait, elle se contentait de répondre avec des airs de sphinx : — Qui vivra verra.

Un matin, à l'heure où, sur le seuil de l'auberge, elle faisait la conversation quotidienne avec les voisines, attirées par les bouteilles multicolores qui ornaient le comptoir d'étain et dont elle ne se montrait pas avare, — la calèche jaune de l'hôtel du *Grand Monarque* passa en soulevant un tourbillon de poussière et gravit la montée. Une femme de mise élégante, dont un voile épais empêchait de distinguer les traits et qui s'abritait contre le soleil sous un parasol de couleur, l'occupait seule. — C'est une des actrices de Paris! dit la mère Rose, qui était la chronique vivante de la ville.

— Quelles actrices?

— Vous ne savez donc pas? Toute une troupe de Paris est descendue hier au *Grand Monarque*. Elle vient donner une représentation en l'honneur de... de... Voyons, aidez-moi, le nom m'échappe.

— Ma foi, il m'échappe aussi; mais je sais de qui vous voulez parler. Il s'agit de notre compatriote.

— Précisément, l'écrivain qui a sa statue sur le Cours et dont on célèbre aujourd'hui le... le...

— Attendez... le centenaire.

— Centenaire!.. Êtes-vous sûre?

— Très sûre.

— Enfin, n'importe, cette chose qui met toute la ville en fête et pour laquelle on a pavoisé... On a rouvert le théâtre qui était fermé depuis deux ans, et les acteurs de Paris joueront ce soir après le banquet, devant le sous-préfet, le maire et toutes les autorités, les pièces de... Ah! mon Dieu, quel nom difficile!

— De la statue enfin... Et vous croyez, mère Rose, que cette dame est une des actrices?

— Parbleu! Cela sauterait aux yeux, si la voiture du *Grand Monarque* n'était pas là pour le prouver. Avez-vous vu ce voile et ce parasol? Est-ce que les honnêtes femmes s'habillent ainsi?

— Où peut-elle aller par ici?

— Le sait-on? Ces créatures se promènent en voiture uniquement pour jeter l'argent par les fenêtres; j'ai connu cela quand j'étais à Paris. Il paraît que celles-ci ont de l'or plein les poches; le père Baptiste, qui a assisté à leur arrivée, m'a dit qu'il n'avait jamais vu une pareille quantité de malles.

— Écoutez, elle revient...

Les grelots des chevaux, dont le joyeux tintillement s'était perdu dans l'éloignement, sonnaient de nouveau leur carillon clair aux oreilles des commères. Bientôt la calèche jaune reparut; elle allait au pas. Vis-à-vis de l'auberge, la dame, de sa main finement gan-

tée, fit un signe au cocher qui s'arrêta, et, se penchant, elle interpella le groupe qui s'était curieusement rapproché. — Mesdames, s'il vous plaît, donnez-moi un renseignement. Je me suis égarée. Je cherche la maison du docteur René, la maison verte, comme on l'appelle, je pense... Je croyais, d'après les indications qui m'avaient été données autrefois, la trouver sur cette montée.

La vieille Suzon s'était avancée : — Madame ne se trompe pas. C'était bien ici; mais depuis longtemps le docteur est mort.

— Mort!.. Et sa femme, et sa fille?

— Mlle Claudine se porte toujours bien. Quant à madame, voici plusieurs années qu'elle est allée rejoindre monsieur.

— Mlle Claudine habite toujours la ville?

— Elle est chez sa tante, Mme Pivier... La grande usine, à l'autre extrémité...

L'actrice héla le cocher : — Vous avez entendu? En route!

Elle laissa pour remercîment aux commères un délicieux sourire; la calèche se remit en mouvement, tandis qu'elles faisaient encore leurs plus belles révérences, non que la comédienne leur inspirât un bien grand respect, mais pour lui montrer qu'on a de belles façons en province. — Avez-vous vu? Elle a mis la main sur son cœur quand nous lui avons annoncé la mort du docteur et celle de sa femme...

— Elle va voir Mlle Claudine. Une jeune fille qui reçoit des visites de comédienne? C'est bien fâcheux.

— Hé! hé!.. Son père était un Parisien; ces gens de Paris n'ont aucune moralité. On a raconté jadis qu'il lui avait donné pour marraine une fille de théâtre...

Pendant que les bonnes femmes devisaient et médisaient, la calèche traversait la petite ville à grand bruit; les fenêtres s'entr'ouvraient sur son passage, les hommes se retournaient et s'arrêtaient au bord des trottoirs, les marchands accouraient sur le seuil de leurs boutiques, et de porte en porte on se criait : — Regardez, c'est une des artistes de Paris!

Cette curiosité finit par prendre, dans les rues éloignées, un caractère tellement importun que l'actrice, lassée et irritée, descendit de voiture, se fit indiquer le chemin de l'usine et prit le parti d'achever la route à pied. Elle arriva enfin vis-à-vis d'une porte sur laquelle brillait en lettres de cuivre le nom du propriétaire : *Ve Pivier et fils.* Elle sonna; à l'appel d'une grosse cloche que mettait en mouvement une tresse de fer ornée d'une patte de lièvre, une forte villageoise se montra. — Que voulez-vous?

— Je voudrais voir Mlle Claudine.

La servante ouvrit démesurément les yeux; après une assez longue hésitation, elle conduisit la visiteuse par une large cour qui pouvait

à la rigueur passer pour une prairie, tant l'herbe y poussait dru, lui fit gravir un perron de cinq marches, se baissa pour prendre sous un paillasson une clé qu'elle fit tourner non sans effort dans une serrure rouillée, l'introduisit dans un salon froid, obscur, à peine meublé, et se glissa dans la chambre voisine en laissant derrière elle la porte entr'ouverte. La conversation qu'on y tenait et qui paraissait très vive, à en juger par l'éclat des voix, s'arrêta. — Quelle est cette personne? demanda une voix aigre. A-t-elle donné son nom? A-t-elle dit le but de sa visite?

— Elle s'est bornée à demander M[lle] Claudine.

— Et comment est-elle?

— Oh! madame, elle a une toilette bien étrange, avec de longs jupons blancs brodés comme si elle allait au bal.

— J'y suis. C'est la nouvelle demoiselle de M[me] Gossec, la couturière; je lui avais dit de venir prendre mesure pour la robe de noces. C'est une Parisienne; toutes ces Parisiennes ont mauvais ton. Qu'elle attende!

Une main invisible ferma la porte. L'actrice, qui s'était déjà avancée, recula, et sourit : — Singulières gens!

Pour passer le temps, elle entreprit l'inspection de ce salon qui lui paraissait plein de choses préhistoriques; elle regarda tout, la pendule dorée surmontée d'un groupe qui représentait l'Étude arrêtant le Temps, les chaises de damas vert alignées en bataille, les lithographies encadrées qui pendaient aux murs, les housses jetées sur tous les meubles; quand elle eut tout examiné, machinalement, dans l'espoir d'être arrachée plus vite à ce tombeau, elle se rapprocha de la porte. Le bruit d'un sanglot éveilla sa curiosité. Elle colla l'oreille contre la boiserie. — Ma foi, nargue la discrétion!

Une voix jeune et fraîche répétait : — Je vous en prie, madame, laissez-moi... Vous me mettez à la torture.

La voix aigre qui s'était déjà fait entendre coupa court à ces plaintes : — Vous êtes une ingrate et une sotte; mais je sais ce qu'il faut penser de vos désespoirs. Je vous le répète, tous les apprêts de la noce vont être faits, et vous me remercierez plus tard.

— Écoutez bien ceci, madame. Devant le maire, au pied de l'autel, je dirai non.

— Vous ne ferez pas cela. Vous n'avez aucune raison pour vous refuser à ce mariage, qui est convenable à tous les égards. Vos parens, s'ils vivaient, vous y contraindraient.

— Mes parens ne me forceraient pas d'épouser un homme que je n'aime pas, sachant que je me suis promise à une autre.

— A votre Jacques?

— Oui, à lui. Je vous l'ai déjà dit assez souvent.

— C'est un petit misérable, qui n'a ni nom, ni position, ni bien, qui s'est joué de votre naïveté et qui vous a depuis longtemps oubliée.

— C'est un cœur fier qui n'a pas voulu me devoir la fortune, tandis que d'autres...

— Savez-vous seulement où il est, ce qu'il fait?

— Il m'a promis de revenir, riche ou célèbre, le jour où j'aurai atteint ma majorité et où je pourrai disposer librement de ma main; je l'attendrai.

— Vous l'attendrez sous l'orme, ma belle enfant.

— Non, madame.

— Vous parlez avec une certitude bien grande. Vous recevez donc de ses nouvelles à mon insu?

— Comment le pourrais-je? Je suis chez vous une prisonnière, et votre surveillance ne m'a pas encore donné depuis trois ans une heure de liberté.

— Je remplis mon devoir en vous mettant dans l'impossibilité d'accomplir les imprudences que pourrait vous conseiller votre humeur fantasque. Votre mère, qui avait un esprit faible, et votre père, qui avait apporté de Paris les idées d'un bohème, ont fait de vous une enfant capricieuse, sans frein et sans tenue.

— Ils ne sont plus là pour me défendre. Laissez, je vous prie, leur mémoire en repos.

— Je ne vous dis que la vérité. Il est temps, du reste, de mettre un terme à cette scène pénible. Ce mariage est convenable sous tous les rapports; votre tuteur l'approuve, et s'il faut prendre l'avis du conseil de famille...

— Qu'en puis-je attendre? Il se compose de gens à votre dévotion.

— Il se compose de gens raisonnables qui veulent votre bonheur.

— Gardez ma fortune, si vous la désirez; rendez-moi ma liberté.

La voix aigre prit un ton de colère plus marqué : — Eh! qui vous fait croire qu'on en veuille à votre argent? Voici plusieurs fois que vous vous permettez ces insinuations blessantes; je ne les supporterai pas... Vous refusez ainsi?

— Je refuse et je refuserai toujours.

— C'est bien. Vous êtes une imprudente; vous me connaissez, et vous devez savoir que, dans la lutte que vous engagez, je vous briserai.

L'actrice écoutait attentive, anxieuse, lorsqu'elle entendit la jeune fille s'écrier douloureusement : — Hélas! qui me défendra?

Elle ouvrit brusquement la porte : — Moi, Claudine!

La foudre tombant dans la chambre n'eût pas causé plus de stupéfaction et de terreur que n'en produisit son entrée. — Oui, moi, répéta-t-elle, moi, ta marraine!

Claudine la regarda avec un étonnement craintif, puis tout à coup elle se jeta dans ses bras : — Ah! marraine!

— Que je suis donc heureuse de te voir enfin! Que tu es grande et que tu es belle!

— Je vous reconnais bien... Mon père et ma mère m'ont si souvent parlé de vous... J'ai votre portrait; il ne m'a jamais quitté... Voyez, je le porte au cou dans ce médaillon que vous m'avez envoyé, vous souvenez-vous encore?

— Je t'ai bien abandonnée.

— Ma mère me disait que vous m'aviez oubliée...

— Hélas! elle avait raison... C'est notre vie d'artiste; tu ne peux comprendre cela... Mais j'arrive à temps, Dieu merci!

Claudine murmura : — Vous avez entendu?

— Oui.

Les regards de Claudine et de Jane se portèrent en même temps sur Mme Pivier, qui attendait, paralysée par la surprise. — C'est ma tante, la demi-sœur de ma mère, fit Claudine espérant atténuer par une présentation polie la violence du choc qui se préparait.

Mme Pivier se contenta de faire de la tête un petit salut dédaigneux. — Je me nomme Jane Berthot, riposta l'actrice avec une hauteur un peu théâtrale. Je suis la marraine de cette jeune fille que j'ai vue naître, qui m'a été donnée par ses parens et pour laquelle j'ai promis d'être une seconde mère : je viens remplir ma promesse.

Mme Pivier haussa imperceptiblement les épaules : — Ma nièce est chez moi et n'a pas besoin d'être protégée.

— Cela vous plaît à dire; mais ce que je viens d'entendre...

— Par le trou de la serrure?

Jane rougit : — Oui, par le trou de la serrure. Ce que j'ai entendu me prouve que cette enfant est malheureuse... — Et se tournant vers Claudine : — Ne pleure plus; dorénavant, je veillerai sur toi.

Elle l'embrassa plusieurs fois de suite, sans voir les gestes d'impatience de Mme Pivier, et l'entraîna vers la fenêtre pour mieux la regarder et causer en toute liberté : — Tantôt, ma Claudine, quand la répétition sera terminée, je t'emmènerai avec moi à l'hôtel; tu me conteras tes peines, je te consolerai, et nous chercherons ensemble le moyen d'assurer ton bonheur... Tu viendras ce soir avec moi au théâtre, car je veux que tu me voies et que tu m'entendes...

Je veux que tu entendes les applaudissemens, que tu entendes dire que je suis une grande artiste... Tout le monde le dit à présent; tu n'en croiras que la moitié, mais cela te donnera de la confiance en moi et te rendra fière de ta marraine... C'est ce qu'espérait ton père; il me l'a dit le jour de ton baptême... Dix-huit ans déjà se sont écoulés; mais va, je suis toujours jeune, je serai pour toi une amie...

Elle parlait avec une volubilité extrême, riant de tout cœur et admirant avec une joie enfantine la filleule qu'elle retrouvait. Les années et les fatigues de la vie de théâtre avaient laissé leur empreinte sur ses traits, sans les flétrir pourtant; si en ce moment René fût revenu de l'autre monde, il eût subi de nouveau la fascination qu'avaient exercée sur lui la gaîté, la bonne humeur franche et la grâce de la petite actrice qui était venue conquérir l'enfant au berceau, — et, vaincu par le même charme, il la lui eût de nouveau mise entre les bras. Pour une foule de raisons, Mme Pivier, férue d'ailleurs de préjugés dévots et de manies provinciales, se trouvait à l'abri d'un semblable entraînement; elle écoutait, les lèvres pincées, les yeux demi-clos, avec une résignation effarouchée; mais Jane songeait peu à l'examiner. — Et c'est avec son fils que madame voudrait te marier?

Claudine fit de la tête un signe affirmatif. — Et tu ne l'aimes pas?

Cette fois le geste fut négatif. — Tu en aimes un autre?

— Oui.

— Eh bien, tu n'épouseras que celui que tu aimes.

Un violent incarnat vint subitement allumer le visage de Mme Pivier, et elle sortit de son immobilité superbe : — Mademoiselle! dit-elle... — Sa voix paraissait plus aigre que jamais. Elle avait appuyé sur ce mot de « mademoiselle » avec une solennité menaçante. — Mademoiselle! répéta-t-elle... — Elle s'arrêta; son indignation, longtemps contenue, éclatait et l'étouffait.

Jane, qui attendait patiemment la suite de ce discours entamé d'une façon si belliqueuse, ne voyant rien venir, eut un éclat de rire moqueur qui porta à son comble la colère de la vieille dame et la déconcerta davantage. Malgré le mépris profond qu'elle professait pour tous les gens de théâtre, Mme Pivier éprouvait vis-à-vis de l'actrice parisienne une gêne qu'elle ne parvenait ni à dissimuler ni à combattre. Elle se tut prudemment, comprenant qu'elle courait grand risque d'être battue par cette belle parleuse; mais ses regards disaient clairement les sentimens qui l'agitaient. A deux reprises, elle étendit la main vers le large cordon de sonnette brodé de perles blanches qui pendait à côté de la cheminée; elle

voulait appeler les servantes, faire expulser l'ennemi qui s'était introduit chez elle et qui la bravait; mais deux fois elle se ravisa, elle était intimidée, elle comprenait qu'elle avait affaire à un adversaire résolu que rien n'effrayait. Jane paraissait ne pas la voir, elle avait fait asseoir Claudine à côté d'elle, sur le canapé; elle ne cessait de l'embrasser et lui disait pêle-mêle cent histoires, elle l'interrogeait discrètement sur ses amours. Claudine, qui n'avait plus entendu depuis longtemps que des gronderies irritées, qui n'avait plus aperçu de visages rians, Claudine s'abandonnait à ces expansions qui lui faisaient l'effet d'un rayon de soleil éclairant subitement un coin d'azur dans un ciel de novembre. — Midi! cria tout à coup Jane en jetant les yeux sur la pendule. J'oubliais ma répétition!

Elle serra Claudine dans une dernière étreinte et se leva : — A tantôt, ma jolie mignonne. Tu sais que je t'attends à trois heures à l'hôtel du *Grand Monarque?* Fais-toi belle; je veux montrer ma filleule à tous mes camarades.

Instinctivement Claudine adressa à sa tante un regard suppliant, inquiet, dont Jane ne comprit pas le sens, car elle se tourna vers Mme Pivier et lui dit tranquillement : — Si madame désire accompagner ce soir ma filleule, je lui ferai réserver une des meilleures places du théâtre.

Mme Pivier fit un geste offensé : — Je ne mets point les pieds dans ces sortes d'endroits.

Jane n'eut pour toute réponse qu'un second éclat de rire qui l'indigna. Sa première stupeur passée, Mme Pivier suivit l'actrice jusqu'à la porte, dont elle fit retomber elle-même les lourds battans. — Joséphine, dit-elle à la servante qu'elle avait appelée, vous avez bien examiné les traits de cette créature? Vous la reconnaîtrez quand elle se présentera de nouveau?

— Ah! oui!

— Si elle pénètre encore ici, sous quelque prétexte que ce soit, je vous chasse; ne l'oubliez pas.

— Bien, madame.

Elle rentra au salon, où Claudine attendait, étourdie, émue, ne sachant s'il fallait rire ou pleurer, si l'heure de la délivrance avait sonné ou si de nouvelles persécutions allaient commencer: — Claudine, je n'ai pas voulu interrompre tout à l'heure cette scène inconvenante; mais j'entends que vous n'ayez plus aucun rapport avec cette personne.

— C'est ma marraine...

— Votre père, que Dieu lui pardonne, a commis là une grave faute. Il est de mon devoir de vous épargner les tristes conséquences que peut avoir sa folie. Je veux que vous restiez une honnête fille.

— Je ne puis être déshonorée par la marraine que mes parens m'ont choisie.

— Je le serais, moi, si elle remettait les pieds ici. Rentrez dans votre appartement.

Claudine esquissa un geste de révolte; mais il ne lui fallut qu'un instant de réflexion pour comprendre qu'il valait mieux patienter et attendre les événemens; elle baissa la tête et sortit. Satisfaite de la victoire accordée à son autorité, Mme Pivier interpella alors la servante, qui l'avait suivie et qui écoutait terrifiée : — Joséphine, ouvrez les fenêtres, qu'il ne reste rien ici des parfums qu'a laissés cette créature, et allez battre à la cour les coussins du canapé sur lequel elle s'est assise.

Dieudonné, son second fils, qui revenait du collège, passa la tête par l'ouverture de la porte, surpris par une odeur capiteuse qu'il n'avait jamais sentie. — Oh! oh! fit-il en ouvrant les narines...

Elle le prit par le bras et le fit sortir, de crainte qu'il n'aspirât plus longtemps cette senteur de perdition : —Tu as vu M. Haget?

— Il nous a donné sa leçon ce matin.

— Tu dois le revoir cette après-midi?

— Oui.

— Tu lui diras qu'il faut que je lui parle, que je l'attends ce soir, qu'il s'agit de choses excessivement graves.

— Bon.

Il s'éloignait; elle le rappela : — Tout à l'heure, en montant, tu verras si Claudine est dans sa chambre. Si elle y est, tu donneras un tour de clé, et tu m'apporteras la clé...

— Enfermer Claudine! C'est une farce que tu lui fais, pour rire...

— Oui, c'est cela même.

IV.

Le lendemain matin, comme l'horloge de la cathédrale sonnait onze heures, Mme Pivier sortit par la petite porte de la chapelle du Saint-Sacrement; elle longea le bas-côté de la place et alla s'embusquer au coin de la rue du Parvis, que son œil fouilla d'un bout à l'autre bout, après avoir examiné à la dérobée les fenêtres de l'hôtel du *Grand Monarque*. Les filles de boutique du confiseur qui fait le coin de la rue examinaient curieusement ses allées et ses venues, cachées derrière les grands pots pleins de sucreries. Elle les vit et fit un geste d'impatience. — Les pimbèches! croient-elles donc que j'attende un amoureux? Ah! si j'étais plus jeune, je se-

rais compromise... Mais que fait donc ce malheureux? Je lui avais recommandé pourtant d'être exact.

Vingt minutes s'écoulèrent. Enfin elle poussa un soupir de soulagement : M. Haget venait d'apparaître, suivant lentement le trottoir, fort occupé de boutonner un gant évidemment trop étroit. Elle marcha à sa rencontre et l'arracha un peu brutalement à cette besogne délicate : — Dieu merci, vous arrivez! Je vous attends depuis une éternité.

— Vraiment, ma cousine, la chose est bien possible. J'ai dû, en sortant du collège, faire un bout de toilette.

Elle jeta les yeux sur lui; elle ne l'avait jamais vu aussi coquettement habillé. Elle haussa les épaules : — Que vous prend-il? Vous avez l'air d'aller à une noce. Et pour qui tous ces frais?.. Ah! les hommes sont bien tous les mêmes!

— Je vous assure, ma cousine, que les lois de la bienséance m'obligeaient...

— Laissez-moi! Avez-vous jamais pris un pareil soin de votre toilette, quand il s'agissait de me faire visite, à moi qui suis une honnête femme et une mère de famille?

M. Haget se gratta le menton, soit qu'il ne trouvât rien à dire, soit qu'il ne voulût rien dire de désobligeant. Après un assez long silence, il murmura : — C'est en tout cas une grande artiste.

— Vous l'avez donc entendue?

— Oui, hier soir.

— Vous êtes allé au spectacle?

Il y avait un tel dédain dans cette question que le professeur, piqué, répliqua d'un ton doctoral : — Sans aucun doute, j'y suis allé, et je ne connais pas de plaisirs plus convenables que ceux que peut donner l'audition des chefs-d'œuvre des maîtres...

— C'est bon; chacun a ses opinions, et je ne suis pas venue ici pour discuter ces choses-là. J'ai voulu qu'avant de parler à cette femme, vous sussiez ce qui s'est passé hier soir.

— Elle est revenue à la charge?

— Non contente d'avoir dans l'après-midi envoyé tour à tour les gens de l'hôtel demander sa filleule, comme je vous l'avais déjà dit, elle a fait faire à ma porte, à l'heure où le spectacle s'est terminé, un carillon qui a réveillé tout le quartier.

— Diable! c'est grave. Et qu'en est-il résulté?

— La belle question! Ma porte est restée close,

— Et Claudine?

— Enfermée dans sa chambre sous triple verrou. Ce matin, il est arrivé pour elle une lettre parfumée...

— Vous l'avez prise?

— Je l'ai jetée au feu.

M. Haget ajusta ses lunettes de la main et fit entendre une petite toux qui pouvait indifféremment être prise pour un blâme ou pour une approbation. Mme Pivier, qui semblait peu soucieuse de connaître son avis, continua : — Si vous ne lui faites entendre raison, elle finira par assiéger la maison. Il faut que vous lui parliez avec la plus grande fermeté. Menacez-la de la police... Hein, vous dites?..

— Je ne parle pas ; je tousse. Je suis un peu enrhumé.

— N'oubliez pas ce que je vous dis. Ces sortes de gens ont une très grande peur de la police... Ah ! si je pouvais parler moi-même !

— Écoutez, ma cousine, vous m'avez chargé de cette ambassade; je l'ai acceptée ; mais c'est avec plaisir que je vous céderais...

— Vous n'y pensez pas ! Me commettre avec une fille de théâtre !

Le carillon exécuta les premières mesures de la marche de la *Dame du lac*. — Voici la demie. Je me sauve, j'ai peur qu'elle ne fasse enlever Claudine pendant mes absences. Et surtout soyez ferme.

Il fit signe qu'on pouvait compter sur lui et continua son chemin. Elle le regarda s'éloigner avec un sourire étrange : — De la coquetterie à cet âge ! Et pour quelle femme ! Ah ! les hommes ! — et elle s'éloigna. Si elle se fût moins pressée, elle eût vu M. Haget ralentir le pas en approchant de l'hôtel, faire une halte à la porte, jeter les yeux sur le café de l'*Amitié*, qui est à côté, y entrer après une courte hésitation, s'attabler et vider un verre de madère. — C'est ridicule, se disait-il en buvant à petits coups... Il faut absolument que j'aie de l'aplomb... C'est l'effet du manque d'habitude sans doute... Ah ! que n'ai-je l'habitude !

Il gémit tristement et demanda un second verre. Dix minutes après, il passait résolument devant la loge du concierge de l'hôtel : — Mademoiselle Jane ?

— Au numéro 8. La seconde porte, au premier étage.

Il monta et frappa. Il était si troublé qu'il entra sans qu'on lui eût répondu. Jane était debout, au milieu de la chambre, prête à sortir, recevant des mains de Miette les derniers soins. Il s'inclina : — Félix Haget...

Elle l'interrompit d'un petit rire impertinent qui faillit le déconcerter, en lui montrant une table chargée d'une montagne de fleurs et de billets. — Si c'est pour me faire une déclaration, vous venez trop tard. Voyez ce que j'ai déjà reçu depuis hier. On est très amoureux dans votre petite ville.

Il reprit avec le plus grand sérieux : — Félix Haget, professeur de rhétorique...

— Je devine ! Vous voulez me lire une tragédie ? Ah ! monsieur, faites-moi grâce... Vos jeunes poètes ne m'ont pas présenté moins de quatorze manuscrits en ces vingt-quatre heures.

— Je suis le tuteur de Mlle Claudine...

Elle le regarda avec curiosité : il ne paraissait pas bien terrible ; mais il n'y avait pas moins un combat à soutenir ; elle enleva prestement son chapeau, ôta ses gants, et d'un geste renvoya Miette.

— Ah ! Vous êtes, monsieur, le tuteur de ma filleule. Je suis enchantée de vous voir, et nous avons à causer sérieusement. Tenez, j'allais précisément enfoncer la porte de cette bonne dame Pivier...

Il écoutait, un peu dérouté par ce ton agressif auquel il ne s'attendait pas. — Asseyez-vous donc, lui dit-elle.

Il chercha de l'œil un siège : les fauteuils et les chaises portaient des amas de robes et de costumes ; elle écarta de la main une montagne de vêtemens qui se dressait sur le canapé, et lui fit une petite place. Il s'assit ; elle resta debout devant lui, les bras croisés, dans une attitude provocante : — Vous allez m'expliquer enfin ce qui se passe. On m'empêche de voir ma filleule ? On la séquestre ? De quel droit ? Je sais tout : on veut la marier contre son gré ; mais cela ne se fera pas.

M. Haget était venu pour menacer, et non pour être menacé ; il la laissa parler longtemps, très surpris de voir ainsi les rôles subitement renversés. Des étoffes, des dentelles qui le frôlaient et au milieu desquelles il était enfoncé comme dans une niche, s'échappaient des parfums capiteux qui le grisaient ; il n'écoutait que d'une oreille distraite : toute son attention était aux gestes de la comédienne dont le corps souple, étroitement serré dans une robe collante, paraissait le fasciner, dont la voix mordante le berçait de ses inflexions musicales et savantes. Il fit enfin un effort, ferma les yeux pendant quelques secondes, prit son temps et commença, comme s'il récitait une leçon bien apprise : — Tuteur de Mlle Claudine, investi par la loi et par la volonté du conseil de famille d'une responsabilité et d'une autorité sur lesquelles je ne puis consentir à aucune transaction, je dois vous prier de renoncer à exercer sur elle une influence que rien ne légitime...

Elle n'attendit pas qu'il fût au bout de sa phrase, qui semblait du reste ne devoir jamais finir. — Que rien ne légitime ? Je ne suis donc pas la marraine ?

— Vous l'êtes sans doute ; mais le titre de marraine ne confère aucun droit, lisez le code.

— Eh ! monsieur, laissons le code ; je ne le connais pas... Ce que je sais, c'est que les parens de Claudine me l'ont donnée comme filleule et que je remplirai mes devoirs.

— Mais permettez-moi de vous faire remarquer qu'il s'agit d'un lien religieux...

— Il n'en est que plus sacré.

— Vous ne m'entendez pas. Je veux dire qu'une marraine n'a que des devoirs religieux à remplir envers une filleule. Rappelez-vous les paroles du prêtre.

— Je ne les ai pas entendues; mais je me rappelle que le catéchisme qu'on m'apprenait dans mon enfance enseigne que le parrain et la marraine doivent tenir lieu de père et de mère. Je me rappelle aussi que, pendant la cérémonie du baptême, j'ai adressé à Dieu une prière fervente et que je lui ai promis d'être une protectrice pour cette enfant...

Elle s'interrompit, voyant qu'il l'écoutait la bouche béante, et elle continua, retombant dans sa moquerie joyeuse : — Je vous étonne, n'est-ce pas? Vous partagez sur les femmes de théâtre les idées de cette bonne dame qui a failli hier me faire jeter de l'eau bénite... Je suis inconséquente, excentrique; j'ai sur bien des choses des idées qui ne sont pas celles de votre monde bourgeois et de vos petites villes... Mais je suis honnête, et je sais remplir un devoir. J'ai eu tort d'oublier l'enfant que j'avais promis de protéger; j'étais loin, j'avais la tête pleine d'une foule de choses frivoles ou tristes, car notre vie d'artiste n'est pas toute de plaisirs. Enfin, j'arrive à temps, à l'heure où mon intervention peut la sauver, assurer son bonheur. Et vous croyez que je me laisserai effrayer par votre code, par vos airs sévères? Ah! vous ne me connaissez pas!

Elle s'était animée, ses grands yeux bleus s'étaient allumés, ses joues, blêmies par le fard, avaient une rougeur belliqueuse.

M. Haget baissa les yeux, pour ne plus se laisser distraire : — Mon Dieu! je ne songe pas à vous effrayer. Je dois seulement vous éclairer sur une situation que vous semblez ne pas comprendre et sur des droits dont vous vous exagérez l'importance. Claudine n'est pas malheureuse.

— Elle l'est. On l'empêche d'épouser celui qu'elle aime, pour lui faire faire un mariage d'intérêt.

— Un mariage fort convenable. Quand Claudine aura atteint sa majorité, elle sera libre de disposer de sa main; mais d'ici là, le conseil de famille, dont elle dépend, ne lui permettra pas de terminer par une union déplacée une amourette qui n'est qu'un enfantillage.

— Un enfantillage? Vous avez, dans votre science de professeur, trouvé là un enfantillage? Eh bien, moi, il ne m'a fallu qu'entendre parler Claudine pendant cinq minutes pour savoir qu'il y a là un

amour profond et sincère. — Un sourire un peu moqueur erra sur ses lèvres : — Et je pense m'y connaître mieux que vous.

Elle avait cru l'épigramme inoffensive; elle fut fort étonnée de voir le professeur baisser la tête avec une confusion douloureuse; il avait l'air si humilié qu'elle se crut obligée de s'excuser. — Je ne pensais pas vous offenser en disant cela...

— Oh! c'est la vérité...

— J'ai d'ailleurs utilisé le temps depuis hier; j'ai fait causer tout le monde, ce qui n'est guère difficile; chacun ici connaît les secrets de son voisin et s'amuse à les divulguer; je connais l'histoire entière de ma filleule.

— On vous a dit alors que celui dont elle s'est éprise est un jeune homme de naissance obscure, qui est parti pour aller tenter la fortune à Paris, dont nul n'a plus entendu parler. En supposant qu'il ne l'ait pas oubliée, ce qui est bien douteux...

— Et pourquoi?.. S'il l'aime comme elle l'aime.

— Les femmes de Paris ont tant d'attraits!

— Est-ce un compliment? Seriez-vous galant?.. Bon, ne rougissez pas pour cela, et dites-moi plutôt franchement quelle est votre conclusion. J'ignore encore le but de votre démarche.

— C'est d'obtenir que vous renonciez à une intervention que votre titre de marraine ne justifie pas, qui excite l'esprit de Claudine et la pousse à résister aux sages avis de ceux qui lui sont unis par les liens du sang et qui ont seuls autorité sur elle.

— Bien. Et si je refusais?

— Vous ne refuserez pas, et dans l'intérêt même de votre filleule...

— Pardon. Je refuse.

— Que voulez-vous faire? Vous n'avez, je vous le répète, aucun droit.

— Que sais-je? Je prendrai conseil des circonstances. En tout cas, je ne permettrai pas qu'on rende Claudine malheureuse, et je veillerai sur elle. Je devais partir tantôt avec mes camarades qui retournent à Paris; vous le voyez, je reste.

M. Haget se leva, assez embarrassé; il se reprochait de n'avoir pas montré toute la fermeté dont il aurait dû faire preuve et que Mme Pivier avait certainement attendue de lui. Il était venu pour terrifier, et il se voyait à demi battu par cette femme singulière, véritable Protée qui changeait à tout instant de face et qui le déconcertait tantôt par sa moquerie, tantôt par son sérieux. Il cherchait debout, muet, le moyen de faire une sortie brillante; il combinait des phrases sonores, sous l'éclat desquelles il espérait dissimuler sa retraite piteuse; il réfléchissait sans se presser, désireux à son insu de prolonger un tête-à-tête où il trouvait un charme

troublant, — quand tout à coup il sentit sur les épaules la pression de deux petites mains parfumées qui le forcèrent de se rasseoir. Il ne fit aucune résistance, et retomba sur le canapé ; mais cette fois Jane était à côté de lui; il avait les jambes emprisonnées sous la longue traîne d'une robe. — C'est la guerre alors? dit-elle. Va pour la guerre! Je me sens d'humeur belliqueuse.

La voix de la comédienne lui sembla plus harmonieuse qu'elle ne lui avait encore paru, et il frissonna quand elle lui demanda en le regardant bien fixement : — Ami ou ennemi?

— Comment pourrais-je...

— Vous êtes venu ici en ambassadeur; votre mission terminée, rien n'empêche que vous ne vous mettiez de mon côté.

— Vous n'y pensez pas!

— Ne croirait-on pas, à voir l'air que vous prenez, que je médite la perte de Claudine? De quoi s'agit-il, en somme? De lui faire épouser l'homme qu'elle aime. Ne voilà-t-il pas un beau crime? Qu'y a-t-il de plus intéressant et de plus touchant qu'un amour vrai?.. Vous froncez le sourcil, vous cherchez en vain à vous donner un aspect sévère... Qu'une vieille dévote, une prude de province méconnaisse l'amour, c'est dans son rôle. Mais vous? Rappelez-vous, vous avez certainement aimé...

Il fit de la tête un signe négatif, en essuyant la sueur qui lui inondait les tempes; il voulut se lever, mais les petites mains le ressaisirent et le condamnèrent à l'immobilité. Que disait-elle? Il n'écoutait plus. Ses yeux examinaient attentivement chaque ligne du visage de l'actrice, chaque détail d'une toilette dont la savante élégance le ravissait, chaque geste. Il la comparait aux femmes revêches, mal habillées, disgracieuses, dont il avait toujours été entouré. Il se reprochait amèrement d'avoir laissé son cœur se dessécher dans l'isolement et les ennuis d'une vie étroite, quand il aurait pu jadis, comme tant d'autres, l'aller consumer au brasier parisien, savourer les ivresses, connaître tout ce qui tue et tout ce qui fait vivre... Il ne sortit de sa rêverie qu'en lui voyant faire un geste de triomphe.

— Ah! je savais bien que votre sévérité n'était qu'un vilain masque que vous mettiez pour me faire peur et que je vous l'enlèverais! C'est promis alors, promis et solennellement juré?

— Qu'ai-je promis?

— Qu'avant mon départ vous me donneriez le moyen de voir ma filleule, de lui parler, de me concerter avec elle.

— Je n'ai rien promis.

— Pardon. De la tête, ainsi.

— Vous vous trompez.

— Oh! quelle mauvaise foi! Je me contente de bien peu de chose

pourtant. Croyez-vous que, si les parens de Claudine vivaient encore, ils me refuseraient la permission de l'embrasser ?

— Non...

— Faut-il que je me mette à vos genoux ?

Des coups violens ébranlèrent la porte. — Jane, crièrent des voix de femmes, adieu, Jane !

— Ce sont mes camarades qui vont prendre le train. Je reste parce que j'ai votre promesse...

Trois ou quatre actrices en costume de voyage firent invasion. M. Haget, en proie à un trouble croissant, intimidé par les regards qui se fixaient curieusement sur lui, heureux de pouvoir échapper à une situation qui l'effrayait, tira sa montre, bredouilla quelques phrases obscures sur les exigences de son travail, fit à la ronde quelques saluts embarrassés et sortit précipitamment, non sans avoir renversé une couple de chaises. Il descendit l'escalier quatre à quatre et ne ralentit sa course qu'après avoir traversé la place dans toute sa largeur.

La rue du Parvis, qui sert de communication entre la ville haute et la ville basse, est chaque jour, vers une heure, parcourue par un assez grand nombre de passans; il n'y avait pas fait cent pas qu'il fut arrêté par le père d'un de ses élèves : — Bonjour, monsieur Haget. Qu'avez-vous donc ? vous êtes ruisselant...

Vingt personnes lui firent tour à tour la même question, et il rougit chaque fois jusqu'aux oreilles. Pour éviter les questionneurs importuns, il se jeta dans les petites rues de traverse. Il s'était engagé à aller rendre compte du résultat de sa mission à Mme Pivier; il tremblait en songeant à l'accueil qui lui serait fait, s'il disait la vérité; il était certain qu'il n'avait pas montré la fermeté qu'on pouvait attendre de son caractère; mais en examinant de près, en classant chacun des incidens de cette journée qui allait faire époque en sa vie, il en vint à conclure qu'il aurait fallu le courage d'un saint pour résister aux tentations qui lui avaient été offertes; or il savait mieux que personne à quoi s'en tenir sur ses mérites, et il reconnaissait modestement que, si les devoirs d'une existence emprisonnée dans un collège de province l'avaient condamné au métier d'ascète, la vocation lui manquait complètement. Quand il s'aperçut que sa rêverie l'avait conduit près de l'usine, il rebroussa chemin; il retourna à la place de la Cathédrale, passa sous les fenêtres du *Grand Monarque*, qu'il regarda avec une sorte de défi, rentra au café de l'*Amitié*, et, dérogeant aux habitudes de sobriété qui lui faisaient une loi de déjeuner d'un petit pain fourré, se fit servir le plat du jour. De la petite table voisine de la fenêtre, où il faisait sa tranquille orgie, il contemplait avec un plaisir qui n'é-

tait pas exempt d'orgueil le champ de bataille où il venait de voir le feu ; et il cherchait, en flairant ses gants et ses manches, à retrouver l'odeur de la poudre. Son animation était bien faite pour appeler l'attention des gens qui le connaissaient ; quand on l'interrogea, au lieu de se troubler, il prit, pour éluder les explications, un air discret et heureux en même temps, qui ne manquait pas de fatuité.

Mme Pivier attendait impatiemment qu'il vînt lui faire le rapport qu'elle lui avait demandé ; mais l'après-midi se passa sans qu'il parût. A cinq heures, Dieudonné rentra du collège : — As-tu vu M. Haget?

— Il a donné son cours.

— Il ne t'a rien dit de particulier?

— Non...

Elle surprit un sourire que Dieudonné cherchait à dissimuler. — Pourquoi ris-tu?

— Je me rappelle la leçon.

— Elle était donc bien drôle?

— Assez...

Dieudonné essaya de détourner la conversation ; mais la curiosité de sa mère était trop vivement excitée pour reculer devant son embarras : — Explique-toi ; je veux savoir quel était le sujet de cette amusante leçon.

— Nous avons traduit l'histoire de Didon.

— Didon? qu'est-ce que cela?

— Une reine, maman.

— Une reine, et ensuite?

— Tu sais bien, voyons... Dans la grotte, avec Énée...

— Énée?

— Un prince troyen...

Elle lança un regard sévère à Dieudonné, et riposta sèchement : — Je ne connais pas de polissonneries, et je m'étonne que M. Haget vous apprenne de pareilles choses.

— Maman, c'est dans le programme.

— Et tu dis que M. Haget a été drôle?

— Dame, il nous a fait rire...

— Bon, je lui parlerai...

Dieudonné se retira, honteux et dépité. Mme Pivier, à partir de ce moment, montra une vive agitation. A huit heures, elle annonça, à la stupéfaction générale, qu'elle allait sortir ; elle donna l'ordre à Joséphine d'allumer la lanterne et de l'accompagner. Elle se rendit chez le professeur, qu'elle trouva rêvant dans un fauteuil ; il se dit malade et elle put constater, en lui tâtant le pouls, qu'il avait

la fièvre. Il lui raconta très brièvement, sous prétexte qu'il ne pouvait causer sans fatigue, l'entrevue qu'il avait eue avec la marraine de Claudine; il dit qu'il l'avait fort effrayée par sa sévérité et par sa fermeté, qu'il lui avait fait entendre raison, qu'au surplus, la troupe entière était partie pour Paris dans l'après-midi. — J'en suis bien heureuse, dit-elle avec un soupir de soulagement; je dois aller demain toucher des fermages à trois lieues d'ici, et je pourrai m'absenter sans crainte.

Elle ne lui parla pas de Didon, du prince troyen et de la grotte, réservant ce sujet scabreux pour un jour où il serait mieux en état d'entendre la leçon qu'elle comptait lui faire. Elle rentra tranquillisée, fit monter Victor dans sa chambre, l'entretint longuement, secrètement, et ne le congédia qu'à une heure avancée de la nuit. Elle eut avec lui, le lendemain, après le déjeuner, un second entretien mystérieux.

La carriole attendait, attelée, dans la cour, depuis une grosse demi-heure, quand elle descendit le perron. A ce moment, Dieudonné, ses livres sous le bras, parut sous la grande porte. — Et M. Haget? Il a donné sa leçon?

— Oui, mais le surveillant est venu l'interrompre avant la fin, en l'avertissant qu'une dame l'attendait au parloir.

— Une dame?.. Qui?

— La mère d'un élève sans doute.

Mme Pivier réfléchit pendant quelques secondes. — Et cette délurée?

— La mère de l'élève?

— Non. La reine... Vous en a-t-il encore parlé?

Un rire confus illumina le visage de Dieudonné : — Oh! oui!

— C'est honteux. Et M. Haget s'occupe souvent de cette histoire?

— Quelquefois... Mais jamais aussi drôlement que depuis deux jours.

La conduite de M. Haget étonnait Mme Pivier et lui inspirait une vague inquiétude; c'était un homme moral, et il n'était pas naturel qu'il donnât de semblables leçons. Il se passait là évidemment des choses qui avaient besoin d'être éclaircies. Elle eut l'envie d'abord de retarder son voyage; mais elle songea que, toutes les comédiennes étant parties depuis la veille, la dame du parloir ne pouvait être qu'une mère, que les fermiers l'attendaient, et qu'il serait dangereux de leur laisser l'argent en main jusqu'au surlendemain. — Et puis, Victor est bien préparé par moi, murmura-t-elle. Ce serait un travail à recommencer, et une occasion perdue. — Elle se hissa, et la carriole partit.

On entendait encore au loin les gémissemens des roues mal grais-

sées; Joséphine, qui profitait de la liberté que lui laissait l'absence de sa maîtresse pour faire à la porte un bout de causerie avec les servantes du voisinage, vit arriver M. Haget; on eût pu croire qu'il avait attendu le départ de Mme Pivier pour se montrer; il marchait à grands pas, en longeant les maisons; il ne paraissait pas d'abord se diriger vers l'usine, mais quand il fut à vingt pas, il fit un court arrêt, tourna, et arriva en droite ligne, comme un soldat marchant à l'assaut : — Conduisez-moi près de Mlle Claudine.

— Madame m'a défendu...

— Cette défense ne me concerne pas, moi.

Sa physionomie, habituellement calme, avait une expression résolue, et troublée en même temps, qui effraya Joséphine. Elle le laissa entrer, de peur qu'il ne se fît un passage par la force. Il gravit le perron, sans qu'elle eût le temps de suivre : il fallait qu'il se passât de graves événemens; Joséphine n'était pas du reste au bout des surprises; dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'elle le vit sortir, emmenant Claudine, qui, dans sa hâte, attachait en courant le grand mantelet de pensionnaire sous lequel on la forçait de cacher sa taille fine et bien prise. Elle eut bien l'idée de s'opposer à cette sortie, qui ressemblait fort à un enlèvement et qui constituait en tout cas une révolte ouverte contre l'autorité de Mme Pivier; mais ils avaient déjà disparu au coin de la rue qu'elle se demandait encore ce qu'il fallait faire. Ils marchaient à grands pas, sans parler.

— Oh! que je vous remercie! dit enfin Claudine quand elle eut perdu de vue les grands murs de l'usine.

— C'est bien, c'est bien, murmura le professeur avec embarras.

Il songeait avec terreur à l'explication qu'il aurait le soir même avec Mme Pivier; il était effrayé de sa hardiesse. — Tu t'étais barricadée, m'as-tu dit, parce que Victor te faisait peur. Que craignais-tu?

— Je ne sais. Depuis ce matin, il me regarde d'une façon étrange. Avant de partir, sa mère l'a longuement sermonné; je sais qu'il s'agissait de moi. Je l'ai entendu rôder dans le couloir, devant ma porte; cela m'a effrayée, sans que je me rendisse compte de ma terreur.

M. Haget ôta et remit plusieurs fois ses lunettes, ce qui était chez lui le signe d'une vive anxiété : — Mme Pivier serait-elle capable?.. En ce cas, je suis venu bien à temps, et je ne puis que me féliciter...

Cette réflexion sembla lui donner du courage, car il pressa encore le pas. Ils arrivèrent près de la gare et aperçurent de loin Jane qui guettait leur arrivée; elle courut à eux, son premier regard et son premier sourire furent pour M. Haget, dont elle serra

longuement la main. — Merci, lui dit-elle... T'a-t-il raconté ce qui s'est passé? demanda-t-elle à Claudine... Mon service me rappelle à Paris. Je ne voulais pas partir sans t'avoir embrassée, sans t'avoir dit de prendre courage, de compter sur moi, de m'écrire... Ah! il m'a fallu une heure entière de supplications pour le décider à te ravir à la surveillance de ta tante, et le parloir du collège a vu une belle scène de drame. Il a courageusement résisté, trop courageusement, car le temps s'est écoulé, et nous n'avons plus que quelques minutes...

Claudine regarda son tuteur; elle fut étonnée de voir ses yeux gris briller d'un éclat extraordinaire; mais elle n'eut pas le loisir de chercher longuement les causes de cette transformation, car Jane l'entraîna vers la salle d'attente, où Miette veillait attentivement sur une montagne de sacs et de boîtes. Le train était en vue; une invasion subite d'employés et de commissionnaires remplit pour quelques minutes de bruit et de mouvement la gare habituellement déserte et silencieuse; la cloche sonnait son assourdissant appel, les portes s'ouvraient avec fracas, les chariots roulaient sur l'asphalte. M. Haget était resté en arrière; il ne cessait de regarder autour de lui, comme s'il craignait de voir apparaître Mme Pivier au milieu de la foudre et des éclairs; les sifflets stridens de la locomotive, qui arrivait haletante, jetant autour d'elle d'épais nuages de fumée, le firent tressauter; il vit le chef de gare, un ex-Parisien qui se piquait de galanterie, s'approcher de Jane, tenant à la main sa casquette brodée, et lui désigner un coupé où Miette s'installa; il se rapprocha. — Que me racontes-tu là, Claudine, disait Jane... Ce serait infâme!

— Bon, pensa-t-il, elle a le même soupçon que moi.

Deux grosses larmes brillantes scintillaient dans les yeux de Claudine. Jane, qui les avait vues, lui demanda : — Cela te fait donc de la peine de me quitter?

— Oh! oui, marraine...

Elle aperçut les gardes qui couraient le long du train, fermant les portières, le chef de gare qui approchait le sifflet de ses lèvres pour donner le signal du départ; sans lâcher Claudine, qu'elle tenait serrée contre elle, elle gravit le machepied; puis tout à coup elle poussa un petit cri d'effroi : — Monsieur Haget, vite, vite, j'ai oublié dans la salle d'attente une sacoche...

Électrisé par un sourire, le professeur partit en courant. D'un bras vigoureux, elle enleva Claudine, comme pour l'embrasser une dernière fois, la poussa dans le coupé où elle se jeta d'un bond, et ferma la portière; le train s'ébranla.

— Marraine, que faites-vous?

— Tu le vois, je t'enlève!

Il y eut un long silence plein d'émotion. Le train marchait avec une vitesse toujours croissante, il allait se lancer à toute vapeur: il était trop tard pour discuter et récriminer. Jane, joyeuse comme un écolier qui vient de jouer quelque mauvais tour à un pion, et pourtant un peu nerveuse, couvrait sa filleule de caresses et s'efforçait de la rassurer. Claudine, qui d'abord ne répondait que par monosyllabes, finit par comprendre qu'elle allait retrouver Jacques à Paris, l'épouser peut-être, qu'elle serait libre et heureuse, qu'elle ne verrait plus sa prison, qu'elle échappait à Mme Pivier, à Victor; sa nature un peu sauvage, longtemps comprimée, se réveilla subitement, et tout à coup elle se jeta au cou de Jane, en lui disant à l'oreille : — Marraine, je suis bien contente!

Alors commença une interminable causerie à voix basse; elle raconta l'histoire de son enfance et de son amour, elle raconta la fière susceptibilité de Jacques qui, le jour où elle était devenue riche, lui avait rendu sa parole, qui avait attendu qu'elle le rappelât et qui avait fait le serment de conquérir un nom pour le lui offrir. Jane écoutait, ravie, ce roman ingénu. — Sais-tu que c'est un héros, ton Jacques?.. Dis-moi, est-il beau?

Claudine tira un médaillon de son corsage et l'ouvrit. — Voyez, il m'a fait remettre son portrait il y a un an, par la vieille Suzon... Je l'ai caché, sous le vôtre, réunissant ma marraine et mon fiancé.

Jane ne put retenir un cri de surprise. — Qu'y a-t-il, marraine?

— Ton fiancé s'appelle Jacques; c'est bien le même prénom... Et son nom de famille, tu ne me l'as pas dit?

— Jacques Vineux... Vous le connaissez donc?

— Non... Une simple ressemblance... Jacques Vineux, dis-tu... Ce n'est pas de ce nom qu'il signe ses poésies?

— Il a pris celui de Jacques des Vignes, qui est moins prosaïque.

Jane avait laissé tomber la tête entre les mains; quand elle se redressa, le regard qu'elle lança à Claudine avait une expression singulière, dure, presque méchante.

— Je vous ai déplu, marraine? Que se passe-t-il?

Jane ne répondit pas; elle eut un sourire amer : — Ne fais pas attention...

Elle éloigna d'un geste Claudine, qui se penchait vers elle, inquiète, interdite; et, le menton appuyé sur le poing fermé, les sourcils contractés, les yeux fixés sur le paysage qui fuyait, elle s'absorba dans une rêverie sombre.

GEORGE VAUTIER.

(*La dernière partie au prochain n°.*)

L'ANNEXION

DE

L'ILE SAINT-BARTHÉLEMY

A LA FRANCE

L'acquisition que vient de faire le gouvernement de la république dans la mer des Antilles n'est pas due, grâce au ciel, au génie des batailles, la diplomatie aux allures ténébreuses n'y a pas joué de rôle, et personne en France, à l'occasion de cet accroissement de notre territoire colonial, n'a songé à monter au Capitole. On s'en est tenu, avec un peu trop de sans-façon, il nous semble, à inscrire cette annexion au budget comme s'il se fût agi de l'achat d'un tableau ou d'un matériel quelconque de guerre. Nous eussions désiré qu'il en eût été parlé sinon longuement, du moins avec déférence, soit à la tribune du sénat, soit à celle de la chambre des députés. Le procédé eût été de bon goût à l'égard de nos nouveaux compatriotes, quelque peu nombreux qu'ils soient; puis, pas une âme vraiment française ne fût restée à coup sûr indifférente devant le fait de ce territoire revenant sans lutte ni sanglantes représailles à ses anciens possesseurs, après un siècle de séparation. Qui ne devine les espérances que l'annonce de ce simple événement eût fait naître dans les cœurs patriotes? Nous les avons senti s'éveiller en nous, ces chères espérances, et c'est pour cela que nous avons regretté qu'une voix autorisée ne saluât

pas de quelques paroles de bienvenue le retour d'une ancienne colonie à la mère patrie.

Ce qu'il y a d'agréable dans cette affaire, c'est que jamais on ne vit acquéreurs plus modestes, annexés plus satisfaits. Ces annexés, ce sont des familles créoles d'origine normande, ravies de redevenir officiellement françaises. L'île Saint-Barthélemy fut offerte par un roi de France à un monarque du nord à l'époque où il était permis aux souverains de disposer à leur gré des peuples et des provinces. Chose admirable, dans cette petite île des Antilles, à Saint-Barthélemy, comme dans toutes les colonies qui nous ont été enlevées, au Canada, à la Nouvelle-Orléans, à l'Ile-de-France, à Saint-Domingue, la population blanche est restée attachée à la France par le cœur et le souvenir. Après bientôt cent ans de séparation, c'est encore notre langue qui est la seule en usage dans les familles riches de l'île, les coutumes, les modes y sont françaises, de même que la majorité des habitans y est catholique. Aussi, le 18 mars 1878, jour que l'on peut appeler le jour du rapatriement, l'île entière a-t-elle acclamé la réapparition du drapeau tricolore. Pas un regard irrité ne s'est détourné de ce spectacle émouvant, personne n'a songé à le fuir pour aller cacher, loin d'une soldatesque en fête, de la honte ou des regrets impuissans. Pourquoi donc, hélas! toutes les annexions n'ont-elles pas cet aimable caractère!

I.

L'île Saint-Barthélemy fait partie du groupe des petites Antilles, appelées également îles du Vent, en raison des terribles cyclones et ouragans qui, de juillet en octobre, y font rage. Elle est située par 65° 12′ longitude ouest et 17° 58′ latitude nord, à quatre lieues au sud-est d'une île également française, appelée Saint-Martin.

Il est bien difficile de se défendre d'un vif sentiment d'admiration lorsque, à la saison des calmes, on se trouve pour la première fois dans la mer des Antilles, au centre de cette belle nappe liquide d'où tant de terres magnifiques émergent couronnées d'une luxuriante végétation, sous un ciel si bleu qu'il en paraît sombre, tellement l'azur y est entassé en couches profondes. Comme pour fêter l'arrivée de l'émigrant au seuil du Nouveau-Monde, une brise enjouée lui apporte de terre les aromes pénétrans de la flore tropicale. La mer, sur une vaste étendue, mise à l'abri des vents du large par une immense ceinture d'îlots, s'est comme transformée en un lac d'azur, d'un calme immuable. Jamais la lumière du jour ne se montre à l'œil de l'homme plus éclatante que sous ces latitudes, et si la clarté est la joie des yeux, c'est là, dans de lumineuses régions

où se trouve Saint-Barthélemy, qu'il leur faut venir la goûter.

Au temps heureux où sur mer le navire à voiles n'avait pas encore été remplacé par le bateau à vapeur, et sur terre la chaise de poste par le chemin de fer, le voyageur pouvait contempler à loisir l'admirable panorama des Antilles. Accoudé sur le bastingage d'un fin voilier, sans être incommodé par la trépidation d'une hélice ou la puanteur des huiles d'une machine, il jouissait pendant de longues heures des perspectives sans cesse renouvelées qui s'offraient à lui, baies sombres, falaises escarpées, pics couronnés de vapeurs bleuâtres. Après le morne, au sommet duquel s'élevait un pin solitaire, apparaissaient la forêt frémissante des cocotiers, les champs de cannes à sucre au feuillage vert-pâle, une déchirure aux flancs d'une montagne, et, dans cette déchirure, un torrent et la végétation à laquelle des eaux pures donnent la fraîcheur et la vie. Il y avait aussi ce que nous appelions, nous que rien ne hâtait, les bonnes fortunes des voyages en mer, c'est-à-dire les jours d'accalmie à quelques encâblures d'une côte inconnue. — Passagers, nous disait le capitaine, — si vous aviez la chance d'avoir un capitaine poli et d'un bon naturel, — sautez dans la yole, prenez vos fusils, faites-vous descendre à terre et débarrassez-moi de votre présence jusqu'à ce que le vent revienne! — Et l'on partait joyeux, rêvant rencontre de sauvages, de boas, de forêts vierges ou d'animaux féroces... Avec quelle volupté on déjeunait à l'ombre d'un tamarin ou d'un bananier, avec une conserve d'Europe et une bouteille d'un bon vin de France! Vous faisait-on du bord le signal d'embarquer, vous reveniez au bateau sans chaussures, il est vrai, déchiré par les épines, brûlé du soleil, couvert jusqu'aux genoux de la vase des palétuviers, mais heureux plus qu'un roi de votre excursion, soit que vous eussiez cueilli une fleur inconnue, trouvé un insecte rare, un papillon aux ailes d'or, ou tout simplement un coquillage enfoui bien vivant dans le sable humide. Que d'heures charmantes passées à étiqueter, à classer avec amour ces richesses, sources inépuisables de souvenirs, alors qu'après vents et marées, tempêtes et naufrages, vous étiez rentré définitivement au port!

Sous les tropiques, la végétation, et surtout la végétation du littoral des Antilles, a subi une transformation aussi radicale que celle qui s'est produite en Europe à la suite de plusieurs siècles de culture. L'île Saint-Barthélemy ne doit donc rien avoir aujourd'hui de l'aspect sous lequel elle se montra aux yeux ravis de Christophe Colomb. Au lieu de la hauteur boisée qu'il dut découvrir et dont les ondulations étaient cachées par de hautes forêts, il verrait actuellement une succession de vertes collines s'étendre jusqu'à la mer, puis au pied de ces collines la coquette ville

de Gustavia, avec ses maisons blanches, ses tuiles rouges, encadrée à droite et à gauche par des bouquets de cocotiers et quelques murs déchiquetés. Aux arbres séculaires ont succédé des champs de maïs et de manioc, des plantations d'arachides, d'ananas, de tabac et de coton. On trouve en effet réunie à Saint-Barthélemy comme dans une serre immense toute la flore des Antilles, depuis la fougère arborescente, l'oranger, le citronnier, l'arbre à pain, le goyavier, l'avocatier, la pomme cannelle et la pomme cythère, jusqu'au cactus en boule, dit tête à l'anglais, cactus ébouriffé, épineux, qui sert d'excellente clôture aux plantations. La faune est pauvre, mais du moins on n'y connaît aucun animal dangereux, et le trigonocéphale à fer de lance, qui fait tant de victimes à la Martinique, y est inconnu. Il y a de belles variétés de tourterelles comme dans toutes les îles de l'Atlantique et du Pacifique, et cependant le ramier des Antilles ne s'y voit qu'accidentellement; la pintade s'y reproduit en liberté, et l'ortolan y est commun; à l'époque où les oiseaux sont en quête d'un doux hivernage, l'île est envahie par des bandes d'émigrans emplumés, et alors la chasse aux flamans, aux pluviers et aux canards sauvages devient très productive. L'agouti, que l'on trouve à chaque pas dans l'intérieur de l'île Sainte-Lucie, est inconnu à Saint-Barthélemy; il n'y a de curieux que l'anolis, beau lézard, long d'un pied, d'un vert d'émeraude et d'une agilité surprenante. C'est une des plus belles espèces connues, et dont nous n'avons rencontré l'égale en longueur qu'en Égypte. On a répété à satiété que l'île Saint-Barthélemy manquait d'eau au point d'en rendre le séjour sinon impossible, du moins très difficile. Il n'y a, il est vrai, ni lacs, ni rivières, ni fontaines, mais, à la saison des ouragans, la pluie est recueillie avec soin dans des citernes propres et spacieuses, et ses eaux emmagasinées suffisent non seulement aux besoins des habitans, mais encore aux nécessités de l'agriculture et aux arrosages des prairies. La population de l'île Saint-Barthélemy est de 2,800 habitans, pas plus, et pourtant elle réunit en elle toutes les couleurs, toutes les nuances d'un habit d'arlequin. Il n'y a, du reste, que l'œil exercé d'un vieux créole qui puisse classer sans se tromper les résultats de croisemens si divers : qui ne s'y tromperait? le blanc et la négresse produisent le mulâtre; mais si la mulâtresse s'allie au noir, elle produit le cafre, et si la cafresse s'allie au nègre, elle produit le grippe; la mulâtresse s'allie-t-elle au blanc, alors elle produit le mestif; si la mestive s'allie de nouveau à un blanc, elle produit le quarteron, et ainsi de suite... Quoi qu'il en soit, cette population bigarrée, dont une moitié habite Gustavia, la capitale, et l'autre moitié l'intérieur de l'île, vit dans une entente parfaite. Qu'est devenue la race auto-

chtone des grandes et petites Antilles? Où découvrir un descendant pur des doux Indiens qui accueillirent le grand navigateur génois à San Salvador et à Haïti avec une touchante simplicité? On croit qu'aux environs de Santiago de Cuba il est un petit village du nom de Caney qui en est encore peuplé, et c'est tout. Une partie de cette race a dû périr faute d'air et de soleil dans les galeries des mines d'or et d'argent que les Espagnols exploitèrent à outrance. Ce qui en resta s'est fondu, mélangé avec les nègres importés d'Afrique aux Antilles pour suppléer aux vides qu'avait faits la conquête. Comme on le pense bien, l'intrusion du noir n'améliora nullement la race indigène, race élégante et fine, devant laquelle les rois d'Europe et leurs cours restèrent, au dire des historiens, pâmés d'admiration. Du reste, les Espagnols, qui, pendant très longtemps, n'osèrent pas amener en Amérique les femmes blanches de leurs pays, ont laissé aussi de leurs relations avec les Indiennes bon nombre de preuves vivantes, et l'on peut affirmer qu'il n'est guère aux Antilles un homme de couleur qui n'ait dans les veines quelques gouttes de sang castillan. Il en est des Caraïbes comme des Indiens, et pourtant les premiers ont laissé leur nom à un archipel et à une mer. Saint-Barthélemy, comme toutes les Antilles du Vent, dut en être peuplé. Ils ont disparu, ou du moins le Caraïbe de race pure n'existe plus, à l'exception de deux ou trois rejetons misérables, dégradés par l'ivresse, et que l'on peut rencontrer encore dans la possession anglaise de Sainte-Lucie. Ceux qu'on voit là ont le teint cuivré, la peau huilée et la face épilée. On a peine à se persuader, en les considérant, qu'on ait devant les yeux les descendans de ces Caraïbes qui furent la terreur des Indiens, l'épouvante des Espagnols, qu'ils mangeaient, dit-on, et l'effroi de nos compatriotes, qu'ils vinrent bravement attaquer quelques années après notre installation à l'île Saint-Barthélemy. On sait qu'un cacique de Haïti demanda à Christophe Colomb de l'aider à combattre ces farouches insulaires. Mais Colomb refusa sagement; il est à remarquer qu'il fut en cela moins chevaleresque que Magellan, lequel, se croyant lié par un pacte de sang avec un petit roi d'Océanie, n'hésita pas à épouser les querelles de son allié, à combattre pour sa cause, ne voulant pas qu'un Européen pût passer pour parjure même aux yeux d'un sauvage. Le chevaleresque Magellan en mourut, mais quelle auréole dans les deux hémisphères autour de ce nom glorieux! Pour en finir avec les Caraïbes, disons que l'extinction de leur race fut poursuivie jusqu'au XVIII[e] siècle par les conquérans des Antilles, sans distinction de nationalité, et qu'il n'est resté comme échantillons de leur industrie que des armes sans originalité et des poteries grossières.

II.

C'est dans l'année 1658, Mazarin étant ministre, que cinquante Français, sous les ordres de M. Poincy, gouverneur de l'île Saint-Christophe, prirent possession au nom de la France de l'île Saint-Barthélemy ainsi que des dix îlots qui l'avoisinent et dont nous ne nommerons que les principaux : la *Chèvre*, la *Frégate*, les *Deux Boulangers* et la *Fourche*. Les débuts de l'occupation ne furent pas heureux, car peu d'années après la conquête, une descente de guerriers caraïbes venus de Saint-Vincent et de la Dominique suspendit le développement de la colonie naissante. Malgré tout, en 1670 l'île était habitée par quatre cents blancs européens et cinq cents Africains. Quels hommes étaient ces quatre cents Européens? De rudes compagnons, il est permis de le supposer, lorsqu'on sait qu'en 1637 Louis XIII nomma gouverneur de la Martinique un chef d'aventuriers du nom de Duparquet, et que trois ans après d'autres aventuriers venus des côtes de Normandie fondèrent Saint-Domingue. Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il existe encore de nos jours, dans l'intérieur même de Saint-Barthélemy, un petit village du nom de Lorient, habité par une colonie que l'on assure être d'origine normande. On aime généralement à supposer aux Antilles que, comme les blancs aux yeux bleus des Saintes et de la Désirade, les blancs aux yeux bleus de Lorient descendent en ligne directe des fameux flibustiers normands qui au XVIIe siècle étonnèrent les deux mondes de leur audace. Lorient étant situé à huit kilomètres tout au plus de Gustavia, rien ne sera plus aisé que de nous assurer par nous-même, en nous y rendant, si ses habitans ont en effet gardé quelque chose du langage, de l'énergie et de la rudesse de leurs ancêtres. La manière la plus agréable d'aller au petit village de Lorient, c'est d'y aller pédestrement, le cigare de la Havane aux lèvres, le bambou à la main; et cependant les chevaux de l'île Saint-Barthélemy sont excellens, d'une sûreté de pied remarquable, d'autant plus remarquable qu'on ne les ferre jamais : demandez plutôt à nos officiers de marine qui, aussitôt à terre, s'empressent de les monter, au risque d'en descendre contre leur gré avec plus d'empressement encore.

En laissant derrière soi les quais à fleur d'eau de Gustavia, on se dirige vers le morne escarpé sur lequel s'élève le fort peu redoutable qui commande les abords de la rade. Par un grand soleil, l'ascension paraîtra pénible et la route poudreuse à l'excès; mais, dès qu'on sera arrivé au sommet de l'âpre colline, on se sentira aussitôt rafraîchi par une délicieuse brise de mer et récompensé de

ses fatigues par la vue d'une belle vallée, celle de Saint-Jean, qui s'étend sous vos pieds éclatante de verdure. Pour le voyageur qui suppose que le brin d'herbe qui croît aux Antilles ne diffère pas de celui qui croît à Longchamps, le paysage n'a rien de tropical; pas d'arbres exotiques, pas de palmiers isolés, pas de tamarins monstrueux, mais des cultures à fleur de terre, des herbages, quelque chose comme une vue sur la vallée d'Auge, avec des chevaux, des bœufs, des chèvres, des pintades et des oies en liberté; ce qui complète l'illusion, c'est la vue de la mer à l'horizon. Que votre imagination se prête à faire sortir du sol de cette vallée quelques pommiers à cidre, et vous vous croirez aux environs de Falaise. Le site n'en est pas moins ravissant; il plaît d'autant plus qu'on le découvre dans un encadrement de roches d'une nudité effrayante et surgissant d'une terre renommée par son aridité. Du reste, les coquettes maisons de campagne qui ont été élevées sur la hauteur au bord de la route prouvent que le lieu est fort beau, tout en témoignant du goût intelligent que les Suédois ont des beautés de la nature.

De la fraîche vallée de Saint-Jean, il faut descendre ensuite sur le bord de la mer où l'arrivée subite d'un promeneur ne manque jamais de mettre en fuite de grands vols d'échassiers, de mouettes et de pélicans gris. Ceux-ci, comme les albatros, sont tellement lourds et niais sur terre que, si vous avez un peu d'adresse et de justesse dans le coup d'œil vous pouvez en abattre quelques-uns d'un coup de pierre. Le mieux est de laisser ces pauvres oiseaux animer ces solitudes, d'autant que leur chair est exécrable. Des bords de la mer, on se dirige de nouveau vers un morne au sommet duquel une grande croix se détache sur le ciel; elle est fixée dans de grosses roches noires et entourée de cactus gigantesques. La nuit, par un beau clair de lune, avec un peu d'exaltation dans les idées, le lieu doit avoir un caractère de sinistre poésie. D'ailleurs, il a une très mauvaise réputation; on ne l'appelle dans la contrée que le « Coupe-gorge. » Pour rien au monde, après le coucher du soleil, vous ne feriez passer un indigène de Saint-Barthélemy en vue de la croix, des roches noires et des grands cactus. Les zambos, — fils de nègre et de femme indienne, — y venaient autrefois prendre leurs ébats; ils s'y réunissaient pour assassiner les blancs qui avaient l'imprudence de s'y rendre isolément. Ces zambos ne sont plus à craindre aujourd'hui, mais la terreur est restée attachée à leur nom et au lieu qui leur servait de refuge.

Du haut de la colline redoutée, on distingue parfaitement plusieurs des îlots qui entourent d'une ceinture de corail et de verdure l'île de Saint-Barthélemy. Ce sont de jolis rochers, d'un accès diffi-

cile, servant de perchoirs aux oiseaux de mer et de passage. Il y a des cabris, — gazelles des Antilles, — qui vivent là en liberté et en grand nombre; on les prend comme les papillons, au filet.

Du « Coupe-gorge » à Lorient, il ne faut que quelques minutes. Lorient est un coquet village comme on en voit beaucoup à Ceylan et à Singapore : des maisonnettes au centre d'un bois de cocotiers, chaque maisonnette ayant son enclos séparé. Ici, la séparation est en pierres sèches; aux Indes, elle est en bambous. Lorient est entouré de hautes collines, la plupart cultivées; les habitans y semblent à l'abri des ouragans; on n'y voit que filets, instrumens de pêche, pelles et charrues d'un modèle tellement primitif qu'un enfant les manœuvrerait sans peine. Une belle église toute neuve, dont la pointe élégante dépasse les plus hauts cocotiers, indique que les prétendus descendans des Normands sont restés catholiques. Mais leurs ancêtres sont-ils bien venus des côtes de Normandie aux Antilles? Nous ne le croyons pas. Le premier soin du voyageur, après avoir offert un cigare aux habitans actuels et s'être assis à leur table, est de les faire parler... Eh bien, ces braves gens n'ont rien de normand dans leur langage; ils s'expriment, il est vrai, tous en français, mais en excellent français, en un français du bon vieux temps, de l'époque où l'on disait septante ou nonante pour soixante-dix et quatre-vingt-dix; mais combien de nos bons amis de Normandie voudraient parler sans accent comme les Normands du Lorient des Antilles! Faisons remarquer en passant que l'aristocratie flamande et hollandaise ne s'exprime pas autrement aujourd'hui lorsqu'elle parle français. En somme, ils sont d'origine française, et on serait mal reçu à leur dire le contraire; ils sont aussi d'une belle race, et il est peu d'hommes plus vigoureux et plus solides sur leurs jambes; leur peau est brune, hâlée, presque noire, mais il est incontestable que leurs ancêtres devaient avoir la peau blanche et le teint fleuri. Il n'a pas fallu moins de deux siècles et demi pour que leur épiderme perdît sa blancheur primitive. Quelques-uns de ces hommes ont des yeux bleus qui étincellent sous des cils noirs, mais cela ne prouve pas qu'ils procèdent plutôt de Normandie ou de Bretagne que des Flandres. Hélas! ce n'est pas seulement la couleur de la peau qui se modifie à la longue sous les tropiques; l'énergie physique et morale, l'esprit d'entreprise, le courage au travail, la vivacité de la conception y reçoivent de rudes atteintes. Si les célèbres « Frères de la Côte » pouvaient voir aujourd'hui leurs descendans occupés avec une lenteur de créole à raccommoder des filets ou à aiguiser mollement un soc de charrue, ils diraient à coup sûr que ce ne sont pas là les héritiers de leur sang, et peut-être n'auraient-ils pas tort. Quoi qu'il en soit, le village de Lorient,

avec son heureuse situation au bord de la mer, son bois de cocotiers et sa population blanche, mérite la visite de tous ceux que le hasard fait venir en touristes dans les Antilles françaises.

Le principal avantage de Saint-Barthélemy, autrefois, c'était son beau port, appelé port du Carénage par les Français, et en face duquel les Suédois ont construit Gustavia. « C'est, disait au siècle dernier le père Dutertre, un havre qui pénètre d'un quart de lieue dans la terre par une entrée large de cinquante pas; il en a plus de trois cents de longueur en quelques endroits, et aux plus étroits, deux cents. Il est accessible en toute saison même pour les plus grands navires. » Un port de cette étendue, quelle que fût sa profondeur, n'a pas dû être inconnu des flibustiers. C'est évidemment du fond de ces havres bien avancés dans les terres, ignorés de leurs ennemis, que ces hardis aventuriers s'élançaient par compagnie ou matelotage de vingt-cinq à trente hommes à l'abordage des galions espagnols. — « On ne sait pas, dit Voltaire dans le *Dictionnaire philosophique*, d'où vient le mot de flibustiers, et cependant la génération passée vient de nous raconter les prodiges que ces flibustiers ont faits. » Il nous semble qu'on peut retrouver l'étymologie du mot de flibustier dans l'expression de *flying boat* ou bateau ailé, surtout lorsqu'on sait que les flibustiers, au nombre desquels se trouvaient des Anglais, des Bretons et des Normands, n'employaient que des barques légères, non pontées; le succès de leurs coups de main dépendait de la promptitude de leurs attaques (1). C'est aussi sur ces petits îlots qui entourent Saint-Barthélemy et qui portent les noms de la *Frégate*, de la *Tortue* et de la *Fourmi*, que *los demonios de la mar*, comme les appelaient les Espagnols, se rendaient pour cacher leurs butins ou en faire le partage. De quelles discussions épouvantables, de quelles rivalités sanglantes, de quelles saturnales indescriptibles ces vertes îles des Antilles n'ont-elles pas été les témoins! On raconte aussi que les flibustiers y enfouissaient leurs prises lorsque, pressés de reprendre la mer, ils n'avaient pu les réaliser et en dépenser la valeur en débauches. Tous les historiens du XVIIe et du XVIIIe siècle s'accordent, du reste, pour dire beaucoup de mal des flibustiers. Un des plus célèbres les traite de « tigres doués d'un peu de raison. » Cependant nous avons vu que Louis XIII ne méprisa pas leur concours; Louis XIV ne se montra pas plus dédaigneux à leur égard. Il avait permis, en 1679, l'armement de plusieurs corsaires qui étaient partis d'un port de France pour aller s'emparer de Carthagène en Colombie; cette ville était alors sur cette côte la plus riche et la plus forte. Se-

(1) D'après Littré, *flibustier* vient du hollandais *vrybuiter*.

condés par sept vaisseaux de la marine royale, les corsaires commencèrent le siège de Carthagène; mais ils eussent certainement échoué dans leur entreprise, s'ils n'eussent invité les flibustiers à venir à leur aide. Dès que la brèche fut ouverte par les canons de l'escadre, ces hommes intrépides s'y précipitèrent; escaladant les chevaux de frise sous une pluie de fer, ils s'emparèrent de la ville en un tour de main. Nous avons déjà dit que la France n'entra en partage de l'île Saint-Dominique avec les Espagnols que grâce à leur concours. Le plus haut fait de l'un de ces flibustiers est celui d'un Dieppois, du nom de Legrand, possesseur, lui vingt-neuvième, d'une barque armée de quatre petits canons. Par un gros temps et une mer démontée, Legrand ne craignit pas de s'élancer à l'abordage d'un galion qui, chargé d'un énorme trésor, faisait route du Nouveau-Monde pour l'Espagne. Il s'en rendit maître en quelques instans, tellement lui et ses compagnons inspiraient de terreur aux Espagnols. Ce qu'il y a de curieux dans cette prise, c'est que Legrand,en escaladant le bord ennemi, fit couler son propre bateau.

Ces galions qui allaient porter aux rois d'Espagne l'or et l'argent des Antilles et du Mexique n'étaient pas, comme on pourrait le supposer, de simples bâtimens marchands. C'étaient de véritables vaisseaux de guerre, armés de cinquante canons, pouvant porter douze cents hommes d'infanterie; les officiers qui les commandaient recevaient du roi leur commission; le commandant prenait le titre de général et avait le privilège de faire arborer l'étendard royal au haut du grand mât. Indépendamment des galions qui partaient douze fois par an de Carthagène pour Cadix, et dont un si grand nombre, en longeant les Iles sous-le-vent tombèrent aux mains de nos flibustiers, il y avait aussi d'autres galions non moins convoités qui allaient de Manille à Acapulco, dans la Nouvelle-Espagne, et *vice versa*. Pendant notre séjour aux îles Philippines, nous avons pu recueillir quelques curieuses informations sur leur direction et leur chargement. Peut-être n'est-ce pas ici tout à fait la place d'en parler, mais elles ont leur intérêt, car tout ce qui tient aux Antilles, pays sans histoire, mérite d'être recueilli.

Il partait chaque année un vaisseau, deux tout au plus, de Manille pour Acapulco. L'époque choisie pour son départ était en juillet; il n'arrivait à sa destination définitive, c'est-à-dire dans l'Amérique occidentale, qu'en décembre, janvier, ou même février. Après avoir débarqué sa cargaison à Acapulco, il repartait pour Manille en mars et n'y arrivait qu'en juin. Il fallait un an, à peu de chose près, pour l'aller et le retour d'un galion. Quoiqu'il n'y eût à la mer qu'un seul vaisseau à la fois, un autre se tenait prêt à partir

aussitôt après l'arrivée de celui qui était attendu. Ainsi à Cavite, qui est le port militaire de Manille, il y avait toujours trois ou quatre vaisseaux en état de prendre la mer afin que le commerce ne fût jamais interrompu par suite d'un naufrage ou d'une capture des flibustiers. Ces vaisseaux avaient les mêmes hauts priviléges que ceux qui naviguaient entre Carthagène et Séville; ils avaient le même armement et jaugeaient de douze cents à deux mille tonneaux, ce qui est énorme pour l'époque. Les petits embarquaient six cents soldats, les grands douze cents; comme la cargaison variait beaucoup de l'aller au retour, la manière d'avitailler et d'équiper les galions variait aussi. Au départ de Manille, le galion était tellement chargé de soieries et de porcelaines de Chine, d'épices et d'autres riches produits de l'Inde, que les canons de la galerie d'en bas restaient à fond de cale jusqu'aux approches du cap Saint-Lucas, cap difficile à doubler et où la rencontre des ennemis des Espagnols était fréquente. Pour ne pas faire occuper par des provisions de bouche les places destinées aux marchandises, il n'y avait à bord que le nombre d'hommes strictement nécessaires aux manœuvres. Au retour, comme le galion n'avait pour tout chargement que de l'or et de l'argent du Mexique, la batterie d'en bas restait armée, le nombre des matelots était augmenté, tous les passagers qui se présentaient étaient admis, enfin deux compagnies d'infanterie montaient également à bord pour aller relever aux Philippines les camarades qui depuis un an y tenaient garnison. Équipage, soldats et passagers formaient un total de douze cents hommes. En partant de la Nouvelle-Espagne, le capitaine du galion tâchait de gagner le treizième ou quatorzième degré de latitude, et suivait ce parallèle jusqu'à ce qu'il eût en vue Guam, la capitale actuelle des îles Mariannes. Pour qu'il ne dépassât pas cette île durant les nuits du mois de juin, époque présumée du passage du galion, un feu énorme était allumé sur les hauteurs. Le capitaine mettait ensuite le cap sur la pointe Espiritu de l'île de Samar, une des Philippines. Là, il avait ordre de bien observer les signaux qui lui seraient faits de terre aussi bien à Espiritu qu'à Butuan, Cataudanas, Birribaronzo et Butuan. Il y avait dans ces parages des Indiens postés de distance en distance, avec mission d'allumer des feux dès qu'ils apercevaient le galion. Si le capitaine remarquait qu'après l'extinction d'un premier feu quatre autres s'allumaient, il devait en conclure qu'il y avait des ennemis dans l'archipel. En ce cas, son devoir était de rallier le port le plus voisin, d'y jeter ses trésors et d'en défendre les approches avec son artillerie. Mais, si à la suite de l'apparition d'un premier feu deux autres lueurs se montraient, le commandant en inférait que la mer était libre et

qu'il pouvait continuer sa route jusqu'à Manille. Dans cette ville, des salves d'artillerie annonçaient à la population l'arrivée du bateau, les cloches de ses nombreuses églises sonnaient à toute volée, et une procession sortait de la cathédrale pour aller sur le môle recevoir, avec des chants d'allégresse, la croix et la bannière, l'heureux capitaine, l'équipage et les passagers.

A Cadix, l'arrivée des galions donnait lieu aux mêmes démonstrations religieuses. Une année, en 1740, année néfaste, un vaisseau avec sa riche cargaison était anxieusement attendu à Manille. Bientôt, les habitans atterrés apprirent qu'il était tombé aux mains, dans les parages du cap de l'Espiritu-Santo, d'un marin tout aussi intrépide que nos flibustiers, celles du trop célèbre Anson. Il y avait une valeur de 10 millions de francs à bord du galion capturé!

III.

Les Anglais se donnèrent le facile plaisir de s'emparer deux fois de l'île Saint-Barthélemy ; la première fois sous Louis XIV, en 1689, la seconde, sous Louis XV en 1769. La proie était maigre, ils nous l'abandonnèrent sans regrets, mais ils se gardèrent bien de restituer jamais la Jamaïque aux Espagnols auxquels ils l'avaient enlevée. La raison en est simple : la Jamaïque est une des plus belles des Antilles, et avant l'abolition de l'esclavage elle en était une des plus productives.

En 1780, Gustave III, se trouvant en paix avec ses voisins, s'occupa du développement du commerce de la Suède. Il conclut d'abord avec la Russie et le Danemark ce fameux traité de neutralité armée qui eut une grande influence sur les progrès du commerce dans le nord. Aussitôt que les États-Unis d'Amérique furent parvenus à faire reconnaître leur indépendance, le roi de Suède entra en négociation avec eux, pour un traité d'alliance et d'amitié, qui fut signé à Paris, le 3 avril 1783. L'année suivante, il parut une convention entre le roi de Suède et le roi de France, par laquelle les sujets français obtinrent le droit d'entrepôt de leurs marchandises dans la ville de Gothenbourg; en échange, l'île française de Saint-Barthélemy fut cédée aux Suédois. Tout aussitôt la ville et le port de Gustavia furent créés; ce dernier, doté de quais magnifiques, fut déclaré port franc dans l'intention d'y attirer les vaisseaux du commerce disposés à faire un trafic régulier et même de la contrebande avec les ports anglais, espagnols et français des îles voisines. Pour que l'administration intérieure de l'île Saint-Barthélemy attirât les immigrans, sous toutes les latitudes ennemis des règlemens et des lois, on la composa simplement de six fonctionnaires : un gouverneur,

un secrétaire, un capitaine de port, un ingénieur et un huissier. Sancho Pança, dans son gouvernement de l'île Barataria, n'eut pas un pouvoir plus étendu et en même temps plus paternel que celui qui fut donné aux gouverneurs suédois de Saint-Barthélemy. Ils étaient à la fois le pouvoir exécutif, le pouvoir militaire, et le pouvoir judiciaire; afin de faire respecter tant de puissance, ils avaient sous leurs ordres une milice locale de vingt-un hommes, — trois caporaux et dix-huit soldats, recrutés dans la population française de l'île. Aujourd'hui le doyen de ces braves gens est un soldat qui entra au service sous Bernadotte, en 1825! Les gouverneurs étaient assistés, mais dans les circonstances graves seulement, d'un conseil privé, composé de six notables habitans; ce conseil avait le droit d'émettre des idées, jamais celui de faire une loi.

Comment avouer qu'avec tant d'avantages offerts aux navires marchands, qu'avec tant de licences accordées aux immigrans en quête d'une liberté absolue, Gustavia ne prospéra pas? Sa rade resta déserte et vides ses entrepôts; loin d'enrichir le budget de la Suède, d'être un débouché à ses productions, il fut bientôt constaté que la colonie était un fardeau pour la métropole et qu'il y aurait avantage à s'en défaire. Le commerce de Saint-Barthélemy n'a jamais consisté, en effet, qu'en un échange des produits du sol avec les îles voisines et principalement avec l'île anglaise de Saint-Christophe : elle leur vend du bétail, du poisson salé et des cargaisons d'ananas; elle en reçoit de la farine, du froment, des étoffes, et ce qui est nécessaire aux besoins de la vie. La principale industrie du pays est l'élevage du bétail; les propriétaires riches ou peu fortunés s'en occupent à tous les degrès, trahissant ainsi une fois de plus leur origine normande. Les habitans qui n'ont pas de terres ou de fermes à cultiver tressent des chapeaux; les pailles viennent de Cuba et c'est pour le compte de quelques marchands de Saint-Thomas qu'elles sont travaillées. On fait aussi à Saint-Barthélemy des éventails très élégans, des fleurs très belles en écailles nacrées de poisson. La pêche y occupe beaucoup de bras; l'on peut avoir aisément de quinze à vingt livres de poisson pour une bagatelle, vingt-cinq centimes tout au plus. La vie est extrêmement facile dans toute l'étendue de l'île; les loyers sont d'un bon marché inimaginable, le reste à l'avenant. L'air qu'on y respire est tellement sain, par suite de l'absence de marécages et d'étangs, que l'on n'y connaît ni médecin, ni chirurgien, ni dentiste, ni pharmacien. Bien d'autres professions libérales y sont inconnues. Croira-t-on qu'il n'y a pas à Gustavia un seul marchand d'étoffes, de modes, de confection et de mercerie? Les habitans sont contraints de s'adresser aux magasins des îles voisines; mais cet inconvénient est sans impor-

tance, car il y a quinze caboteurs à Saint-Barthélemy, et les relations sont très fréquentes avec toutes les petites Antilles.

Quand le gouvernement de la république consentit à reprendre Saint-Barthélemy des mains de la Suède, la population fut loyalement consultée. A l'exception d'une centaine de protestans luthériens de nationalité suédoise qui s'abstinrent fort naturellement, l'annexion fut votée à l'unanimité. Quatre cents méthodistes anglais optèrent également pour la France. Ici, les rivalités, les haines religieuses sont absolument inconnues; catholiques, méthodistes, luthériens, vivent dans une entente parfaite. Ils protestent en quelque sorte contre les souvenirs néfastes que le nom de Saint-Barthélemy a le triste privilège de leur rappeler trop souvent. Du reste, le caractère des habitans est renommé par son affabilité; on ne vit pas sans profit sous le gouvernement bon et honnête de la Suède, et la preuve en est flagrante : on n'a jamais constaté à Gustavia ni vols ni meurtres; s'il y a des contraventions, elles sont insignifiantes. A l'exception de la petite troupe armée dont nous avons parlé, on n'y connaît ni agens de police, ni gendarmes. Les mœurs, un peu relâchées dans les colonies françaises de l'équateur, sont très pures à Saint-Barthélemy chez le blanc comme chez l'homme de couleur. La mulâtresse séduisante qui, à la Guadeloupe et surtout à la Martinique, donne largement ses faveurs, périrait ici d'isolement et d'ennui. Il est vrai que les dimanches y sont aussi respectés et aussi ennuyeux que les dimanches à Londres, mais selon toute probabilité l'occupation française introduira à Gustavia un peu de notre gaîté, et personne n'en sera fâché.

Saint-Barthélemy a été cédé par la Suède à la France au prix dérisoire de 320,000 francs. La Suède n'a même pas insisté pour obtenir le paiement de certains édifices qui lui appartiennent et qui cependant deviennent notre propriété par suite de l'annexion. Sait-on ce que ce généreux pays a fait des 320,000 francs? Elle les a donnés aux fonctionnaires de l'île pour les dédommager de la perte de leurs postes. Et la milice? On ne nous a pas dit ce qu'elle deviendrait. Nous espérons bien que M. le gouverneur de la Guadeloupe, qui va avoir Saint-Barthélemy sous sa juridiction, ne fera pas regretter le gouvernement suédois à de vieux soldats français. Quant à Saint-Barthélemy, — pauvre île Saint-Barthélemy! elle tombe du rang de possession coloniale à celui de simple commune.

Il ne nous reste plus qu'à raconter comment s'annexe un pays quand les habitans de ce pays ont appelé l'annexion et ont affirmé leurs volontés par un vote indépendant. Le 15 mars, M. Couturier, gouverneur de la Guadeloupe, chargé de représenter la France à Gustavia, M. Eggiman, directeur de l'intérieur, M. Bernardy de Si-

goyer, procureur général, s'embarquaient à la Basse-Terre sur la frégate française la *Victoire;* elle portait le pavillon du contre-amiral Maudet, qui commande en chef la division navale des Antilles et du golfe du Mexique. Mgr Blonger, évêque de la Guadeloupe, accompagné de son clergé, prenait également passage sur la *Victoire*. L'aviso à vapeur le *Magicien* recevait, de son côté, à son bord divers représentans de l'autorité civile et militaire aux Antilles. Dès le lendemain matin, les deux bateaux français étaient déjà en rade de Gustavia, où ils trouvaient un autre aviso français, le *Guichen*, commandé par un lieutenant de vaisseau, M. Boulineau, et la corvette de guerre suédoise la *Vanadis*, entièrement pavoisée. A six heures du matin, par un lever de soleil splendide, par une mer d'un calme parfait, la compagnie de débarquement de la *Vanadis* se rendit à terre, suivie une heure après par celle de la *Victoire*. Les deux troupes formèrent la haie du débarcadère au palais du gouverneur, puis aux deux points extrêmes de la haie furent placées les deux musiques de la corvette suédoise et de l'amiral français. A neuf heures, M. le gouverneur de la Guadeloupe prit terre et se rendit, suivi d'un brillant état-major, au palais où l'attendait le gouverneur suédois, l'honorable M. Ulrich. En ce moment, la ville de Gustavia avait un aspect des plus animés et des plus gais. Chaque maison, pourvue d'un mât de pavillon, avait arboré son drapeau, et les habitans, sans distinction de couleur, se pressaient joyeux et le sourire aux lèvres sur le passage du cortège. Pas un cri ne fut poussé, il est vrai, non par manque de souffle ou faute d'enthousiasme, mais la foule ici a le respect de l'autorité; elle crie lorsqu'elle est certaine que cela n'incommode personne,

Après les présentations d'usage, M. le gouverneur Ulrich lut à haute voix le traité de cession et le procès-verbal de la prise de possession; puis, les signatures apposées sur les deux documens, à un signal donné au dehors, le pavillon suédois fut « amené, » et le pavillon français fut « hissé » sur le fort, le palais du gouverneur et les édifices publics. En rade, les trois bâtimens français se pavoisèrent pendant que l'artillerie du fort et de la rade enveloppait Gustavia de fumée et l'ébranlait du tonnerre de ses salves. Au même moment, un *Te Deum* solennel était chanté par Mgr Blonger à la cathédrale.

Deux proclamations ont été affichées le jour même, se touchant en quelque sorte, sur les édifices publics. L'une émanait de sa majesté Oscar, « roi de Suède et de Norvège, des Goths et des Vandales. » Le roi y remerciait ses anciens sujets de leur fidélité et les déliait de toute obéissance envers lui et la couronne de Suède; l'autre, adressée par le gouverneur de la Guadeloupe aux habitans

de Saint-Barthélemy, se terminait ainsi : « Avec le drapeau qui flotte maintenant sur votre rivage, la république française vous apporte les bienfaits de ses institutions et la protection de ses lois. Tous les droits, toutes les garanties qu'elle assure aux citoyens français sont aujourd'hui les vôtres... Vous pouvez compter sur ma sollicidude la plus constante et la plus vigilante... Vous avez toujours aimé la France; vous lui appartenez aujourd'hui par la nationalité... Unissons donc nos sentimens par ces cris : Vive la France ! vive la République ! »

Nous ne pouvons qu'applaudir comme le fit la population de Saint-Barthélemy aux paroles de M. le gouverneur de la Guadeloupe. Puisse la France, indépendamment des droits de citoyen qu'elle offre à ceux qui furent les fidèles sujets de la Suède, leur apporter des élémens d'une prospérité qui font autant défaut à notre nouvelle colonie qu'aux autres Antilles françaises. Voter pour ses conseillers municipaux, ses députés ou ses sénateurs, c'est assurément beaucoup, en France; mais sous l'équateur, à la Guadeloupe, à la Martinique, à la Désirade et bientôt à Saint-Barthélemy, c'est moins important. Dans ces régions, il n'y a que l'homme dit de couleur qui s'occupe de politique : les blancs purs et les nègres s'en abstiennent, les premiers parce qu'ils sont aujourd'hui en minorité, les seconds parce qu'ils ne connaissent d'autre politique que celle de vivre sans travailler... Et c'est si facile dans ces contrées bénies du ciel ! Mais les élémens de prospérité que nous demandons pour les Antilles, quels sont-ils? dira-t-on. C'est de n'avoir, comme les Anglais, pour gouverner nos colonies que des fonctionnaires civils, de délivrer le commerce de toute entrave administrative, de déclarer ports francs tous les ports; enfin, autant par patriotisme que pour alléger le service de notre infanterie de marine, astreindre ceux qui naissent dans une colonie française, sans distinction de caste, au service militaire. Tels seraient les moyens à employer, croyons-nous, pour ramener la vie dans ces corps épuisés que nous appelons les Antilles françaises. Mais ne nous le dissimulons pas : ces moyens ne seront appliqués que le jour où, pour bien connaître ce qu'il faut à nos possessions d'outre-mer, il sera créé un ministère des colonies, tout à fait indépendant du ministère de la marine.

EDMOND PLAUCHUT.

LA

CRISE ÉCONOMIQUE

Depuis cinq ans, un malaise profond travaille le monde économique, nombre de machines sont arrêtées, nombre de fourneaux sont éteints, des milliers d'ouvriers chôment, les affaires se ralentissent, les gros capitaux sont inactifs, et si de partout s'élèvent des plaintes, c'est qu'il y a partout des souffrances trop réelles. Une crise intense, prolongée, nous étreint et paralyse l'essor de la vie économique. Une crise cependant, le mot l'indique, n'est ou ne devrait être qu'une situation transitoire, c'est une époque de fermentation où les matières impures se déposent, tandis que les élémens utiles ou sains se dégagent et se clarifient. C'est ce que nous avons pu constater lors des crises antérieures et ce que nos pères ont compris avant nous. D'où vient que le malaise soit si persistant qu'on en entrevoit à peine la fin? Il faut bien que la cause du mal ne soit pas unique et que les effets en soient variés, pour que le remède habituel soit inefficace. Autrefois quelques faillites punissaient l'excès de spéculation, une baisse de prix ramenait la production dans de justes limites, et tout rentrait dans l'ordre: l'équilibre était rétabli. De nos jours ces moyens naturels se sont montrés impuissans. C'est que le mal est plus profond et plus général. Nous allons chercher, dans les pages qui vont suivre, à en mesurer l'étendue; nous passerons en revue les causes auxquelles on l'attribue, nous tâcherons d'apprécier ces causes, et nous essaierons d'indiquer quelques remèdes.

I.

Les chroniqueurs diront peut-être un jour : La grande crise des années 1873 à 1879 a commencé à Vienne, le 9 mai, quelques jours après l'ouverture de l'exposition universelle de 1873. C'est ce jour-là qu'eut lieu le grand effondrement, connu sous le nom sinistre de « craquement, » le *Krach*. Les visiteurs qui affluaient alors dans la capitale autrichienne trouvèrent la Bourse fermée et un grand nombre d'établissemens en liquidation. Ainsi finissait une époque de prospérités, — plus apparentes, il est vrai, que réelles, — ainsi commençait une ère de souffrances que rien ne nous permet de dire close. Personne n'ignore que, ni dans les affaires ni dans la nature, les changemens n'ont lieu d'une manière brusque et imprévue, et en effet les avertissemens n'ont pas manqué. La spéculation effrénée qui emportait alors le monde financier, entraînant à sa suite une partie notable du commerce et de nombreux rentiers, avait subi vers la fin de 1872 plusieurs défaillances; un effort surhumain avait fait remonter sur la vague la fortune des haussiers, mais pour la voir bientôt s'engloutir plus profondément. Pour bien comprendre le mouvement vertigineux qui aboutit à la catastrophe de 1873, il faut remonter à l'année 1866. La bataille de Sadowa, quelque douloureuse qu'elle ait dû être au patriotisme autrichien, n'en a pas moins débarrassé l'empire des Habsbourg d'un boulet qu'il traînait depuis des années, la Vénétie, et sa séparation d'avec l'Allemagne n'était qu'une affaire de sentiment, surtout depuis la création du Zollverein, dont l'Autriche était exclue. Au point de vue économique, on se sentait délivré. Après avoir fait leur paix avec les Hongrois, si longtemps mécontens, sans crainte désormais du côté de l'Allemagne et de l'Italie, les Autrichiens pensèrent pouvoir s'occuper en paix de leurs intérêts matériels. Le pays a beaucoup de ressources, disait-on, elles ne demandent qu'à être exploitées.

On se hâta d'agir en conséquence. Il y avait tant à faire! il y avait des chemins de fer à construire, des mines à exploiter, des usines à élever, des banques à établir. On commença avec une prudence relative. Les grands établissemens, on le sait, exigent de grands capitaux, on les réunit en fondant des sociétés anonymes; or on n'en fonda que 26 en 1867. En 1868, le courage était venu, on demanda 32 « concessions » au gouvernement, car, et il importe beaucoup de retenir ce point, les sociétés anonymes avaient besoin d'une autorisation administrative en Autriche. En 1869, ce n'est plus du courage, c'est de la témérité qu'on manifeste en fondant 141 sociétés. En 1870, la guerre ralentit l'élan, mais déjà 101 autorisations avaient été données; en 1871, le chiffre remonte

à 175; en 1872, au paroxysme de la fièvre, il atteignit 376, et dans les quatre premiers mois de 1873, jusqu'à la veille de la catastrophe, on accorda encore 154 concessions. La mesure était pleine, elle déborda. Et cependant, des 1,005 projets qui reçurent l'autorisation administrative, 323 ne furent pas réalisés; les 682 autres durent verser 860 millions de florins, soit près de 1,800 millions de francs : les fondateurs s'étaient engagés pour 8 milliards 400 millions de francs (1).

Il serait injuste de mettre au même niveau les 682 créations nouvelles portées sur les cotes de la Bourse de Vienne de 1867 à 1873 : il y en avait de solides et utiles; il y en avait de médiocres et d'autres qui n'étaient pas nées viables. Ces dernières semblent avoir été au nombre de 135, car elles ont dû liquider les affaires, non sans causer de fortes pertes à leurs actionnaires; mais parmi les établissemens restés debout, il en est beaucoup qui, pendant plusieurs années, n'ont distribué aucun dividende; ils végétaient en attendant des temps meilleurs, et leurs capitaux restaient stériles. Malheureusement une partie de ces capitaux, et d'autres que la catastrophe détruisit plus vite, avaient été détournés de leur emploi naturel, l'industrie, le commerce, l'agriculture, de sorte que le travail s'en ressentit, et la consommation davantage : le pays s'est trouvé appauvri tout d'un coup, et, au bout de cinq ans, il n'a pas encore pu cicatriser ses blessures.

Nous parlions tout à l'heure d'avertissemens; si quelque part ils n'ont pas manqué, c'est à Berlin; si quelque part on a été frappé de vertige, c'est dans cette capitale, et l'on peut dire, sans exagération aucune, dans l'Allemagne entière. A tort ou à raison, un publiciste distingué a plaidé les circonstances atténuantes. La Prusse, a-t-il dit, est entrée plus tard que certaines autres nations dans la carrière industrielle; en 1846 elle n'avait encore que 1,139 machines à vapeur d'une force de 21,715 chevaux. Des mesures libérales venaient de débarrasser l'industrie d'entraves surannées; les voies de communication se perfectionnant avec rapidité, les manufactures prirent un grand essor et dès 1861 on comptait 6,669 machines fixes, d'une force de 137,377 chevaux (2). Les capitaux s'étaient sensiblement accrus par la voie de l'épargne lorsque la guerre de sécession éclata aux États-Unis. L'Allemagne envoyait depuis des années de nombreux émigrans dans les états du nord, c'est de ce côté que se

(1) Nous empruntons ces données à un rapport parlementaire autrichien sur la crise (n° 445 de la VIII[e] session) et au *Journal officiel* allemand du 22 janvier 1877. Selon l'Annuaire financier autrichien (*der Compass*), l'Autriche avait *en tout*, à la fin de 1867, 149 sociétés par actions; à la fin de 1872, 703; à la fin de 1876, 512 sociétés. Quelques-uns des renseignemens que nous allons donner sur la Prusse sont puisés dans un remarquable document rédigé par M. Engel, directeur de la *Statistique royale*.

(2) En 1875, on compta plus de 31,000 machines et 656,000 chevaux.

portèrent ses sympathies. Elle plaça sans hésiter ses épargnes et ses fonds de spéculation dans ces papiers dont les cours étaient un moment si séduisans (60 pour 100 au-dessous du pair) : on se risqua et l'on gagna. Les capitalistes étaient à peine en goût d'aventures que le gouvernement prussien se lança dans ce que tout le monde, et surtout l'Allemagne, considéra comme une politique aventureuse. On se tint sur l'expectative, on laissa passer la guerre avec le Danemark (1864) et la lutte contre l'Autriche (1866). On se défiait ensuite de la France, mais, à mesure que le temps s'écoula, le courage grandit, et le mouvement avait déjà une certaine vivacité, lorsqu'en juillet 1870 la déclaration de guerre arrêta tout. La victoire resta fidèle au drapeau allemand; un pactole vint se déverser sur le pays, et la réalité dépassa les rêves les plus audacieux. Est-il étonnant qu'on se soit jeté à corps perdu dans les affaires, que chacun ait voulu avoir sa part de l'aubaine, et que dans l'ardeur de la lutte plus d'un ait dépassé la ligne de démarcation que la loi a posée entre le permis et le défendu? C'est, en effet, par suite de scandales de diverses sortes que les premiers avertissemens ont été donnés.

Ces scandales ont été dénoncés, du haut de la tribune, le 7 février 1873, par l'un des principaux orateurs de la chambre prussienne, M. Lasker. Les chemins de fer ne s'accordaient plus, disait-il, pour compléter le réseau des voies de communication, mais pour permettre l'émission d'actions faisant prime à la Bourse; un fonctionnaire d'un rang élevé se prêtait à ce manège et de grands personnages en profitaient. Ce discours fit une profonde sensation dans le pays, il dégrisa plus d'un spéculateur, et la confiance était déjà ébranlée lorsque arriva la nouvelle de l'effondrement de la Bourse de Vienne. Le désastre fut presque aussi grand, la ruine presque aussi complète à Berlin que dans la capitale autrichienne. Pour bien faire saisir l'intensité de la fièvre qui s'était emparée de certaines classes de la population, nous devons rappeler que dans tout le premier quart de ce siècle, on n'avait fondé que 16 sociétés anonymes en Prusse; dans le second quart, lorsque la machine à vapeur commençait à exercer son influence sur l'industrie allemande, on en constitua 102; de 1851 à 1870, on n'en créa pas 30 par an, tandis que l'année 1871 a vu naître 225, l'année 1872 même 500 sociétés anonymes! En présence de ces excès, certains publicistes peu libéraux avaient mis en cause la loi de 1867 qui supprime la nécessité de demander une autorisation; mais on sait que cette nécessité a été maintenue en Autriche sans servir de frein; elle a plutôt agi comme un stimulant, à cause du prestige que l'attache administrative donne presque toujours à une affaire. Mais, quelle que soit la législation, des sociétés inutiles ne peuvent pas se maintenir; elles n'ont qu'une vie factice, qui s'éteint bientôt

faute d'alimens. Dès 1874, près de 80 compagnies avaient dû liquider, non sans subir de grandes pertes, et dans les années suivantes d'autres encore durent se dissoudre; la cote de la plupart des sociétés qui survécurent resta basse, avec une tendance constante à faiblir davantage.

La confiance avait disparu, et avec elle la possibilité de trouver des capitaux apparens, pour se refaire une prospérité apparente. Il fallait dorénavant se contenter des ressources qu'on possédait réellement, et ces ressources étaient devenues insuffisantes. La vie avait été longtemps à bon marché en Allemagne, et les salaires se maintenaient à un taux correspondant, lorsque la guerre de 1870-1871 changea toutes les habitudes. La guerre avait amené la destruction ou l'usure d'un matériel immense, elle avait aussi imposé le chômage à nombre d'usines et de manufactures; les magasins étaient vides, il fallait les remplir, et l'on se mit à travailler avec ardeur, mais en élevant les prix avec non moins d'empressement. En partie pour satisfaire aux demandes, et en partie pour employer les fonds qui affluaient, un certain nombre de créanciers de la Prusse furent remboursés avec les fonds de l'indemnité de guerre. On fondait des fabriques, on élargissait les ateliers, on renouvelait l'outillage, on allait de l'avant sans obstacle, car on obtenait les prix qu'on demandait, et l'on ne marchandait pas la rémunération aux autres. Il est inutile de dire que le taux des traitemens et des salaires suivit de près la hausse des marchandises et des denrées. Patrons et ouvriers prirent en 1871 et 1872 des habitudes de luxe dont beaucoup durent se défaire dans les années suivantes, et l'on sait combien il est dur de déchoir ou même seulement de subir des privations. Si encore on avait pu rétablir purement et simplement la situation économique d'avant la guerre! Mais on ne remonte pas le cours des événemens : les salaires baissent, et les denrées restent chères. Heureux encore ceux qui ont des salaires, car de nombreuses usines se ferment, mettant leurs ouvriers sur le pavé. Ce qui est triste à dire, c'est que pour beaucoup la punition était méritée. L'élévation des salaires n'avait pas été un stimulant au progrès : on travaillait d'autant plus mal qu'on était mieux payé; tous les témoignages s'accordent pour attribuer la diminution des exportations à l'abaissement de la qualité des produits. Et si l'on veut une preuve frappante de la gravité du mal, en voici une qui ne manque pas d'éloquence : à la fin de l'année 1875, la Banque d'Allemagne avait en portefeuille pour 467 millions de marks d'effets de commerce, à la fin de 1876 pour 446 millions, en décembre 1877 pour 429 millions et à la fin de 1873 pour 363 millions seulement. La diminution est constante (1).

(1) Pour corroborer ces chiffres, nous ferons remarquer que les versemens aux

Le pays le plus profondément malade pourrait bien être en ce moment l'Angleterre. Heureusement ce malade a la constitution robuste et saura se tirer d'affaire; mais ce ne sera pas sans de vigoureux efforts, car plusieurs organes importans du mouvement économique sont affectés, et le bien-être général en souffre sensiblement. Aussi la « détresse du commerce et de l'industrie » est-elle devenue un article stéréotypé dans les journaux du royaume-uni. Les opinions sont assez pessimistes. Il y a un an, le cri : « Nous consommons notre capital ! » eut un grand retentissement, et nous ne savons si, dans la discussion qui s'est élevée sur cette question, les optimistes ont eu le dessus. On avait été frappé de la décroissance de l'exportation en présence d'une importation croissante; la différence, qui était de 40 millions sterling en 1872, s'est successivement accrue jusqu'à 142 millions en 1877. Pourra-t-on longtemps encore acquitter un pareil solde annuel (3 milliards 500 millions de francs) ! On a beau parler, disait-on, des immenses capitaux anglais placés à l'étranger et dont les produits paient une partie de ces différences, on a beau atténuer l'autre partie en portant au crédit de l'Angleterre les frais de transport gagnés par sa puissante marine et même exagérer ses profits, la décroissance de l'exportation restera un fait brutal dont il faudra reconnaître la signification. Le royaume-uni vend positivement moins de ses produits : en 1873, relativement à 1872 la diminution était de 89 millions de francs; en 1874, comparativement à 1873, elle est de 331 millions; en 1875, la réduction atteint 400 millions, en 1876 même 620 millions, et la décroissance continue. Si l'on additionne ensemble ces réductions successives et si l'on ajoute 67 millions pour l'année 1877 et 150 millions pour 1878, on trouve une perte totale de 1 milliard 597 millions, ce qui ramène l'Angleterre d'au moins dix années en arrière. Les profits ont diminué, mais les besoins sont restés. Ici aussi il faudra revenir à des habitudes plus simples et réduire ses prétentions, hélas ! aussi les salaires; mais la transition ne s'opère pas sans frottement; le *Times* a compté en 1878 244 grèves, dont 3 seulement ont réussi, en 1877 il y en avait eu 177 avec à peu près le même insuccès. Parmi les industries intéressées, les deux plus importantes sont les fers et les cotons, elles valent bien qu'on s'y arrête un moment.

L'industrie des fers est une des gloires du royaume-uni. Des centaines de mille d'ouvriers sont occupés à extraire le minerai, à le

caisses d'épargne sont allés en diminuant. En 1872, les sommes versées ont été égales à 42.3 pour 100 du solde dû aux déposans; en 1873, les versemens s'élèvent à 42.5 pour 100; à partir de ce moment ils descendent successivement à 39.4 pour 100 en 1874, à 34.3 pour 100 en 1875, à 31.1 pour 100 en 1876, à 28.2 pour 100 en 1877. Les remboursemens aux déposans n'ont pas augmenté.

traiter dans les hauts fourneaux, dans les fours et les forges, à transformer le fer brut en outils, instrumens et machines de toute sorte. Le sort de ces ouvriers, non moins que celui des usiniers, dépend, il est presque inutile de le dire, de la prospérité des affaires. Dans quelques branches de cette industrie, le taux des salaires est fixé, d'un commun accord, selon un rapport déterminé par le prix des produits sur le marché le plus important. Lorsque, dans le nord de l'Angleterre, la tonne de fer vaut 20 livres sterling, l'ouvrier reçoit pour telle opération (par exemple pour *puddler*) 13 sh. 3 d., lorsque le prix descend à 8 livres 14 sh., son salaire n'est plus que de 9 sh. 9 d., et ainsi de suite. Or, précisément pour cette opération, la rémunération n'est plus maintenant que de 7 shillings; elle a baissé depuis 1873 de près de 50 pour 100. En Écosse, le salaire de l'ouvrier qui extrait le minerai est en rapport avec le prix de la fonte brute; nous avons sous les yeux un tableau où ces deux chiffres sont mis en regard pour les années 1859 à 1878, nous n'en citerons que les trois plus saillans. En 1859, le prix de la tonne de fonte étant de 51 sh. 9 d., les salaires sont à 3 sh. 3 d. par jour; en 1872, le prix s'élève subitement à 101 shillings pour atteindre 117 sh. 3 d. en 1873; les prix suivent le mouvement et vont à 7 sh. 3 d. et à 8 sh. 6 d. C'était le point culminant, il n'y avait plus qu'à descendre : la baisse survient en effet, constante et même rapide, et en octobre 1878 le prix de la fonte est à 43 sh. 9 d. et les salaires sont à 2 sh. 9 d. par jour. Les chiffres pour corroborer ces données ne manqueraient pas : un grand nombre d'usines, de fabriques, de mines sont constituées par actions, les comptes rendus sont publiés, chacun connaît le montant des dividendes distribués; on n'a qu'à comparer le résultat des quatre dernières années pour constater une diminution presque générale du revenu, souvent dans la proportion de la moitié ou des deux tiers, et quelquefois au delà.

Dans les industries où les salaires subissent l'effet de la fluctuation des prix de la marchandise, les rapports entre patrons et ouvriers ne s'aigrissent pas nécessairement sous la pression des conjonctures défavorables, mais il n'en est pas de même dans les branches de travail où l'ouvrier n'est pas renseigné par un coup d'œil sur le bulletin des cours. L'industrie du coton est généralement dans ce cas. Lorsque les fabricans de filés ou de tissus annoncent une réduction de salaires, même seulement de 5 pour 100, comme en novembre dernier à Oldham, leurs hommes commencent toujours par résister. Depuis trois ans cependant, beaucoup d'établissemens ont dû réduire les salaires, et de nombreuses grèves ont éclaté, mais ici la victoire n'a pas été du côté des gros bataillons. Ce qui est remarquable, c'est que souvent les grévistes ne niaient pas la mauvaise situation du marché, ils se déclaraient même volon-

tiers prêts au sacrifice, mais ils l'offraient sous une forme autre que celle qui semblait acceptable aux patrons. Au lieu de laisser réduire le taux du salaire, ils consentaient à la réduction des heures de travail. Tout le mal vient de l'excès de production, disaient-ils, il faut donc produire moins; lorsque le trop plein aura été écoulé, on pourra de nouveau nous occuper la journée entière, et de cette façon le prix de notre travail sera resté le même. — Les fabricans répliquaient : Si la production est surabondante, ce n'est pas, comme vous le croyez, notre faute. Nos concurrens se multiplient, quelques-uns produisent dans des conditions plus avantageuses que nous, nous ne pouvons les battre qu'en vendant moins cher. — Si maintenant on consulte les prix courans et les tableaux des dividendes, malgré la sympathie qu'on peut avoir pour les ouvriers, on est obligé de convenir que les fabricans ont raison. L'état du marché se mesure par ce qu'on appelle *la marge*, c'est-à-dire l'excédant du prix des produits sur le prix de la matière première; or en 1874 une livre de filé valait 4 pence 1/2 de plus qu'une livre de coton en laine, en 1878 seulement 3 1/4. Pour les toiles, l'excédant sur le prix du filé était de 3 pence 1/4 en 1874 et de 1 7/8 seulement en 1878. Et si l'on ne trouvait pas ces chiffres assez éloquens, qu'on parcoure le tableau des dividendes payés l'année dernière dans les quarante fabriques par actions du Lancashire : quatorze de ces fabriques n'ont distribué aucun dividende, les autres n'ont donné que la moitié, quelques-unes moins du quart de ce qu'elles avaient pu offrir en 1877 (1).

Nous ne pouvons pas avoir la prétention de faire ici un exposé complet et détaillé de la situation économique du royaume-uni, situation que des sinistres comme la faillite de la Banque de Glasgow et d'autres ne peuvent qu'aggraver, mais nous devons exprimer notre surprise de voir le *Times* (*weekly édition*, 17 janvier 1879) essayer de nier le mal, en considérant les pertes de l'un comme compensées, ou à peu près, par les gains de l'autre. A la Bourse, nous le voulons bien, le capital change de mains et reste dans le pays, mais lorsque l'usine s'arrête, ou même seulement lorsque les ouvriers sont obligés de travailler à plus bas prix, la production est réduite et le bien-être a diminué. Du reste aucun argument ne peut prévaloir contre le spectacle de la misère dont les journaux de beaucoup de localités tracent le désolant tableau.

Pareille misère semble régner aussi dans les grandes villes des États-Unis. Pendant longtemps on a cru que le mot de l'Écriture : « Il y aura toujours des pauvres parmi vous » ne s'appliquait pas à l'Amérique, ou du moins à la grande république du Nord. Ses res-

(1) Voyez *the Statist* du 20 avril 1878, p. 145.

sources, littéralement inépuisables, semblaient à la disposition de tous ceux qui apporteraient deux bras pour se saisir de leur part. Le capital était réputé surabondant; ce qui manquait, c'était le travail, on lui promettait de gros salaires pour de courtes journées. Pendant assez longtemps le tableau n'était pas trop flatté; il y avait, de l'autre côté de l'Atlantique, un peu plus de chances de se procurer l'aisance que dans certaines parties de notre vieille Europe. Aussi le courant de l'émigration avait-il pris une largeur et une profondeur qui rappelaient la migration des peuples dans les premiers siècles de notre ère. Ce sont les lettres des parens, des amis, des anciens voisins, des camarades qui mettaient en route les masses qui traversèrent l'Océan; on imitait l'exemple de ceux qui avaient réussi. L'immigration atteint en 1873 (année finissant le 30 juin) le chiffre d'un demi-million. La crise ayant éclaté, le mouvement se ralentit; l'année suivante, il ne vint que 313,000 émigrans, l'année d'après 227,000, puis 169,000, et en 1877 et 1878 il en débarqua encore moins dans les ports des États-Unis. En revanche, les départs se multiplièrent, soit pour retourner en Europe, soit pour se rendre en Australie; en une seule année 92,000 personnes quittèrent le rivage de ce pays qui avait perdu son prestige.

Le travail en effet avait cessé d'être abondant. Par quelles causes un changement aussi extraordinaire s'était-il produit? Comment les richesses naturelles qui couvrent la terre américaine avaient-elles pu être stérilisées? C'est ce que nous exposerons dans le courant de ce travail. Ce qu'il faut bien constater ici, c'est que dès 1873 une nouvelle tâche s'est imposée aux municipalités de Boston, de New-York, de Philadelphie, de Chicago et de beaucoup d'autres villes, et que cette tâche est allée pendant quelques années en s'aggravant : le paupérisme s'est développé dans des proportions effrayantes. En 1877, les chefs des *trade's unions* évaluaient à 2 millions le nombre des ouvriers sans travail! Ceux qui sont occupés ont naturellement dû se contenter d'une rémunération moindre. Les réductions de salaires n'ont pas eu lieu sans luttes. Les grèves ont été nombreuses; les scènes tumultueuses, les violences n'ont pas été rares. Les sanglantes émeutes des ouvriers des chemins de fer ont épouvanté l'Europe. La misère, venant se greffer sur une corruption peu surprenante dans un pays où les passions sont vives et qui renferme tant d'élémens vicieux, a produit une population de vagabonds de la pire espèce, les *tramps*. Ils se forment par petites troupes qui se répandent dans les campagnes. Il y a peu de villages aux États-Unis. Chaque cultivateur s'établit au milieu de son domaine à plus ou moins de distance de ses voisins; il se trouve ainsi à la merci de ces vagabonds. Leur procédé est toujours le même : ils se présentent inopinément devant une ferme isolée et demandent à

manger. Si les circonstances sont favorables, ils s'emparent de ce qui est à leur convenance; parfois la femme est seule, subit les derniers outrages ou trouve la mort en défendant son honneur et les épargnes de la famille. Si la troupe est nombreuse, elle arrête des trains ou commet du brigandage sur une grande échelle. La police ne peut rien contre les *tramps*, et si le juge Lynch ne réussit pas à faire justice, le crime reste impuni.

Nous aurions encore à noter des symptômes de crise dans bien d'autres pays; mais où ils sont le plus rares ou le plus effacés, c'est en France. Nous jouissons en ce moment d'une situation vraiment privilégiée dans le monde économique. Il serait même facile de soutenir que la France n'est pas du tout atteinte des souffrances dont on se plaint partout ailleurs. Les budgets de tous les pays sont en déficit, le nôtre présente un excédant. La plus-value brute des impôts, dont il y a sans doute à déduire, dépasse même, pour les contributions indirectes seulement, la somme de 63 millions, et l'on sait que ces taxes ne sont guère payées qu'à l'occasion d'affaires ou de consommations. Le mouvement des exportations a légèrement décliné, cela est vrai (3,369 millions en 1878 contre 3,436 millions en 1877) ; mais la sortie des produits naturels a seule diminué, car on a exporté pour 1,867 millions de produits fabriqués, soit pour 53 millions de plus qu'en 1877. Si l'on consulte la cote de la rente, on relève également des indices d'une situation prospère : le 5 pour 100 oscille entre 112 et 115. Mais ces chiffres ne sont pas concluans. La hausse des valeurs publiques, par exemple, peut être l'effet d'une surabondance de capitaux provenant d'une épargne incessante et croissante, elle peut aussi avoir pour cause une certaine absence de confiance dans les affaires : pourquoi s'aventurerait-on dans des entreprises commerciales et industrielles, lorsque tant d'établissemens existans se voient contraints de réduire leurs opérations? Ce n'est pas un bon signe que l'impôt sur le revenu des valeurs mobilières évalué au budget de 1878 à 34,972,000 n'ait produit en réalité que 34,274,000 francs. Ce n'est pas un bon signe non plus que le dividende de la Banque de France, qui était de 285 francs en 1874, soit tombé à 200 francs en 1875, à 140 francs en 1876, à 95 francs en 1877; cela prouve évidemment que les affaires se ralentissent (1). D'ailleurs, dans différens centres industriels et commerciaux, les magasins sont remplis, et les fabricans ne peuvent offrir à leurs ouvriers que le choix entre la baisse des salaires et la réduction des heures de travail. — Nous allons étudier les causes de cette situation et nous rechercherons pourquoi la crise a été moins intense en France que dans la plupart des autres pays.

(1) Nous n'ignorons pas qu'on attribue cette diminution pour une certaine part à la concurrence des sociétés de crédit, mais cette concurrence existe depuis des années.

II.

La tâche pourra paraître facile, car il est peu de sujets qui aient été plus souvent traités depuis quatre ou cinq ans. Victimes du mal ou témoins de la souffrance, tous ceux que la pratique des affaires ou l'étude de la théorie a pu éclairer se sont efforcés de jeter des lumières sur la situation. Avant de présenter le résultat de nos propres observations, il convient donc de recueillir les avis émis de part et d'autre, de les contrôler en les rapprochant des faits, afin de nous en autoriser en les complétant, ou de les réfuter au besoin.

Une opinion assez répandue considère cette stagnation des affaires comme un mal périodique inévitable. Les crises, disent beaucoup de publicistes, reviennent à peu près tous les dix ans, ou même plus souvent. L'homme a un penchant naturel à étendre constamment ses affaires. Il travaille avec zèle pour s'enrichir; s'il entrevoit le succès, il multiplie ses efforts; si les chances se montrent favorables, il se précipite sur le gain, s'excite et se surexcite, la passion alors parfois l'aveugle et le pousse à sa chute. La crise se déclare; c'est la punition. Les fautes s'expient, on revient pour quelque temps à la modération, et le même mouvement recommence pour se terminer de la même manière. M. Juglar a rendu saisissant cette sorte de cercle vicieux par un tableau où il nous montre le portefeuille de la Banque se gonflant peu à peu, d'année en année, pour s'aplatir tout d'un coup, lorsque la spéculation est arrivée à son point culminant (1). Pour ne citer que quelques chiffres : en 1801, l'escompte tombe presque subitement de 630 millions à 256 millions; en 1830, de 617 à 155 millions; en 1847, de 1,329 à 256 millions; en 1857, de 2,081 à 1,414 millions; en 1874, de 2,881 à 2,448 millions. Nous aurions pu augmenter encore ces chiffres et multiplier les périodes; nous nous en dispenserons, car personne n'ignore que la crise actuelle a été précédée par d'autres crises, et que la série en remonte bien loin en arrière. Sir John Sinclair en a publié, vers 1780, une liste qui part de l'année 1680, et ce que cet auteur a fait pour les crises financières, d'autres l'ont accompli pour le commerce et l'industrie. On a même trouvé une ingénieuse explication, nous allions dire justification, de ces alternatives de prospérité et de revers. Selon un journal spécial, *the Statist* (19 octobre 1878), si tous les dix ou douze ans les affaires se ralentissent, les faillites se multiplient et qu'ensuite la période de prospérité recommence, c'est que l'activité sérieuse d'une généra-

(1) *Dictionnaire général de la politique*, au mot *Crises*.

tion de commerçans ou d'industriels n'est guère plus longue. Dans peu de grands établissemens, la même personne resterait plus de dix ou douze ans le directeur réel, la cheville ouvrière de l'affaire. A trente ou trente-cinq ans, on devient associé actif, administrateur responsable de la totalité ou d'une division importante d'une grande entreprise; dix ans après, les uns sont morts, d'autres ont changé de position; d'autres encore ont fait fortune et prennent les choses plus à leur aise. Des hommes plus jeunes peuvent alors arriver, des hommes qui n'ont pas encore été mis à l'épreuve, que l'expérience n'a pas encore rendus sages et sagaces, mais qui s'en iront à leur tour après avoir accompli leur période (1).

Hâtons-nous de le dire, aucun publiciste, quelque convaincu qu'il fût du retour périodique des crises, n'a méconnu l'influence des guerres, des révolutions, des mauvaises récoltes et autres calamités de toute nature. Quand ces causes extraordinaires se présentaient, il ne fallait pas une grande pénétration pour les reconnaître : c'étaient, pour ainsi dire, des phénomènes naturels; ce n'est qu'en l'absence de causes extérieures évidentes qu'on songe à approfondir les choses, qu'on scrute les faits d'abord négligés et que l'on en constate la signification. C'est ainsi qu'on a pu formuler la théorie de la périodicité; seulement cette théorie ne rend suffisamment compte ni de l'extension, ni de la durée de la crise actuelle, et l'on a cherché à l'expliquer par des causes spéciales.

C'est un concours de circonstances, dit-on généralement, qui a aggravé la crise. D'abord, si l'on fait abstraction de l'effet des famines qui ont sévi dans l'Inde et en Chine, la calamité économique a eu deux foyers complètement indépendans l'un de l'autre, l'Europe et l'Amérique. En Europe même, il n'est pas sûr que la guerre franco-allemande en ait été le vrai point de départ; mais il est certain qu'elle lui a donné son caractère définitif. Ce qui préexistait, c'est une très vive tendance à la spéculation; si la paix avait été conservée, la crise aurait encore éclaté, mais elle eût été purement financière, tandis que la guerre l'a rendue positivement industrielle. La guerre a interrompu la production dans deux grands pays, elle a en outre causé d'énormes destructions de matières et de produits qu'il a fallu remplacer à la paix avec une grande rapidité. Aux demandes émanées des états qui avaient été directement impliqués dans les événemens des années 1870-1871 venaient se joindre les commandes des chemins de fer russes et

(1) Nous ne croyons pas devoir nous arrêter à la thèse soutenue par un économiste anglais distingué, d'après lequel la périodicité des crises doit être ramenée à celle des taches solaires. Ces taches causeraient les mauvaises récoltes, et celles-ci les crises commerciales. En fait, cette coïncidence constante entre les taches solaires et les disettes n'existe pas.

américains, deux contrées où la construction des voies ferrées avait été poussée alors avec une grande vivacité. Il en résulta naturellement une grande hausse des prix, et comme cette hausse, — qui donnait aux affaires l'apparence de la prospérité, — coïncidait avec une fièvre de spéculation intense, on se mit à construire des usines, ou du moins à ériger des hauts fourneaux et à agrandir les ateliers. Quand les nouveaux instrumens furent prêts à fonctionner, les commandes étaient devenues moins abondantes, et la concurrence des offres ne put que hâter la baisse, devenue inévitable. Si le monde civilisé avait été dans un état normal, la crise aurait été courte, un corps sain se débarrassant assez vite des principes morbifiques; mais dans chaque pays le mal avait des complications particulières, de sorte que les affaires sont restées partout dans un état languissant.

Les deux pays de l'Europe où ces complications ont exercé l'influence la plus profonde ne sont pas, comme on pourrait le croire, la Russie et la Turquie, qui viennent de se faire une guerre aussi sanglante, mais l'Allemagne, qui a enfin atteint, après des luttes brillantes, le but vers lequel elle tend depuis si longtemps, et l'Angleterre, la contrée dont la richesse est proverbiale. On l'a souvent dit, les 5 milliards ont été pour l'Allemagne une robe de Nessus, ils en ont, pour ainsi dire, empoisonné le sang. Ce sont ces capitaux qui ont poussé la spéculation hors de toutes bornes, c'est l'abondance du numéraire qui a provoqué une hausse désordonnée des prix et des salaires. Ce n'étaient pas là des fluctuations comme on en avait déjà vu, où les oscillations se meuvent entre des écarts de 10 ou de 20 pour 100; certains salaires doublèrent, et au delà, en moins de deux ans. Ces hausses avaient pour cause naturelle une demande inouïe de travail ; elles furent surexcitées par la spéculation, qui faisait une concurrence écrasante à la production réelle, solide, mais si accablée de commandes urgentes, qu'aucun prix ne l'effrayait. Les ouvriers étaient fort demandés, mais avaient encore une autre raison pour être exigeans, c'est le désir d'avoir leur part du gâteau. L'agitation socialiste était alors dans toute sa force, et l'on peut dire dans tout son éclat. Aucune loi n'empêchait les réunions, les discours excitans; les journaux et les brochures avaient le champ libre, des membres du clergé et des professeurs de faculté, des fonctionnaires même se constituaient les avocats des ouvriers. Ils profitèrent donc des conjonctures : ils furent mieux payés, travaillèrent moins et, on l'a officiellement reconnu, moins bien. Il a été démontré en même temps que, généralement, ils n'ont pas profité de la bonne aubaine pour améliorer leur situation. Les salaires élevés, si facilement gagnés, furent gaspillés en jouissances fugitives, les meneurs leur disant sur tous les tons que l'avenir était

à eux, que la prévoyance était une sottise ou une duperie. Lorsque les mauvais temps sont venus, on avait pris des habitudes de luxe qu'on ne pouvait plus satisfaire, et l'on avait perdu la volonté de faire les efforts nécessaires pour maintenir la production à un certain niveau. Il en est résulté que l'industrie allemande a plus de peine qu'elle n'en aurait eu à un autre moment à retrouver son équilibre, car la consommation intérieure et l'exportation ont diminué à la fois. Cet effet s'est aussi fait sentir dans d'autres pays, mais à un degré bien moindre, car nulle part le socialisme n'a fait autant de ravages qu'en Allemagne, nulle part la séparation entre le patron et l'ouvrier ne s'est creusée plus profonde.

C'est là une cause morale de souffrance; mais il en est une autre, d'un ordre tout différent, qu'on a également imputée, — du moins en grande partie, — à l'Allemagne. Il s'agit de la dépréciation de l'argent. Des hommes très compétens, comme M. Sœtbeer, soutiennent qu'on exagère l'influence des 2,500,000 kilogrammes de lingots d'argent que l'empire allemand a jetés sur le marché; selon lui, l'union latine pèse d'un poids bien plus lourd dans la balance du système monétaire (1), car dans la période 1873 à 1876 la France et ses alliés ont frappé pour 600 millions de francs de pièces d'argent, et pour cette somme ils ont dû absorber 3 millions de kilogrammes de métal, de sorte que leur abstention depuis deux ans doit se faire bien plus sérieusement sentir que la démonétisation allemande. L'action de l'union latine est incontestable; il n'en est pas moins vrai que l'Allemagne, en entreprenant peu de temps après le déplacement des 5 milliards la substitution d'une monnaie d'or à la monnaie d'argent, en même temps que la réforme des banques et le retrait d'une partie de la circulation fiduciaire, a rendu plus profonde la perturbation que chacune de ces opérations isolées devait produire sur le marché monétaire, surtout en se combinant avec une crise causée par l'excès de production et un mouvement de spéculation outrée.

C'est en Angleterre que le contre-coup de la réforme monétaire s'est fait le plus vivement sentir. Londres est le grand marché des métaux précieux; si l'Inde ou la Chine demandent moins d'argent, si la Californie et l'Australie envoient plus d'or, si l'Allemagne ou les États-Unis attirent les métaux précieux, c'est la cote de *Lombard street* qui en est la première affectée. Un éminent publiciste anglais, M. Giffen, qui a fait des mouvemens du marché mo-

(1) Quantités de monnaies circulant en France et en Allemagne vers la fin de 1878 :

	FRANCE Millions.	ALLEMAGNE Millions.
Monnaies d'or	5,000	1,937.5
Monnaies d'argent	2,880	587.5
Monnaies divisionnaires	120	533.7
	8,000	3,058.7

nétaire l'objet de longues et minutieuses études, pense que l'Allemagne, en accumulant dans les caves du trésor et en retirant momentanément de la circulation des quantités considérables d'or, a certainement exercé une influence sur les prix, et que l'émission d'une nouvelle monnaie allemande, la couronne d'or, n'a pas fait cesser tout de suite l'effet de ces mesures. On sait que la baisse des prix est le symptôme ou la conséquence des crises, et que la hausse en annonce la guérison : la rareté des moyens d'échange produit le même effet, et lorsqu'à des momens difficiles l'or vient à manquer, le mal ne peut que s'aggraver ou se prolonger. Des deux milliards de francs en couronnes d'or que l'Allemagne a frappées, une très petite partie existait déjà dans la circulation, et quelques centaines de millions sont rentrés dans le courant international, mais plus d'un milliard et demi de francs de monnaies nouvelles sont restées dans l'empire allemand. A cette somme de 1,500 millions on doit ajouter peut-être 800 millions qui ont été thésaurisés par les États-Unis en vue de la reprise des paiemens en espèces, et une certaine somme qui a été absorbée par la Hollande, pour se rendre compt des vides causés sur le marché monétaire. Ce n'est pas tout. Les besoins de ces trois pays sont récens, ils datent à peine de huit ans, et ces nouveaux consommateurs vivent sur le fonds commun ; mais ce fonds commun, le produit des *placers* ou des mines, est loin d'avoir de l'élasticité. La production va plutôt en diminuant. Dans les cinq périodes quinquennales qui commencent en 1852, le rendement annuel moyen a été évalué, par d'excellentes autorités, à 29,933,000 livres sterling dans la première période, à 24,633,000 dans la deuxième, à 22,760,000 dans la troisième, à 21,753,000 dans la quatrième, et 19,200,000 dans la cinquième. Ainsi, la production diminue, bien que de nouvelles nations soient venues en demander leur part, sans compter que les besoins des nations déjà en possession de l'étalon d'or grossissent parce que la population augmente et que les affaires s'accroissent selon une progression encore plus rapide. Il serait difficile de contester l'action de la diminution du stock de l'or sur le commerce en général, et plus spécialement sur celui de l'Angleterre, mais ce qui paraît encore plus difficile, c'est de mesurer cette action, c'est de la formuler en chiffres.

Il convient de rappeler ici que l'Angleterre avait été le banquier un peu trop facile des états besoigneux, et que des quarante-six débiteurs indiqués sur un tableau préparé à la Bourse de Londres, dix-huit seulement paient exactement les intérêts des 7,045 millions de francs qu'on leur a prêtés. Les vingt-huit autres ont emprunté 8 milliards 335 millions, dont plus de la moitié, 4,404 millions, sont complètement perdus, tandis qu'il n'est servi que très irrégulière-

ment un intérêt sur les 3,931 millions restans. A côté de cette grande faillite, on se demande s'il vaut la peine de mentionner les nombreuses suspensions de paiement qui ont été signalées dans ces dernières années, si ce n'est que la banqueroute de la Banque de Glasgow, par les révélations effrayantes sur la corruption d'une partie du commerce qui l'ont accompagnée, a jeté comme un crêpe sur le reste. Il faut espérer que cet enseignement ne sera pas perdu pour l'Angleterre.

Nous ne devons pas oublier de mentionner, avec les publicistes anglais, les mauvaises récoltes des années 1875, 1876 et 1877 parmi les causes de la crise. On pouvait s'y tromper, car, — et nous en donnerons plus loin la raison, — le prix du blé ne s'est pas élevé cette fois en Angleterre comme on l'a vu en d'autres temps, et comme on le voit encore en d'autres lieux. Mais si le pain n'est pas devenu plus cher, il n'en est pas moins certain que les fermiers ont éprouvé un déficit très sensible dans leur récolte de grains. M. Caird évalue ce déficit à 22 pour 100 pour 1875, à 24 pour 100 pour 1876 et à 36 pour 100 pour 1877. Dans ces mêmes années, et ce point a une gravité particulière, le bétail a diminué. On comptait en 1874 6,125,000 têtes de bêtes à cornes, à la fin de l'année 1877 il y en avait 427,000 de moins; dans la même période triennale, sur un ensemble de troupeaux de 30,314,000 bêtes à laine, on perdit 2,153,000 têtes. Les populations rurales durent donc réduire leur consommation de produits industriels, et les banques qui sont le plus en rapport avec le cultivateur ont pu s'apercevoir que l'épargne, si elle existe, était insignifiante.

Avons-nous épuisé la liste des causes particulières au royaume-uni? Loin de là. L'ouverture du canal de Suez aurait causé une certaine perturbation dans une partie importante du commerce; cet événement a d'ailleurs provoqué la construction urgente de nombreux vapeurs, à un moment où les usines étaient déjà surchargées de commandes. La crainte de la guerre est également mise en avant; mais l'argument sur lequel on revient le plus souvent et avec le plus d'insistance, c'est la fermeture progressive du marché étranger. Chaque pays tend à se pourvoir par son propre travail, et s'il consent à se fournir au dehors, il préfère trop souvent s'adresser au concurrent de l'industrie britannique. Quelques publicistes se sont montrés assez pessimistes pour se faire prophètes de malheur, pour prédire de nouveau la « décadence » de l'Angleterre, et ils ont fait une certaine impression, puisqu'un fabricant, membre du parlement très connu, M. Mundella, a cru nécessaire de publier un travail sur « les conditions dont dépend la suprématie commerciale et industrielle de la Grande-Bretagne (1). » Que craignez-vous, dit-il

(1) *Journal of the statistical Society* de Londres, mars 1878.

aux pessimistes, rien n'est changé dans notre vieille Angleterre. N'avons-nous pas toujours nos avantages naturels : une grande abondance de charbons et de fers à bas prix, une excellente position géographique, et un climat qui permet de travailler sans interruption tout le long de l'année. N'avons-nous pas en outre nos avantages économiques : l'abondance et le bon marché des capitaux, l'efficacité du travail anglais, un système de moyens de transports extrêmement développé, de vastes colonies, et enfin le libre échange!

Laissons le lecteur sous l'impression consolante des vues peut-être un peu optimistes de M. Mundella et voyons quelles causes particulières ont pu agir aux États-Unis. Il faut remonter à la guerre de sécession pour nouer l'enchaînement des circonstances qui ont produit la crise américaine. La nécessité de dépenser des sommes immenses et la facilité donnée, par le papier-monnaie et les emprunts, de les dépenser avec prodigalité, ont naturellement favorisé le penchant à la spéculation déjà si fort sur les bords de l'Hudson et du Mississipi. Pour payer les dettes contractées pendant la guerre civile, il a fallu créer une série de lourds impôts, et l'on en a profité pour élever le tarif des douanes sans dissimuler les intentions protectionnistes. De nombreux droits, qui devaient tous être acquittés en or, devinrent prohibitifs de toute importation. Les États-Unis ne voulaient plus être « tributaires » des manufactures étrangères; ils prétendaient non-seulement suffire à leur propre consommation, mais encore concourir avec les autres pays sur le marché international. Et pourquoi ne réussiraient-ils pas? N'ont-ils pas, eux aussi, du charbon et du fer? n'ont-ils pas surtout le coton, sans parler de l'abondance des denrées alimentaires qui constituent, on le sait, la matière première par excellence? Personne ne contestera que les Américains ne soient bien doués pour l'industrie; mais les circonstances locales sont-elles aussi favorables qu'en Europe? On peut en douter, lorsqu'on compare le taux des salaires des deux côtés de l'Atlantique, ou lorsqu'on mesure les distances que les produits ont à parcourir dans l'intérieur du pays. En tout cas, l'expérience a prononcé : en multipliant les fabriques, on produisit la hausse des salaires, mais le prix des marchandises s'éleva davantage, et le commerce, un instant prospère, tomba dans une langueur que d'autres événemens aggravèrent. A cet égard, il suffit de signaler « la fièvre des chemins de fer. » De 1869 à 1873, en cinq ans, on construisit 28,000 milles, c'est-à-dire près de 45,000 kilomètres de voies ferrées; mais on ne put créer aussi rapidement des objets à transporter, plusieurs lignes ne parvinrent même pas à faire leurs frais. Un grand nombre de compagnies sont en faillite.

Les usines qui s'étaient organisées pour fournir les machines et les rails aux chemins de fer nouveaux ont réussi à dominer le marché, puisque l'étranger, qui avait envoyé 513,000 tonnes de fer en 1870, 595,000 en 1871 et 400,000 en 1872, n'expédia plus que 33 tonnes en 1876 et 12 tonnes seulement en 1877. Mais la catastrophe subie par les chemins de fer a porté un rude coup aux usines métallurgiques, et le coup a été ressenti en même temps par beaucoup d'autres établissemens. S'il faut en croire certains publicistes américains, ce qui a produit la misère aux États-Unis, c'est la prodigalité, le manque de prévoyance, la faiblesse relative de l'épargne. On gagnait facilement, on dépensait plus facilement encore, et le goût du luxe, ou du moins le goût des jouissances, était répandu dans toutes les classes de la société. Pour ne citer qu'un détail, selon le rapport du commissaire des taxes fédérales, on a consommé aux États-Unis, dans l'année finissant le 30 juin, *notwithstanding the hard times* (malgré la dureté des temps), 1,905,063,000 cigares à 10 cents (52 centimes), ce qui ferait une dépense totale de 990 millions de francs, à laquelle on doit ajouter 75 millions de livres de tabac. Selon le même rapport, on a consommé 317,665,600 gallons, soit 14,300,000 hectolitres, de boissons fermentées, et le montant de cette dépense est évalué à plus de 66 francs par tête, hommes, femmes et enfans, soit 330 francs par famille de cinq personnes. La faiblesse de l'épargne se fait sentir bien plus vivement dans un pays très entreprenant, parce que le capital, incessamment engagé, exposé, détruit, ne se reproduit pas avec la même rapidité. Dans les années de prospérité, l'Europe a largement suppléé à l'insuffisance du renouvellement des capitaux américains, et l'avenir des États-Unis se présenterait sous des couleurs très sombres, si cet heureux pays n'avait pas ses immenses ressources naturelles, son coton, son tabac, son blé, son bétail. Les bonnes récoltes dont la grande république américaine a été gratifiée deux années de suite vont, — on l'a du moins proclamé officiellement, — remettre les affaires à flot.

Il nous resterait à rechercher les causes spéciales à la crise française. On ne saurait nier que la politique a pesé de tout son poids sur la vie économique de la France. Nous nous sommes rapidement relevés après la guerre de 1870-1871 ; sous ce rapport, nous avons été un objet d'admiration et peut-être de jalousie pour le monde civilisé. Et c'est sans aide, sans secours, par l'effet des richesses acquises, par le travail et par l'épargne, par une conduite politique sage que nous avons repris notre rang. Mais assez longtemps l'avenir était incertain, nous ne savions si nous aurions un lendemain et surtout un surlendemain. A certains momens, les appréhen-

sions étaient permises, et l'on comprend que l'industrie considérât alors la prudence comme la première des vertus. L'horizon politique éclairci, restait l'influence des conjonctures économiques. Si tous les pays restreignent leur consommation, les productions de la France en sont nécessairement affectées. Dans les quatre dernières années, nos exportations ont constamment diminué. De 3,872 millions en 1875, elles descendent à 3,575 millions en 1876, puis à 3,436 millions en 1877, enfin à 3,369 millions en 1878. Cette diminution progressive est aggravée par les effets de nos mauvaises récoltes et des autres causes qui exercent une fâcheuse influence sur nos propres consommations.

Les partisans de la protection douanière mentionnent encore la concurrence étrangère parmi les causes du ralentissement du travail dans nos manufactures. C'est ne voir qu'un côté de la question. Nous avons importé pour 447 millions de produits fabriqués, mais nous en avons exporté pour 1,867 millions, soit pour 1,420 millions en plus. Si nous fermons la porte aux marchandises étrangères, les autres pays refuseront les nôtres, nos fabriques ont donc tout intérêt à laisser la porte ouverte. Cet intérêt est grand surtout, on le comprend, pour le consommateur. Le mouvement protectionniste dont nous sommes témoins en ce moment est donc bien mal entendu, il ne peut que prolonger la crise et l'aggraver même, en rendant plus difficile le renouvellement des traités. L'anarchie douanière, — ce terme n'est pas trop fort, — se fera de plus en plus sentir dans les affaires, si les pouvoirs publics ne se hâtent de préparer une solution. Nous ne croyons pas avoir besoin d'insister sur ce point. Il est évident que la concurrence internationale est si utile à l'ensemble du pays que nous devons nous arranger pour vivre avec elle; toutes les contrées se sont bien trouvées de ce régime, et, de l'aveu de tous, les États-Unis, qui s'y étaient soustraits, ont eu à le regretter; on songe d'ailleurs de l'autre côté de l'Atlantique à réduire les droits de douane. La France, en tout cas, a plus souffert des barrières qu'on lui oppose que des facilités qu'elle offre aux autres nations, et l'esprit relativement libéral de son tarif est peut-être une des causes qui ont allégé pour nous la crise qui sévit avec tant de rigueur dans d'autres pays. Ce n'est du reste pas la seule, comme nous allons avoir l'occasion de le montrer.

III.

La plupart de ces opinions sur l'origine et la durée de la crise sont fondées, ou du moins elles renferment chacune sa part de

vérité, mais elles ne pénètrent pas assez au fond des choses, et surtout elles n'expliquent pas la durée exceptionnelle du malaise. Il y avait cependant à relever des circonstances qui, pour avoir un effet moins patent, n'en exercent pas moins une action considérable, peut-être décisive. Il est un fait surtout qui nous a frappé depuis longtemps, qui mérite d'attirer tout particulièrement l'attention des hommes d'état, et dont en tout cas on ne s'est pas encore suffisamment préoccupé.

Le fait que nous désirons mettre en lumière, et dont nous voudrions tirer les principales conséquences, c'est la rupture de l'équilibre entre l'agriculture et l'industrie. On ne saurait sans doute établir un rapport proportionnel fixe, permanent, mathématique, entre ces deux grandes branches du travail national, mais on sent qu'un certain rapport doit exister, et que le corps social en souffrirait, si les organes de la vie économique n'étaient pas combinés d'une manière rationnelle. Un pays purement agricole est toujours un pays pauvre; généralement il est arriéré, souvent il est gouverné despotiquement. Un pays purement industriel ou commercial manquerait de solidité, ce serait comme un navire sans lest que le premier coup de vent peut faire sombrer. Dans le monde civilisé, l'agriculture a longtemps prédominé, mais peu à peu l'industrie a demandé sa place au soleil et elle se l'est faite de plus en plus large. Assez longtemps, chacun de ses progrès était un pas en avant fait par la civilisation, ou du moins se rattachait à un progrès de l'humanité. C'était la consolidation d'un régime gouvernemental plus libéral; c'était la durée plus grande des périodes de paix; c'étaient des découvertes scientifiques merveilleuses. C'est à la science que l'industrie doit ses plus beaux triomphes. Il y a des siècles, les savans consultaient plutôt leur imagination que les faits, ils se contentaient souvent de retenir ce que d'autres avaient rêvé; peu à peu, ils se sont mis à étudier la nature, bientôt ils lui ont posé des questions directes, ils ont expérimenté et, moitié effort, moitié chance, ils lui ont arraché ou surpris de précieux secrets. Savoir c'est pouvoir : cet axiome s'applique ici dans son sens littéral. Savoir, c'est dominer la vapeur, c'est guider l'électricité, c'est posséder les trésors de la physique et le pouvoir de la chimie, la mécanique, les richesses de l'histoire naturelle.

Se figure-t-on bien toute la portée des découvertes et des applications scientifiques, la grandeur des effets qu'elles ont exercés sur la société moderne? Signalons un résultat de ces progrès auquel peu de personnes songent : c'est le doublement de la population européenne ou à peu près, depuis le commencement de ce siècle. Nous ne pouvons reproduire ici tous les chiffres qui seraient nécessaires pour montrer de combien chaque pays a vu s'accroître le

nombre de ses habitans, mais il suffit de citer un des exemples les plus éclatans de ce mouvement, l'Angleterre et le pays de Galles. Le recensement de 1801 fournit 8,872,000 habitans, le recensement de 1871, 22,704,000, c'est une augmentation de 155 pour 100. Évidemment tel n'a pas été le taux d'accroissement des époques antérieures, car on arriverait bien vite à une date où l'ensemble de la population britannique ne serait composé que d'un seul couple, et cela à une date bien postérieure au roi saxon Alfred, ou au roi normand Richard Cœur-de-Lion. L'accroissement a donc été lent à ces époques reculées et rapide de nos jours. Faisons la part des guerres intestines, des famines et des épidémies; mais cela est loin de suffire, car, si nous en croyons sir William Petty, qui passe pour une autorité en ces matières, l'Angleterre aurait eu en 1682, c'est-à-dire 17 ans après la dernière grande épidémie, 7,360,000 habitans; la population ne se serait donc accrue en 118 ans que de 19 pour 100. Petty, du reste, croyait qu'il fallait 360 ans à la population anglaise pour doubler. Ces chiffres ne s'appuient pas sur des données suffisamment rigoureuses, nous ne pouvons les prendre à la lettre, il est seulement certain que l'accroissement était alors infiniment plus lent que de nos jours, et qu'il ne s'est pas sensiblement accéléré pendant le XVIII[e] siècle (1).

La vapeur fut assujettie au travail, on construisit des machines, on les multiplia même assez rapidement, et une merveille s'accomplit : ces « ouvriers inanimés, » comme on les appela dès la fin du siècle dernier, firent naître des ouvriers en chair et en os. On pourrait dire que les machines les firent pulluler, car avant leur introduction on ne comptait que 7 ou 8,000 ouvriers filant ou tissant le coton, et dix ans après il y en avait plus de 200,000. Ils quittaient sans doute d'autres professions pour se vouer à la nouvelle industrie qui rétribuait ses auxiliaires mieux que les anciennes; mais le vide se faisait ainsi dans beaucoup d'ateliers, il y eut de nombreuses places à prendre au banquet du travail, et les places furent prises. Le salaire s'éleva, il devint plus facile de gagner sa vie, on se maria et l'on eut, comme dit le conte, beaucoup d'enfans. La chimie et l'histoire naturelle vinrent bientôt au secours de la physique et de la mécanique, la production augmenta d'une manière extraordinaire, parce qu'en baissant de prix les produits devenaient accessibles à

(1) D'après une autre source, la Grande-Bretagne (Angleterre et Écosse) aurait compté, aux époques ci-après :

En 1651,	6,378,000 habitans.		
En 1751,	7,392,000 habitans,	accroissement en cent ans :	1,014,000
En 1851,	21,185,000	— —	13,793,000

(*Journal of the statistical Society*, t. XVIII, page 368.)

de nouvelles couches sociales. Les machines, dit Playfair en 1801, suppléent au travail de trois millions de personnes, en employant des ouvriers inanimés dont la dépense ne monte pas à un penny et demi (15 centimes) pour chaque shilling (1 fr. 25) de travail. Depuis lors, le nombre des « ouvriers inanimés » a considérablement augmenté. En 1871, les machines fixes représentaient une force de 936,405 chevaux-vapeur, et si, comme on l'a proposé, on évalue cette unité de force à l'égal du travail de 21 hommes, ce serait à 19,664,505 paires de bras que la vapeur suppléerait. N'oublions pas d'ajouter que les locomotives représentaient à la même date environ 1,800,000 chevaux-vapeur et les navires plus de 500,000. Voilà les fondemens d'une puissance productive qui, ajoutée aux vastes colonies, aux mines de fer et de houille (que nous n'osons plus dire inépuisables), à la situation géographique et à tant d'autres avantages qu'on nous dispensera d'énumérer, a fait naître des richesses devenues proverbiales. Mais les progrès inouïs dont notre siècle a été témoin continueront-ils au même taux à l'infini, les produits pourront-ils décupler, centupler? Ne doit-il pas venir un moment où la multiplication des marchandises se ralentira, deviendra stationnaire? On prétend que ce moment est arrivé. Les autres pays ont voulu avoir chacun son industrie nationale, et ils l'ont eue, on se fournira moins en Angleterre, celle-ci devra compter un peu plus sur sa propre consommation, qui cependant ne peut dépasser la capacité de sa population.

Cette population, on l'a vu, s'est augmentée depuis un siècle d'une manière surprenante; mais certaines conditions de progrès vont lui manquer, parce qu'elle a cessé d'être dans une situation normale. L'industrie n'a plus derrière elle le soutien d'une nombreuse population rurale, et il n'est pas probable que les cultivateurs renaissent et forment les denses et profondes masses que le XVIIIe siècle pouvait mettre en ligne. Au dernier recensement de l'Angleterre, sur 22,712,266 âmes, la classe des « personnes possédant ou travaillant la terre et occupées à cultiver des céréales, des fruits, des prairies, à élever du bétail ou à fournir d'autres productions agricoles, » formait un groupe de 1,559,037 individus des deux sexes. En 1861, le personnel actif de la classe agricole (enfans non compris) s'élevait à 1,531,275 âmes; en 1851, nous ne trouvons encore qu'un chiffre peu supérieur, 1,576,080, mais la population ne comptait en tout alors que 18,054,170 âmes. Il y a vingt-cinq ans, sur 1,000 Anglais, 87 s'occupaient d'agriculture; en 1871, il n'en restait plus que 70 dans les campagnes. Depuis cinquante ans le nombre des travailleurs ruraux a diminué de moitié. Au point de vue étroit que nous allons indiquer, cette diminution

est un bien. Nous sommes en effet loin de partager l'opinion des publicistes qui, pour élever l'agriculture anglaise au-dessus de la nôtre, s'écrient : Tandis que nous avons un cultivateur sur deux personnes, dans les Iles britanniques 70 cultivateurs suffisent pour produire la nourriture de 1,000 habitans. Nous ne reconnaissons pas ce mérite à l'agriculture anglaise, qui récolte à peine du blé pour six mois (1). Si la diminution du nombre des laboureurs a un bon côté, c'est qu'elle a fait hausser les salaires sans précisément nuire au fermier; celui-ci, qui était d'ailleurs stimulé en même temps par la concurrence des céréales importées de l'étranger, a dû rechercher tous les perfectionnemens recommandés par la science : assolemens rationnels, engrais abondans et énergiques, instrumens puissans, souvent mus par la vapeur, amélioration des types du bétail. C'est ainsi que l'agriculture eut sa part des progrès du siècle : la chimie et la mécanique devinrent directement ses tributaires après lui avoir agrandi le marché intérieur des denrées alimentaires, en donnant un grand essor à l'industrie et au commerce.

Tout a une limite ici-bas, même les progrès de l'agriculture anglaise. La superficie du sol cultivable ne pouvant pas être étendue à volonté, on a dû s'efforcer d'en élever le rendement. On s'y est employé consciencieusement; selon M. Caird, qui s'y connaît, le rendement moyen par acre, qui était de 23 boisseaux il y a un siècle, et il y a quarante ans de 26 1/2, est actuellement de 28 boisseaux (soit 20 hectolitres 70; 22 hectolitres 85; 25 hectolitres 20 par hectare). Le rendement de 28 boisseaux par acre ou de 25 hectolitres par hectare semble le maximun possible. Ce qui nous le fait croire, c'est que le rendement est, depuis trente ans, en voie de décroissance. M. Caird a dressé un tableau du produit moyen par acre pour chacune des années qui se sont écoulées de 1849 à 1878. Prenant le rendement de 28 boisseaux comme type, il a trouvé que cette moyenne a été dépassée de 4 pour 100 dans la période 1849-1858 ; de 3 pour 100 seulement dans la période 1859-1868, et qu'elle n'a pas été atteinte dans la période 1869-1878. Le déficit a été de 8 pour 100. C'est donc une diminution totale de 12 pour 100. Du reste, le fermier anglais désespère de faire mieux.

(1) Dans le siècle dernier, l'Angleterre a souvent exporté du blé, mais depuis cent ans elle est devenue un pays importateur. L'insuffisance de la production intérieure est allée en croissant, il lui faut depuis huit ans un supplément de 40 et 50 millions de quintaux de blé (le quintal anglais est d'un peu plus de 50 kilogrammes). En 1877, l'importation du froment a atteint 54,269,800 quintaux. On comprend qu'en présence d'une aussi forte importation les prix ne soient pas sensiblement affectés par l'état de la production intérieure.

La production ne pourrait être augmentée, — ou on ne pourrait tenter de l'augmenter, — qu'en multipliant les frais; or, comment y songer, lorsque les immenses quantités de blé que l'Angleterre est obligée d'importer empêchent les prix de s'élever au niveau des frais de production? Aussi beaucoup de fermiers se décident à transformer leurs terres arables en prairies. Environ 400,000 acres ont déjà été retirés à la culture, et la tendance s'accentue. En Irlande, ce mouvement a déjà coûté 2 millions d'habitans au pays, dans l'Angleterre proprement dite, les effets commencent à se faire sentir dans certains comtés. Si les hommes que la campagne repousse, car les prairies exigent moins de travail que les champs, ne trouvent pas de l'occupation dans les manufactures des villes, et il paraît qu'on n'y a plus besoin de leurs bras, ils seront bien forcés d'aller peupler les solitudes de l'Amérique et de l'Australie.

Il importe peu, dira-t-on, où habitent les populations qui consomment les produits des fabriques anglaises, les moyens de transport ne manquent pas au royaume-uni. Des banlieues de Londres, de Manchester, de Sheffield et autres villes, les campagnes se sont étendues jusqu'en Australie, et leurs limites passent par l'Afrique méridionale pour revenir par l'Amérique du Nord. On ne compte donc pas avec les barrières douanières et avec la concurrence industrielle des pays qui s'y renferment. Les colonies ne se gênent guère pour traiter en étrangère même la mère patrie, et les États-Unis veulent bien envoyer en Angleterre des céréales, du coton, du tabac, mais ils ne tiennent pas à en recevoir en échange des tissus, des machines et autres productions manufacturières. Ils sont bien plus disposés à en offrir eux-mêmes à leur ancienne métropole, et cela « aux conditions les plus avantageuses. »

L'Angleterre a donc fort à faire pour rétablir l'équilibre entre la production industrielle et la consommation agricole, mais les États-Unis aussi ont à s'en préoccuper. Cela pourrait surprendre à première vue pour un pays qui dans ses vastes solitudes a de la place pour cent millions de colons et au delà. Mais le dénombrement de 1870 a révélé un fait d'une grande portée : le nombre des agriculteurs n'est pas dans une proportion normale avec les autres professions. Beaucoup d'Américains trouvent trop dur de cultiver la terre, ils abandonnent volontiers cette tâche aux émigrans européens et choisissent une carrière industrielle ou commerciale. De là est venu cet accroissement extraordinaire des villes que l'Europe admire comme une merveille, mais qui au fond n'est pas toujours un symptôme de santé. Pour qu'une ville de vingt mille âmes se forme en une année, il suffit par exemple de découvrir une source de pétrole. Si elle coule pendant deux ans, la ville présentera tous les

indices de la civilisation : elle aura ses imprimeries, ses journaux, son théâtre, ses grands hôtels, ses comités de toute sorte, et avant tout ses églises et ses écoles. Que la source vienne à tarir, et tout disparaît; la population émigre et cherche fortune ailleurs. Il s'ensuit qu'on se marie moins que dans le bon vieux temps, et surtout qu'on a beaucoup moins d'enfans; l'accroissement de la population s'est considérablement ralenti, et en même temps l'immigration supplée moins qu'autrefois à la fécondité des familles américaines (1).

Nous venons de montrer que les cultivateurs ne constituent en Angleterre qu'une bien faible fraction de la population totale; aux États-Unis, la situation n'est pas beaucoup meilleure. Dans cette contrée, qui, il y a un siècle, était encore une colonie purement agricole, où aujourd'hui encore la terre ne coûte pour ainsi dire que la peine de la défricher, sur 28,200,000 individus âgés de plus de dix ans, 5,900,000 seulement s'occupent d'agriculture! Ce chiffre est supérieur à celui du recensement de 1860; mais que l'on veuille bien méditer ceci : les agriculteurs n'ont augmenté en dix ans que de 18 pour 100, les industriels de 28 pour 100, les commerçans de 44 pour 100; or, la fécondité des populations rurales étant bien supérieure à celle des populations urbaines, la désertion des rudes travaux des campagnes ressort avec évidence. N'est-on pas en droit de dire que l'équilibre est rompu entre l'agriculture et l'industrie manufacturière et commerciale? Et l'écart menace de devenir plus grand encore depuis qu'un tarif prohibitif a fait multiplier les fabriques d'une manière tout à fait anormale. Voilà sinon les causes directes de la crise, du moins l'explication de sa durée, et en même temps, on commence à le reconnaître, l'indication du remède. Et aux États-Unis le remède est possible, leur territoire a le don de l'élasticité, on n'a qu'à défricher pour l'agrandir.

Nous disons qu'on commence à le reconnaître, car on s'aperçoit que le commerce et l'industrie sont seuls à souffrir. L'Union renferme des états purement agricoles; lorsque la récolte a été bonne, la situation y est florissante, le cultivateur vend aisément ses denrées et profite de la baisse des produits industriels. C'est même dans

(1) Voici une des nombreuses preuves qu'on peut apporter en faveur de la diminution de la fécondité (Extrait du *Census* de 1870) :

	Nombre d'individus par famille.	Nombre d'habitans par maison.
En 1850.	5.56	5.94
En 1860.	5.28	5.53
En 1870.	5.09	5.47

Il y a beaucoup d'autres preuves. Nous avons sous les yeux des plaintes très vives émanées de médecins américains.

les riches moissons des contrées du sud et de l'ouest que les villes manufacturières et commerçantes de l'est placent tout leur espoir. Nous apprenons que des sociétés se sont fondées pour aider les ouvriers surabondans à se faire cultivateurs; l'est déverse ainsi le trop plein des populations industrielles dans les friches du *Far-West*. On a dit aussi que les souffrances endurées pendant cinq années de crise ont rendu moins exigeans beaucoup de ces travailleurs que le sort avait relativement favorisés jusqu'à présent et qu'ils se prêtent au déplacement. Si en outre le tarif devient plus libéral, les États-Unis verront renaître les jours de prospérité, et en même temps le bien-être général aura une base plus solide.

L'Europe n'a pas, au moins dans la même mesure, la ressource des défrichemens, et pourtant le fait que les pays du centre et de l'ouest de ce continent importent annuellement du blé doit donner à réfléchir. Nous ne méconnaissons pas les avantages de la division du travail entre les divers états, cette division leur servirait de lien, si les douanes n'existaient pas. Ce qui nous préoccupe, c'est la désertion des campagnes, c'est l'abandon de la charrue, c'est l'accroissement disproportionné des villes, en d'autres termes, c'est la formation d'une grosse tête urbaine sur un petit corps rural. Heureusement la France est l'un des pays où le mal n'est pas encore assez développé pour constituer un péril, seulement une chose est certaine : à chaque recensement nous constatons que la population urbaine s'est accrue aux dépens des habitans de la campagne. Pour ne citer que deux chiffres, en 1851 25 1/2 pour 100 des Français habitaient les villes grandes et petites; en 1876 la proportion s'était élevée à 32 1/2 pour 100. Ce n'est pas qu'il naisse plus d'enfans dans les villes; loin de là, la fécondité est double à la campagne, la population rurale augmente de 2 pour 100 par an, la population urbaine de 1 pour 100 seulement; les nouveaux venus vont donc en partie renforcer l'industrie et le commerce. Tant que l'industrie n'avait pas encore pris les développemens que comportaient les nouvelles conditions de l'époque moderne, le déplacement des populations pouvait être salutaire; mais il y a une limite, et elle est peut-être atteinte. Il n'est pas possible de présenter en ces matières des chiffres rigoureux; c'est seulement d'après des indices ou des symptômes qu'on peut juger. Or la longue durée de la crise est un indice de disproportion entre la production et la consommation; c'est cette prolongation de l'état languissant des affaires qui fait penser à une rupture d'équilibre qui pourrait avoir des effets permanens. Expliquons-nous : nous ne voulons pas dire que les affaires resteront languissantes, la situation s'améliorera certainement; nous croyons seulement qu'il n'y aura plus des progrès aussi

rapides, aussi merveilleux que jusqu'à présent, parce que la vapeur et l'électricité sont des choses acquises, elles ont produit leurs grands effets sociaux, elles ne peuvent plus fournir que des perfectionnemens de détail. Est-il permis de compter pour l'industrie sur une nouvelle aubaine semblable? Nous nous sommes avancés depuis quelque temps par sauts et par bonds, contrairement à toutes les traditions de l'expérience; nous suivrons maintenant le mouvement ordinaire, lent et successif des affaires humaines. L'immigration dans les villes devra donc très sensiblement se ralentir. La nature des choses y pourvoira sans doute : il sera plus difficile de se caser dans les grands centres industriels et le pouvoir d'attraction diminuera. Nous avons d'ailleurs moins à craindre que d'autres pays de cette surabondance d'offre de travail qui accompagne la misère, car, — à quelque chose malheur est bon, — nos familles sont moins nombreuses, souvent le fils succède à son père, et il y a moins de positions à créer. Par cette raison, et à cause de la forte proportion de cultivateurs que compte la France, nous avons moins à nous plaindre aujourd'hui que tant d'autres nations.

Si l'on nous posait maintenant cette question : Suffit-il de bien connaître le mal pour trouver le remède? moins optimiste que le proverbe, nous répondrions par *non*. N'y a-t-il pas des maux sans remèdes? Nous ne pouvons pas éviter les crises d'une manière absolue, mais nous pouvons les atténuer et les abréger dans une forte mesure. Le tort que nous fait la nature est peu de chose en comparaison de celui que nous nous faisons nous-mêmes; aussi notre prudence, notre amour de l'ordre, nos qualités de toute sorte peuvent nous préserver de bien des pièges et souvent nous tirer de l'abîme. — Et le gouvernement? — Il n'est certainement pas sans action. En ce moment, on attend même beaucoup de lui : on lui demande de faire de la bonne politique commerciale, les négocians et les fabricans se chargeront de faire de bonnes affaires. L'anarchie douanière dans laquelle nous nous trouvons ne peut que prolonger les souffrances de l'industrie et du commerce; il est dans ce moment impossible d'entreprendre une affaire de longue haleine, car personne ne peut prévoir les tarifs qu'on appliquera dans un an. Personne, disons-nous, pas même les gouvernemens intéressés! A ce point de vue il vaut mieux de mauvais traités que pas de traités du tout, car le traité c'est la stabilité et la possibilité de prévoir; sans prévision il n'y a pas d'avenir pour les affaires : il faut qu'elles puissent voir au delà du surlendemain.

MAURICE BLOCK.

LA PESTE EN RUSSIE

Depuis quelques années, l'Orient a singulièrement occupé la curiosité des Occidentaux. Après une guerre terrible, il semblait que le moment fût venu où les correspondances de la Mer-Noire et de la mer Caspienne exciteraient chez nous moins d'émotion : il n'en a rien été. Après la guerre, c'est la peste, sa compagne fidèle, dans ces pays de misère, qui vient d'apparaître, menaçant l'Europe d'une invasion terrible.

A vrai dire, si au début la sécurité a été exagérée, si au premier moment le gouvernement russe a laissé s'accroître en silence l'épidémie, ou même a ignoré complètement son existence, aujourd'hui l'exagération générale est peut-être en sens contraire. Il y a deux mois, on était trop rassuré, tandis qu'à présent on est trop effrayé. Nous allons rapidement examiner ce qu'il y a de fondé, soit dans cette tranquillité des premiers jours, soit dans cette panique d'aujourd'hui. Malheureusement les documens positifs, incontestables et incontestés, font souvent défaut, et sur beaucoup de points on se trouve limité, — comme presque toujours pour ce qui vient d'Orient, — à des conjectures très vagues.

C'est en novembre 1878 que la peste a fait son apparition en Europe; mais depuis longtemps l'Asie, l'Asie-Mineure, et surtout la Perse, subissaient les ravages du fléau. En 1867, la peste apparaît en Mésopotamie, au sud de Bagdad, mais ne s'étend pas au delà. En 1870 et en 1871, le Khurdistan persan est envahi par l'épidémie, puis de nouveau le fléau apparaît à Bagdad en 1873; il y persiste pendant quatre ans, avec des rémissions et des recrudescences diverses. Malgré cette longue durée, l'épidémie a été fort meurtrière. Du 1er au 17 avril 1877, dans la ville de Bagdad, sur 221 décès, il y a 90 morts par la peste. Heureusement l'épidémie ne s'étend pas au delà, et Bassora, le port qui fait commu-

niquer Bagdad avec l'Inde, la Chine et Batavia, reste indemne. En 1877, la peste paraît à Recht, ville importante du nord de la Perse, très proche de la mer Caspienne, et qui n'est qu'à quelques kilomètres du port assez fréquenté d'Ensali. Ces faits géographiques ont leur importance, car c'est par Recht et Ensali que le fléau s'est répandu en Europe.

De Recht à Astrakhan il n'y a qu'une voie, la voie maritime. La voie de terre est impraticable. Il y a toutes les montagnes du Caucase à franchir, et des régions dont la sécurité n'est rien moins qu'encourageante, tandis que d'Ensali à Astrakhan et à Baku il y a des communications constantes par les bateaux de pêche, les navires de commerce, et même un service régulier de messageries. C'est évidemment par là que s'est faite la transmission de l'épidémie. En effet, M. Doppner, médecin en chef des troupes cosaques d'Astrakhan, avait, en mai 1877, reconnu chez quelques individus d'Astrakhan et quelques soldats des symptômes analogues à ceux de la maladie qui prit tant d'extension un an après, en novembre 1878. « Au moment où l'épidémie s'est déclarée, dit M. Doppner dans son rapport officiel, au commencement de novembre 1878, quelques habitans de Vetlianka ont été atteints de la fièvre. Après quelques paroxysmes, au bout de sept à huit jours se sont produites chez eux des enflures des glandes lymphatiques. M'étant rendu à Vetlianka, j'ai trouvé huit malades. La durée de la maladie a été de dix à vingt jours; tous ces malades ont guéri. Depuis le 27 novembre 1878 s'est produite à Vetlianka une nouvelle maladie à laquelle beaucoup de malades ont succombé. Du 17 novembre au 9 décembre, sur cinquante-sept malades, il y a eu quarante-trois morts. Du 9 au 14 décembre, il y a eu cent morts. Je n'ai pas fait d'observations après le 14 décembre, parce que je suis tombé moi-même malade. »

Il n'est pas difficile de s'expliquer pourquoi la maladie, qui paraît à Astrakhan d'abord, puis à Vetlianka, sévit surtout dans cette dernière localité et se montre d'abord assez bénigne, puis ensuite très grave. Astrakhan est une grande ville : Vetlianka, une bourgade, habitée par une population de pêcheurs kalmouks, misérables et malpropres. Toute cette région de la Russie est une vaste plaine où le large Volga s'étale en formant des îles innombrables qui font de la plaine un marécage. Les habitans de ces contrées sont des Kalmouks qui pêchent le sterlet, le saumon, recueillent le caviar, et font leur unique nourriture de saumon fumé et de lard, sans pratiquer ou connaître les préceptes d'aucune sorte d'hygiène. Les cabanes où ils vivent n'ont ni cheminée, ni fenêtre; ce sont des huttes qu'on appelle *noires* dans la langue du pays, et où l'air, en hiver, ne se renouvelle pas. Non-seulement toute la famille y est logée, mais encore les animaux domestiques y vivent pêle-mêle avec les hommes. Les poissons salés et fumés y sont suspen-

dus, et contribuent à rendre encore plus fétide l'atmosphère viciée que respirent ces pauvres gens. Telle est la vie en hiver. En été, les émanations des marécages et des poissons en putréfaction ne placent pas les Kalmouks de Vetlianka dans de meilleures conditions. Ces faits sont importans à connaître : ils expliquent malheureusement trop bien l'extension rapide et l'aggravation de l'épidémie chez ces peuplades.

La mortalité a été vraiment effrayante. Au mois de décembre, sur 100 malades il y avait 95 morts. A Prichiba, sur 850 habitans, 520 sont morts en quinze jours. A Vetlianka, sur 7,000 habitans il y avait à la fin de janvier 400 morts. Depuis cette époque, le cordon sanitaire établi entre la stanitza de Vetlianka et le reste de la Russie a empêché les révélations de s'étendre, et nous en sommes réduits à ce que le gouvernement russe veut bien nous faire savoir.

Cette épidémie est-elle la peste ou le typhus? Telle est la question qui s'est posée dès le début aux médecins russes et qu'il importe de résoudre. M. Doppner et les médecins militaires russes ont supposé qu'un détachement de cosaques revenant du Caucase avait apporté le typhus à Vetlianka. Jusqu'à un certain point, l'étude des symptômes de l'épidémie permet de faire cette supposition. Les malades atteints du typhus sont pris d'abord d'une grande faiblesse, de douleurs de tête violentes, de vomissemens, de diarrhée; le corps se marbre de petites taches rouges, sanguinolentes, il y a des hémorragies qui se font partout, à toutes les surfaces de la peau et des muqueuses; puis le sang apparaît dans toutes les sécrétions, la température s'élève, les forces diminuent de plus en plus, et à la fin les malades sont dans un état de prostration telle que tout mouvement, tout effort intellectuel, est devenu impossible jusqu'au moment de la mort.

Tels sont aussi les symptômes de l'épidémie de Vetlianka; mais il en est un autre, tout particulier et qui semble nettement indiquer qu'il ne s'agit pas du typhus, mais bien de la peste. Non-seulement de petites taches rouges apparaissent à la surface de la peau, mais de grandes traînées rougeâtres se développent rapidement, formant une large tache noire, une sorte de plaque gangréneuse, au-dessous de laquelle s'amasse un liquide purulent. Voilà des caractères qui distinguent bien l'épidémie de Vetlianka du typhus. Il est un autre symptôme plus significatif encore. Les glandes lymphatiques de l'aine et de l'aisselle se gonflent, deviennent extrêmement douloureuses. Le pus s'accumule dans cette tumeur, la peau s'ulcère, et le malade meurt rapidement, épuisé par cette suppuration et cette désorganisation complète du sang. Aussi la plupart des médecins allemands et français, et même les médecins russes n'ayant pas une situation officielle qui commande l'optimisme, n'ont-ils pas hésité à déclarer que le fléau qui ravage actuellement les bords du Volga n'est pas le typhus, ni même le

typhus dit galopant, mais la peste, la vraie peste, la peste noire de Marseille, la peste bubonique de Jaffa.

Pour guérir cette redoutable maladie, nul remède n'est efficace. L'acide salicylique, la quinine, l'alcool, l'acide citrique, sont impuissans, quelquefois la mort est foudroyante et survient en vingt-quatre heures. Dans la plupart des cas la mort n'arrive qu'au bout de quatre ou cinq jours. Tout d'abord il y a beaucoup de cas de guérisons, mais peu à peu l'épidémie est devenue de plus en plus redoutable, si bien que sur cent malades il n'y en a guère que quinze qui guérissent. Plus que tous les autres, les médecins ont payé leur tribut à l'épidémie. Le docteur Morotof, médecin à Vetlianka, est mort. Le docteur Krassowski, qui a eu une partie de la direction médicale des armées pendant la guerre, et que le gouvernement avait envoyé pour étudier l'épidémie, est mort. Le docteur Koch et six de ses assistans sont morts (1).

Ainsi, lorsque le mal est déclaré, aucun traitement n'en peut entraver la marche fatale. Mais la médecine n'est pas seulement l'art de guérir, c'est encore surtout l'art de prévenir les maladies. Empêcher l'épidémie de s'étendre, limiter le fléau aux régions déjà envahies, tel est le but qu'on s'est proposé. C'est ce qu'ont compris les médecins russes réunis par le gouvernement, le 24 janvier, à Saint-Pétersbourg dans une assemblée présidée par le professeur Botkine. D'abord on discuta la nature de la maladie. Est-ce la peste, le typhus? Mais M. Botkine termina cette discussion, stérile suivant lui, par cette conclusion pleine de bon sens : — Il est inutile de discuter maintenant sur les symptômes ou la nature de l'épidémie. Pendant que l'on discutait à Marseille en 1349, à Moscou en 1771, le fléau a étendu ses ravages. Prenons des mesures immédiates de protection.

Avant d'examiner les avantages ou les inconvéniens des moyens de protection qu'on a cru devoir adopter, il faut d'abord s'entendre sur ce qu'on appelle contagion et sur les diverses sortes de contagions. La contagion est un empoisonnement; mais le poison, au lieu de se détruire, est régénéré, multiplié, dans le sang ou les humeurs de l'individu intoxiqué. Ainsi, voilà un animal empoisonné avec du curare; le sang de cet animal contiendra du curare et pourra devenir un poison pour un animal plus petit; mais ce sang ne sera un poison que par la quantité de curare qu'il contiendra. Par conséquent le nombre des individus que pourra empoisonner le premier individu atteint sera certainement très limité. Supposons au contraire un poison tel que celui de la rage. Une parcelle du virus de la rage empoisonnera un individu; mais chez

(1) Dans la cruelle épidémie de fièvre jaune qui vient de ravager notre colonie du Sénégal, les médecins de marine ont été frappés dans une proportion plus terrible encore. Jamais dans aucun pays, à aucune époque, les médecins n'ont failli au devoir professionnel.

cet individu le virus se développera de telle sorte que son sang, sa salive, ses humeurs, pourront donner la rage à plus de cent personnes qui, empoisonnées à leur tour, peuvent devenir la source de nouveaux empoisonnemens. De là le danger terrible des maladies dites contagieuses, c'est que le poison se multiplie dans l'organisme des sujets atteints, et que le mal peut faire ainsi des progrès extrêmement rapides.

Toutes les maladies ne sont pas contagieuses de la même manière. Ainsi la maladie dite du charbon, la rage et la vaccine, cette bienfaisante maladie, ne sont pas à vrai dire contagieuses, elles sont inoculables, ce qui est bien différent : on peut vivre à côté d'un chien enragé sans contracter la rage ; de même on n'est pas vacciné pour toucher des gens qui portent des boutons de vaccine. Pour que la maladie prenne naissance, il faut que le poison, le virus, soit directement porté sous l'épiderme par une piqûre, une plaie, une morsure, etc. Tout autrement se comportent d'autres affections contagieuses, le choléra, la peste, la fièvre typhoïde, la variole, la fièvre jaune, l'érysipèle. Mais autant il est facile de suivre le développement d'une épidémie de charbon ou de rage, qui nécessitent toujours une déchirure de l'épiderme, une pénétration par effraction, autant pour les maladies contagieuses proprement dites la marche et la voie de l'épidémie sont difficiles à reconnaître. Les émanations des déjections, les poussières voltigeant dans l'air, les linges imprégnés de miasmes, sont des véhicules du poison. Et pour qu'on soit atteint, il n'est pas nécessaire qu'il y ait une plaie, une rupture, fût-ce minime, de la surface cutanée; le simple contact suffit; on ne peut même pas dire si la contagion est due à un contact direct, immédiat, de la peau avec l'objet affecté.

Cette question est bien trop obscure et comporte des faits trop complexes pour que nous puissions la traiter ici avec les développemens qu'elle mériterait. Pour ce qui concerne la peste, il est certain qu'elle est contagieuse : on devrait en conclure qu'elle est inoculable, et cependant beaucoup de faits tendent à prouver qu'en faisant pénétrer sous l'épiderme une goutte du pus des ulcères fétides des pestiférés, on ne peut pas faire naître la peste, comme on ferait naître le charbon, en se piquant avec une lancette mouillée de sang charbonneux. Ainsi, à Jaffa, pendant la fameuse expédition de Bonaparte en Orient, il y eut cette meurtrière épidémie de peste, dont un peintre illustre a immortalisé le souvenir en représentant la visite du général aux pestiférés. Il s'agissait de rassurer les soldats sur les dangers de la contagion. Desgenettes, médecin en chef de l'armée, s'inocula le poison, et ne fut pas atteint. En 1771, pendant la grande peste de Moscou, on fit sur des forçats une expérience qui n'amena aucun résultat décisif. On les revêtit d'habits ayant appartenu à des pestiférés et on barbouilla leur corps avec le sang des cadavres. Tout récemment, M. de Lesseps

rappelait que pendant la dernière épidémie de peste en Égypte (1834-1835) le docteur Clot-Bey s'est inoculé impunément le virus, et a couché dans des chemises de pestiférés qui venaient de mourir à l'hôpital. Convaincu de cette vérité, et mécontent des mesures rigoureuses prises par les Allemands pour empêcher la diffusion du fléau, un habitant d'Astrakhan a fait au chancelier de l'empire allemand une plaisanterie d'un goût douteux : il lui a envoyé dans une lettre les cheveux d'un pestiféré et un morceau du linge que celui-ci portait en mourant, linge soigneusement imbibé dans le sang et les ulcères du malade. Le facétieux Kalmouk assurait que le prince de Bismarck, après avoir touché ces objets contaminés, ne serait pas le moins du monde atteint de la peste (1).

Il est difficile cependant de voir dans ces faits une preuve que la peste n'est pas contagieuse. Il semble que le bon sens se refuse à admettre une pareille conclusion. A la rigueur on pourrait prétendre, — et cependant cette opinion est tout à fait abandonnée, — que le choléra n'est pas contagieux, car il apparaît très rapidement en des endroits divers, volant de Marseille à Paris, de Paris à Berlin, de Berlin à Vienne, sans qu'on puisse saisir les transitions; ainsi, par exemple, le choléra sévit à Marseille : quelques jours après il est à Paris, sans que la ville de Lyon, entre autres, et les pays intermédiaires soient infectés. La peste ne se comporte pas ainsi. Elle est plus tenace, sa marche est beaucoup moins rapide. Voyez combien de temps elle est restée à Bagdad, à Recht : depuis le milieu de novembre, elle est à Vetlianka, et n'en est pas sortie. Le cordon sanitaire de la stanitza de Vetlianka a bien son importance; mais croit-on que le choléra eût été arrêté comme la peste, et qu'un cordon de cosaques l'eût empêché de prendre son essor? En Éthiopie, d'après M. d'Abbadie, la peste existe constamment, et cependant la haute Égypte n'est pas atteinte. Quoique la basse Égypte soit souvent envahie par la peste, jamais la peste n'a envahi la moyenne et la haute Égypte : Dieu sait pourtant que dans ces pays l'hygiène, soit publique, soit privée, n'est pas en grand honneur.

Si de ces faits et des faits négatifs de l'inoculation de la peste on voulait conclure que la peste n'est pas contagieuse, on commettrait une erreur et une imprudence. Parce que nous ne connaissons pas exactement les conditions de la contagion, est-ce une raison pour la nier?

(1) Le maréchal de Moltke, dans ses Lettres d'Orient, fait mention de la peste qui sévissait en 1837 à Constantinople. « Je ne te parlerai pas de l'origine du mal, écrit-il à sa femme. Ni moi, ni personne ne la connaît. C'est l'énigme du Sphinx, et elle coûte la vie à ceux qui cherchent à la surprendre. Dernièrement un jeune docteur allemand a fait pendant trente jours toutes les expériences possibles et a fini par s'asseoir dans un bain turc avec un pestiféré. Vingt-quatre heures après, il était mort. »

Un millier de faits négatifs ne valent pas un seul fait positif, et par malheur il existe des faits bien avérés de contagion, ne fût-ce que la mort des médecins de Vetlianka, du pope qui assistait les malades à leur dernier moment, et des cosaques chargés d'enterrer les cadavres. Il y a un autre fait bien probant: c'est l'histoire de ce navire qui, venant d'Orient et arrivant à Marseille, apporta la peste avec lui (1720). Mais, à supposer même que le fait de la contagion soit douteux, il y aurait une imprudence grave à n'en pas tenir compte. Le vieil adage : un remède incertain vaut mieux que l'absence de remède, reste toujours vrai. La peste est à Vetlianka et à Astrakhan : c'est très probablement un mal contagieux : il faut donc s'opposer à son extension.

Les médecins russes réunis à Saint-Pétersbourg, les membres de la commission internationale qui à la fin du mois de janvier s'est réunie à Vienne, ont été à peu près d'accord sur la nécessité de prendre des mesures énergiques. Quelques-uns ont même soutenu qu'il fallait disperser, puis interner les habitans de Vetlianka, de Prichiba, etc., brûler les maisons, les habits, tous les objets des pestiférés, incinérer les cadavres, en un mot purifier par la flamme les villages où la peste a établi son séjour. Il est probable que des mesures moins rigoureuses ont été prises. Cependant le général Loris Melikof et le docteur Norden, envoyés à Astrakhan avec pleins pouvoirs, ont dû recourir à des moyens assez brutaux pour mettre l'épidémie en déroute. On ne peut les en blâmer. La peste est assez brutale pour qu'on ne soit pas tenu de garder des formes avec elle. D'ailleurs, sur les précautions prises dans la stanitza de Vetlianka, comme aussi sur l'état sanitaire actuel de la région, nous ne savons rien ou presque rien.

Des mesures rigoureuses ont été prises pour qu'aucun objet ne passe de la zone infectée dans la zone saine. Les lettres, les vêtemens, les marchandises sont au préalable soumises à des fumigations d'acide phénique ou d'acide sulfureux. Quant aux personnes, elles doivent subir une sorte de quarantaine avant d'entrer en Russie. On a pu de cette manière empêcher la ville de Tsaritzine d'être atteinte par l'épidémie : la préservation de cette ville a une grande importance. Tsaritzine, située sur le Volga, est la tête de ligne de deux chemins de fer, l'un qui va à Moscou et fait ainsi communiquer tout l'intérieur de la Russie avec Astrakhan et la mer Caspienne, l'autre va à Taganrog, port de la mer d'Azof qui est en relation avec Odessa, Varna et Constantinople. Il est clair que, si la peste venait à sévir dans Tsaritzine, il serait bien difficile d'arrêter sa marche. Bientôt les ports de la mer d'Azof d'une part, et d'autre part Nijninovgorod et Moscou seraient atteints à leur tour.

Heureusement on n'a signalé aucun cas bien authentique de peste en dehors des limites de la stanitza de Vetlianka. Il y a quelques jours

cependant, l'opinion publique a été émue par l'assertion du professeur Botkine qu'un cas de peste venait d'apparaître à Saint-Pétersbourg. Le malade a été immédiatement séquestré, puis soumis à l'examen d'une commission médicale. Or il paraît que la maladie en question, quoique contagieuse, n'a rien de commun avec la peste, et que les symptômes en sont parfaitement connus depuis la découverte de l'Amérique. Cependant le professeur Botkine, dont l'autorité scientifique est considérable, persiste à penser que c'est un cas bien avéré de la peste de Vetlianka.

Les gouvernemens européens ont compris qu'il fallait intervenir même avant que le péril fût imminent. La Prusse notamment et l'Autriche-Hongrie, plus directement menacées, ont interdit la circulation des marchandises, imposé des *quarantaines de vingt jours* (1) à toute personne venant des pays infectés. La France, l'Italie, l'Espagne, ont pris des mesures semblables pour les ports de la Méditerranée. Peut-être ces précautions sont-elles tant soit peu prématurées; mais en fait d'épidémie on n'est jamais trop prudent, et si les quarantaines sont à peu près sans efficacité pour le choléra, elles empêchent certainement la propagation de la peste, car le poison contagieux ne se répand pas dans l'air, et n'est pas entraîné par les vents à de grandes distances, mais adhère aux vêtemens, aux objets, aux marchandises contaminées. Ce n'est pas à dire qu'il faille exagérer la rigueur des mesures prophylactiques, interdire par exemple l'entrée des ports méditerranéens de France et d'Italie aux vaisseaux venant de Tunis, d'Égypte et de Syrie, ainsi qu'il en a été question il y a quelques jours. Ne prenons pas non plus au sérieux cette nouvelle fantaisiste qu'une armée allemande de quatre-vingt mille hommes a été concentrée à la frontière occidentale de la Russie, de manière à constituer un cordon sanitaire imposant. Jamais les baïonnettes et les canons n'ont fait reculer des épidémies : le typhus, le choléra, la peste, n'ont pas de meilleurs alliés.

Enfin les gouvernemens de Prusse et d'Autriche ont pris une mesure dont l'utilité, au moins pour l'avenir, est très réelle. Des médecins ont été envoyés à l'effet d'étudier l'épidémie dans les localités mêmes où elle sévit. Sur la demande de M. Fauvel, directeur des services sanitaires, le gouvernement français a pris une décision analogue, et délégué pour cette dangereuse et utile mission un médecin distingué, le docteur Zuber, professeur agrégé au Val-de Grâce. Il est probable que par cette réunion de savans éminens l'origine, les symptômes, la nature de la maladie de Vetlianka, seront étudiés avec soin. A ce propos,

(1) Quelque inexacte que soit cette expression, elle est employée officiellement, et a fini par passer dans la langue.

il n'est pas inutile de rappeler que la conférence de Vienne en 1875 avait demandé qu'on instituât une commission sanitaire internationale permanente, ayant pour but d'étudier l'origine et la prophylaxie des grandes maladies épidémiques se propageant de nation à nation. Il est regrettable que des difficultés de toute sorte aient malheureusement entravé la formation de cette commission internationale. Ses décisions auraient une autorité légitime et incontestable. On dit volontiers que nous sommes dans un siècle scientifique; est-ce que le moment n'est pas venu de prendre, pour combattre les fléaux qui menacent l'humanité, des mesures vraiment scientifiques? Une commission permanente internationale, composée des médecins les plus distingués de tous les pays, n'empêcherait certainement pas l'apparition du choléra ou de la peste; mais au moins elle saurait, dans une certaine mesure, s'opposer à l'extension des épidémies, et en suivant ses conseils on éviterait sans nul doute l'excès des sécurités dangereuses ou des vaines précautions.

Telle est notre conclusion pratique, puisqu'il faut toujours, dit-on, en adopter une. Quant à la peste elle-même, et aux dangers dont elle menace la France, il semble que, depuis quelque temps, l'épidémie s'est ralentie, qu'elle n'a pas dépassé Vetlianka et Astrakhan. On dit même que l'épidémie est tout à fait éteinte et que, depuis un mois, aucun cas nouveau n'a été signalé. En tout cas, il est probable qu'avant de parvenir jusqu'à nous, le fléau sera arrêté dans sa marche. Il n'y a donc ni à craindre ni à combattre; mais il faut veiller.

CHARLES RICHET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mars 1879.

Si l'on veut savoir comment les affaires d'un pays peuvent être gaspillées à plaisir, comment peuvent être perdus ou tout au moins compromis en quelques jours les fruits d'une victoire acquise par des années d'habile modération, on n'a qu'à regarder ce qui se passe en France depuis quelques semaines. Nous assistons en effet à un étrange spectacle, dont l'unique, la triste et désolante moralité, c'est qu'il y a dans les succès une sorte d'ivresse à laquelle les esprits irréfléchis ne savent pas résister, c'est qu'il y a un instant où les partis qui ne se sentent plus contenus se laissent aller au hasard de leurs passions aveugles et tombent fatalement du côté où ils penchent. C'est l'histoire du moment, c'est l'histoire d'hier, ce sera peut-être l'histoire de demain, à moins que, par une dernière et heureuse inspiration de sagesse, on ne s'arrête dans cette carrière où les fautes s'enchaînent avec une cruelle logique, où ce qui semblait acquis est remis en doute et où le mal, sans être encore irréparable, peut devenir de jour en jour plus difficile à réparer.

Certes, s'il y a eu jamais une situation favorable, c'est celle qui a existé un instant il y a deux mois, au lendemain des élections sénatoriales. Le scrutin qui venait de renouveler le sénat dissipait les dernières incertitudes et avait l'importance d'une sanction définitive des institutions. A ce moment, il y a deux mois, — il y a un siècle, pourrait-on dire, tant les événemens marchent vite ! — une sorte de confiance tranquille se manifestait dans les esprits, dans le pays qui se croyait enfin délivré du fantôme des conflits. Dans cette situation nouvelle, telle qu'elle apparaissait, il y avait, on le pensait du moins, toutes les garanties contre des tentatives de réaction désormais impossibles aussi bien que contre des

mouvemens précipités que le nouveau sénat n'était certainement pas disposé à encourager, qui semblaient trouver d'avance leur limite dans l'accord nécessaire des pouvoirs. La république n'avait plus rien à craindre, c'était évident; elle n'avait qu'à vivre, à s'affermir par degrés, à chercher sa force dans la paix, dans la pratique sérieuse des institutions libres, dans la politique de raison par laquelle elle a réussi à s'accréditer et à se fonder. Le pays l'a cru ainsi, cela n'est pas douteux, et c'est l'explication la plus plausible d'une confiance assez universelle dans les premiers jours, dans ce qu'on pourrait appeler la lune de miel des élections sénatoriales. Qu'est-il arrivé cependant? A peine est-on entré dans cet ordre nouveau où tout semble désormais facile, où va régner « l'harmonie des pouvoirs, » les incohérences éclatent. On commence par organiser l'assaut contre le ministère qui a fait les élections et contre M. Dufaure, dont on a été trop heureux d'invoquer l'autorité, tant qu'on a eu besoin de ce talent éminent, de cette haute intégrité, mais qui ne peut plus manifestement suffire dans les circonstances nouvelles! Moins de quinze jours après les élections sénatoriales, on a essayé de provoquer une crise ministérielle, et avant la fin du mois la crise ministérielle à peine conjurée est devenue une crise de gouvernement par la démission nécessaire ou volontaire de M. le maréchal de Mac-Mahon, par l'élévation à la présidence de la république de M. Jules Grévy.

Les événemens vont d'un pas rapide! Cette fois du moins on va pouvoir se reposer : le but est atteint, la victoire sur le 16 mai 1877, sur le 24 mai 1873, est complète; celui qui restait le dernier représentant de ces deux dates ennemies a disparu. La république a un président républicain comme elle a des chambres républicaines; elle a même un ministère plus complètement républicain par la retraite de M. Dufaure, qui, après avoir négocié, facilité la transmission du pouvoir présidentiel, s'empresse, avec une ironique bonhomie, de s'effacer devant des « hommes nouveaux. » Tout est donc reconstitué et renouvelé. C'est encore modéré, il est vrai; mais c'est pour sûr décidément républicain. Que faut-il de plus? Va-t-on s'arrêter et laisser au pays un moment de répit, le temps de comprendre cette série de crises, d'évolutions précipitées? Pas du tout, il ne s'agit pas de s'arrêter. C'est au contraire le moment de se hâter plus que jamais, de prendre toutes les positions, de multiplier les exigences, les revendications, sous prétexte d'assurer la victoire républicaine, de ne pas laisser respirer ce pouvoir nouveau, qu'on a l'air de soutenir, le président lui-même et ce malheureux ministère qui reste encore par trop modéré, par trop centre gauche. Dès lors la confusion est complète. Un jour c'est la question de l'amnistie qu'on fait peser sur le gouvernement et avec laquelle le ministère est obligé de se débattre; un autre jour c'est la question du retour des chambres à Paris qu'on soulève par une sorte de besoin d'agitation.

Dans l'intervalle, chemin faisant, on ouvre une campagne contre la préfecture de police, et cette triste campagne de l'enquête, à laquelle le gouvernement n'a pu se prêter que par une dangereuse méprise, conduit aussitôt à la désorganisation de la police, à la démission forcée du préfet, à la chute du ministre lui-même, emporté dans un tourbillon, à un premier démembrement du cabinet. C'est la faute du ministre, pris au piège de ses bonnes volontés, tant qu'on voudra; seulement cette faute est le signe d'une situation profondément troublée où l'on craint de résister, où l'on croit se sauver par des concessions, qui n'ont jamais rien sauvé. Ainsi, en quelques semaines, sous toutes les formes, se poursuit un travail multiple et ininterrompu, mettant, pour ainsi dire, le siège autour du gouvernement, s'attaquant tantôt à un ministre, tantôt à une institution tutélaire ou à une prérogative supérieure de l'autorité publique, ébranlant tout et affaiblissant tout. Les crises succèdent aux crises, ou plutôt la crise intime est permanente; les incidens s'enchaînent et se pressent en s'aggravant jusqu'à cette dernière question de la mise en accusation du 16 mai, qui a fini par être agitée hier en pleine chambre, à Versailles, et qui a failli être une épreuve meurtrière pour le gouvernement tout entier, pour le ministère, peut-être pour M. Jules Grévy lui-même. Arriver en six semaines à mettre à mal, tout au moins en péril, un nouveau président et le ministère d'une présidence nouvelle qu'on acclamait il y a un mois, c'eût été, on en conviendra, ne pas perdre son temps!

Était-il donc si nécessaire de s'obstiner à infliger cette épreuve à un pouvoir nouveau, de s'attacher à cette idée agitatrice d'un procès de parti dans des circonstances si complètement transformées, d'aller en un mot réveiller les souvenirs irritans d'une période qui n'est plus, d'une crise qui a passé comme un orage? Au moment de la lutte ou au lendemain, lorsqu'on avait à rendre guerre pour guerre, lorsque les passions étaient encore chaudes du combat, un sentiment de représaille et de vengeance a pu se produire. Même dans une victoire de scrutin qui était éclatante, mais qui semblait encore disputée, qui pouvait n'être pas définitive, on croyait avoir à se défendre, à se tenir en garde contre des arrière-pensées ennemies, contre des tentatives nouvelles. On nommait des comités, on instituait une commission d'enquête parlementaire, qui devait faire son rapport « le plus tôt possible; » soit. Aujourd'hui tout est changé. Cette entreprise du 16 mai qu'on a voulu un instant remettre sur la sellette, elle a disparu, elle a passé par toutes les phases de la défaite. Le jugement, le vrai jugement, c'est le pays qui l'a prononcé par ses votes, et la chambre elle-même n'a certes pas ménagé les témoignages de ses ressentimens par les invalidations qu'elle a multipliées. Ministres de la première heure comme de la dernière heure, députés officiels, préfets, administrateurs de toute na-

ture, juges compromis, tout a été emporté. Celui qui est resté, même après la défaite, le dernier représentant du 16 mai, M. le maréchal de Mac-Mahon, a quitté à son tour la scène; il l'a quittée avec une dignité simple qui prouve que, s'il a pu se tromper, il ne gardait visiblement aucune arrière-pensée déloyale.

Tout cela est fini, effacé, presque oublié. A quoi servait désormais d'aller exhumer des archives de la commission d'enquête cette proposition de mise en accusation qui ne répondait plus à rien? On a laissé passer près de deux ans avant de produire ce rapport qui devait être fait « le plus tôt possible, » et ce rapport lui-même, porté comme une révélation foudroyante à la tribune du parlement par M. Henri Brisson, de quoi se compose-t-il? Que dit-il? Il n'a certes rien de nouveau ni de bien sérieux. Il n'est que la reproduction artificiellement violente, laborieusement et systématiquement coordonnée de vieilles polémiques, de récriminations et de suppositions qui ont pu être des armes de guerre pendant le combat, qui ne peuvent entrer dans une œuvre juridique. — Oh! sûrement, le 16 mai a dû être prémédité, savamment préparé, et peu s'en faut qu'il ne soit représenté comme ayant reçu son mot d'ordre du Vatican, que le pape et quelques évêques ne soient appelés au procès! Il y a présomption grave qu'on a dû conspirer, comploter pour préparer ou hâter la destruction de la république! Il y a présomption grave qu'on se disposait à un coup d'état, dont l'objet, il est vrai, n'est pas trop clairement saisi! Il y a plus que présomption que la constitution a été violée en général et en particulier! M. Brisson, ayant pour assesseur M. Floquet dans son œuvre d'accusation publique, a tout vu, tout pénétré; il a fait sa récolte de petits papiers et de témoignages accusateurs dans toutes les archives, même dans celles qui n'auraient pas dû lui être ouvertes; il a suivi partout la trace du crime — qui en définitive n'a pas été commis, puisque la constitution est restée intacte, puisque la république n'a point péri. Et c'est pour se donner le plaisir de réchauffer ces vieilles querelles, de rassembler un certain nombre de déclamations et de présomptions plus ou moins spécieuses, c'est avec de tels élémens qu'on s'est exposé à déployer devant le pays et devant l'Europe ce spectacle d'un procès fatalement condamné à rester une œuvre de vengeance politique, impliquant forcément dès le premier pas M. le maréchal de Mac-Mahon avec ses ministres, menaçant une multitude de complices plus ou moins volontaires, mettant à nu les ressorts les plus intimes de la discipline militaire, semant les divisions et l'incertitude dans l'armée! Ce que la république y aurait gagné, il n'est pas facile de le voir; ce que la paix intérieure et le crédit extérieur du pays y auraient perdu, on peut le soupçonner, dès ce moment, rien qu'à voir l'impression d'étonnement et d'inquiétude manifestée depuis quelques semaines en France et au dehors.

Le danger est évité, peut-on dire aujourd'hui, l'écueil a été heureusement franchi. Les organisateurs du procès en seront pour leurs frais d'éloquence, de rapports et de réquisitoire; la chambre l'a ainsi décidé hier après une grave discussion de quelques heures à laquelle ont pris part M. Léon Renault, le rapporteur, M. Henri Brisson, le président du conseil, M. Waddington, le ministre de l'intérieur, M. Lepère, M. Floquet et même M. Madier de Montjau. — Oui, sans doute, le danger est évité, la sagesse a prévalu. La majorité de la chambre, une majorité qui réunit plus de cent cinquante voix en comptant les voix de la droite, a écarté définitivement cette proposition d'un procès fait pour troubler le pays. Le vote d'hier met fin, si l'on veut, à une mauvaise affaire, à une agitation périlleuse. C'est au bout du compte un succès; mais il n'est pas moins vrai que jusqu'à la dernière heure la question est restée incertaine, que la commission d'enquête a résisté à tout, même aux instances les plus pressantes du gouvernement, aux considérations les plus graves de politique extérieure et intérieure; il n'est pas moins vrai que la partie la plus avancée de la gauche, c'est-à-dire en définitive une fraction de la majorité républicaine, a préféré tout braver, même les chances d'une crise imminente de pouvoir, et si le gouvernement, par la fermeté de ses déclarations, a conquis le vote d'hier, la situation générale, il faut bien l'avouer, n'est pas beaucoup plus claire. Les difficultés survivent au scrutin, et les radicaux, dans leur confiance menaçante, n'ont pas caché leur pensée aux ministres qui venaient de parler; ils ont ajourné le cabinet « à quelques semaines, peut-être à quelques jours, » laissant éclater ainsi involontairement dans un seul mot les faiblesses secrètes du moment présent.

C'est qu'en effet, quelque favorable, quelque rassurant que soit le vote qui vient de trancher cette question irritante de la mise en accusation des anciens ministres, il ne décide rien; il n'est plus qu'un détail ou incident dans une situation qui subsiste tout entière, dont la gravité, singulièrement caractéristique et redoutable, est dans cet effort tenté depuis deux mois pour précipiter la politique de la France, pour entraîner le régime nouveau dans des campagnes qui seraient des aventures, pour créer ce qu'on appelle une république vraiment républicaine. Qu'est-ce que peut bien être cette république républicaine qu'on nous promet et qui ne s'est manifestée jusqu'ici que par des procédés assez bizarres, sous des figures assez étranges? C'est sans doute la république telle que l'entend le conseil municipal de Paris, qui devient de plus en plus une succursale radicale du parlement, une troisième chambre politique, un troisième ou un quatrième pouvoir dans l'état. C'est la république qui réclame l'amnistie pour les insurgés de la commune et les rigueurs d'une justice exemplaire contre ceux qu'on appelle les insurgés du 16 mai. C'est la république qui travaille à la désorganisa-

tion de la préfecture de police et qui se croit victorieuse en entendant les musiques militaires jouer la *Marseillaise*. C'est la république qui n'admet M. Jules Grévy lui-même qu'à la condition que M. Grévy se soumette aux volontés du radicalisme, et qui prétend bien ne pas laisser plus longtemps au pouvoir les derniers représentans du centre gauche demeurés dans le cabinet. C'est en un mot la république des réminiscences révolutionnaires, des traditions de violence, des fanatismes de parti, de l'esprit d'exclusion et de désorganisation. Elle est à l'œuvre depuis deux mois, et elle a eu du moins ce succès singulier de tout paralyser dans le parlement, de créer au gouvernement toute sorte d'impossibilités. Le radicalisme ne règne pas, il n'a pas la majorité dans les chambres; mais par sa hardiesse il s'impose à la majorité réelle, il fausse toute la politique, et le seul résultat jusqu'ici de cette intervention ambitieuse et bruyante du radicalisme, c'est d'avoir compromis en deux mois la situation paisible et favorable qui existait au lendemain des élections sénatoriales, d'avoir créé un état de malaise, d'inquiétude et de défiance qui éclate partout, sous toutes les formes. Il faut dire tout simplement le mot : la république n'est pas en progrès dans la confiance du pays non plus que dans la confiance de l'Europe.

Le mal existe, il est incontestablement le résultat de deux mois d'agitations stériles, d'incohérences profondes. Toute la question est de savoir si, dans les divers partis modérés des deux chambres, il y a un sentiment assez énergique de cette situation pour se rallier à une politique de vigoureuse modération dont le gouvernement seul peut prendre efficacement la direction comme il en a la responsabilité. Le ministère, par son succès d'hier dans la discussion sur le procès du 16 mai, vient de voir ce que peut la fermeté; mais cette fermeté ne serait qu'une démonstration inutile si elle ne se déployait qu'un seul jour, dans une seule affaire. C'est désormais à tous les instans, dans toutes les questions, dans toutes les circonstances, que le gouvernement et ceux qui le soutiendront doivent montrer une résolution énergique, un esprit de conduite invariable, s'ils veulent relever les affaires de la France par une république régulière, sérieuse et protectrice.

Le plus triste inconvénient de tout ce qui se passe depuis quelques semaines, c'est de perpétuer sans raison et sans nécessité, devant l'Europe comme devant le pays, une sorte de crise qui n'est qu'une œuvre artificielle de partis; c'est de rouvrir sans cesse des perspectives d'agitations, au moment où pour le bien public, pour le régime même qu'on veut fonder et qu'on veut sans doute rendre durable, il n'y aurait à s'occuper que des vrais intérêts de la France. Depuis deux mois que la session est ouverte, pourrait-on dire ce qui a été fait sérieusement pour ces intérêts, à quoi a servi jusqu'ici cette « harmonie des pouvoirs » qu'on réclamait, qui est censée avoir été conquise? On vient de discuter sur

la marine marchande, et c'est là certes une des questions les plus graves pour notre avenir maritime et commercial : la discussion est passée presque inaperçue entre deux interpellations, entre l'amnistie et la proposition de la mise en accusation du 16 mai. Tout ce qui regarde le régime économique, les tarifs de douanes, les traités abrogés ou dénoncés, est en suspens. L'autre jour la loi sur l'état-major a fait une apparition nouvelle dans les chambres, elle a été encore une fois ajournée. Et cependant le meilleur moyen de répondre aux vœux du pays, même de servir la république, ce serait à coup sûr de mettre un terme aux dissensions et aux conflits pour s'occuper de toutes ces questions, et des finances, et des travaux publics et de nos industries éprouvées, et de ce qui reste à faire pour la réorganisation de l'armée. L'œuvre est immense et peut suffire à l'activité d'un parlement; elle est faite pour tenter tous les esprits sérieux, d'autant plus que cette réorganisation de l'armée en particulier, cette reconstitution militaire qui a été courageusement entreprise par l'assemblée de 1871, qui devrait être notre obsession, notre généreux souci, est loin d'être achevée. On ne peut pas d'un côté demander des sacrifices toujours nouveaux que la France n'a jamais refusés, qu'elle ne refuse pas, et d'un autre côté laisser tant de bonne volonté, tant d'efforts stériles. C'est un devoir rigoureux et absolu pour le gouvernement comme pour les chambres, non-seulement de voter les lois qui restent à faire, mais de veiller sans cesse à l'exécution de ces lois, de ne pas laisser dévier cette œuvre d'intérêt national. On doit au pays une armée, instrument de sa sécurité ou de sa grandeur, et un des esprits les mieux faits pour aider de ses lumières à ce patriotique travail est certes cet « officier en retraite » qui vient d'écrire des pages si vives, si saisissantes sur l'*Armée française en 1879*.

Du fond de cette « retraite » à laquelle il s'est volontairement et prématurément condamné, le général Trochu, ce soldat philosophe à peine déguisé sous un voile transparent, ne se désintéresse pas des destinées militaires du pays, et il écrit aujourd'hui son livre sur l'*Armée francaise en 1879* comme il écrivait autrefois ce livre de *l'Armée française en 1867* qui ne fut qu'un avertissement éloquent et inutile. Il y a plus de dix ans déjà, c'est lui-même qui le dit, il avait « pris parti pour les réalités qui déplaisent contre les illusions qui plaisent, » — et il fut battu, il en convient avec tristesse; il fut trop cruellement justifié par les malheurs du pays. Le mérite du général Trochu avait été de voir ce que bien d'autres ne voyaient pas ou ne voulaient pas voir; son malheur était d'avoir contre lui les légendes, l'habitude du succès, les infatuations aveugles et obstinées. A l'heure qu'il est, détaché de tout, mais gardant toujours ses croyances professionnelles, il recommence le même effort dans le même esprit, sans illusion comme sans amertume, avec l'intention de concourir à un travail de réforme morale autant que

militaire. « Homme de bonne volonté de l'ancienne armée, » il offre ses réflexions sur l'état présent des choses militaires « à l'examen des hommes de bonne volonté de la nouvelle armée française, » et cette étude il la poursuit avec ce mélange de science et d'imagination, d'ardeur convaincue et de sagacité, qui fait la séduction de son talent, qui est l'originalité de cette nature de soldat. Le général Trochu n'a-t-il point parfois, lui aussi, ses illusions, ses idées à demi chimériques, plus spécieuses que sérieusement applicables? Peu importe; il n'a pas moins à chaque page une multitude de vues ingénieuses et fortes sur toutes ces questions qui se débattent encore, sur la nécessité de créer des institutions militaires, sur la réforme de l'enseignement des officiers, sur la condition des sous-officiers, sur cet état-major dont il a été l'un des plus brillans modèles et qu'il s'agit maintenant de reconstituer. Il montre surtout qu'il ne suffit pas de faire des lois, des organisations, qu'il faut un autre esprit pour vivifier ces lois, pour coordonner et animer ces masses destinées à devenir la nouvelle armée française. C'est ce sentiment supérieur qui éclate dans les généreuses pages du général Trochu, qui est digne d'inspirer nos jeunes soldats et les chefs qui ont à les conduire aussi bien que tous ceux qui ont à compléter ou à réaliser jusqu'au bout la réorganisation militaire de la France.

Après tout, si tant d'œuvres utiles et pressantes restent paralysées par des agitations factices, s'il y a des difficultés qu'on avait prévues, sans parler des dangers qu'on croyait avoir définitivement conjurés, si en un mot la France n'est pas au bout de ses épreuves, tout n'est pas facile pour les autres pays de l'Europe. Non, rien n'est précisément aisé ni pour la Russie, ni même pour l'Allemagne, et les succès militaires ou diplomatiques, les avantages extérieurs, si brillans qu'ils soient, ne suffisent pas à pallier d'incessans embarras, de secrètes faiblesses, de profondes incohérences intérieures. Certes, s'il y a quelque chose d'étrange et de dangereusement significatif, c'est ce qui se passe en Russie depuis quelque temps; c'est ce travail révolutionnaire qui se poursuit en dépit de tout et éclate de temps à autre par des attentats sinistres, c'est cette fureur de meurtre qui défie la police et que la guerre d'Orient, avec ses diversions et ses succès, n'a ni désarmée, ni découragée. Il y a quelque temps, c'était en pleine capitale, à Saint-Pétersbourg, que les chefs de la police impériale étaient frappés par des meurtriers qui ont réussi à déjouer toutes les recherches, qui sont encore inconnus. Maintenant c'est le gouverneur de Kharkof, le général prince Krapotkin, qui vient d'être assassiné dans sa province. Le général Krapotkin avait été pendant la guerre le lieutenant du prince Tcherkaski dans l'organisation de la Bulgarie; il s'était signalé, à ce qu'il paraît, par des procédés assez soldatesques qui avaient motivé quelques plaintes de la diplomatie, et le gouvernement russe, sans le disgracier,

l'avait envoyé comme gouverneur à Kharkof. C'est là que le général Krapotkin a été frappé à l'improviste d'un coup mystérieux; il a été assailli dans sa voiture au sortir d'un bal, et, comme toujours, l'assassin s'est dérobé, la police le cherche encore. Le prince Krapotkin ne paraissait pas avoir excité des animosités à Kharkof, c'est donc l'exécution suivie d'un plan révolutionnaire qui se manifeste par le meurtre et qui est certes savamment organisé. Vainement on s'efforce de pénétrer ce mystère plein de menaces. Toutes les recherches semblent assez vaines jusqu'ici. On met bien la main sur quelque imprimerie clandestine servant à la propagande démagogique; on ne saisit pas le complot, qui a visiblement ses mots d'ordre, ses séides prêts à tout, et qui semble marcher dans l'ombre sur les pas des plus hauts fonctionnaires. Sans prétendre rien grossir, il n'est pas moins vrai que ce sont là les symptômes d'une situation morale singulièrement troublée, et l'impuissance de la police russe en face de ce ténébreux travail d'implacables conspirateurs n'est pas le phénomène le moins curieux. La Russie, après avoir cherché et cru trouver dans la guerre une diversion heureuse, un surcroît de puissance, se retrouve le lendemain en face d'elle-même avec des difficultés intérieures qui désormais ne feront peut-être que grandir.

L'Allemagne, elle aussi, ne laisse pas d'avoir ses embarras et ses crises. M. de Bismarck lui-même, avec sa toute-puissance, n'est pas toujours à l'aise au milieu des mille préoccupations de son œuvre de conquête à soutenir, de réformes économiques à réaliser, de la paix à faire avec Rome, de la sûreté intérieure à défendre contre les socialistes allemands, qui ne sont pas moins inquiétans que les nihilistes russes, du parlement à conduire. M. de Bismarck, c'est bien clair, ne trouve pas tout facile autour de lui, et il ne semble pas pour le moment fort disposé aux concessions libérales, parlementaires. Il est d'humeur assez morose contre les libéraux aussi bien que contre les socialistes, et un jour ou l'autre, peut-être d'ici à peu, il pourrait bien montrer qu'il n'est pas encore prêt à laisser émousser son autorité, à passer sous le joug des partis. Il s'est borné jusqu'ici à quelques saillies assez rudes qui équivalaient à des menaces. Il n'a pas ménagé ses adversaires dans cette discussion qui vient d'avoir lieu au *Reichstag* sur la loi de discipline parlementaire qu'on a appelée aussi la « loi muselière. » M. de Bismarck, dans un mouvement d'irritation contre les excès de langage qui avaient le privilège de se répandre à la faveur de l'immunité parlementaire, s'est laissé aller à présenter cette loi qu'on vient décidément de lui refuser sans trop de façon. Les libéraux-nationaux, ses anciens alliés, comme les progressistes, comme les socialistes, ont voté contre la loi et ont contribué à l'échec définitif de la proposition du gouvernement. Le chancelier n'a pas tardé à laisser éclater sa mauvaise humeur. Dès le lendemain, à l'improviste, à propos de la peste bovine,

comme on avait proposé d'adoucir les peines édictées contre les importateurs de bestiaux atteints par la maladie, le chancelier s'est emporté contre les libéraux; il s'est écrié lestement que c'était toujours de même, qu'on songeait plutôt à épargner aux criminels les rigueurs de la loi qu'à protéger les honnêtes gens contre les criminels. Le chef du parti national, M. Lasker, a cru devoir relever la provocation; mais le chancelier s'est récrié plus vivement encore, de façon à laisser M. Lasker et les libéraux assez consternés.

Que se propose réellement M. de Bismarck? Il est évident que pour la réalisation de ses projets, pour la réforme économique et le rétablissement d'une certaine protection commerciale qu'il médite, pour le succès de ses négociations avec Rome, comme pour les répressions qu'il entend exercer à l'égard des socialistes, il ne compte plus sur le parlement tel qu'il est. Il ne le cache même pas; il ne laisse échapper aucune occasion de confier à tous ceux qui s'adressent à lui ses plaintes, ses griefs et ses récriminations. Il déclare tout haut qu'avec un appui aussi peu assuré du pouvoir parlementaire, il lui est impossible de donner satisfaction aux intérêts conservateurs, agricoles, financiers, industriels de l'empire allemand. Il a donc vraisemblablement déjà pris son parti d'une dissolution prochaine du *Reichstag*, et c'est sans doute l'explication des libertés singulières de son langage à l'égard d'une représentation parlementaire qu'il tient pour condamnée. Il n'attend peut-être qu'une occasion; mais de ce nouveau scrutin que sortira-t-il? Si c'est une chambre soumise aux volontés du chancelier, rien de mieux, du moins pour le moment; si la chambre revient à peu près telle qu'elle est aujourd'hui, le problème n'est ni résolu, ni simplifié, d'autant plus que, si on ne voit pas bien comment M. de Bismarck se passerait du parlement, on voit encore moins comment, dans la situation de l'Allemagne, le parlement se passerait de M. de Bismarck.

L'Espagne à son tour vient d'avoir sa crise intérieure, une crise ministérielle qui s'est dénouée en quelques jours par la retraite de M. Canovas del Castillo et par l'avènement à la présidence du conseil du général Martinez Campos. A proprement parler, ce n'est point un changement de direction politique, puisque le nouveau cabinet comme l'ancien est l'expression des opinions conservatrices libérales qui ont trouvé jusqu'ici une majorité dans les cortès, et que de plus, comme pour rendre le fait plus sensible, quelques-uns des collègues de M. Canovas del Castillo, M. de Toreno, M. Orovio, M. Pavia, restent dans le ministère du général Martinez Campos. La modification qui vient de s'accomplir à Madrid n'a pas moins sa gravité parce qu'elle est la première de cette importance depuis le rétablissement de la monarchie et parce qu'elle est née de circonstances particulières. Comment s'est donc produite cette crise qui pendant quelques jours a si vivement occupé Madrid?

Mon Dieu! il y a peut-être au fond une raison bien simple, très humaine, qui joue souvent un plus grand rôle qu'on ne le croit dans la politique : c'est que M. Canovas del Castillo était depuis longtemps aux affaires! M. Canovas del Castillo a été le véritable organisateur de cette restauration espagnole dont le général Martinez Campos avait été le premier promoteur militaire. Depuis l'avènement du roi Alphonse, il n'a cessé d'être au pouvoir, ayant à faire face à des difficultés de toute sorte, à la guerre civile du nord, à l'insurrection de Cuba, à toutes les nécessités d'une réorganisation intérieure, déployant à cette œuvre autant de souplesse que de fermeté, évitant toute concession aux idées anarchiques et toute réaction absolutiste ou religieuse. Il a voulu être le premier ministre d'une restauration constitutionnelle, il a réussi; mais il est depuis plus de quatre ans déjà au pouvoir, et dans un pays comme l'Espagne, même dans bien d'autres pays, un ministère si prolongé finit par irriter les partis à peine réconciliés. M. Canovas del Castillo était le premier à le sentir; il comprenait qu'à l'approche d'une dissolution devenue inévitable des cortès il devait offrir au roi sa démission, ne fût-ce que pour ne pas paraître vouloir prolonger son règne ministériel à la faveur des élections. Rien n'était encore décidé cependant, et ce qui en réalité a déterminé ou précipité la crise, c'est l'arrivée à Madrid du général Martinez Campos revenant en triomphateur de Cuba.

Le général Martinez Campos, qui le premier il y a quatre ans relevait le drapeau du roi Alphonse, est aujourd'hui un des plus brillans chefs militaires de l'Espagne. Après avoir contribué avec un certain éclat à terminer la guerre carliste, il vient de passer deux années à Cuba, où il a réussi à en finir avec une insurrection de dix ans. Il ne s'est pas borné à agir en soldat, il a procédé en politique. Il n'a pas tardé à comprendre que cette pacification qu'il venait de réaliser ne serait durable qu'avec de grandes et sérieuses réformes politiques, commerciales, financières. Il s'est fait tout un programme, et c'est pour assurer la réalisation de ce programme qu'il est revenu récemment à Madrid avec le prestige d'un nom popularisé par le succès. Les idées du gouverneur de Cuba peuvent être justes; mais on ne peut se dissimuler qu'elles sont de nature à imposer de singulières charges aux finances déjà assez pauvres de l'Espagne et qu'elles touchent à bien des intérêts puissans, tenaces de la métropole. M. Canovas del Castillo a-t-il vu tout de suite qu'il ne pourrait accepter la responsabilité d'une politique qui, dans tous les cas, avait besoin de la sanction de nouvelles cortès? Il a cru surtout évidemment l'occasion favorable pour s'effacer devant un brillant successeur, et c'est dans ces conditions que le jeune roi, après avoir consulté tous les chefs de partis, après avoir écouté tout le monde, s'est décidé à appeler à la présidence du conseil le général Martinez Campos lui-même. Aujourd'hui, c'est sous les auspices du nou-

veau ministère que vont être élues les cortès appelées à sanctionner ou à modifier les plans de l'heureux pacificateur de Cuba; mais, quel que soit le sort des réformes coloniales, c'est toujours visiblement la politique constitutionnelle, la politique de libéralisme conservateur, qui garde le pouvoir et l'ascendant au delà des Pyrénées.

CH. DE MAZADE.

Der Malayische Archipel. Land und Leute in Schilderungen, von C. B. H. von Rosenberg. — I. — *Sumatra.* — Leipzig, 1878. Weigel.

Après un séjour de trente années dans l'archipel malais, M. de Rosenberg, ancien officier au service du gouvernement néerlandais, a entrepris de nous décrire le merveilleux pays qu'il a eu l'occasion d'explorer en tous sens, de raconter les aventures dont ses voyages ont été semés, et d'esquisser, d'un trait vif et rapide, les mœurs des habitans, à demi sauvages, qui peuplent ces îles aimées du soleil. Hessois d'origine, M. de Rosenberg s'était, à l'âge de vingt-deux ans, engagé comme volontaire dans les troupes qui s'embarquaient à Harderwijk pour les Indes orientales; le 2 mai 1840, il avait foulé pour la première fois le sol de Java, et c'est en 1871 seulement que sa santé, ébranlée par un si long séjour sous les tropiques (interrompu une seule fois, en 1867, par un congé qu'il avait passé en Europe), le força de prendre sa retraite, et de dire un adieu définitif au pays qui était devenu sa seconde patrie.

Le premier volume de ces *Souvenirs de l'Archipel malais* est consacré à l'île de Sumatra et aux îlots voisins; il est rempli de curieux détails sur les mœurs des indigènes, et notamment sur les superstitions auxquelles on s'y heurte sans cesse. M. de Rosenberg n'oublie pas non plus de noter tout ce que la faune et la flore de ces contrées offrent de remarquable et de peu connu. En 1840, il avait accompagné le géologue Junghuhn dans ses excursions chez les Battas, et les dix dernières années de son séjour dans les Indes néerlandaises ont été presque exclusivement occupées par des travaux scientifiques; on voit que nous avons affaire à un naturaliste sérieux, et son livre en offre la preuve à chaque page. Des gravures faites d'après les dessins originaux de l'auteur animent agréablement ses descriptions. Espérons que nous n'attendrons pas longtemps les volumes qui nous conduiront à Java, à Bornéo, etc.

Le directeur-gérant, C. BULOZ.